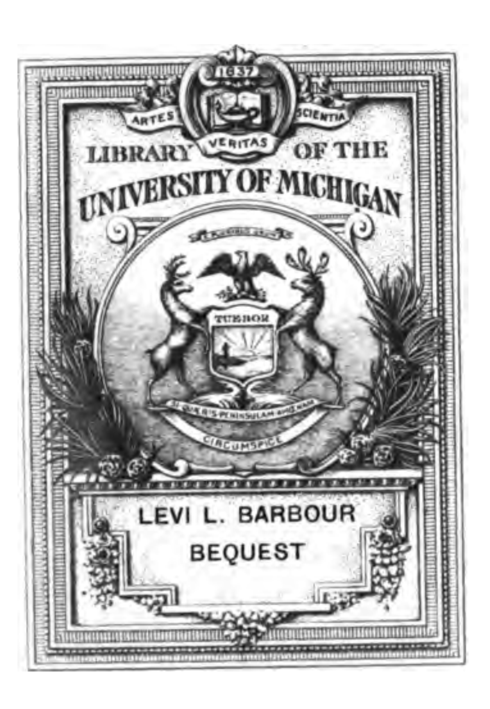
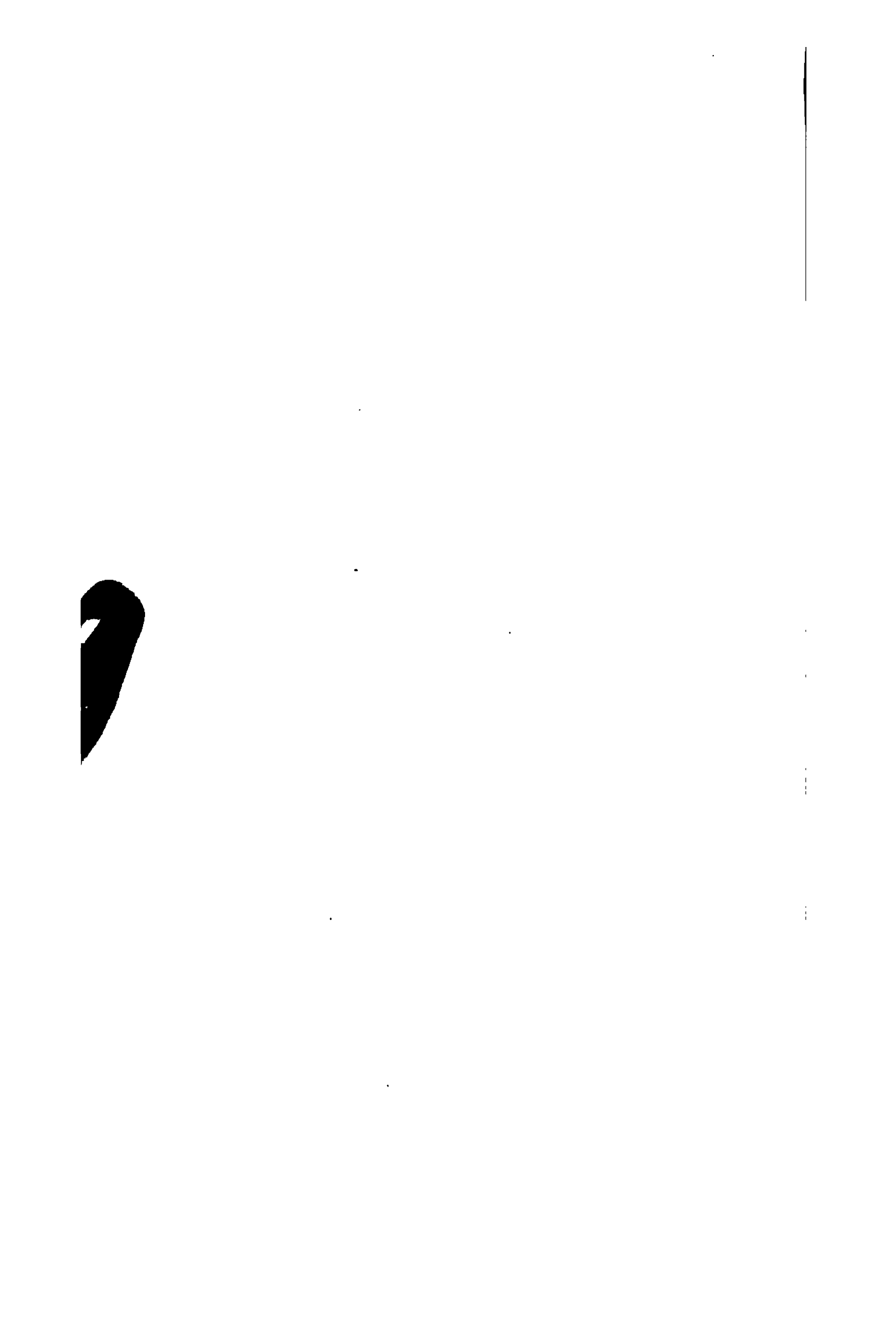

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
LEVI L. BARBOUR
BEQUEST



LA MEUNIÈRE

DE

MOULIN-GALANT

II

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Le Legs du Pendu, 1 vol.	3 »
L'Agence Aubert, 2 vol.	6 »
Flamberge, 2 vol.	6 »
Deux Rivales, 1 vol.	3 50
Les Chevaliers du Saphir, 1 vol.	3 50
Le Prince Cachemire, 1 vol.	3 »
Mamzell' Rossignol, 2 vol.	6 »
Le Lieutenant aux Gardes, 1 vol.	3 »

—

Un gendre à tout prix, 1 vol.	1 »
Le capitaine Belle-Humeur, 1 vol.	1 »
Le roi Misère	2 »

LA MEUNIÈRE

DE

MOULIN-GALANT

PAR

PAUL SAUNIERE

TOME DEUX



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

LA MEUNIÈRE

DE MOULIN-GALANT

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET DU CONDAMNÉ

I

L'ENTREVUE DU VAL-DE-GRACE

Le rôle de l'histoire consiste à enregistrer les faits, les apprécier au point de vue politique, et à les donn comme enseignement aux races futures, sans s'occuper des passions mesquines qui ont guidé les héros dont le nom s'attache à ces événements.

Le roman, c'est la coulisse de l'histoire. S'il s'empare des mêmes faits, c'est dans la vie privée de ces héros qu'il fouille pour en rechercher l'origine. Les plus petites causes produisent souvent les plus grands effets.

C'est surtout dans les dernières pages de ce récit que cette incontestable vérité doit trouver une consécration éclatante.

Loin d'avoir commencé sur un pied d'hostilité, les premières relations de Richelieu et de Montmorency furent empreintes au contraire d'une mutuelle confiance et d'une parfaite loyauté.

Alors que le premier ministre était le plus menacé, et que le roi, malade, était en danger de mort, c'est au maréchal que Louis avait confié le salut de Son Eminence, et le duc avait accepté cette dangereuse responsabilité.

Or il est bien certain que si Louis avait trépassé, et si le cardinal avait été forcé de se retirer à Brouage, le chevaleresque Montmorency aurait sacrifié à sa parole sa popularité, sa vie même.

Personne n'en doutait, pas même le défiant Richelieu.

Il était en outre trop intelligent, il se savait trop détesté, pour ne pas apprécier à sa valeur un service de cette importance. Si le retour à la santé du monarque empêcha de se réaliser les craintes qu'on avait conçues, l'engagement pris par le maréchal n'en subsistait pas moins comme un gage de la bonne volonté qu'il avait montrée.

Le cardinal en conserva toujours une reconnaissance infinie au gentilhomme. On en trouvera plus loin des preuves incontestables.

Malheureusement les passions des uns, l'ambition des autres, la raison d'État, et, au-dessus de tout cela, une sorte de douloureuse fatalité, entraînèrent dans le torrent de la politique ces excellentes dispositions.

Animé pour la reine des sentiments que l'on connaît, sentiments auxquels Anne d'Autriche, dit-on, n'était pas précisément insensible, le duc ne pouvait pas souffrir impunément que le cardinal abaissât et torturât chaque jour cette majestueuse beauté.

De son côté, Richelieu, déjà roi de fait, aurait souhaité jouir auprès d'Anne d'Autriche des privilèges dont Louis se montrait si peu désireux, — car on ne saurait ajouter si peu jaloux.

Tous les mémoires du temps sont unanimes à enregistrer les tentatives de séduction dans lesquelles le premier ministre faillit compromettre son pouvoir et sa vie.

Depuis le jour où, sous prétexte de complaire à la reine, la duchesse de Chevreuse avait fait jouer au cardi-

nal un rôle ridicule de baladin, et avait couronné cette scène par la plus sanglante mystification, le premier ministre avait imposé silence aux battements de son cœur, et mis un frein prudent à ses désirs ; mais il n'avait pas renoncé à se venger.

Or la préférence qu'Anne d'Autriche accordait au maréchal, préférence purement platonique pourtant, était une humiliation pour Richelieu. En éveillant la jalousie du roi contre le duc, c'était sa propre jalousie qu'il abritait sous ce redoutable pavillon.

Voilà la petite cause dont on va suivre les prodigieux effets.

Quant aux innombrables circonstances qui ont concouru au développement de cette rivalité secrète, qui l'ont dramatisée, tout en la dissimulant sous des événements qui en ont pour ainsi dire anéanti la trace, il est absolument indispensable d'en toucher quelques mots.

Que le lecteur nous pardonne cette légère digression, mais faire agir des hommes d'un tel mérite, sans expliquer pourquoi ils agissent, nous semble jurer avec le sens commun.

Et, tout d'abord, exposer que le cardinal était abhorré serait une superfétation, si de ces mécontentements, de ces haines, ne se dégageait le lugubre dénoûment de la tragédie qui va se dérouler sous nos yeux.

Vers la fin de l'année 1631, le cardinal avait bien décidément accaparé l'esprit du roi. Il était maître absolu, dispensateur souverain de toutes les faveurs.

Le caractère despotique de la reine-mère ne pouvait se résigner à accepter le rôle effacé que lui laissait cette omnipotence. Elle s'agitait pour essayer de reconquérir un lambeau de ce pouvoir qu'elle avait perdu.

Elle avait des intelligences en Picardie, et comptait se cantonner à La Capelle, petite ville située sur la frontière des Flandres espagnoles, dont le jeune marquis de Vardes était gouverneur en l'absence de son père. Aussi

le cardinal, qui n'ignorait rien de ces intrigues, tendit à Marie de Médicis le piège grossier dans lequel elle vint maladroitement tomber.

Partie de Compiègne le 19 juillet, elle prit le chemin de la Capelle, sans rencontrer sur sa route aucun des obstacles qu'elle redoutait. Mais le vieux marquis de Vardes avait pris les devants, assemblé la garnison, et, en vertu des ordres dont il était muni, après s'être emparé des portes de la ville, avait fait même arrêter son fils.

Quand la reine-mère arriva, elle trouva ses partisans fort déconfits. On tint conseil, on jugea que la résidence était impossible dans une ville si formidablement occupée par les troupes du cardinal, et l'on résolut de gagner la Flandre espagnole. Marie de Médicis ne fut même pas médiocrement étonnée de voir le gouverneur de la ville assister, du haut des remparts, au défilé de sa petite escorte, sans faire aucune démonstration pour l'en empêcher.

Elle ne comprenait pas qu'elle était jouée, et que Richelieu avait bien mieux aimé la contraindre à s'expatrier que la jeter en prison. Prisonnière, elle l'aurait fort embarrassé ; exilée, elle le délivrait de son plus grand souci.

Quant à Gaston, il avait gagné Orléans. Le roi n'épargna rien pour le ramener : mariage avantageux, pensions, augmentation d'apanage, charges et dignités pour ses favoris, tout fut mis en œuvre pour l'ébranler. Les propositions étaient séduisantes, mais on délibéra trop longuement pour les accepter. Pendant ce temps, Louis s'avançait vers Orléans avec une escorte qui pouvait passer pour une armée.

Gaston s'aperçut qu'il allait être investi, perdit la tête et se sauva jusqu'en Lorraine.

Richelieu triomphait. Il avait délivré la monarchie de ses deux plus turbulents agitateurs.

Marie de Médicis, exilée, discréditée, avait perdu tout son prestige, et par conséquent toute sa puissance. Déjà elle n'était plus à craindre.

Gaston se croyait bien en sûreté chez le duc de Lorraine. S'il avait eu quelque énergie, ou même quelque dignité, il aurait pu intéresser à sa cause l'Espagne, l'Angleterre, la Savoie, l'Allemagne, qui toutes avaient contre le premier ministre des motifs de haine ou de jalousie; mais , loin de faire preuve d'énergie ou d'activité, Monsieur et ses favoris n'apportèrent en Lorraine que l'esprit de galanterie et le goût des amusements frivoles.

Après avoir compromis la princesse Marguerite, Gaston s'était décidé à l'épouser secrètement, dans l'espoir de trouver auprès du duc Charles de Lorraine, son père, les secours et l'appui dont il avait besoin; mais le cardinal veillait. Laissant au roi, pour l'amuser, toute la gloire de l'expédition, il le lança sur la frontière, à la tête d'une armée imposante.

Louis arriva au milieu de l'hiver et troubla la joie de ces noces clandestines. Le duc Charles, surpris à l'improviste, fut obligé de sacrifier une partie de ses États pour sauver l'autre. Quant à Gaston, il laissa sa femme en Lorraine et alla rejoindre sa mère à Bruxelles.

Richelieu en profita pour faire maison nette. Tous ceux qui hésitèrent entre la reine-mère et lui furent contraints de quitter la cour, d'abdiquer leurs charges et leurs emplois.

Puis, pour couronner l'œuvre, pour rendre la reine-mère irréconciliable à jamais, pour faire acte d'épouvante principalement, Louis de Marillac fut arrêté au milieu de l'armée de Piémont, qu'il commandait, et exécuté.

Le roi comprenait bien qu'en agissant ainsi, son premier ministre n'assouvissait pas seulement des vengeances personnelles.

Pour la première fois, il se sentait libre, émancipé. Il avait remplacé la tutelle de sa mère par celle du cardinal, c'est vrai ; mais la royauté y trouvait son compte, et la France croissait en grandeur et en dignité.

Aussi se montra-t-il franchement l'allié du cardinal, et ne recula-t-il devant aucune des extrémités nécessaires pour amener la réussite de ce coup d'État.

Toujours aveugle, toujours imprévoyant, le superficiel Gaston s'imaginait qu'il n'avait qu'à reparaître pour être acclamé.

L'Espagne n'osait pas encore se déclarer ouvertement contre la France ; mais elle avait tout intérêt à y jeter le désordre et à provoquer une guerre intestine. Elle licencia des troupes tout exprès pour que Gaston les prît à sa solde.

Il avait écrit aux gouverneurs des places et des provinces de France. De quelques-uns il avait reçu des réponses simplement polies, qu'il prit aussitôt pour des adhésions. Il comptait également sur l'alliance du duc de Lorraine, qu'un traité, arraché par la violence, réduisait à l'inaction et à l'impuissance.

Ce fut sur des données aussi incertaines, à la tête d'une armée insuffisante, avec des chariots pleins de manifestes violents contre le cardinal, et des commissions pour lever des troupes, que Gaston entra en France au mois de juin 1632, c'est-à-dire un mois environ après les événements que nous avons racontés.

En vain le duc de Montmorency l'avait prié de retarder son entrée en campagne, et lui avait demandé le temps de se préparer, le présomptueux Gaston ne voulut rien entendre.

Le maréchal avait donc été forcé de quitter précipitamment Paris, pour regagner son gouvernement du Languedoc ; si précipitamment qu'il n'eut pas le temps d'emporter six cent mille livres en or, dont le cardinal s'empara quelques jours après.

Richelieu, cependant, ne faisait rien en apparence pour combattre les projets des rebelles. Ses familiers, ses partisans, s'agitaient en vain pour le faire sortir de cette apparente léthargie.

Parmi les plus impatients, le chevalier Sylvain occupait sans contredit la première place. Plus assidu que jamais chez le cardinal, il essayait inutilement de vaincre la froideur systématique que le premier ministre affectait envers lui depuis quelque temps.

Un matin pourtant, — si matin, qu'il espérait à peine trouver sur pied Son Éminence, — le chevalier entra, bien résolu à prendre, comme on dit, le taureau par les cornes.

— Monseigneur me boudera donc éternellement ? fit-il en souriant.

Le cardinal ne répondit pas.

— Mais savez-vous, reprit le chevalier, que c'est à décourager les gens de se rendre utiles aux autres !

Richelieu leva sur lui un regard sévère, mais garda son silence obstiné.

— Fort heureusement, continua délibérément Sylvain, je vous sers par conviction, je pourrais presque dire par inclination, ajouta-t-il en riant. Sans cela viendrais-je, aujourd'hui encore, vous apporter, malgré vous, des renseignements dont vous ne paraissez avoir aucun souci ?

— Des renseignements ! fit dédaigneusement Richelieu, à qui ce mot avait fait dresser l'oreille.

— Oui, monseigneur, et, si peu d'importance que vous sembliez y attacher, je défie M. le lieutenant de police de vous en apporter de semblables.

— Vous croyez ? ricana le maréchal avec une incrédulité manifeste.

— Jen suis sûr, monseigneur, car votre police est si mal faite, que j'ai pu me promener toute la nuit dans Paris sans rencontrer âme qui vive.

— Ah ! vous avez erré cette nuit dans Paris ? demanda Richelieu, certain cette fois qu'un homme tel que le chevalier ne cherchait pas à piquer banalement sa curiosité.

— Du Louvre au Val-de-Grâce et réciproquement, répondit Sylvain. Seulement, quand je dis que je n'ai rencontré personne, je veux dire personne des agents de M. le lieutenant de police, car il y avait au contraire nombreuse compagnie dans les rues de la capitale.

— Et cette compagnie sortait du Louvre, dites-vous ? interrogea avidement le cardinal.

— Non pas tout entière, monseigneur : quatre personnes seulement ; mais vous connaissez bien le couvent du Val-de-Grâce ?...

— Sans doute.

— Eh bien ! à la porte du pavillon, ces quatre personnes ont rencontré deux élégants cavaliers...

— Deux cavaliers ! s'écria le premier ministre en proie à une grande agitation.

— Oh ! rassurez-vous, monseigneur, fit le chevalier avec un sourire malin.

— Vous avez donc reconnu ces six personnages ?

— J'ai de la cour une trop grande expérience pour que mes certitudes s'égarent un seul instant.

— Eh bien ! chevalier ?... demanda Richelieu haletant.

— Eh bien ! monseigneur, répondit Sylvain, l'une des quatre personnes qui sont sorties du Louvre cette nuit, c'était la reine ; l'un des deux cavaliers qui se rendaient au Val-de-Grâce, c'était Gaston d'Orléans, frère du roi, héritier présomptif de la couronne de France.

Cette révélation produisit sur le cardinal l'effet d'un coup de foudre. Il bondit de son fauteuil et saisit avec force le bras du chevalier.

— Comment ! fit-il d'une voix étouffée, Gaston à Paris !... cette nuit !... C'est impossible !

— Je ne dis pas que ce soit possible, monseigneur, répliqua Sylvain, je dis que cela est. Et je vous nommerais les uns après les autres ces six personnages qui vous intéressent si fort, si vous ne me boudiez pas comme un enfant. Eh bien ! vrai, monseigneur, cela m'étonne un peu de votre part. Je n'aurais jamais supposé Votre Eminence exclusive à ce point, qu'elle ne pardonne pas même au plus désintéressé de ses serviteurs d'avoir un ami.

— Par exemple ! minauda Richelieu avec embarras.

— Oh ! monseigneur, pas de faux-fuyants, fit Sylvain. Entre gens comme nous, ces petitesses-là sont indignes.

Vous savez aussi bien que moi pourquoi vous me gardez rancune : c'est parce que j'ai défendu contre vous et sauvé malgré vous le baron de Montbrun.

— Vous êtes fou ! fit le cardinal.

— Eh ! monseigneur, ayez donc la loyauté d'en convenir. J'ai bien, moi, la franchise d'avouer ce que j'ai fait. Oui, j'ai joué ma vie contre vous, monseigneur. Cela semble tellement étrange, que si j'avais raconté cette aventure, personne n'y aurait ajouté foi. C'est votre faute, vous m'y avez contraint. Vous avez agi de ruse et de violence envers moi, comme si j'avais été votre ennemi le plus acharné. Est-ce loyal, cela, je vous le demande ? Ce n'est plus au premier ministre que je m'adresse, c'est au gentilhomme.

— Eh ! répliqua Richelieu, pourquoi vous obstiner à sauver un homme que je voulais perdre ?

— Vous en convenez donc enfin ?

— Sans doute. Pouvais-je supposer que vous portiez à un inconnu tant d'intérêt que, par deux fois, vous iriez risquer pour lui votre existence ?

— Savez-vous s'il m'est inconnu ?

— C'est vous qui m'avez dit l'avoir rencontré huit jours avant sur un grand chemin.

— Bien, mais lui ou les siens n'ont-ils pas pu rendre à ma famille un service signalé ? Ne puis-je pas acquitter une dette sacrée ?

— Il fallait me le dire.

— Il fallait me dire vous-même que vous vouliez le tuer, au lieu de me donner votre parole que vous ne tenteriez rien...

— Je vous engage à vous plaindre, interrompit le cardinal. Ne vous ai-je pas fourni la preuve de mon excessive indulgence, en évitant, comme vous le dites vous-même, de réveiller cette affaire oubliée ? Quel autre que vous serait encore ici, s'il avait osé même concevoir ce que vous n'avez pas craint d'exécuter ? Allons, chevalier, pas de discussions futiles à ce sujet. Votre baron s'est

tiré de mes griffes : n'en parlons plus. Êtes-vous enfin satisfait ?

— A moitié, monseigneur, car si je suis encore en vie, ce n'est ni votre faute ni celle de vos spadassins.

— C'est la vôtre, chevalier. Je n'ai jamais donné, je vous le jure ! d'ordres qui vous concernassent.

— Il ne manquerait plus que cela !

— Donc revenons à votre promenade de cette nuit, fit plus doucement le cardinal. Ne me disiez-vous pas que vous pourriez me donner les noms des six personnages qui ont attiré votre attention ?

— C'est la vérité, monseigneur.

— Eh bien ! je vous écoute, dit Richelieu.

— Soit, mais procédons par ordre, fit le chevalier. Les quatre rôdeurs de nuit qui sont sortis du Louvre, et que j'ai reconnus à la voix, à la tournure, à la démarche, étaient : la reine, sa fidèle Brigitte, la duchesse et M. l'ambassadeur d'Espagne.

— Le marquis de Mirbel !

— Lui-même, monseigneur.

— Ah ! fit le cardinal très attentif. Et ils allaient au Val-de-Grâce, croyez-vous ?

— Je les ai suivis de loin, monseigneur, de très loin, mais je ne les ai point perdus de vue, jusqu'à ce qu'ils soient entrés dans le couvent.

— Et là ?...

— Ils ont disparu.

— Ensuite ? fit le cardinal.

— Je croyais d'abord que la reine s'en allait faire un pèlerinage pour appeler la bénédiction divine sur son mariage ; mais la présence du marquis n'ayant rien à voir en pareille affaire, je me blottis dans l'ombre d'un pilier et j'attendis patiemment. Je n'étais pas là depuis cinq minutes, lorsque je vis arriver deux cavaliers, l'un...

— Gaston à Paris ! c'est trop d'audace ! interrompit Richelieu confondu. Et l'autre ?

— L'autre, j'en suis moins sûr, mais il m'a bien sem-

blé reconnaître l'élégante désinvolture de M. de Puylaurens.

— Ça doit être lui, fit le cardinal. Après ?

— Ils sont entrés dans le couvent, pendant que je restais à mon poste, monseigneur. Fort heureusement les nuits sont belles. Si incommode que fût ma position, je la gardai. Je ne suis donc pas en état de vous dire ce qui s'est passé entre ces six personnages.

— Combien de temps sont-ils restés ensemble ?

— Une demi-heure environ, monseigneur. La reine est sortie la première, en compagnie du marquis et suivie de Brigitte ; puis venait la duchesse, causant et riant avec Son Altesse, sous l'escorte de Puylaurens.

— Est-ce tout, cette fois ?

— A peu près, monseigneur. Seulement, comme je prêtais l'oreille après que Gaston et son favori se furent éloignés, j'entendis un grand bruit de chevaux dans la direction du couvent des Chartreux, ce qui me fit supposer que la suite de Son Altesse était assez nombreuse.

— Et de tout cela, que pensez-vous, chevalier ? demanda le cardinal, qui avait repris tout son sang-froid.

— Je pense, monseigneur, fit Sylvain avec un singulier accent, que vous avez tort de permettre que de pareilles conversations aient lieu pour ainsi dire sous vos yeux, et qu'il est bien imprudent de laisser s'avancer cette armée de bandits, que conduisent le frère du roi et le duc d'Elbeuf ; je pense que vous compromettez le salut de la monarchie au lieu de l'assurer, et que vous le compromettez doublement en laissant ces rebelles ravager les plus belles provinces du royaume, saccager les moissons, voler, ruiner, massacrer les paysans.

Le cardinal sourit d'un air de pitié.

— Oh ! je sais bien ce qui vous fait sourire, monseigneur, continua le chevalier. Je ne suis pas dupe de votre apparente tranquillité ; je suis bien convaincu que vous ne demeurez pas les bras croisés devant une rébellion qui vous menace plus directement que tout autre ; mais quel-

ques mesures tardives que vous preniez, vous ne m'empêcherez pas de trouver que vous ne voyez pas juste. Vous ne vous occupez que du présent, moi je songe à l'avenir.

— Eh bien ? fit le cardinal.

— Eh bien ! je dis que, dans l'intérêt de la royauté, il fallait exterminer dès le début cette armée maudite. Vous aviez toutes prêtes les forces avec lesquelles vous aviez réduit Charles de Lorraine ; donc vous n'étiez pas pris au dépourvu. Mais non. Au lieu de livrer bataille, vous faites cheminer pour ainsi dire côte à côte ces deux armées. Votre but, je le devine, je le touche du doigt ; vous voulez que ce ramassis de pillards et d'aventuriers soit à moitié détruit avant d'entrer en Languedoc, et vous comptez sur l'indiscipline pour achever de l'anéantir. Est-ce bien cela ?

— C'est vrai, confessa Richelieu un peu surpris.

— Ce que vous faites là, monseigneur, est habile et ménage les forces dont vous disposez ; mais c'est de la politique de cabinet et non de la politique d'action, c'est de la politique du moment et non de la politique d'avenir. Je ne vous parle même pas de M. de Montmorency, que vous auriez pu condamner à l'immobilité, en empêchant Gaston de se joindre à lui ; je ne veux pas prévoir le sort que réservent à ce malheureux gentilhomme vos stériles temporisations. Il est perdu, c'est bien, je le déplore, mais je l'admets, parce que ce seul châtiment consolidera la royauté. Qu'il n'en soit donc plus question. Mais vous oubliez le paysan, le peuple, monseigneur !

Le cardinal leva curieusement les yeux sur le chevalier.

— Ce paysan, ce peuple, poursuivit Sylvain, il est votre allié, il vous sert aujourd'hui ; il tue sans pitié les maraudeurs isolés, il décime patiemment l'armée de Son Altesse. C'est à merveille. Mais ses moissons dévastées, sa chaumière pillée ou incendiée, sa femme et sa fille outragées par ces mercenaires, tels sont les souvenirs amers que votre longanimité lui aura laissés.

Or il vous souvient de ces paysans révoltés de l'Ile-de-France. Vous savez aussi bien que moi qu'il fallut appeler à l'aide la noblesse de Flandre, du Hainaut et du Brabant pour en finir avec la *Jacquerie*.

Le comte de Foix et le captal de Buch, qui en triomphèrent, sont morts, mais l'esprit de *jacquerie* vit toujours dans le cœur de nos paysans. Ils n'étaient que neuf mille alors. Combien seront-ils le jour où ils arboreront de nouveau leur étendard sanglant ? Des centaines de mille, des millions peut-être. Leur œuvre de représailles ne s'appellera plus *Jacquerie*, elle s'appellera Révolution.

Eh bien ! monseigneur, c'est cette heure-là que vous avancez, c'est leur nombre que vous multipliez en sacrifiant ces malheureux à votre diplomatie. Et si je vous sers avec tant de zèle, si je fais et si je dis toutes ces choses, au risque de n'être pas toujours de votre avis, ce n'est pas que je tremble pour vous ou pour moi, car ni vous ni moi ne verrons cet épouvantable cataclysme. Mais je prétends défendre mieux que personne la monarchie, que vous voulez asseoir enfin sur des bases solides, la noblesse, dont je fais partie, et que je voudrais sauver de l'abîme dans lequel elle s'engloutit à plaisir. »

Richelieu regardait avec une sorte de stupéfaction ce serviteur dévoué de sa politique, cet illuminé qui lisait si loin dans l'avenir. Peut-être avait-il raison...

— Soyez tranquille, chevalier, dit-il enfin. Nous avons le duc de La Force d'un côté et Schomberg de l'autre, qui, à la tête de deux armées aguerries, empêcheront bien vos sinistres prophéties de se réaliser.

— Mais qu'attendent-ils pour marcher au-devant de Son Altesse ?

— Ils attendent que M. de Montmorency se soit déclaré pour ou contre Monsieur.

— Eh ! fit le chevalier avec véhémence, vous savez déjà à quoi vous en tenir à cet égard.

— A peu près, dit le cardinal ; mais j'obéis à l'expresse volonté du roi.

— Du roi ? demanda Sylvain avec incrédulité.

— Oui, chevalier, répondit Richelieu. N'oubliez pas que je ne suis qu'un premier ministre, et qu'il est certaines volontés devant lesquelles je suis forcé de ployer.

Le chevalier haussa imperceptiblement les épaules.

— Vous ne me croyez pas ? fit le cardinal.

— C'est vrai, monseigneur.

— Que supposez-vous donc ?

— Est-ce bien sincèrement que vous m'interrogez, monseigneur ?

— Certainement.

— Et vous désirez que je vous parle avec franchise ?

— Je vous le permets.

— Eh bien ! monseigneur, je crois que vous avez résolu la perte du maréchal.

— Moi ! Dans quel but ? Quel intérêt m'y pousse ?

— La jalousie.

— Chevalier ! fit Richelieu qui se leva tout à coup, menaçant.

Le chevalier ne sourcilla pas.

— Monseigneur, dit-il, vous m'avez permis de parler franc, je m'exécute. Si je vous déplais, c'est votre faute. Du reste, ce n'est pas moi qui vous ai poussé sur ce terrain ; rien n'est plus facile que de le quitter.

— Oui, vous avez raison, dit le cardinal d'une voix saccadée, car nous cesserions de nous entendre.

Il fit quelques pas, en proie à une excessive agitation, sans dire un mot. Enfin il rentra en possession de lui-même et revint prendre place dans son fauteuil.

Mais le chevalier, qui n'avait cessé de l'observer, vit bien qu'il avait mis le doigt sur la plaie.

— Quelque jour, plus tôt que vous ne croyez, je vous prouverai le contraire, reprit le cardinal avec douceur. Pour le moment, parlons d'autre chose, chevalier ; de la reine, si vous le voulez bien.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit le chevalier.

— Elle est entourée de créatures qui la perdent, et la servent en dépit du sens commun.

— C'est mon avis.

— Brigitte, d'abord ; mais c'est une fille sans conséquence, incapable d'agir ou de conseiller quoi que ce soit, en dehors de son dévouement aveugle à Sa Majesté. Celle-là ne me préoccupe aucunement.

— En effet, elle n'a aucune valeur.

— Quant à la duchesse, continua Richelieu, c'est autre chose. J'espérais que la coupable indulgence dont j'ai usé envers elle, en la rappelant à la cour, la ramènerait à des idées plus conciliatrices. Je me suis trompé. Cette entrevue dont vous me parlez, dont elle a été, j'en suis sûr, l'intermédiaire le plus actif, me prouve le contraire. Si elle est décidément incorrigible, je l'exilerai de nouveau, et il n'en sera plus question.

— Il était bien plus simple de ne pas la rappeler, fit observer le chevalier.

— Pour ce qui concerne M. de Mirbel, poursuivit le cardinal, dès aujourd'hui j'y mettrai bon ordre. Reste la meunière.

Sylvain, à son tour, prêta l'oreille.

— La connaissez-vous bien ? demanda le cardinal.

— Assez bien, monseigneur.

— En effet, n'étiez-vous pas, il y a quelque temps, un des hôtes les plus assidus de l'hôtel de Pressac ?

— C'est vrai, monseigneur.

— Et croyez-vous que ce soit uniquement par son talent de cantatrice qu'elle ait séduit Anne d'Autriche ?

— J'en suis convaincu, monseigneur.

— Fermement ?

— Oui, fit le chevalier étonné. Avez-vous donc conçu quelques doutes à ce sujet ?

— Je ne vous le cacherai pas.

— Mais, monseigneur, songez donc que la meunière de Moulin-Galant n'avait jamais vu la reine avant de venir à la cour.

— Je ne dis pas non, mais depuis...

— Eh bien ?

— N'est-elle pas la protégée de M. de Montmorency ?

— Ce n'est un secret pour personne.

— Peut-être même est-elle en relations fréquentes avec lui...

— C'est possible.

— N'est-il pas possible alors qu'elle serve de complaisante, tant aux relations de politique qu'aux relations de... de... d'amitié entre la reine et le maréchal ?

— Oh ! monseigneur, fit le chevalier d'un ton de reproche, pouvez-vous bien concevoir de tels soupçons sur une jeune fille aussi pure, aussi bien élevée !

— Qui sait ?... dit évasivement Richelieu.

— Moi, monseigneur, je sais, répliqua Sylvain. Je sais que non seulement Camille est l'innocence et la vertu même, mais je sais aussi que mademoiselle de Pressac et sa nièce sont les plus dignes, les plus respectables femmes qui existent, et que, par conséquent, elles ne prêteraient pas les mains à l'odieux commerce dont vous faites le triste honneur à cette enfant.

Au même instant, la porte du cabinet s'ouvrit toute grande, et l'officier de service annonça d'une voix sonore :

— Le roi !

Louis XIII avait cet air sombre et soucieux qui le quittait si rarement. Son esprit inquiet et jaloux, sa défiance naturelle, le poussaient parfois à venir surprendre ainsi le cardinal, dont la puissance ne laissait pas que de lui porter ombrage.

Aussi quand il n'était pas à Saint-Germain, ou quand le cardinal n'était pas à Rueil, le roi pénétrait souvent à l'improviste dans le cabinet de l'Éminence.

Ce jour-là, il était plus sévère encore qu'à l'ordinaire. Ses sourcils se fronçaient, et il tourmentait de sa main crispée la moustache qui ombrageait sa lèvre pâle.

C'était un signe de colère. Richelieu connaissait trop bien son maître pour s'y méprendre. Il se leva avec em

pressement, marcha sans embarras à sa rencontre et lui avança un fauteuil.

— Monsieur le cardinal, dit le roi avec un peu d'embarras et en évitant de le regarder en face, j'ai vu la reine hier soir.

Richelieu s'inclina sans mot dire.

— Elle s'est plainte amèrement à moi des procédés dont vous usez à son égard.

— Sa Majesté a-t-elle formulé contre moi des griefs de quelque importance ? demanda le premier ministre.

— Sans doute, monsieur, répondit le roi en essayant d'affermir sa voix. Elle se plaint du vide que vous faites tous les jours autour d'elle.

— Je m'en étonne, sire. N'est-ce pas moi qui, de mon plein gré, ai rappelé auprès d'elle son amie la plus intime ?

— La duchesse, oui, je le reconnais; mais vous écartez chaque jour de la reine ses amis les plus dévoués.

— C'est une nécessité du moment, sire.

— Est-ce bien une nécessité ? fit le roi. La politique doit-elle donc détruire ou briser toutes les affections ? N'est-il pas assez douloureux pour moi de voir madame ma mère en exil, et mon frère méconnaître mon autorité, sans que j'entende dans ma propre maison s'élever de semblables récriminations ?

— Il ne tient qu'à vous, sire, de les faire cesser. Rappelez tous ceux que j'ai éloignés, ou qui se sont éloignés, parce qu'ils trouvent que je sers trop bien Votre Majesté contre leur ambition et leurs intérêts, je suis prêt à leur céder la place.

— Oui, dit le roi en souriant, je sais que cet argument est votre suprême ressource contre les reproches que je vous adresse, monsieur le cardinal ; mais prenez-y garde ! Quelque jour je pourrais bien vous prendre au mot !

— Je ne le crains pas, sire, car c'est sans arrière-pensée que j'aspire au repos.

— Je ne vous en demande pas tant pour cette fois, mon-

sieur le cardinal ; mais je ne vous permettrai pas d'oublier qu'Anne d'Autriche est reine de France.

— Je ne l'ai jamais oublié, sire ; aujourd'hui moins encore que dans toute autre circonstance, sans cela...

— Que voulez-vous dire ? interrogea Louis en fronçant terriblement les sourcils.

— Je veux dire que la reine oublie trop elle-même que la France est sa patrie d'adoption, pour se souvenir à notre détriment qu'elle est d'origine espagnole, et pour faire cause commune avec les ennemis de Votre Majesté.

— Mais c'est une accusation que vous portez contre elle ! s'écria le roi.

— Et que ferait donc à ma place Votre Majesté, si elle apprenait que Monsieur a osé venir cette nuit à Paris, et qu'il a eu avec la reine et le marquis de Mirbel une longue conférence au Val-de-Grâce ?

— Mon frère à Paris ! fit le roi confondu.

— Interrogez la reine, sire, vous verrez ce qu'elle vous répondra.

— Allons donc ! dit Louis en haussant les épaules. C'est impossible, vous êtes dupe de quelque rapport mensonger.

— Je tiens ces détails d'un témoin oculaire, sire.

— Qui a assisté à l'entretien ?

— Non, sire, mais qui a vu sortir du Louvre et entrer au couvent les personnes que je viens de vous nommer.

— Quelque agent obscur, désireux de faire du zèle et d'obtenir de l'avancement...

— Non vraiment, sire, un gentilhomme, le plus désintéressé et le plus loyal qui existe.

— Et qui se nomme ?

— Le voici, fit le cardinal en désignant le chevalier, qui se tenait discrètement à l'écart.

Louis XIII, qui l'avait à peine entrevu jusqu'alors, laissa tomber sur lui son regard pénétrant.

— Est-il vrai, monsieur le chevalier ? interrogea-t-il sévèrement.

— Je regrette que monsieur le cardinal m'ait si directement mis en cause, répondit Sylvain ; mais Votre Majesté doit savoir que je ne suis pas de ceux qui cherchent à faire du zèle ou qui désirent obtenir de l'avancement. Je n'ai d'autre ambition que de servir loyalement mon roi et mon pays. Aussi, puisque Votre Majesté m'interroge, je suis forcé de lui dire que j'ai vu, parfaitement vu, ce que Son Éminence vient de lui affirmer.

— En effet, monsieur le chevalier, dit plus doucement le roi, je suis forcé de reconnaître que vous n'êtes pas le premier venu et que, dans votre bouche, une telle assertion prend une valeur que je n'accorderais à nulle autre. Mais réfléchissez-y, monsieur : il faut que vous soyez sûr, et bien sûr, de ce que vous avancez, car nous allons être obligé de prendre contre monsieur l'ambassadeur d'Espagne telles mesures qui pourraient amener une rupture définitive entre les deux pays.

— Je regretterais, sire, d'ajouter cette complication nouvelle à celles qui surgissent de tous côtés en ce moment ; mais j'ai dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Et j'allais de ce pas en informer Votre Majesté quand elle est venue, ajouta le cardinal.

Le roi garda quelques instants le silence.

— Monsieur le chevalier, dit-il enfin, voilà longtemps, il me semble, que vous êtes attaché à notre service.

— Il y a seize ans, sire.

— Vous n'occupez cependant à notre cour ni charge ni dignité.

— C'est vrai, sire, mais il ne faut en accuser que mon obstination. Monsieur le cardinal a eu la bonté de me proposer souvent...

— Oui, interrompit le roi, il me l'a dit. Je m'en suis même étonné, je ne vous le cache pas, car il m'a dit aussi que vous étiez à peu près sans fortune.

— Elle suffit à mes besoins, sire.

— N'importe, monsieur le chevalier, il n'est pas juste

qu'un gentilhomme serve depuis si longtemps son roi sans profit et sans gloire, car alors il faudrait admettre que le roi de France est ingrat ou insolvable, et nous n'en sommes pas là, Dieu merci !

— Cependant, sire...

— Monsieur le cardinal, interrompit de nouveau le roi, ayez donc la bonté de libeller pour moi un bon de deux cent mille livres sur ma cassette, au nom de monsieur le chevalier...

Le ministre prit la plume et s'inclina.

— Car à la fin, poursuivit Louis, votre désintéressement et votre obscurité m'irritent, monsieur le chevalier. Qu'est-ce encore, en effet, que ce nom insignifiant sous lequel vous passez partout inaperçu ? Est-ce le vôtre ?

— Mais... sans doute... sire... balbutia le chevalier, qui ne s'attendait pas à semblable question.

— Le vôtre, soit, répéta le roi, mais ce n'est pas celui de votre famille ?

— Il est vrai, sire.

— Et alors, pourquoi ne le portez-vous pas ?

— Parce que je me suis trouvé, en certaines circonstances, en opposition si flagrante avec sa manière de voir ou d'agir, que j'ai rompu avec elle toute relation.

— Et il y aurait certainement indiscrétion à vous demander quel est-ce nom ? ajouta le roi.

— J'aimerais mieux que Votre Majesté me permît de le taire.

— Libre à vous, chevalier, fit le roi ; mais il est en notre pouvoir de combler cette lacune, et s'il ne faut que vous octroyer des lettres patentes qui vous confèrent le titre et le nom qui sont dus à votre caractère et à votre mérite, vous pouvez parler sans crainte, monsieur...

— Votre Majesté m'accable, dit Sylvain, dont les yeux étincelaient de joie et d'espérance.

— Si je ne me trompe, reprit le roi, voilà une proposition qui vous sourit davantage que la première. Tant mieux, morbleu !

A ces mots, il se tourna vers le ministre.

— N'est-ce pas, monsieur le cardinal, poursuivit-il, nous trouverons bien quelque part un titre et un nom éteints, pour les faire revivre en la personne de monsieur le chevalier, et pour suppléer ainsi à ceux qu'il dédaigne de porter ?

— Assurément, sire, répondit Richelieu avec d'autant plus de joie que ces faveurs ne lui coûtaient rien.

— En ce cas, prenez bonne note de mes paroles, monseigneur, fit le roi en souriant. Je ne serais pas fâché d'avoir une fois l'initiative en quelque chose.

— J'exécuterai les ordres de Votre Majesté, promit le cardinal avec une hypocrite soumission.

— Et maintenant, monsieur le chevalier, dit Louis XIII, j'espère que vous viendrez incessamment nous remercier sous le titre nouveau qui vous appartiendra désormais.

Cette phrase était un congé définitif.

Le chevalier salua cérémonieusement et disparut.

Le roi et son ministre restèrent seuls. Le premier, rayonnant, fier, comme s'il venait d'accomplir une action d'éclat ; le second, humble et soumis en apparence devant cette Majesté qu'il faisait mouvoir à son gré.

Déjà la conversation s'était singulièrement éloignée de son but. Le roi paraissait avoir oublié sa colère, et ne parlait même plus des griefs qu'il avait à cœur en arrivant.

Ce fut Richelieu qui les lui rappela comme à plaisir.

— Il ne reste plus à Votre Majesté, dit-il, qu'à me donner la liste des personnes dont elle désire le rappel.

— Le rappel ! s'écria le roi d'une voix stridente. Oui, pour que ces créatures ingrates se retournent contre moi, pour qu'elles conspirent ouvertement avec Philippe IV, avec Monsieur, pour qu'elles s'entremettent et facilitent des entrevues semblables à celle dont le couvent du Val-de-Grâce a été témoin cette nuit ! Par le sang du Christ ! je vais montrer à M. l'ambassadeur d'Espagne ce que c'est qu'un roi de France.

A ces mots, il sortit précipitamment, suivi du cardinal, dont la bouche réprima difficilement un sourire de joie triomphante.

Les renseignements fournis par le chevalier étaient, du reste, rigoureusement exacts.

Tout en continuant sa marche en avant, Gaston d'Orléans était grandement préoccupé.

Il savait que la duchesse de Chevreuse, d'abord exilée de la cour, comme la reine-mère, comme lui-même, avait été rappelée par le cardinal, et que, depuis son retour, elle avait eu avec lui de longues conférences.

Or Gaston connaissait trop bien la duchesse pour ignorer quelle était l'idée fixe de la favorite. C'était de donner à tout prix un héritier au trône de France.

En rapprochant cette idée fixe du rappel de madame de Chevreuse et des tentatives de séduction bien avérées du cardinal auprès de la reine, Gaston en arriva à croire que la duchesse et Richelieu agissaient d'intelligence pour décider Anne d'Autriche à vaincre l'insurmontable répugnance qu'elle manifestait contre le premier ministre.

De leur côté, ni la reine ni la duchesse n'ignoraient rien de ce qui se passait, et accompagnaient de tous leurs veux la marche victorieuse de Monsieur. Le marquis de Mirbel, alors ambassadeur d'Espagne à la cour de France, les tenait jour par jour au courant des moindres événements.

Un soir, à la nuit tombante, au moment où madame de Chevreuse se disposait à se rendre chez la reine, sa femme de chambre entra d'un air mystérieux.

— Madame ! madame ! dit-elle à voix basse.

— Quoi ? demanda la duchesse.

— Il y a là un gentilhomme qui veut vous parler.

— Comment se nomme-t-il ?

— C'est M. de Puylaurens, fit la soubrette si bas que sa maîtresse l'entendit à peine.

— Qu'il entre ! ordonna vivement la duchesse.

Un instant après parut le gentilhomme.

— Vous ici ! s'écria-t-elle effrayée. Vous qui avez quitté

Paris depuis un mois à peine ! Mais c'est votre tête que vous jouez, malheureux !

— Je le sais bien, fit Puylaurens en souriant, mais il le fallait.

— Que venez-vous donc faire à Paris ?

— Je viens vous prier de demander à la reine un rendez-vous.

— Un rendez-vous ?

— Pour ce soir, oui, duchesse.

— Et pour vous ?

— Oh ! non. Je n'aurais pas cette audace.

— Pour qui donc alors ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Sur mon âme !

— Vous ne comprenez pas que, si je suis à Paris, d'autres ont pu y venir ?...

— D'autres ?... répéta la duchesse en regardant fixement le gentilhomme. Ce n'est pas de Son Altesse que vous parlez ?...

— Pourquoi pas ? fit Puylaurens.

— Comment ! Gaston aussi ! mais vous êtes donc fous ? dit madame de Chevreuse épouvantée.

Puylaurens paraissait beaucoup moins alarmé que sa belle interlocutrice, car il avait toujours sur les lèvres ce sourire sceptique et railleur qui ne le quittait jamais.

— Je crois bien, en effet, que nous sommes un peu fous, répondit-il pourtant. Je suis même convaincu que si le cardinal nous savait à Paris, il ne manquerait pas de nous tendre un de ces jolis guets-apens dans lesquels le baron de Montbrun a failli succomber trois fois ; mais que voulez-vous ? Son Altesse tient absolument à voir Sa Majesté ce soir.

— Eh bien ! j'y ferai tout mon possible, répondit madame de Chevreuse. Précisément, j'allais de ce pas chez la reine. Mais comment vous faire savoir ce qu'elle aura décidé ?

— Rien n'est plus simple, duchesse, fit Puylaurens. Dans deux heures, je reviendrai.

— Mais ne craignez-vous pas ?...

— Je crains tout, madame, mais puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement,..

— C'est que la chose n'est pas si facile que vous le croyez ! reprit madame de Chevreuse. Nous sommes très surveillées depuis quelque temps. Les allées et venues de M. de Mirbel ont provoqué la défiance du cardinal.

— On la mettra encore en défaut, duchesse.

— Sans doute, on fera ce qu'on pourra. Si même il était possible que le marquis de Mirbel assistât à l'entretien ?...

— Pour ma part, je ne verrais aucun inconvénient à ce que monsieur l'ambassadeur d'Espagne fût présent. Son roi n'est-il pas engagé dans cette affaire ?

— Nous tâcherons, promit la duchesse. Dans tous les cas, comptez sur moi. Avant deux heures, vous aurez une réponse.

Madame de Chevreuse s'éloigna, appuyée sur le bras du gentilhomme.

Lorsque Puylaurens revint, la femme de chambre lui remit un billet parfumé, sans adresse, sans signature, qui ne renfermait que ces quelques mots :

« Ce soir, à minuit, dans le pavillon des jardins du Val-de-Grâce. »

Puylaurens ne put retenir un cri de joie.

L'endroit était, en effet, merveilleusement choisi et promettait à Gaston toute la sécurité désirable. Le couvent des Bénédictines était situé à l'extrémité de la rue Saint-Jacques. Son nom datait de l'origine du couvent, qui était situé jadis au fond d'une vallée, à proximité de Bièvre-le-Châtel.

Grâce à la protection d'Anne d'Autriche, les religieuses avaient obtenu, en 1621, l'autorisation de transporter leur couvent à Paris. Sa Majesté y contribua pour une somme importante. Elle acheta, moyennant 36,000 livres, une maison dite *fief de Valois* ou *hôtel du Petit-Bourbon,* dont elle fit largesse à la nouvelle communauté.

Aussi le couvent et les nonnes étaient-ils entièrement à la dévotion de la reine.

A minuit précis, Monsieur et sa suite arrivèrent au couvent des chartreux, qui se trouvait à une très courte distance du Val-de-Grâce, et qui, disait-on même, communiquait avec ce dernier par un conduit souterrain.

Gaston, accompagné de Puylaurens seulement, fut introduit par Brigitte, fille de chambre d'Anne d'Autriche, dans le pavillon qui avait été désigné.

La duchesse de Chevreuse et le marquis de Mirbel s'y trouvaient avec la reine.

— Madame, fit Gaston, daignez excuser ma franchise, mais croyez bien que si je laisse mon armée au commandement du duc d'Elbeuf pour venir à Paris, si je risque ma liberté, ma vie, c'est que j'ai grandement sujet de me préoccuper de certaines étrangetés.

— Je vous écoute, monsieur mon frère, dit la reine.

— Certes, madame, vous me rendrez cette justice que la campagne que j'entreprends ne vous sera pas moins profitable qu'à moi, si, Dieu aidant, je parviens à rendre à Votre Majesté le rang qu'elle devrait occuper. Mais puisque la Providence n'a pas permis jusqu'ici qu'un héritier naquît de votre mariage, il m'est bien permis, de mon côté, de m'inquiéter de mes propres intérêts.

Or, ils seraient gravement lésés, convenez-en, si ce rejeton royal, qu'on attend comme un messie, était un bourgeon étranger, enté sur je ne sais quelle tige par des mains traîtresses.

— Monsieur mon frère, dit la reine en rougissant, il faut que le malheur qui m'accable vous ait donné de moi une bien triste opinion, pour que vous oubliiez à ce point le respect que vous devez à mon sexe et à ma personne.

— Votre Majesté se trompe, se défendit Gaston. Je l'aime et l'estime plus que qui que ce soit au monde; mais je ne viens pas du Bassigny et de la Bourgogne pour faire un simple échange de politesses et de banalités. Ce n'est pas une mince entreprise, avouez-le, que de jouer sa tête.

Il serait donc souverainement injuste, pendant que je travaillerais à vos intérêts, que les miens fussent en péril.

— Vos paroles injurieuses atténuent singulièrement la valeur du service que vous faites sonner si haut, répliqua la reine.

— Pardon, Majesté, interrompit la duchesse, mais il me semble que je suis un peu en cause dans cette affaire. Son Altesse m'a qualifiée de traîtresse, ou peu s'en faut.

— Je n'ai désigné personne, madame, protesta faiblement Gaston.

— Il est vrai, monseigneur ; mais j'en appelle à la franchise que vous avez invoquée dès le début de cet entretien, et j'ai la certitude que vous ne me contredirez pas.

En effet Gaston ne sourcilla point.

— Qu'il me soit donc permis de répondre au nom de Sa Majesté, reprit la duchesse. Son Altesse n'a pas la prétention, que je sache, de mettre sous les scellés la couche du roi son frère ; à moins que monseigneur n'ait fait avec le ciel un traité d'où il résulte que Louis XIII soit condamné sans retour à l'inhabileté conjugale...

— Vous raillez, madame, fit Gaston, mais dix-sept années de stérilité me semblent un gage assuré de l'avenir.

— Il faut, en vérité, que Votre Altesse soit bien téméraire, ou qu'elle soit douée d'une prescience bien habile pour percer si sûrement les mystères de la secrète nature. Non, prince, il est impossible que vous pensiez ce que vous dites. Vous êtes jeune, léger, insouciant, d'humeur folâtre, vous avez voulu rire à mes dépens... Soit ! Je vous connais trop bien pour vous en vouloir ; mais que vous soupçonniez sérieusement Sa Majesté, je ne peux pas m'y arrêter un instant.

— Cependant, madame...

— Non, fit Marie, en riant, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Il me semble pourtant que la chose est assez grave...

— Vous voulez dire comique, monseigneur. Je suis de

votre avis, interrompit la duchesse en affectant la plus franche gaieté.

Gaston manifestait une assez vive impatience. Il allait peut-être éclater, quand le marquis de Mirbel intervint.

— Je n'ai qu'un mot à ajouter, lui dit-il.

Il est hors de doute qu'en faisant alliance avec Votre Altesse, le roi mon maître n'a consenti à rien qui pût humilier son auguste sœur. Fort heureusement la duchesse nous a fait comprendre que les insinuations de Votre Altesse étaient un jeu plaisant de son esprit ; car, si je répétais sérieusement à M. le comte-duc d'Olivarès les paroles que vous avez prononcées, elles pourraient amener entre Sa Majesté Catholique et Votre Altesse une rupture de toutes relations.

Gaston devint affreusement pâle.

— Oui, fit-il avec un sourire forcé, je ne nie pas qu'il entrait quelque peu de plaisanterie dans ces propos...

— J'en suis si intimement persuadé, reprit le marquis, que je les ai déjà oubliés, et que rien ne sera changé à nos conventions.

Monsieur respira plus librement ; mais son visage était inondé d'une sueur froide, à la seule pensée du danger que son alliance venait de courir.

L'ambassadeur, pour détourner la conversation d'abord, et pour le remettre de cette rude secousse ensuite, lui communiqua alors certaines modifications que Philippe IV avait récemment apportées au traité, dans l'intérêt de l'insurrection. De son côté, Gaston chargea l'ambassadeur de transmettre à sa cour quelques documents importants.

— Surtout, recommanda la reine en se levant, ayez soin, monsieur mon frère, de bien faire savoir au peuple et aux troupes que les hostilités ne tendent qu'à ruiner le crédit du cardinal, et nullement à diminuer l'éclat de la couronne!

A ces mots, elle se dirigea vers la porte, accompagnée par le marquis.

Monsieur en profita pour se rapprocher de la duchesse.

— Ah ! friponne, dit-il, vous et M. de Mirbel, vous m'avez joué comme un écolier, mais ne me trahissez pas ! Plus de pont des Soupirs... plus de pantalonnades du cardinal... Quant aux prouesses du roi... j'en accepte la chance : je suis tranquille.

Il sortit et alla rejoindre son escorte, qu'il avait laissée derrière le couvent des chartreux. Tous les cavaliers étaient bien montés. Au point du jour, ils étaient déjà loin.

Quant à la reine, elle était rentrée sans encombre, de sorte qu'elle croyait bien gardé le secret de cette nocturne entrevue.

II

CE QUI SE PASSAIT CHEZ LA VICOMTESSE DE PRESSAC.

Accompagné du cardinal, le roi avait regagné son appartement du Louvre d'un pas rapide et saccadé.

Il ne trouva point parmi les courtisans clair-semés celui qu'il cherchait. Sur-le-champ, il fit prier M. de Mirbel de passer au Louvre.

Le cardinal n'était pas fâché de ce contre-temps. Il avait au moins une demi-heure à lui pour calmer son maître.

Il le connaissait trop bien, pour ne pas redouter, en effet, que le roi se laissât emporter par la colère à des excès regrettables, s'il obéissait à son premier mouvement ; tandis qu'avec un peu de temps et de raisonnement, Richelieu avait la certitude d'atténuer, sinon de désarmer, le courroux fragile de Louis XIII.

Ce fut à quoi il s'attacha, dès qu'il se trouva seul avec lui.

Cependant, aussitôt que le marquis de Mirbel entra, le roi tressaillit.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il d'un ton brusque et sec, je ne savais pas qu'il entrât dans vos attributions d'avoir de si fréquentes entrevues avec la reine.

— Sire, répondit le marquis, c'est au contraire bien naturel. En sa qualité d'infante, la reine a droit à tous mes respects.

— Un mot heureux que vous avez trouvé là ! fit le roi d'une voix tremblante. Vos respects ! Je ne vous empêcherai point de les présenter à Sa Majesté, à la condition cependant que vous solliciterez désormais des audiences pour lui rendre ces prétendus devoirs.

— Prétendus, sire...

— Oui, monsieur, j'ai mes raisons pour le croire. D'ailleurs, je ne sache pas qu'en Espagne les ambassadeurs entrent au palais comme en un moulin. Ce n'est pas non plus l'usage en France. Vous en avez pris l'habitude, vous la perdrez. Je l'interdis à vous et à madame la marquise.

— Je me retire, sire, dit l'ambassadeur piqué au vif, mais j'en appellerai de cette mesure à la justice de Votre Majesté.

— Vous ne l'obtiendrez pas, monsieur.

— Alors, sire, fit le marquis poussé à bout, je quitterai la France.

— Comme il vous plaira, répondit Louis. Le roi votre maître n'aurait pas souffert un seul jour ce que j'endure depuis des années dans mon propre palais. A plus forte raison n'aurait-il pas toléré qu'un ambassadeur se permît d'avoir avec la reine et des personnes convaincues de trahison des entretiens nocturnes dans un couvent.

Et comme le marquis demeurait interdit :

— Faites donc à votre guise, monsieur, acheva le roi. Nous vous avons fait connaître notre volonté, nous n'en changerons pas.

L'ambassadeur sortit sans répliquer ; mais si l'entrée du palais lui était interdite, elle ne l'était pas à tout le monde.

Il se rendit chez la duchesse de Chevreuse et lui raconta ce qui venait de se passer.

Celle-ci courut immédiatement le répéter à la reine.

A cette nouvelle, Anne d'Autriche bondit comme une lionne blessée.

— Qu'on aille chercher la meunière ! ordonna-t-elle.

Ce fut Brigitte qui se chargea de ramener Camille.

Une heure après, la jeune fille était introduite auprès de la reine.

— Mon enfant, lui dit Anne d'Autriche, nous avons parlé quelquefois ensemble de vos parents, de M. de Montmorency...

— Je n'ai pas oublié, répondit Camille, avec quelle sollicitude Votre Majesté a daigné s'informer de ma famille.

— M. le duc est fort de vos amis, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

— En effet, je me souviens de la chaleur avec laquelle il a pris le parti de vos parents le jour où M. de Montbrun m'avait inspiré le désir de vous faire venir à la cour. Depuis longtemps même j'avais l'intention de vous interroger à ce sujet. Votre père est donc un homme politique ?

— Du tout, madame, répondit avec vivacité la jeune fille étonnée. Mon père ne s'est jamais occupé de politique. C'est un meunier et rien de plus.

— Mais il ne l'a pas toujours été, peut-être ?...

— Du plus loin qu'il me souvienne, madame, non seulement Barthez était meunier, mais encore il s'entretenait devant moi du moulin et du pays qu'il avait quittés avant de venir s'établir à Moulin-Galant.

— Pourtant cette fortune immense dont on m'a parlé...

— Il l'a gagnée, madame, fit chaleureusement Camille. Je donnerais ma tête à couper que mon père est le plus honnête homme qui existe.

— Je n'en doute pas, dit la reine ; mais qu'il ait gagné seul une telle somme, c'est bien invraisemblable.

— Peut-être cette fortune s'est-elle accrue des bienfaits de M. de Montmorency, car il a toujours été pour nous si bon, si généreux !...

— Tellement, fit Anne d'Autriche après quelques secondes d'un silence réfléchi, qu'il est bien permis de s'en étonner un peu, mon enfant ; car enfin que vient faire en tout ceci M. le maréchal ?

— Rien de plus que ce que j'ai dit à Votre Majesté. Il est l'ami de mon père.

— A quel titre ?

— Mon père est originaire du Midi, madame. C'est là qu'il a connu M. de Montmorency, à qui, je le crois, il a rendu jadis et depuis de grands services.

— De quelle nature, mon enfant ?

— Il me serait impossible de les préciser, répondit Camille avec embarras. Et puis Votre Majesté ne voudrait pas me forcer à révéler quoi que ce soit qui pût être pour les miens ou pour M. le maréchal un sujet d'ennuis et de persécutions.

— A Dieu ne plaise, ma toute belle ! répliqua la reine avec vivacité. Je suis trop l'amie de M. de Montmorency pour attirer sur lui ou sur ceux qui l'approchent un malheur que je m'efforcerais au contraire de détourner par tous les moyens en mon pouvoir. Ainsi, parlez sans crainte, à cœur ouvert, comme vous parleriez à votre mère, si elle vous en priait, et répondez-moi : de quelle nature sont les services que Barthez a rendus au maréchal ?

— Encore une fois, madame, je ne suis pas en état de les apprécier. Tout ce que je puis vous apprendre, c'est qu'en dehors des visites fréquentes qu'il nous faisait d'ordinaire, M. le duc venait parfois au moulin dans des conditions exceptionnelles. Ces jours-là, on fermait la porte et on ne l'ouvrait qu'à ceux qui prononçaient des paroles convenues d'avance.

— Et c'étaient des gentilshommes ?

— Bien certainement.

— Combien étaient-ils ?

— Je me suis amusée deux ou trois fois à les compter, à mesure qu'ils entraient. Ils n'étaient jamais plus de vingt.

— Dans ces derniers temps, ces réunions n'étaient-elles pas plus fréquentes ?

— Beaucoup plus, oui, madame.

— Je m'en doutais, fit la reine. Votre moulin servait de point de ralliement aux chefs de la conspiration.

— Une conspiration ! s'écria Camille effrayée.

— N'ayez pas peur, mon enfant, s'empressa de dire Anne d'Autriche ; j'en fais partie.

— Vous, madame ! vous conspirez contre le roi !

— Non pas contre le roi, mais contre le cardinal.

La jeune fille ne saisissait pas très bien cette distinction subtile.

— Oui, contre le cardinal, reprit la reine avec une sourde colère. Cela vous surprend, ma pauvre petite ? Mais vous ne savez donc pas ce que cet homme ose contre moi, la reine ! Il éloigne tous mes amis, il fait de ce palais un tombeau, il me condamne à la stérilité, à l'abandon ; il cherche à me perdre même dans l'esprit du roi !

— Dans quel but ? demanda naïvement Camille.

— Demandez-lui dans quel but il a forcé la reine-mère à s'exiler, le frère du roi à implorer un asile et un appui chez des étrangers, répondit Anne d'Autriche avec amertume. C'est pour nous isoler, pour accaparer le pouvoir que nous lui avons donné, et dont il use maintenant contre nous avec tant d'infernale habileté.

— Cependant la royauté n'y perd rien, fit observer timidement la jeune fille.

— La royauté, s'écria la reine, elle est tombée en quenouille, mon enfant ! Elle n'est plus qu'un mot, qu'une fiction. Savez-vous quel est le véritable roi de France aujourd'hui ? C'est Armand du Plessis, ce petit évêque que nous avons jadis arraché à son obscurité, et qui se nomme aujourd'hui le cardinal de Richelieu. Et nous assisterions

d'un œil calme à cette décadence, nous que les liens du sang et le devoir rattachent à la couronne, nous qui avons souci de son honneur, de sa dignité ! Non pas, certes, fit Anne d'Autriche en relevant la tête d'un air de défi.

Elle garda un silence de quelques instants.

— Voyez-vous, mon enfant, reprit-elle, quand il s'agit de combattre un ennemi comme celui-là, il n'y a pas de petits moyens. Voilà pourquoi j'ai songé à vous.

— A moi ! fit Camille confondue.

— Oui, ma toute belle. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. Que ce soit par dévouement ou par reconnaissance, votre père est évidemment un des agents secrets du maréchal. Dès lors il doit être avec lui en correspondance suivie.

— Je ne sais... balbutia Camille qui se perdait dans le dédale de cette politique.

— J'en suis sûre, moi, affirma la reine. Donc il vous est facile de faire parvenir une lettre à M. de Montmorency.

— Une lettre de Votre Majesté ? interrogea Camille.

— Non pas de moi, répondit Anne d'Autriche. Une lettre de ma main aurait une trop grande importance. Si elle s'égarait, si elle tombait au pouvoir du cardinal, il s'en ferait contre moi une arme terrible.

— De qui donc alors ? demanda la jeune fille.

— De vous, mon enfant.

— De moi ? mais que pourrais-je écrire à M. le duc, et quel termes emploierais-je ?

— Vous lui répéterez mot pour mot ce que je viens de vous dire, fit la reine d'une voix indignée.

Vous ajouterez que ce matin, tout à l'heure, le roi, en présence du cardinal et bien certainement poussé par lui, a osé interdire l'accès au Louvre à l'ambassadeur d'Espagne, au représentant du roi, mon frère ; vous ajouterez à ce que je vous ai dit ce que vous avez vu. Vous lui représenterez mes appartements déserts, la surveillance odieuse dont je suis l'objet, les soupçons injurieux

que l'on fait peser sur moi. Vous lui direz que je m'éteins dans cette nuit, que je meurs dans ce tombeau...

A ces mots, Anne d'Autriche, suffoquée par le dépit, par les larmes, se laissa tomber sur un fauteuil et porta son mouchoir à ses yeux. Camille était réellement émue. L'explosion d'une telle douleur avait surpris son inexpérience.

— Je le ferai, madame, je le promets à Votre Majesté, dit-elle avec effusion.

En entendant cette promesse, la reine leva sur elle ses beaux yeux baignés de pleurs.

— Allez donc, ma chère petite, prononça-t-elle entre deux sanglots. J'ai quelque raison de croire que M. de Montmorency ne sera pas insensible à l'horrible situation qui m'est faite. S'il me venge, il me sera doux de penser que je vous devrai en partie l'éclatante réparation que j'implore et que j'attends de la justice divine.

En achevant cette phrase, elle déposa un baiser maternel sur le front de la jeune fille.

Au son du timbre, et sur un geste de sa maîtresse, Brigitte prit Camille par la main et la reconduisit chez la vicomtesse.

La pauvre enfant était mélancolique et pensive. Ces angoisses, ces larmes d'une reine l'avaient attristée.

— Ainsi, pensait-elle, ces reines dont tout le monde envie la gloire, l'opulence, le bonheur, sont exposées comme nous aux misères inséparables de la destinée humaine. Comme nous, elles souffrent, elles pleurent, elles ont un cœur...

Elle était tellement absorbée dans ses réflexions, qu'elle ne vit point un mendiant qui se tenait debout à la porte de l'hôtel, vêtu de haillons, appuyé sur une béquille, l'œil couvert d'un large emplâtre, le teint affreusement basané.

Elle allait passer outre, elle, si bonne, si charitable, si généreuse d'ordinaire, lorsque le mendiant étendit la main devant elle au point de lui barrer le chemin.

— Pour l'amour de Dieu ! la charité, ma belle demoiselle, psalmodia-t-il d'une voix nasillarde.

Camille fouilla rapidement dans sa poche, en retira un écu d'argent, et le laissa tomber dans la main du pauvre diable.

En même temps, elle leva les yeux sur lui, pâlit, rougit, chancela, et porta la main à sa poitrine.

— Dieu vous le rende ! gémit le mendiant qui s'inclina.

Un grand changement s'était opéré dans les allures de l'hôtel de Pressac, depuis le jour où le chevalier et le baron l'avaient quitté.

Ordinairement gaie, douce et avenante, la vicomtesse était devenue triste, acariâtre et d'un abord difficile.

Élisabeth gisait étendue depuis plus de six semaines dans un fauteuil et dépérissait tous les jours.

Camille, jadis insouciante, espiègle et légère, était pensive et regrettait son moulin. Elle ne chantait plus. La guitare abandonnée ne vibrait plus sous ses doigts habiles, pour accompagner le refrain joyeux qui voltigeait autrefois sur ses lèvres.

Elle n'avait pas à se plaindre, cependant. Il n'était pas une fille ou femme de la cour qui n'enviât son sort, et qui n'eût acheté au prix des plus grands sacrifices la faveur dont la meunière jouissait auprès de la reine.

En effet, à la suite des débuts brillants qu'elle avait faits chez Anne d'Autriche, la jeune fille, qui n'était rien la veille, était devenue un personnage.

Ces trésors de grâce, de beauté, de distinction, enfouis jusque-là derrière les murs d'un moulin, avaient fini par attirer l'attention. On s'était bien étonné d'abord de rencontrer tant de qualités chez une meunière ; mais on avait été forcé de se rendre à l'évidence.

Puis son histoire avait circulé de bouche en bouche. On avait appris que M. de Montmorency était l'ami de sa famille, qu'il avait daigné s'occuper de son éducation, et le nom du maréchal lui fut aussitôt une sorte de talisman.

La reine elle-même, qui n'avait obéi qu'à un caprice en la faisant venir à la cour, s'était éprise d'une véritable amitié pour cette jeune fille candide et bonne, douée de toutes les finesses de l'esprit et du çœur.

Leur intimité, chaque jour croissante, avait en outre donné lieu à une remarque assez singulière : c'est qu'il y avait entre elles une espèce de vague ressemblance.

C'étaient les mêmes cheveux blonds, qui chatoyaient au soleil de rayons dorés; c'était la même bouche fraîche et rose, aux lèvres pourprées, un peu sensuelles, mais qui semblaient faites pour le sourire; c'était le même front pur et lisse, la même taille, le même ovale irréprochable du visage.

Et pourtant ce n'était pas la même physionomie.

Chez Camille, les sourcils étaient plus foncés et plus fournis ; les yeux noirs brillaient de jeunesse et pétillaient d'esprit, à travers les cils longs et veloutés qui en atténuaient l'éclat. Le bas de la figure était plus accusé, le menton plus proéminent, ce qui donnai à son visage un caractère de virilité et d'énergie que l'on ne trouvait pas chez Anne d'Autriche.

En outre, la reine était plus forte. Sa taille avait légèrement épaissi, ses épaules, sa poitrine, ses hanches étaient beaucoup plus développées.

Camille, en dépit de formes parfaitement accusées, était mince et élancée ; mais ces nuances provenaient plutôt de la différence d'âge que de la conformation.

Volontiers on aurait pris Camille pour la fille de la reine, dont elle avait les cheveux, la stature, la carnation, les traits même, — le tout mitigé, adouci, embelli, rehaussé tout à la fois par ces imperceptibles transformations que produit le croisement des races, et qui donnent à la beauté plus de relief.

Ce phénomène de ressemblance était en effet assez bizarre pour provoquer l'attention.

Dans le cercle de la reine, les filles d'honneur, les caméristes en avaient été frappées. Nulle n'avait osé le

faire remarquer à Sa Majesté, dans la crainte de lui déplaire. Mais, quelques jours après, comme Anne d'Autriche passait devant une glace côte à côte avec la meunière, dont elle tenait la main fluette, elle jeta dans le miroir un regard distrait.

Elle s'arrêta net. Pendant un instant, plus court et plus rapide que la pensée, elle s'était imaginé que la glace réfléchissait deux fois son image ! Curieuse de s'expliquer cette singularité, elle étudia alternativement ses traits et ceux de la meunière.

Ce n'était pas une erreur. Leurs traits avaient certainement entre eux une analogie saisissante.

— Oh ! mais, voyez donc !... dit-elle à Camille, en étendant le doigt vers la glace.

La jeune fille obéit, et fut frappée à son tour de cette particularité.

Pendant quelques minutes, elles demeurèrent immobiles, absorbées dans cette contemplation. Enfin, la première, Anne d'Autriche rompit le silence.

— Est-ce que votre mère a quelques points de ressemblance lointaine avec moi ? demanda-t-elle.

— Aucune, madame. Ma mère est petite, brune ; elle a des yeux noirs, un nez retroussé, une bouche un peu grande...

— C'est donc votre père ?...

— Mon père est également brun. Il est grand, robuste, avec un visage mâle, des traits accentués.

— Alors, c'est un jeu de la nature, fit la reine, mais avouez qu'il est étrange.

— Votre Majesté se trompe, répondit modestement Camille. Peut-être y a-t-il bien quelque chose en moi qui rappelle de fort loin votre auguste visage, mais cela ne souffre ni le détail ni la comparaison.

Anne d'Autriche voulut en avoir le cœur net. Ses filles d'honneur étaient là. Elles avaient tout vu, tout entendu.

— Voyons, mesdemoiselles, dit-elle en se tournant

de leur côté. Ai-je rêvé ? Est-ce un effet de mon imagination ?

Elles se consultaient du regard, ne sachant si elles devaient en convenir, s'il fallait nier...

La reine devina leur embarras.

— Parlez, mademoiselle de Brissac, dit-elle, et n'ayez crainte de me froisser. Il ne peut pas m'être désagréable de ressembler à une jeune personne aussi accomplie que la meunière de Moulin-Galant.

— Eh bien ! Votre Majesté a raison, répondit mademoiselle de Brissac, directement interpellée. Depuis plusieurs jours déjà, nous avions fait entre nous la même observation.

Fut-ce cette raison, fut-ce le talent de cantatrice de Camille, fut-ce le charme qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, qui fit changer en une tendre sollicitude le simple caprice de la reine ? Toujours est-il qu'à dater de ce moment, elle ne put se passer de la jeune fille.

Elle lui donna un nouveau maître de chant, lui fit apprendre le répertoire espagnol, et la retint le plus longtemps possible auprès d'elle.

Parfois elle s'enfermait seule avec la meunière et lui mettait la guitare en main.

Camille chantait.

Pendant que vibrait à son oreille cette voix enchanteresse, pendant que résonnaient ces paroles qui lui parlaient le langage de son pays, Anne d'Autriche, voluptueusement étendue, fermait les yeux afin de mieux entendre, s'isolait pour ainsi dire de tout ce qui l'entourait, et, par la pensée, se reportait à ces temps heureux où ses fantaisies se métamorphosaient en autant de réalités, où son cœur n'avait pas encore souffert, où elle errait joyeuse à l'ombre des grenadiers en fleurs et des orangers parfumés...

Qu'ils étaient loin, ces temps heureux ! Mais n'était-ce pas une ineffable jouissance que de pouvoir les res-

susciter, ne fût-ce qu'un instant ! Elle oubliait tout alors : les persécutions du cardinal, la froideur glaciale du roi, la solitude à laquelle elle était condamnée !

Et c'était Camille qui accomplissait ce miracle. Faut-il s'étonner de la faveur dont elle jouissait ?

La pauvre enfant n'était pourtant pas toujours disposée à chanter. En dépit des cadeaux que la reine lui prodiguait, sous toutes les formes et sous tous les prétextes, une tristesse morne s'était emparée d'elle.

Le baiser d'adieu que lui avait laissé Remy lui brûlait les lèvres. Un monde nouveau s'était ouvert à elle ce jour-là. Aimée ! Elle était aimée !

Et non pas par un de ces hobereaux insignifiants qui n'ont d'autre valeur qu'un titre héréditaire ou un domaine de peu d'importance ; mais par le jeune homme le plus beau et le plus brave de tous les seigneurs ; par un gentilhomme qui n'avait eu pour ainsi dire qu'à paraître pour éveiller les haines, attirer les sympathies, faire naître l'amitié, inspirer l'amour.

Ce n'est pas un personnage ordinaire que celui qui sait en si peu de temps soulever tant de passions autour de lui. Aussi Camille se sentait fière, elle, humble et sans nom, d'avoir fixé l'attention d'un héros semblable.

Pour la première fois de sa vie, mesurant avec effroi l'abîme que la naissance avait creusé entre eux, elle se prenait presque à rougir de ses parents. Elle aurait souhaité être plus riche, plus noble que lui, afin de pouvoir lui sacrifier cette vaine supériorité. Au lieu de tout lui devoir, elle aurait voulu tout lui donner. Mais non, elle était meunière !

Malgré les regrets cuisants qu'elle éprouvait, son amour-propre était délicieusement flatté d'une préférence à laquelle son cœur s'était abandonné presque sans défense. Quel inexplicable mystère avait amené ce résultat ? Comment, sans avoir reçu un aveu, sans avoir eu même le temps de la réflexion, s'était-elle si

naïvement livrée de cœur et d'esprit à celui qu'elle aimait ? De quel choc électrique avait jailli l'étincelle qui les avait embrasés ?

Elle ne pouvait pas s'en rendre compte. Et, vraiment, plus elle se creusait la tête à trouver le mot de cette énigme, moins elle le comprenait.

Mais qu'importe le pourquoi d'un bonheur si complet ? Quelle ivresse était la sienne ! Comme elle aurait voulu la faire partager, la dire et la redire au monde entier ! De quel orgueil elle aurait rayonné si chacun avait pu lire dans sa pensée ! Hélas ! il fallait garder une réserve étouffante, imposer silence aux battements de son cœur.

A qui se serait-elle confiée, la pauvre petite ? Seule, Élisabeth aurait pu la comprendre ; mais allez donc parler de bonheur et d'amour à une jeune fille qui se meurt d'amour ! N'était-ce pas le plus cruel supplice qu'on pût faire endurer à cette chère désespérée ?

Or Élisabeth était l'unique amie de Camille. Camille eut le courage de se taire. Pour comble de malheur, Remy était parti depuis six semaines, et n'avait pas donné de ses nouvelles !

La jeune fille n'avait pas oublié les paroles enivrantes que le jeune gentilhomme avait prononcées ; mais elle tremblait que le temps et la distance n'effaçassent du souvenir de Remy ces protestations que le délire du moment lui avait dictées.

Aussi, à mesure que les jours, les semaines s'écoulaient, une inquiétude mortelle envahissait tout son être. Était-elle également abandonnée, trahie ?

Elle avait sous les yeux un exemple effrayant de ce qu'une désillusion pareille peut causer de ravages chez une âme sensible et qui s'est donnée tout entière.

En apprenant par sa tante l'étrange disparition du chevalier, Lisbeth avait ressenti au cœur et à la tête une de ces commotions qui ébranlent le système nerveux avec l'instantanéité de la foudre.

Ce jour-là même, elle tomba malade.

Tout d'abord, la vicomtesse ne s'en inquiéta qu'à moitié. Elle nourrissait le secret espoir que le chevalier Sylvain, sans nom et à peu près sans fortune, réfléchirait mûrement aux propositions qui lui avaient été soumises, et ne renoncerait pas aux brillants avantages qui résulteraient pour lui d'un tel mariage.

Mais huit longs jours se passèrent, sans que le chevalier donnât signe de vie. Bien plus, lui qui, jusqu'alors, n'avait pas manqué une occasion de se rapprocher de Lisbeth, évitait avec soin de paraître dans les endroits où il se montrait auparavant le plus assidu.

Il agissait de parti pris : il n'y avait pas à s'y tromper.

Ce fut un crève-cœur affreux pour mademoiselle de Pressac. C'était elle, en effet, qui avait ouvert au chevalier les portes de son hôtel, qui avait encouragé ses assiduités, qui avait développé, sinon fait naître cet amour fatal, qui menaçait de se terminer par un si horrible dénoûment !

Lorsque la vicomtesse reconnut enfin qu'il fallait renoncer de ce côté à tout espoir, que le chevalier avait définitivement rompu toutes relations, elle essaya de s'expliquer cette anomalie.

Elle n'avait pas été le jouet d'un songe ; le chevalier aimait Lisbeth. Il avait laissé percer son inclination avec une retenue et une discrétion qui, précisément, avaient touché la vicomtesse ; mais il s'était trahi cent fois ! Le fait était notoire, palpable, indiscutable. Pourquoi donc avait-il pris la fuite, à l'heure même où il n'avait qu'un mot à dire pour saisir la chimère qu'il caressait depuis si longtemps ?

C'était inouï, mais c'était ainsi.

Mademoiselle de Pressac se raccrocha dès lors à cette suprême espérance : c'est que Lisbeth se remettrait de cette secousse et finirait par oublier le chevalier.

La pauvre enfant ne se plaignait pas, ne souffrait pas en apparence. Elle était languissante, étendue sans forces dans un fauteuil, et souriait avec une résignation déchi-

rante aux soins maternels que lui prodiguait la vicomtesse.

Pas un mot, pas un reproche contre le chevalier n'était tombé de ses lèvres pâlies.

Au bout de quinze jours, mademoiselle de Pressac eut peur.

L'accablement, le silence, l'immobilité de Lisbeth effrayaient mille fois plus la vicomtesse que les cris et les sanglots d'une douleur bruyante.

Elle fit appeler son médecin, et le mit au courant de ce qui s'était passé.

C'était un digne homme et un fort savant docteur. Depuis quinze ans il soignait Élisabeth, qu'il avait vu grandir, dont il connaissait sur le bout du doigt l'excellente constitution.

Il hocha soucieusement la tête.

— Eh bien ! fit la vicomtesse éplorée, vous ne dites rien ? Mais parlez donc, docteur ! Que faut-il faire ?

— Vous voulez absolument une ordonnance ? demanda le médecin.

— Mais sans doute. Je ne peux pas voir dépérir ainsi cette pauvre enfant sans tenter de la sauver.

— Eh bien ! priez Dieu, fit le docteur.

— Voulez-vous dire que ce soit la seule chose qui reste à faire ?

— A peu près, mademoiselle. Votre nièce jouit d'une aussi bonne santé que vous et moi. Ce n'est donc pas le corps qui est malade en elle, c'est le cœur et la tête.

— Et il n'y a rien à faire ? Rien ?

— Je ne prétends pas cela. Il est certain que nous ne la laisserons pas s'éteindre sans essayer de la disputer à la mort, mais je crois que ni mes remèdes ni vos soins n'en viendront à bout.

— Que faudrait-il donc faire, à votre avis ?

— Il faudrait obtenir de celui qu'elle aime qu'il revienne sur la décision qu'il a prise.

— Mais j'en serais réduite alors à faire auprès de lui une démarche fort pénible.

— Je le sais bien.

— Songez donc, reprit mademoiselle de Pressac, dont la colère se réveillait, que j'ai offert à cet homme la main de Lisbeth, que c'est lui qui l'a refusée.

— Vous me l'avez dit, mademoiselle.

— Et vous voulez que j'aille le trouver, que je me jette à ses genoux, que je... jamais! s'écria la vicomtesse.

— Comme il vous plaira, mademoiselle, mais alors résignez-vous à la catastrophe qui vous menace.

— Le danger est donc bien pressant?

— Oui et non, mademoiselle. Il n'est pas imminent, parce que votre nièce se trouve dans des conditions de santé excellentes, et qu'il faudra un certain temps à la douleur, à la consomption, pour achever son œuvre de destruction; mais prenez garde que l'organisme, une fois atteint, ne puisse plus se relever de la terrible secousse qui l'aura ébranlé!

— Vous m'épouvantez, docteur! gémit mademoiselle de Pressac.

— Je le vois bien, mademoiselle, mais mon devoir, en pareil cas, est de vous faire connaître la vérité, si cruelle qu'elle soit à entendre. Je l'ai rempli.

— Voyons, docteur, fit la vicomtesse éperdue, vous êtes père, vous avez une fille aussi; donc, quoique je ne sois pas la mère de Lisbeth, notre position est identique.

— A peu près.

— Eh bien! si c'était à votre fille, à vous, qu'un homme eût fait cet affront, tenteriez-vous auprès de lui la démarche que vous m'avez conseillée?

— Alors même que cet homme serait mon plus mortel ennemi, et pourvu qu'il n'ait jamais forfait à l'honneur, s'il s'agissait de mon enfant, je n'hésiterais pas.

— Vous iriez le trouver?

— A l'instant.

— Bien vrai?

— Je vous le jure!

Malgré la netteté et la sincérité de cette réponse, mademoiselle de Pressac n'était pas encore convaincue.

— Eh bien ! je verrai... j'aviserai... balbutia-t-elle.

Mais elle nourrissait le secret espoir que son orgueil ne serait pas forcé de ployer devant cette suprême exigence. Aussi, quoiqu'elle assistât chaque jour au triste spectacle d'un dépérissement de plus en plus accentué, elle n'avait pu se résoudre encore à suivre le conseil du docteur.

Celui-ci venait régulièrement rendre visite à la patiente. Il prescrivait les toniques et prolongeait avec une habileté consciencieuse le supplice d'Élisabeth, qui se laissait faire docilement.

Entre la vicomtesse et lui, il n'avait plus été question de leur premier entretien. Ami et père, il avait conseillé ce que son cœur lui avait dicté ; médecin, il luttait énergiquement contre la maladie.

Camille était également témoin de cette lente agonie, et joignait inutilement ses soins empressés à ceux que la vicomtesse prodiguait à sa nièce. Ce tableau navrant n'était pas fait pour l'égayer.

D'ailleurs, tout mal est contagieux. Elle n'ignorait pas de quoi souffrait Lisbeth.

— Si Remy m'abandonnait aussi, pensait-elle, voilà donc le sort qui me serait réservé !

Et comme les semaines succédaient aux jours, sans qu'aucune nouvelle parvînt à Camille, la pauvre enfant ressentait pour ainsi dire les mêmes angoisses qui torturaient le cœur de son amie d'enfance. Elle souffrait d'autant plus, qu'elle n'avait personne à qui confier ses souffrances. Le jour, la nuit, à toute heure, elle restait seule, face à face avec son désespoir.

Car elle désespérait. Six semaines s'étaient écoulées ! La contagion la gagnait. Elle regrettait son moulin, son père, sa mère si bonne, si indulgente, à qui elle aurait tout avoué, qui l'aurait consolée, qui aurait mêlé ses larmes aux siennes.

Cependant il lui était interdit de partir. Elle aurait

quitté Lisbeth heureuse et bien portante ; elle ne pouvait pas la laisser malheureuse et agonisante. Son amitié ne concevait pas de semblables égoïsmes.

La faveur de la reine était-elle une compensation à ces inquiétudes mortelles ? Hélas ! non ! Quand la reine lui mettait en main la guitare, et la priait de chanter, Camille ne pouvait pas s'en défendre, lui dire : « Mais Votre Majesté n'y pense pas ! Mon esprit est malade, mon cœur saigne, mon âme aspire à l'isolement, au repos, ma voix tremble dans mon gosier... »

Non, il fallait chanter — ou s'éloigner, quitter la cour, fuir Paris.

Or elle était condamnée à rester. Par contre-coup, elle était victime du mal que le chevalier avait causé.

Devant la reine, elle imposait silence à ses tourments, elle mettait un masque à sa douleur, elle souriait. Puis, quand elle recouvrait sa liberté, elle retombait dans ses mélancoliques rêveries.

Aujourd'hui, c'était dans un autre but que la reine l'avait fait appeler. Elle lui avait révélé en partie ses secrètes déceptions. Elle l'avait priée de les faire connaître à M. de Montmorency.

Pourquoi ?

Le maréchal embrassait donc le parti d'Anne d'Autriche contre le cardinal ? Il était donc le chef de la conspiration ? Ces gentilshommes qui venaient au moulin étaient donc autant de partisans ?

Certainement ; sans cela, pourquoi la reine l'aurait-elle chargée d'écrire à M. de Montmorency ? Ainsi, indirectement, elle allait entrer dans un complot, elle, Camille !

Cela ne laissait pas que de l'effrayer un peu. Elle cheminait aux côtés de Brigitte, sans lui dire un mot, tellement absorbée dans ses pensées et dans ses terreurs, qu'elle ne voyait rien de ce qui se passait autour d'elle.

N'allait-elle pas franchir le seuil de l'hôtel, sans apercevoir le mendiant qui se trouvait à la porte et sans lui faire l'aumône !

Fort heureusement, le pauvre diable l'avait arrêtée.

En laissant tomber l'écu dans sa main, la jeune fille avait jeté sur lui un regard distrait. Ce mendiant était jeune. Une moustache soyeuse, une fine royale, ombrageaient ses lèvres et son menton. Son visage respirait la santé ; son corps paraissait souple et robuste, malgré la béquille qui soutenait l'un, et l'emplâtre qui recouvrait l'autre.

Camille fixa sur lui un œil plus attentif. C'était un phénomène singulier ! Il lui sembla que les traits de ce malheureux ne lui étaient pas inconnus. Bien plus, elle crut un instant avoir reconnu... Non. C'était impossible ! Lui, sous un pareil accoutrement !

Elle allait s'arrêter, l'interroger. Mais comment faire ? Brigitte était là, attendant pour s'éloigner que la porte de l'hôtel se fût refermée sur la jeune fille. Il n'y avait pas moyen, en présence de cette surveillance importune, de s'assurer... Camille passa outre, salua Brigitte, la remercia et disparut.

Un laquais s'avança au-devant d'elle, et l'escorta cérémonieusement jusqu'à la porte de ses appartements. Camille ne pouvait pas davantage se soustraire à ces prévenances : c'était l'étiquette de la maison.

Si encore ses fenêtres avaient donné sur la rue, elle aurait pu, derrière les volets, observer plus minutieusement ce jeune écloppé. Mais il n'y fallait pas songer.

Cependant elle voulait savoir si, oui ou non, elle était le jouet d'une erreur. Bien certainement, le mendiant trouverait le moyen de se faire connaître, s'il était réellement celui que pensait Camille.

Poussée par une inspiration soudaine, elle revint sur ses pas et rejoignit le laquais qui se tenait au bas du grand escalier.

— A propos, lui dit-elle, j'ai laissé à la porte un mendiant, qui me paraît en assez piteux état. Veuillez lui remettre cette demi-pistole et vous informer s'il n'a pas besoin de secours plus immédiats. Quand vous serez de retour, vous me répéterez ce qu'il vous aura dit.

Le valet obéit et s'éloigna.

Pendant ce temps, Camille se rendit auprès de Lisbeth.

— Ah ! c'est toi, fit la malade d'un ton dolent. Tu viens du Louvre ?

— Oui, ma chère.

— Tu as vu Sa Majesté ?

— Sans doute.

— Elle est toujours aussi bonne pour toi ?

— Toujours, je te remercie.

— Et qui as-tu vu encore ?

— Toutes les demoiselles d'honneur que tu connais. Elles m'ont demandé de tes nouvelles.

— Que leur as-tu répondu ?

— Que tu n'allais pas plus mal, et que tu serais très sensible à leur témoignage de sympathie.

— Tu as bien fait, répondit Lisbeth.

Elle se tut pendant quelques secondes.

— Et... c'est tout ? reprit-elle avec un peu d'hésitation.

Camille devinait bien à quoi tendait cette question désespérée. Elle signifiait : Tu n'as pas vu le chevalier ?

Obéissant à un mouvement irréfléchi, espérant peut-être apporter un adoucissement aux souffrances de son amie, relever le moral de la malade, elle fit appel à tout son aplomb.

— Non, répondit-elle, j'ai aperçu encore quelqu'un que tu connais.

— Ah ! qui donc ? demanda Lisbeth à voix basse.

— Quelqu'un qui était autrefois de tes amis. Mais ne le répète pas à ta tante, ajouta Camille avec vivacité, elle me gronderait !

— C'est donc lui ? fit la malade en portant la main à son cœur.

— Oui.

— Tu lui as parlé ? Que t'a-t-il dit ?

— Non, je ne lui ai pas parlé, répondit Camille, étonnée

de la réaction qu'elle avait provoquée, mais par cela même, fort embarrassée de soutenir ce pieux mensonge.

— T'a-t-il vue ? interrogea Lisbeth, suspendue aux lèvres de sa compagne.

— Oui.

— Et il t'a souri d'un air joyeux, comme autrefois, n'est-ce pas ? fit la pauvre enfant avec amertume.

— Non, dit Camille. Il m'a regardée d'un air si triste, que cela m'a serré le cœur. On aurait juré que, comme le jour où ta tante lui a fait les premières ouvertures, il allait parler, mais qu'une force invincible le retenait.

— Ah ! tu crois cela, toi !

— Très fermement, je te l'ai dit.

— Qui sait ? Tu voudrais peut-être me persuader qu'il m'aime encore.

— J'en suis toujours convaincue.

— Bonne Camille ! tu chercheras à me faire illusion jusqu'au bout, toi.

La malade hocha sa tête amaigrie avec une incrédulité résignée.

— Ma chère amie, tout est possible en ce monde, fit la meunière.

— Tout, excepté cela.

— Même cela, ma bonne Lisbeth. Tiens, écoute : le baron de Montbrun est parti pour Toulouse il y a six semaines. Il est donc bien loin d'ici, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! on viendrait me dire : « Mademoiselle, M. Remy est à la porte de votre hôtel, déguisé en mendiant ; il a bravé pour vous voir les fatigues d'une longue route, la haine du cardinal, les dangers qui le menacent... » je le croirais.

Lisbeth se prit à sourire avec pitié.

Au même instant, on frappa discrètement à la porte de la chambre.

C'était le laquais que Camille avait envoyé au secours du mendiant.

Elle s'attendait réellement à tout, ainsi qu'elle venait

de le dire à Lisbeth. L'important était de ne pas se trahir devant un domestique. Elle rassembla toute son énergie.

— Eh bien ! fit-elle d'une voix calme, avez-vous vu ce pauvre diable ?

— Oui, mademoiselle, je lui ai même remis votre aumône.

— L'avez-vous interrogé sur ses besoins ?

— Oui, mademoiselle, mais il ne m'entendait pas. Il était si content, que j'ai cru qu'il allait marcher sans béquille.

— Content de quoi ? demanda sévèrement la jeune fille.

— Dame !... mademoiselle. Il ne pleut généralement pas de pistoles dans la main d'un mendiant, ricana le laquais.

— Ah ! vous croyez que c'est à cause de cela ?...

— J'en suis sûr. Il était même dans une joie telle, qu'il m'a entraîné de force au cabaret voisin.

— Dans quel but ?

— Pour y boire un verre de vin à votre santé.

— Et vous avez accepté ?

— Comment faire autrement, mademoiselle ? Ce garnement-là vous avait une poigne...

— Bref, que vous a-t-il dit ?

— Il m'a demandé de la part de qui je lui faisais largesse. Je lui ai répondu que c'était de la part d'une jeune fille qui venait de rentrer à l'hôtel, qui l'avait vu, qui s'était intéressée à son sort...

— Vous avez bien fait. Ensuite ?

— Ensuite il a voulu savoir si vous étiez la fille de la maison. Je n'ai pas cru commettre d'indiscrétion en lui disant que non. De là sont venues un tas de questions que je n'avais pas prévues, et qui m'ont entraîné à le mettre au courant des inquiétudes de mademoiselle de Pressac, de l'étrange maladie de notre jeune maîtresse...

— C'est pousser un peu loin le bavardage, gronda Camille, qui avait plus envie de remercier le pauvre valet que de le réprimander.

— Je m'en accuse, mademoiselle, mais c'est venu si naturellement, que, quand je l'ai regretté, je n'avais plus rien à lui apprendre.

— C'est égal, c'est fort mal, et je suis certaine que, si la vicomtesse apprenait que vous livrez au premier venu les secrets de sa maison...

— Oh! ne lui dites pas, mademoiselle, je vous en conjure! supplia le domestique. D'ailleurs, si vous aviez vu ce malheureux! comme il était radieux!... Ce n'est point un méchant homme, allez. Il fouillait dans toutes ses poches, afin d'y trouver un objet à vous donner, en remerciement de votre générosité.

— Est-ce possible! fit Camille en souriant.

— C'est si vrai, mademoiselle, que ce pauvre diable, à force de vider ses poches, a fini par trouver ce papier.

A ces mots, le laquais tendit à Camille un papier soigneusement plié.

— Tenez, m'a-t-il dit. Je ne possède au monde que cette romance. Je l'ai copiée ce matin, afin de pouvoir la chanter dans les rues ; prenez-la, et priez votre maîtresse de la garder en souvenir de moi.

En même temps, il dépliait le papier devant moi, comme pour bien me montrer que c'était, en effet, de la musique et pas autre chose. J'avais envie de refuser, il s'en apercevait bien ; aussi, cela paraissait lui faire tant de chagrin que je l'ai acceptée.

— Après tout, me suis-je dit, cela n'engage à rien. Si mademoiselle Camille n'en a que faire, elle la jettera au feu.

— C'est bien, interrompit Camille en le congédiant d'un geste ; mais une autre fois tâchez d'être plus circonspect et de mieux vous acquitter des commissions dont on vous charge.

Le laquais s'inclina, tout tremblant, et disparut.

Lisbeth avait suivi cette scène du regard avec une curiosité dont elle n'avait pas depuis longtemps donné l'exemple. Elle s'était arrachée du fond de son fauteuil et se penchait en avant.

— Ce que tu admettais tout à l'heure à titre de possibilité est donc vrai ? demanda-t-elle avec vivacité.

— Nous allons le savoir, répondit Camille.

— Mais ce mendiant, tu l'avais reconnu ?

— C'est-à-dire il m'avait semblé...

— Il faut t'en assurer à l'instant! fit Lisbeth avec animation.

Camille déplia le papier que lui avait remis le domestique.

— J'en étais sûre ! s'écria-t-elle en chancelant. C'est la romance d'*el Coscone*.

Et elle tendit le papier à sa compagne.

— Regarde, poursuivit-elle d'une voix que le bonheur faisait trembler, elle est tout entière écrite de sa main.

— Tu connais donc son écriture ? demanda Lisbeth. Tu as donc reçu des lettres de lui ?

— Jamais ; mais tu te souviens que le jour où j'ai fait mes débuts à la cour, Remy, ici même, sous les yeux de ta tante et les tiens, m'a donné en français la traduction du texte espagnol.

— Oui, je me le rappelle.

— Eh bien ! cette traduction, je l'ai gardée, je l'ai lue et relue cent fois, j'en connais trait par trait les plus insignifiants caractères. Ce sont les mêmes, je ne puis m'y tromper. Et, quand même mes yeux me serviraient mal, je sens aux battements de mon cœur que c'est lui qui a choisi ce moyen de se faire reconnaître.

Tout à coup elle s'arrêta, et ses traits se décomposèrent subitement.

— Mais j'y pense ! fit-elle avec terreur. S'il se cache avec tant de soin, c'est que sa présence à Paris est un danger pour lui ! Mon Dieu ! si on allait l'arrêter, le jeter en prison, le tuer... ah !

Elle poussa un cri déchirant et se voila le visage de ses mains.

Quand elle releva les yeux, elle aperçut Lisbeth qui la considérait d'un œil d'envie.

— Ah ! que tu es heureuse d'être aimée ainsi ! soupira involontairement la malade.

Camille eut honte d'avoir fait si imprudemment étalage de son bonheur, en présence de son infortunée compagne.

— Je te le disais bien, que tout était possible, reprit-elle d'une voix câline. Va, ne désespère pas, ma bonne Lisbeth. Il reviendra aussi, lui. Crois-moi : mes pressentiments ne me trompent jamais. Ah ! si je pouvais faire passer en toi la foi qui me soutient ! Comment peux-tu admettre qu'un homme comme le chevalier, qui jouit d'une réputation intacte de loyauté, brise volontairement des liens qu'il a contractés, une existence qui lui est chère ?

Lisbeth ne répondit pas, mais un sourire amer vint crisper ses lèvres.

— Oui, qui lui est si chère, insista Camille. Tu as beau t'en défendre, cela est. Tu t'enfermes dans ton malheur comme dans un cilice, sans essayer de le raisonner, de le surmonter... tu as tort, ma bonne Lisbeth, car le jour où le chevalier reviendra, tu seras sans force contre la joie, comme tu as été sans force contre la douleur. Entre ces deux écueils, il y a une mer, qui se nomme la raison.

— L'amour qui raisonne n'est pas de l'amour, répliqua tristement la malade.

— Et l'amour qui déraisonne est un feu de paille, fit vivement Camille, car il conduit à la démence, qui est le gouffre où s'engloutit toute passion folle.

— On oublie, du moins...

— Oui, mais on meurt.

— Je l'espère bien, fit Lisbeth.

— Oh ! s'écria Camille épouvantée, puisse Dieu te pardonner de blasphémer ainsi !

La vicomtesse entra fort à propos pour détourner le cours de la conversation.

Elle arrivait, portant dans un écrin une nouvelle parure, qu'elle venait d'acheter dans l'espoir d'arracher sa nièce à sa sombre mélancolie.

Ce fut une torture de plus pour Lisbeth. Afin de complaire à sa tante, elle se laissa faire, sourit, remercia ; mais, en dépit de ses efforts, il était aisé de voir que sa pensée errait bien loin du bijou sur lequel ses yeux fixes s'arrêtaient sans le voir.

Mademoiselle de Pressac s'en aperçut. Le découragement commençait à la gagner. Ainsi, elle en serait réduite à cette humiliation de suivre le conseil que le médecin lui avait donné ! Pour une femme de son âge et de sa race, c'était une véritable épreuve.

Elle promenait autour d'elle un regard inquiet, ne sachant plus comment ranimer ce cadavre vivant, lorsqu'un laquais entra, lui remit une lettre et se retira.

Elle la décacheta d'un air ennuyé, mais dès qu'elle eut jeté les yeux sur la signature, elle tressaillit. Son œil éteint se ralluma. Puis elle parcourut avidement les quelques lignes qui précédaient ce nom magique.

Enfin, sans prononcer un seul mot, elle sauta au cou de Lisbeth et l'embrassa avec effusion.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea la malade, se doutant bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire.

— Tiens, lis, fit mademoiselle de Pressac en lui remettant la lettre ouverte.

Lisbeth, comme la vicomtesse, jeta les yeux sur la signature ; aussitôt son visage se colora, le sang afflua à ses oreilles, à ses tempes. En vain elle s'efforçait de lire, elle ne distinguait rien que des rangées de caractères sans forme, sans signification.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle. Je ne peux pas !

Elle se renversa dans son fauteuil. Elle suffoquait.

Alors seulement la vicomtesse comprit quelle imprudence elle avait commise. Elle fit signe à Camille de lui venir en aide. Toutes deux, elles s'empressèrent autour de la malade, et parvinrent à lui faire reprendre ses sens.

Lisbeth ouvrit les yeux.

— La lettre, dit-elle aussitôt. Où est la lettre ?

Camille la ramassa et la lui rendit.

— Non, lis toi-même, fit Lisbeth, je n'en aurais pas la force.

La meunière obéit et lut à haute voix :

« Mademoiselle,

» Je sais tout le mal que j'ai fait. Au prix de mon sang, de ma vie, j'aurais voulu le réparer, mais j'étais condamné par vous à un silence qui me brisait le cœur, et je me taisais.

» Aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, j'entrevois une branche de salut. Puisse-t-elle ne pas m'échapper! Alors, mademoiselle, j'irai me jeter à vos genoux, je vous donnerai l'explication de l'étrange conduite que les circonstances et vos propres paroles m'ont forcé de tenir. Il ne me restera plus qu'à implorer de votre bonté que vous me témoigniez la même indulgence dont vous m'avez honoré jadis.

» Dans quelques jours, demain peut-être, je viendrai solliciter cette explication. Jusque-là, mademoiselle, daignez accepter pour vous et pour votre nièce l'expression de mon respectueux et aveugle dévouement.

» CHEVALIER SYLVAIN. »

— Je te le disais bien! s'écria Camille quand elle eut achevé sa lecture.

Lisbeth renaissait à la vie comme par miracle. Ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé ; un vif incarnat colorait ses joues. Elle avait arraché des mains de Camille cette lettre qu'elle lisait, qu'elle relisait à son tour, sans se lasser de la parcourir.

Quant à la vicomtesse, elle demeurait bouche béante. A part le bonheur que ce billet causait à sa nièce, il contenait des obscurités dont elle ne s'expliquait pas le sens.

— Comment, par moi! murmurait-elle. C'est moi qui l'ai condamné! Ce sont mes propres paroles qui l'ont forcé à se conduire de la sorte! Que signifie cela?

Quand et comment ai-je pu le blesser, le chasser de cette maison ?...

Elle se tourna tour à tour vers Camille et vers Lisbeth :

— Voyons, mes enfants, reprit-elle, aidez-moi, car je n'y comprends absolument rien. Je suis vieille, je radote peut-être sans m'en douter. Répondez, n'ayez pas peur de me dire que je n'ai plus le sens commun.

— Par exemple ! se récria Lisbeth.

— Et toi, Camille ? tu étais là quand j'ai fait au chevalier les premières ouvertures, continua mademoiselle de Pressac. Ai-je dit une phrase, un mot qui ne fût un éloge, un encouragement ?

— Non, certes, répondit la jeune fille.

— Alors que me reproche donc le chevalier ?

— Il ne vous reproche rien, mademoiselle, fit observer Camille. Au contraire, c'est lui qui s'accuse. D'ailleurs, à quoi bon se creuser la tête ? Il vous promet une explication, il vous la donnera.

Si bizarre que fût cette missive, elle eut pour effet de révolutionner la famille. Lisbeth, qui tout à l'heure souhaitait la mort, se reprit à espérer. La vicomtesse, qui était à deux pas de faire une démarche humiliante, était enchantée de s'en dispenser.

Ah ! que le malheureux chevalier aurait voulu assister, caché dans les plis d'un rideau, à la scène de résurrection que son épître avait amenée ! Lui qui, depuis plus d'un long mois, se morfondait dans sa chambre ! Lui qui n'osait plus sortir que la nuit, dans la crainte de rencontrer le visage courroucé de la vicomtesse ou la figure amaigrie d'Élisabeth !...

Il était là encore, immobile, triste, abattu, quand Joseph gratta doucement à la porte de sa chambre.

— Que me veux-tu ? demanda le chevalier.

— Ah ! monsieur, c'est un grand diable de mendiant qui est là, dont je ne peux pas me débarrasser.

— Et qui désire me voir ?

— Voilà plus de cinq minutes qu'il insiste, sous prétexte qu'il vient de la part du baron de Montbrun, mais il est si mal accoutré...

— Fais entrer, ordonna vivement le chevalier.

III

A QUOI SERVIRENT LES PRÉCAUTIONS DU BARON DE MONTBRUN

Sans plus de cérémonie, Joseph se retourna.

— Allons ! entre, drôle ! dit-il. M. le chevalier veut bien te faire l'honneur...

Il n'avait pas achevé sa phrase que, sautant sur sa béquille avec un bruit formidable, le même mendiant, que nous avons déjà vu à la porte de l'hôtel de Pressac, pénétra dans la chambre de Sylvain.

— Mais c'est un échappé de la Cour des Miracles que tu m'envoies là ! s'écria le chevalier, en s'adressant à son laquais.

Joseph, en effet, restait debout sur le seuil de la porte; il se demandait s'il était bien prudent de laisser son maître seul en pareille société.

— Et tu viens de la part de la personne dont tu t'es recommandé ? demanda le chevalier d'un air défiant.

— Oui, monseigneur, nasilla le mendiant.

— En ce cas, tu as une lettre pour moi ?

— Non, monseigneur.

— Comment ! le baron ne t'a pas donné un billet, un mot de passe... quelque chose ?...

— Il ne m'a donné qu'un nom, monseigneur...

— A la bonne heure !

— Qui, a-t-il ajouté, m'ouvrirait toutes les portes.

— Et ce nom, c'est...

— Dois-je le prononcer devant votre valet de chambre ?

— Peu importe.

— Vous le voulez, monseigneur ?

— Je l'exige.

— Eh bien ! fit le mendiant avec hésitation, ce nom c'est... c'est Lisbeth.

Le chevalier tressaillit.

— Joseph ! laisse-nous, ordonna-t-il.

Le laquais s'éloigna, fort étonné de l'effet que ce nom avait produit sur son maître.

A peine avait-il disparu que le mendiant se rapprocha de la porte, colla son œil au trou de la serrure, et fit tourner la clef de telle sorte qu'elle en bouchât hermétiquement l'entrée.

Le chevalier le regardait faire avec curiosité, sinon avec inquiétude.

Aussitôt le mendiant se redressa, fit sauter sa béquille en l'air, arracha l'énorme emplâtre qui lui couvrait une partie du visage, et se mit à rire.

— Vous ici ? s'écria le chevalier stupéfait.

— Moi-même, mon ami.

— Mais vous voulez donc absolument vous faire tuer, mon pauvre baron ?

— Non, répondit Remy, mais je ne pouvais pas endurer plus longtemps le supplice d'être séparé de Camille. Ah ! mon ami, si vous saviez...

— Quoi ? fit Sylvain,

— On prétend que les absents ont toujours tort, reprit le baron. Quelle sottise, mon cher ! En partant d'ici, je me figurais que j'allais, non pas oublier Camille, mais vivre heureux en songeant à elle. Hélas ! heureux !... A dater du jour où je me mis en route, je n'eus plus un instant de repos, une heure de sommeil paisible. Je ne voyais qu'elle, je n'entendais qu'elle. Lorsque Jacques me parlait, quand le maréchal me donnait un ordre, j'étais à deux cents lieues de ce qu'ils me disaient. J'étais

si distrait, et c'était tellement visible, que M. le duc se décida à me questionner.

— C'est de M. de Montmorency que vous parlez ? demanda le chevalier.

— Sans doute.

— Vous êtes donc sous ses ordres ? Vous avez donc pris du service ?

— Oui et non. Je suis attaché à sa personne.

— En quelle qualité ?

— C'est assez difficile à expliquer, fit Remy. Je suis quelque chose comme un de ses officiers honoraires.

— Je comprends, fit le chevalier, qui hocha gravement la tête.

— Bref, continua Remy, je confessai au maréchal que j'avais laissé en souffrance à Paris une affaire d'intérêt qui me préoccupait beaucoup. Il ne parut me croire qu'à moitié, il me pressa de questions ; mais, comme je ne cessais de broder sur le thème que j'avais adopté, il me demanda, de guerre lasse, combien de temps il me faudrait pour terminer une affaire si importante.

— Deux ou trois jours, au plus, lui répondis-je.

« — Partez donc, me dit-il ; mais sachez que je compte sur votre prochain retour. »

Je le jurai solennellement et je m'éloignai, suivi de Jacques, à qui j'avais caché le but véritable de mon voyage. En voyant les relais succéder aux relais, sans trêve, sans merci, il ne put s'empêcher de manifester son étonnement. Il n'osait pas m'interroger, mais je voyais qu'il en mourait d'envie. Cependant, hier encore, il ne savait rien et nous étions à Fontainebleau. Je ne lisais plus sur son visage la moindre surprise, je n'y voyais plus qu'une profonde tristesse. Il avait deviné que je venais à Paris.

Quand je le lui annonçai, quand je lui appris que je voulais y venir seul, quand je lui donnai l'ordre de m'attendre à Fontainebleau, j'aperçus une grosse larme dans ses yeux. Je m'empressai de le rassurer, en lui expliquant quel déguisement je comptais prendre.

Il ne répliqua pas, mais je vis bien que les précautions dont je m'entourais ne suffisaient pas à le tranquilliser.

— Mais vos habits, le cheval sur lequel vous étiez monté, il a fallu les laisser quelque part, acheter la discrétion de quelqu'un qui peut vous trahir... fit observer Sylvain.

— Pas si sot ! s'écria Remy.

— Comment avez-vous donc fait ?

— Vous vous souvenez bien de cette masure dans laquelle nous avons repoussé un si rude assaut le jour de mon départ...

— Oui, est-ce qu'elle est déjà restaurée ?

— Au contraire. Elle est plus en ruines que jamais. L'incendie a achevé l'œuvre que le temps et les saisons avaient commencée. Il n'en reste debout que des fragments de murs.

— Eh bien ! alors...

— Eh bien ! c'est à l'abri de ces murs, dont pas un hibou ne trouble même la solitude, que j'ai revêtu ce costume, et que j'ai caché sous les pierres les habits que je portais.

— Mais le cheval...

— Le cheval connaît son chemin : il saura bien rentrer seul à l'écurie de la poste la plus proche.

— Décidément, vous pensez à tout, fit le chevalier. Merci donc, cher baron, de m'avoir fait votre première visite.

— Oh ! mon ami, dit Remy d'un ton de reproche, croyez-vous sérieusement que c'est chez vous que je me suis présenté tout d'abord ?

— Vous n'êtes pas allé chez la vicomtesse en pareille tenue, je présume ?

— Depuis huit heures du matin, je stationne à la porte de l'hôtel.

— Mais qu'y avez-vous fait ?

— J'y ai récolté déjà quinze livres dix sols.

— Quelle plaisanterie !

— Sur l'honneur ! Et j'ai vu Camille.

— Est-il possible !

— Et elle m'a reconnu.

— Malgré votre déguisement ?

— Malgré lui.

— Qu'en savez-vous ?

— Au moment où elle rentrait, elle était, comme moi, si préoccupée, qu'elle ne m'aperçut même pas, je tendis la main, elle y laissa tomber un écu.

— Sans vous adresser la parole ?

— Elle n'était pas seule. Brigitte, la camériste de la reine, l'accompagnait.

— Ah ! je comprends.

— Mais à peine était-elle rentrée, qu'un laquais de l'hôtel vint à moi, me remit une demi-pistole, et me demanda si je n'avais besoin de rien. Je l'entraînai au cabaret avec une joie que je ne saurais vous dépeindre, et je l'interrogeai. Je ne m'étais pas trompé, mon ami ! Camille m'avait reconnu ! Sans cela, pourquoi m'aurait-elle envoyé cette seconde aumône ? Cependant je doutais encore ; mais j'avais un moyen de me faire reconnaître, c'était la romance d'*el Coscone*, que j'avais écrite d'avance et glissée dans une de mes poches. Je la remis au valet, qui me jura de la donner à sa jeune maîtresse ; de sorte que, à l'heure qu'il est, elle sait à n'en pas douter que je suis près d'elle.

— Malepeste ! s'écria le chevalier. Vous êtes un homme de ressources, baron, — et un homme heureux ! — ajouta-t-il avec un soupir.

— Heureux ! dit Remy avec un sourire mélancolique. Je le serais, en effet, si je n'avais appris en même temps par ce laquais une foule d'autres choses désolantes...

— Quoi donc ? demanda vivement Sylvain.

— Ne le savez-vous pas, chevalier ? fit le baron avec un regard sévère.

—Peut-être... balbutia le gentilhomme en se détournant.

— Ne m'aviez-vous pas promis, en partant, de veiller sur Camille, sur la pauvre Lisbeth ?

— Et je n'ai pas cessé de veiller sur elles, répondit chaleureusement Sylvain.

Remy ne fut pas maître d'un mouvement d'impatience.

— Je vous l'atteste ! ajouta le chevalier.

— Écoutez, reprit le baron d'une voix attristée, je ne viens pas ici vous demander compte de l'engagement que vous aviez pris vis-à-vis de moi. Je ne l'ai pas exigé, je n'y avais aucun droit ; je n'ai fait qu'accepter ce que m'offrait votre amitié. Mais laissez-moi m'étonner, au nom même de cette amitié, de la conduite inexplicable que vous tenez envers la vicomtesse, envers sa nièce.

Le chevalier leva les yeux au ciel, comme pour implorer son secours.

— J'ai appris par le valet de mademoiselle de Pressac tout ce que je voulais savoir, bien plus même que je ne souhaitais obtenir de lui. La maison tout entière est plongée dans une tristesse morne ; la vicomtesse et Camille épuisent en vain toutes les ressources, prodiguent tous les soins, accumulent toutes les prières, pour disputer Lisbeth à la mort.

— Hélas ! gémit le chevalier.

— Vous savez cela ? fit Remy.

— Oui, répondit Sylvain accablé.

— Mais savez-vous aussi que Lisbeth est condamnée par les médecins ?

— Je n'ignore rien de cette poignante situation, dit le chevalier ; chaque jour un des domestiques de l'hôtel, dont j'ai acheté la complaisance, vient m'apporter le bulletin de la santé de sa jeune maîtresse.

— Et vous connaissez la cause de ce mal étrange ?

— Je la connais.

— Mais alors vous ne devez pas goûter un instant de repos ! s'écria Remy interdit.

— A la bonne heure ! fit le chevalier en lui serrant les mains, vous ne doutez pas, vous. Vous ne m'accusez pas.

Vous devinez les tortures qui déchirent mon cœur en présence de l'irréparable catastrophe dont je suis menacé. Vous sentez que j'aurais donné ma vie pour détourner cet horrible malheur et que, si je ne l'ai pas fait, c'est qu'il n'était pas en mon pouvoir de le faire. Oui, vous avez raison, Remy, je souffre. Je souffre cruellement, je vous l'assure ! Le jour, je m'enferme ; la nuit, j'erre à travers les carrefours... j'espère que la fatigue domptera mon corps, alourdira mes paupières, que je pourrai échapper, ne fût-ce qu'une heure, à cette pensée, à ce remords qui me poursuit... Je ne peux pas, mon ami ! Le visage mourant de cette pauvre enfant est toujours là, devant moi, dardant sur les miens ses beaux yeux éteints, dont le regard me brûle comme un fer rouge.

— Mais enfin, quelle puissance infernale vous enchaîne donc ? interrogea Remy.

— Vous le saurez un jour, mon ami. Peut-être même ce jour n'est-il pas éloigné. J'ai vu le roi ce matin chez le cardinal. Il a daigné me témoigner beaucoup de bienveillance. Afin de récompenser les services que je lui rends depuis tantôt dix-sept ans, il m'a forcé d'accepter sur sa cassette un bon de deux cent mille livres que je toucherai quand il me plaira. Me voilà donc riche, ou à peu près...

— Quoi ! interrompit Remy, c'était ce qui vous retenait ?

— Non, baron. Je ne ferai pas à mademoiselle de Pressac l'injure de croire qu'elle aurait reculé devant ma médiocrité. D'ailleurs, ma situation de fortune est connue de tout le monde ; la vicomtesse devait savoir mieux que personne que j'étais pauvre.

— Alors, qu'est-ce donc ? fit Remy déconcerté.

— Mais le roi m'a fait une autre promesse, poursuivit le chevalier, sans répondre directement à cette question. En sera-t-il de cette promesse, que je n'ai nullement sollicitée, comme de tant d'autres ? Le roi l'oubliera-t-il ? Je le crains. Et pourtant j'espère, car de sa réalisation dépendent mon avenir, celui de Lisbeth, notre bonheur à tous deux...

— L'avez-vous fait savoir à la pauvre malade, au moins ? demanda le baron.

— A l'instant même, je viens d'adresser à la vicomtesse une lettre, dans laquelle je lui annonce une explication prochaine. Voudra-t-elle me l'accorder ? Je l'ignore.

— N'en doutez pas, chevalier. Elle n'attend qu'un mot de vous, j'en suis sûr, pour vous ouvrir ses bras.

— Vos encouragements me sont précieux, dit Sylvain dont le regard se ranima.

— Mais si Sa Majesté oublie sa promesse, demanda Remy, garderez-vous le même silence, la même attitude ?

— Non, mon ami, car le supplice que j'endure est au-dessus de mes forces. J'irai trouver la vicomtesse et je lui dirai tout.

Remy regardait attentivement le chevalier. Il n'y avait pas à douter de la sincérité de ses paroles. Évidemment cet homme souffrait atrocement.

— Allons ! dit-il, bon espoir et bon courage, mon ami !

A ces mots, il reprit sa béquille et se dirigea vers la porte.

— Un instant ! l'arrêta le chevalier. Quand vous reverrai-je ?

— Je l'ignore.

— Quand partez-vous ?

— Après-demain soir, au plus tard. D'ici là je trouverai bien le moyen de parler à Camille.

— Du moins ne quittez pas Paris sans m'avoir revu, dit Sylvain. Je vais préparer une grosse enveloppe à votre adresse, que vous serez censé devoir venir prendre ici ; j'en avertirai Joseph, il vous laissera entrer sans difficulté.

— A merveille, fit Remy.

— Peut-être aurai-je du nouveau à vous apprendre, ajouta le chevalier.

— Dieu le veuille !

— Donc, à bientôt, et soyez prudent ! recommanda Sylvain. Le cardinal n'a rien oublié, je vous en préviens.

Il m'en parlait ce matin encore, et ne se donnait même plus la peine de me cacher qu'il voulait se défaire de vous à tout prix.

— Bah ! répliqua Remy avec insouciance. Je me moque de lui. Personne n'ira chercher le baron de Montbrun sous mes guenilles de mendiant.

Il rajusta son emplâtre et s'éloigna.

Le chevalier ne tenait pas en place. Depuis que le roi lui avait promis un titre, un nom, il ne vivait plus. Il résolut de sortir, d'aller prendre l'air du Louvre, de passer chez le cardinal, pour savoir si son rêve avait chance de se réaliser.

En effet, un quart d'heure après, il était chez le premier ministre.

— Comment, monsieur le comte ! s'écria Richelieu, vous avez manqué une si belle occasion de vous faire annoncer sous votre nouveau nom, en présence des courtisans dont mon antichambre est encombrée !

— Quel nom ? balbutia Sylvain, dont la poitrine faillit se briser.

— N'avez-vous pas vu Laffeymas ?

— Non, monseigneur.

— Vous ne venez donc pas de chez vous ?

— Au contraire, j'en sors, monseigneur.

— Et il n'était pas arrivé ?

— Pas encore, monseigneur.

— Il aura pris le chemin le plus long, fit le cardinal en souriant. Si vous aviez vu quelle piteuse mine il a faite, quand il a appris que Sa Majesté vous avait donné un bon sur sa cassette et vous avait nommé comte... C'était à mourir de rire ! Décidément, Laffeymas ne vous aime pas. Je crois qu'il vous pardonnera difficilement d'avoir arraché de ses griffes le baron de Montbrun. Aussi j'ai trouvé très plaisant de le contraindre à vous remettre lui-même...

— Quoi donc ? monseigneur, demanda le chevalier, qui avait toutes les peines du monde à contenir son impatience.

— Ah ! c'est juste, fit le ministre. Je ne vous ai pas dit encore... Figurez-vous, chevalier, que, par hasard, le roi n'a pas eu de cesse que le titre qu'il vous avait promis ne vous fût conféré. Aussi, immédiatement après qu'il eut congédié monsieur l'ambassadeur d'Espagne, il manda un de ses secrétaires et lui fit rédiger séance tenante les lettres patentes par lesquelles il vous conférait le titre de comte de Lussan.

— A moi ?... balbutia Sylvain, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Oui, chevalier, à vous. Les lettres doivent être chez vous à l'heure qu'il est. Il ne reste plus qu'à les faire entériner par le Parlement ; mais vous savez que ce n'est qu'une question de pure formalité.

— Ainsi je puis dès aujourd'hui...

— Porter votre nouveau nom et votre nouveau titre, oui, chevalier.

Sylvain suffoquait de joie. Son impassibilité ordinaire ne tint pas devant un bonheur si inespéré.

Le cardinal s'en aperçut.

— Eh quoi ? dit-il. Une nouvelle de ce genre peut-elle vous mettre en pareil état !

— Il est vrai, monseigneur... Je m'attendais si peu... si promptement...

Il ne savait même plus ce qu'il disait.

— Ainsi, c'était à cela que tendait votre ambition ? demanda Richelieu. Il fallait donc le dire plus tôt, chevalier.

— Je n'aurais pas osé aspirer à un tel honneur, répondit Sylvain, qui se remettait peu à peu de sa surprise.

— Je m'estime heureux de vous l'apprendre le premier, dit le cardinal, et heureux de pouvoir ajouter que jamais récompense n'a été moins sollicitée ni plus justement accordée. Ainsi donc, monsieur le comte, salut et au revoir !

Le chevalier sortit en battant les murs. Il était ivre d'une joie qu'il n'avait jamais goûtée, qu'il ne se figurait même pas qu'on pût éprouver.

Il se dirigea sur-le-champ vers sa demeure.

Presque au même instant où il quitait le cabinet du ministre, M. de Laffeymas y pénétrait par une autre porte.

Ses yeux brillaient d'une satisfaction féroce. Sur ses lèvres minces grimaçait un sourire méchant.

— Ah ! déjà de retour ! fit le cardinal en l'apercevant. Vous n'avez pas trouvé le chevalier, je le sais.

— C'est vrai, monseigneur.

— Vous avez laissé chez lui le pli dont je vous avais chargé ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! que venez-vous faire alors ?

— Monseigneur, je viens vous demander conseil, répondit Laffeymas.

Richelieu l'examina alors avec soin, et remarqua la singulière expression de cette figure astucieuse.

— Laffeymas, dit-il, je vous connais, vous avez du nouveau.

— Votre Éminence pourrait bien avoir raison.

— Et c'est à ce sujet que vous voulez me demander conseil ?

— Précisément, monseigneur.

— Parlez, je vous écoute. Pour une petite fois, vous réussirez peut-être à me satisfaire.

— Votre Éminence n'a pas toujours été aussi injuste envers moi.

— Je le reconnais ; mais depuis l'affaire du baron de Montbrun, mon pauvre Laffeymas, vous avez beaucoup perdu dans mon estime.

— Monseigneur a donc bien à cœur cette malencontreuse affaire ?

— Non. Je constate que vous avez été maladroit, voilà tout.

— Oh ! je prendrai ma revanche ! fit Laffeymas avec un accent de haine farouche.

— Il est trop tard, mon ami. Le baron est loin d'ici maintenant.

— Peut-être.

— Hein ? Il est à Paris ?

— Que dirait Votre Éminence, si je lui amenais le baron pieds et poings liés ?

— Je dirais que vous ne pardonnez pas facilement à vos ennemis, ce qui est contraire aux préceptes de l'Évangile.

— Monseigneur sait bien que l'Évangile et la politique n'ont jamais pu faire route ensemble.

— Ah ! M. de Montbrun est ici ! fit le cardinal pensif. Ostensiblement ?

— Non, monseigneur.

— Il se cache ?

— Sous la défroque d'un gueux.

— Vous l'avez vu ?

— Pas encore, mais je le sais.

— Qui vous l'a dit ?

— Joseph.

— Qu'est-ce que Joseph ?

— Le valet de chambre du chevalier.

— Voyons : contez-moi cela, fit Richelieu en se renversant.

— Monseigneur sait que j'étais allé porter au chevalier les lettres patentes qui lui confèrent le nom et le titre de comte de Lussan, et monseigneur sait également que je ne l'ai pas trouvé.

— Oui, passons, dit le cardinal d'un air distrait.

— Je me suis donc informé, auprès de son laquais, où était allé le chevalier. Il l'ignorait, mais il croyait que la sortie de son maître coïncidait avec la visite qu'il venait de recevoir.

— Quelle visite?

— C'est justement ce que j'ai demandé, et voici ce que Joseph m'a répondu :

Il avait remarqué que, depuis six semaines, son maître ne sortait jamais qu'à la nuit tombante, et rentrait toujours fort tard. Or, ce matin, contre sa nouvelle habitude,

il était déjà sorti et rentré, lorsque vint frapper à sa porte une façon de mendiant que Joseph ne voulait laisser entrer sous aucun prétexte, lorsque ce pauvre diable se prétendit envoyé par le baron de Montbrun.

A ce nom, je dressai l'oreille, poursuivit Laffeymas. J'appris que le chevalier était resté enfermé près d'une demi-heure avec ce mendiant, et qu'il était sorti quelques minutes après lui.

Je me fis donner le signalement de ce personnage bizarre, et jugez de mon étonnement, monseigneur, lorsque, à part la béquille et l'emplâtre, je reconnus, trait pour trait, l'âge, la taille, la couleur de barbe et de cheveux du baron de Montbrun lui-même !

Déjà le nom m'avait donné l'éveil : le signalement confirma mes soupçons. Plus de doute, le baron était à Paris sous un déguisement.

— Eh bien ! après ?

— Comment, après ?

— Sans doute, vous ne le tenez pas encore.

— Je le sais bien, mais pour peu que monseigneur veuille s'en passer la fantaisie, je me fais fort d'arrêter M. de Montbrun avant ce soir.

Le cardinal réfléchit quelques secondes. Tout d'abord, il n'avait pas l'air de s'en soucier beaucoup, mais il se ravisa tout à coup.

— Au fait, répondit-il, je ne serais pas fâché de savoir comment vous vous y prendrez.

— Rien n'est plus facile, monseigneur.

— Je vous écoute.

— Monseigneur pense bien que, pendant le peu de temps que le baron est resté à Paris, je ne l'ai pas perdu de vue un seul instant.

— Je m'en rapporte à vous.

— J'ai donc remarqué que M. de Montbrun est allé trois jours de suite au même endroit.

— Où donc ?

— Chez la vicomtesse de Pressac.

— Mais qui l'attirait dans cette maison ?

— La meunière de Moulin-Galant.

— Tiens, tiens ! fit Richelieu qui se redressa, vous êtes un habile observateur, Laffeymas.

— C'est si simple, monseigneur ! Non sèulement c'est M. de Montbrun qui a fait venir cette jeune fille à la cour, mais, encore, c'est depuis le jour où elle est arrivée qu'il est allé régulièrement à l'hôtel de Pressac.

— Il serait donc amoureux de la jolie meunière ? dit le cardinal.

— C'est vraisemblable.

— Et vous pensez qu'il essaiera de la revoir ?

— J'en suis convaincu.

— C'est logique, fit Richelieu en souriant. Eh bien ! avisez, mon pauvre ami, je ne vous en empêche pas ; mais souvenez-vous bien de ceci : Je vous permets la ruse, je vous défends la violence. En un mot, si vous m'amenez le baron, amenez-le moi sain et sauf.

— Ah ! monseigneur ne veut donc plus...

— Je crois que vous discutez les ordres que je vous donne, dit sévèrement le cardinal. Allez, monsieur de Laffeymas, je n'ai plus rien à ajouter.

Et, d'un geste réellement noble, il congédia ce singulier factotum.

Celui-ci ne put réprimer une assez vilaine grimace de désappointement. Il avait espéré mieux de la nouvelle dont il était porteur.

— Après tout, pensa-t-il en s'éloignant, peut-être le cardinal veut-il en obtenir des révélations avant de le... Oui, c'est cela. Le baron arrive de Toulouse, c'est un protégé de M. de Montmorency... il peut fournir de précieuses indications sur les forces que le maréchal a concentrées... Tout s'explique.

Enchanté de l'intelligence dont il venait de faire preuve, Laffeymas courut rassembler une vingtaine d'agents auxquels il fit prendre les costumes de tous les corps d'état existants.

Puis, après leur avoir donné le signalement minutieux de celui qu'il voulait arrêter, il les dissémina autour de l'hôtel de Pressac.

L'hôtel de la vicomtesse était situé rue des Lions-Saint-Paul, presque au coin de la rue Saint-Antoine.

On sait qu'à cette époque, c'était dans les environs de la place Royale que l'aristocratie avait élu domicile. Cette émigration, que le dix-huitième siècle imita, est digne de fixer l'attention, car elle est contraire aux principes d'hygiène, qui veulent que toute grande ville s'agrandisse surtout vers l'occident.

Mademoiselle de Pressac avait suivi la mode, qui est en France l'arbitre souverain de toutes nos actions.

En conséquence, Laffeymas disposa ses agents autour de l'hôtel, en plaça quelques-uns dans le cabaret où Remy était entré deux heures plus tôt.

Lui-même était arrivé dans un carrosse, qu'il avait fait stationner au coin de la rue Saint-Antoine, et qui était destiné à emmener le prisonnier. Il y monta pour ne pas être reconnu, et attendit.

Malgré l'heureuse révolution que la lettre du chevalier avait occasionnée chez Élisabeth et chez la vicomtesse elle-même, Camille était en proie à une inquiétude et à une impatience difficiles à décrire.

En effet, elle avait désormais la certitude que Remy était à Paris ; mais s'il s'était affublé de ce costume étrange, s'il ne s'était pas présenté tout naturellement chez mademoiselle de Pressac, qui lui aurait fait le meilleur accueil, c'est qu'évidemment il avait des raisons pour se cacher. Sans doute il redoutait les commérages des domestiques, il voulait échapper à une surveillance gênante.

Cependant la jeune fille avait confiance. Du moment que le baron avait trouvé le moyen de se faire reconnaître sans éveiller les soupçons, il imaginerait bien une combinaison quelconque pour se rapprocher de celle qu'il aimait.

Malgré tout, Camille ne pouvait pas s'endormir dans

une inerte sécurité. Elle devait donc tout faire, de son côté, pour faciliter à Remy l'accès de l'hôtel, pour lui ménager l'entretien qu'il était venu chercher de si loin.

Elle avait pour sortir un excellent prétexte. Il lui suffisait de dire que la reine l'avait priée de revenir au Louvre dans la journée. Malheureusement, en pareille occasion, elle ne sortait jamais qu'escortée d'un des valets de pied de la vicomtese. Il est vrai qu'à la rigueur on pouvait éloigner ce valet, le tenir à distance au moins, sauf à tout avouer plus tard à mademoiselle de Pressac.

Camille attendit trois longues heures, espérant toujours que Remy allait provoquer un nouvel incident. Au bout de cet interminable délai, rien n'avait révélé la présence du baron.

Etait-il toujours à la porte de l'hôtel ? Avait-il choisi dans les environs un poste d'observation moins exposé aux regards ? Peut-être. Dans tous les cas, la jeune fille était sûre qu'elle n'avait qu'à paraître pour que Remy se montrât, s'il était là.

Elle se décida donc à tenter une sortie.

Accompagnée d'un laquais à la livrée de la vicomtesse, elle se hasarda dans la rue.

Elle n'avait pas fait dix pas dans la direction du quai, qu'elle aperçut Remy, à qui la joie faisait perdre la tête, et qui marchait à sa rencontre, sans presque s'appuyer sur sa béquille.

En quelques secondes il était près d'elle.

— Pardon, ma bonne demoiselle, dit-il d'un ton nasillard, mais je ne puis résister au désir de vous remercier de la généreuse aumône que vous m'avez faite ce matin.

Le laquais était au comble de la surprise. Il s'avançait déjà pour écarter de la main cet importun, lorsque Camille l'arrêta.

— Laissez-nous ! ordonna-t-elle.

Le valet, stupéfait, recula de quelques pas, fort étonné que sa jeune maîtresse daignât accorder audience à ce va-nu-pieds.

— Merci, ma bonne Camille, vous avez deviné mon impatience, vous êtes venue au-devant de moi. Vous avez compris tout ce que je souffre loin de vous. Béni soit le ciel qui nous réunit enfin ! Ne serait-ce que pour avoir goûté cette minute de bonheur, je ne regrette pas les deux cents lieues que j'ai parcourues et les deux cents autres qui me restent à faire. Vrai Dieu ! je crois que je vous aime plus encore que le jour où je vous ai quittée.

— Mais pourquoi ce costume ? demanda la jeune fille.

— Ce serait toute une série d'épisodes à vous conter, Camille ; mais quand je vous aurai appris que, par trois fois, le cardinal a tenté de me faire assassiner, vous comprendrez que je n'ai pas envie de m'exposer une quatrième fois à pareil danger, d'autant plus que je suis seul, que je n'ai pas d'armes...

— Et c'est pour vous rapprocher de moi que vous ne reculez pas devant un voyage de quatre cents lieues ! que vous courez au-devant de si grands périls !

— Le beau mérite, en vérité ! dit Remy avec feu. Mais, pour avoir la certitude que vous m'aimez, j'irais au fond des enfers : pour ce court instant de félicité, j'aurais donné ma vie !

— Et moi je donnerais la mienne pour vous savoir loin d'ici, répliqua la jeune fille. Depuis que je sais les dangers qui vous menacent, je ne vis plus, je tremble, j'ai des pressentiments sinistres. Partez, Remy, partez, je vous en conjure !

— Y pensez-vous, Camille ! Partir, quand j'ai trois jours à moi ! Quand pendant ces trois jours je puis impunément m'enivrer de votre vue ! Non. Le sacrifice que vous me demandez est au-dessus de mes forces.

— Mais si le cardinal apprenait que vous êtes à Paris...

— Le cardinal ! Il ne pense guère à moi, je vous le jure ! D'ailleurs, quels autres yeux que les vôtres m'auraient deviné sous ces haillons ? Le chevalier lui-même ne m'a pas reconnu.

— Ah ! vous avez vu le chevalier ?

— Il y a une heure à peine.

— Vous savez qu'il a écrit à la vicomtesse ?

— Il me l'a dit, en me faisant part de certaines espérances qu'il avait conçues...

— Dieu l'entende ! soupira la jeune fille. Quant à vous, Remy, écoutez-moi bien : si vous n'êtes venu à Paris que pour savoir si je vous aime, soyez heureux ! Oui, je vous aime, oui, je n'aimerai jamais que vous, sans calculer même quel peut être le dénoûment de cette folle passion. Mais, au nom du ciel ! éloignez-vous. Ne demeurez pas ici un jour, une heure, une minute de plus, je vous en supplie ! vous me feriez mourir d'inquiétude.

Plus tard, quand je serai chez mes parents, vous reviendrez. Je leur dirai tout, et si vous vous sentez le courage de descendre jusqu'à l'humble meunière...

— Rien, je n'écoute rien, Camille. Ah ! vous croyez que l'on renonce ainsi à de semblables ivresses ! Mais tout me ravit et me transporte en vous, jusqu'à ces terreurs enfantines que vous laissez paraître et qui me prouvent combien vous m'aimez !

— Eh bien ! oui, c'est la vérité, confessa la jeune fille. J'ai beau m'en défendre, j'ai des appréhensions insurmontables...

En même temps, elle jetait dans la rue un regard défiant.

Tout à coup, elle poussa un cri.

Elle venait d'apercevoir un cercle d'hommes qui se rétrécissait autour d'elle.

Remy dressa l'oreille. Il était trop tard !

En se voyant découverts, les agents de Laffeymas, qui s'étaient rapprochés peu à peu, se précipitèrent à la fois sur le mendiant.

Le baron était sans armes. Pour toute défense, il n'avait que sa béquille.

Il rompit de quelques pas et essaya de faire bonne contenance. Saisissant à deux mains par son extrémité cette

arme d'un nouveau genre, il exécuta un moulinet terrible, qui eut pour effet de renverser et de contusionner gravement trois ou quatre des assaillants ; mais la béquille vola en éclats. Les agents de Laffeymas se ruèrent d'un seul bond sur le baron, auquel ils se suspendirent comme une grappe humaine.

Il fut bientôt renversé, garrotté, malgré son héroïque défense, puis emporté et jeté dans le carrosse où l'attendait Laffeymas.

A peine la portière s'était-elle refermée, que les chevaux s'éloignèrent au galop.

Pendant ce temps, le laquais qui accompagnait Camille s'était rapproché d'elle, et l'avait respectueusement entraînée hors de la bagarre.

La jeune fille s'était laissé faire, sans même se rendre compte de l'impulsion qu'elle recevait. Elle était tellement absorbée par le spectacle auquel elle assistait, qu'elle ne voyait et ne sentait rien autre chose.

Lorsque Remy succomba et tomba, accablé par le nombre, elle le crut mort et se voila le visage de ses deux mains. Il est vrai qu'elle se rassura promptement, en le voyant se débattre au milieu des agents qui l'entraînaient. Mais quand le carrosse disparut, son énergie l'abandonna.

Au même instant, le chevalier, rayonnant de joie, débouchait rapidement du quai et se dirigeait vers l'hôtel de la vicomtesse.

Ce qu'il aperçut tout d'abord, ce fut une troupe d'individus qui se dirigeaient en courant vers la rue Saint-Antoine, porteurs d'un fardeau dont il ne distingua pas la nature, puis une voiture qui traversait la rue au grand galop. Il hâta le pas et distingua bientôt un laquais à la livrée de la vicomtesse, puis enfin Camille, qui pâlissait, chancelait, allait tomber.

Il accourut et arriva juste à temps pour recevoir la pauvre enfant dans ses bras.

Il l'enleva, la ramena à l'hôtel dont une très courte distance le séparait, et la transporta dans sa chambre.

La vicomtesse et Lisbeth, qu'il avait fait prévenir en toute hâte, arrivèrent presque immédiatement.

Leur stupéfaction fut immense de reconnaître le chevalier à côté de Camille évanouie.

— Excusez-moi, je vous en supplie, mesdames ! dit Sylvain. Je venais vous apporter l'explication que je vous avais promise, que je vous devais, lorsque j'ai trouvé cette pauvre enfant en pâmoison à quelques pas d'ici. Savez-vous quelle est la cause de cet évanouissement ?

— Non, répondirent à la fois mademoiselle de Pressac et sa nièce.

— Voulez-vous me permettre d'interroger le laquais qui accompagnait Camille ?

— Faites, chevalier, dit la vicomtesse éperdue.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter, mademoiselle, que je reste à vos ordres, fit Sylvain en s'inclinant.

Il quitta la chambre de Camille, autour de qui s'empressaient les femmes de chambre et Lisbeth, et retrouva sur le palier le valet ahuri.

Aux premiers mots que celui-ci lui toucha de ce qui s'était passé, le chevalier devina la vérité. Cette troupe d'hommes qu'il avait aperçue, c'étaient des agents de Laffeymas ; ce fardeau qu'ils emportaient, c'était Remy que l'on venait d'arrêter.

Comment ? Pourquoi ? Par suite de quelle inexplicable indiscrétion ? Il était inutile de se creuser la tête. L'important était de sauver Remy.

Sylvain fit appeler mademoiselle de Pressac et la mit au courant de ce qui était arrivé. La vicomtesse poussa des oh ! des ah ! épuisa toutes les interjections connues, mais finit par se calmer en présence d'une situation dont elle comprenait l'urgence.

Camille avait repris rapidement ses sens. Ce n'était pas une femmelette à tomber sottement en défaillance quand il s'agit de faire preuve d'énergie. Dans son évanouissement passager, il y avait plus de surprise que de faiblesse.

Immédiatement on tint conseil. En pareil cas les femmes sont généralement fort empêchées. La frayeur paralyse en elles toute imagination. Aussi, comme pas une d'elles ne proposait une solution, le chevalier se décida à rompre le silence.

— Si j'osais émettre un avis, proposa-t-il, je conseillerais à mademoiselle Camille de s'adresser à la reine.

— Mais que lui dire? demanda la jeune fille éplorée.

— La vérité, mademoiselle, à moins que vous ne vous sentiez pas la force d'aller jusqu'au Louvre...

— Partons! fit résolument Camille en essuyant ses larmes.

— Un instant encore, mademoiselle, fit observer le chevalier. Je crois savoir pertinemment que le baron a rendu à Sa Majesté un service signalé; ne craignez donc pas d'insister auprès d'elle pour qu'elle use de tout son crédit.

— Son crédit! soupira Camille avec incrédulité en se rappelant la conversation qu'elle avait eue le jour même avec la reine.

— Souvenez-vous aussi, mademoiselle, continua le chevalier, que le roi a fait au baron les propositions les plus flatteuses et l'a autorisé à lui rappeler sa parole.

— C'est juste! s'écria la jeune fille, que cette lueur d'espérance vint ranimer, je n'y avais pas songé!

— Eh bien! acheva Sylvain, que la reine daigne aller trouver son auguste époux, qu'elle lui remette en mémoire les bonnes dispositions dont il était animé envers Remy, et Remy est sauvé.

— Oui, vous avez raison, monsieur, dit Camille en se levant; mais je suis si troublée que je ne sais si j'aurai la force d'aller jusque-là.

— Il faut que vous ayez ce courage, mon enfant, ou le baron est perdu.

— Je l'aurai, fit la meunière d'une voix ferme en se dirigeant vers la porte; mais elle avait trop présumé de sa volonté, elle fit en chancelant quelques pas et fut obligée de s'arrêter.

— Si ces dames le permettaient, hasarda le chevalier, j'aurais l'honneur de vous offrir mon bras.

La vicomtesse hésitait, et consultait Lisbeth du regard. Elle tenait le chevalier, elle avait peur qu'il ne lui échappât.

Sylvain comprit cette hésitation.

— Je solliciterai également l'honneur de ramener mademoiselle Camille, ajouta-t-il.

— Volontiers, chevalier, dit mademoiselle de Pressac, mais hâtez-vous, car votre présence en cette maison est presque une injure pour moi, tant que je n'aurai pas reçu l'explication que je suis en droit d'exiger.

— Nul plus que moi n'est désireux de vous la fournir, mademoiselle, répondit humblement le chevalier. Croyez qu'il ne faut rien moins qu'une circonstance aussi pressante pour que je recule de quelques instants la démarche que j'étais venu faire auprès de vous.

Et il entraîna Camille.

Le grand air fit du bien à la jeune fille, la marche lui mit le sang en mouvement. Lorsqu'elle arriva au Louvre, elle était tout à fait remise de son indisposition et décidée à tout pour sauver son amant.

Aujourd'hui, elle n'avait plus à s'en cacher : Lisbeth, la vicomtesse, le chevalier, tout le monde savait qu'elle aimait et qu'elle était aimée. Elle acceptait franchement la situation.

La reine était renfermée dans sa chambre. Elle avait congédié ses demoiselles d'honneur. Une consigne sévère avait été donnée pour que nul indiscret ne vînt troubler cette solitude. Mais, devant Camille, toutes les portes s'ouvrirent. C'était la favorite du moment : la consigne n'était pas faite pour elle.

Ce fut Brigitte qui l'introduisit auprès d'Anne d'Autriche.

— C'est vous, mon enfant ! fit la reine d'un air de profonde lassitude en apercevant la meunière.

— Que Votre Majesté me pardonne d'avoir troublé son

repos, dit Camille; mais j'ai cru qu'elle s'intéresserait vivement à ce que je viens lui apprendre.

— Qu'est-ce donc, ma toute belle ?

— Le baron de Montbrun vient d'être arrêté.

— Que dites-vous ! Il est donc à Paris ?

— Depuis ce matin, oui, madame.

Alors Camille lui raconta dans ses plus intimes détails l'épopée tragi-comique de Remy, depuis le jour où il était arrivé à Paris, les tentatives inutiles du cardinal pour le faire assassiner, le déguisement qu'il avait pris pour échapper à l'œil clairvoyant du premier ministre.

— Combien y a-t-il de temps que cela s'est passé ? demanda la reine excessivement agitée.

— Une demi-heure à peine, madame.

— Oui, je comprends... dit-elle à demi-voix. Hélas ! que puis-je faire ? que suis-je à présent ? Tous mes amis les plus chers sont partis sans que j'aie pu les retenir...

— Cependant, Majesté, insinua Camille, on prétend que M. de Montbrun vous a rendu un de ces services...

— Qui prétend cela ? interrompit fièrement Anne d'Autriche, qui se redressa.

— Aussi, poursuivit la meunière, fidèle à la leçon que le chevalier lui avait faite, et voyant que le premier coup avait porté, si Votre Majesté daignait aller trouver le roi, peut-être l'intéresserait-elle également à notre cause...

— Le roi ! fit Anne d'Autriche avec un imperceptible mouvement d'épaules. Sait-il que j'existe encore ? Ai-je sur lui la moindre influence ?

— Oh ! madame, belle comme vous l'êtes, il est impossible...

La reine secoua la tête avec incrédulité. Elle était, à n'en pas douter, dans un moment de découragement insurmontable.

— Le roi connaît M. de Montbrun, poursuivit Camille.

Il s'est souvenu que son aïeul était un des plus vaillants capitaines du grand Henri, et commandait l'attaque de la porte Saint-Honoré.

— Oui, vous avez raison, dit Anne d'Autriche. Il lui a proposé devant moi de l'attacher à son service.

— Il l'a même autorisé à le lui rappeler un jour, insista Camille haletante.

— Eh bien ! nous allons tenter cette ressource suprême, fit la reine qui sortit enfin de son apathique engourdissement.

Elle frappa sur un timbre.

— Brigitte, dit-elle, mes bijoux ! Qu'on s'informe si le roi est au Louvre ! Donne-moi la parure qu'il préfère. Dépêche-toi !

Elle-même déployait une activité fiévreuse.

— Hélas ! soupira-t-elle, j'ai les yeux rouges. Je passe ma vie à pleurer, maintenant ! Mais, reprit-elle, il ne sera pas dit que je me les laisserai tous prendre par le cardinal, sans me défendre, sans crier. Vous avez bien fait de venir me trouver, mon enfant. Quand je devrais m'adresser à ce tigre empourpré, je lui arracherai cette victime ou j'y perdrai ma couronne.

Brigitte se multipliait. Elle avait envoyé un laquais chez le roi et parait de son mieux sa belle maîtresse.

Au bout de dix minutes, la reine était prête. Par un hasard inespéré, Louis XIII n'était pas à Saint-Germain, où le plaisir de la chasse le retenait ordinairement.

Anne d'Autriche entra dans son cabinet.

Le roi ne put réprimer un geste de surprise.

— Il est vrai, sire, dit la reine qui s'en aperçut, que ma présence a lieu de vous étonner. Nous vivons si étrangers l'un à l'autre, et il me reste si peu d'amis, que Votre Majesté n'entend pas souvent parler de moi.

Louis XIII eut ce frémissement des paupières qui lui était particulier chaque fois qu'on lui faisait un reproche mérité. C'était chez lui signe de contrariété et d'embarras.

— Je vous écoute, madame, dit-il froidement.

— Sire, je viens faire appel à votre autorité pour réprimer les excès de pouvoir dont votre premier ministre se rend coupable tous les jours, et dont la responsabilité remonte jusqu'à vous.

— Encore! fit Louis XIII avec impatience.

— Toujours, sire. Aujourd'hui, c'est du baron de Montbrun qu'il s'agit.

— Le baron de Montbrun ! répéta le roi qui consulta ses souvenirs. Ce nom ne m'est pas étranger... Attendez donc... n'est-ce pas celui d'un des meilleurs officiers de feu mon père ?

— Précisément, sire, et celui d'un jeune gentilhomme que j'ai eu l'honneur de vous présenter, il y a six semaines environ.

— Oui, je me souviens, fit le roi. Eh bien! que lui veut-on ?

— Le cardinal vient de le faire arrêter, sire, à l'instant, sous les yeux de cette jeune fille, qui vient implorer votre justice.

A ces mots, Anne d'Autriche désigna Camille, qui se tenait discrètement à l'écart.

Louis jeta sur elle son regard voilé.

— Cette jeune fille ! dit-il, mais je la connais également. C'est la meunière de Moulin-Galant, votre chanteuse de prédilection.

— Elle-même, sire.

— Approchez, mon enfant, fit le roi avec bonté.

Camille fit en tremblant trois ou quatre pas.

— Exposez-moi vous-même votre requête, dit le roi.

— Hélas ! gémit la pauvre fille en se laissant tomber à genoux, excusez-moi, sire ! J'ignore en quels termes on s'adresse à une Majesté, mais je sais que j'aime M. de Montbrun, que déjà par trois fois les agents de M. de Laffeymas ont tenté de le tuer et que, si vous ne daignez pas étendre sur lui votre main protectrice, il est perdu sans retour.

— Le tuer ! mais pour quels motifs ?

— Je l'ignore, sire, répondit Camille, mais j'implore votre clémence.

— Si j'ai deviné juste, intervint la reine, la haine de M. le cardinal pour ce jeune gentilhomme remonte à cette soirée où il conduisait vers moi Votre Majesté dans l'espoir de surprendre je ne sais quelle conversation secrète entre moi et M. le duc de Montmorency.

— Ah ! oui... je me souviens, fit le roi avec un sourire. M. de Montbrun n'était-il pas en tiers dans cette conversation ?

— Précisément, sire. Aussi c'est à lui que M. le cardinal en veut d'avoir déjoué ses projets, d'avoir essuyé vos reproches.

— Comment ! interrompit sévèrement le défiant Louis XIII. Le baron n'était-il pas auprès de vous depuis le commencement de l'entretien ?

— Au contraire, sire. La meilleure preuve en est que les espions du cardinal ne l'ont pas vu entrer dans le boudoir ; mais Son Éminence se figure sans doute que M. de Montbrun est descendu du ciel, comme un bon ange, ou a passé par le trou de la serrure, comme un lutin, tout exprès pour confondre sa traîtrise.

— Je conçois son désappointement, dit le roi ; mais de là à trois tentatives successives de...

Il s'arrêta et se pencha vers Camille, qui fondait en larmes à ses genoux.

— Relevez-vous, mon enfant, dit-il. Je verrai M. le cardinal, je vous le promets...

— Hélas ! sire, s'écria-t-elle entre deux sanglots, sera-t-il temps encore ? C'est à l'instant, sire, qu'il faudrait vous interposer. Que Votre Majesté me pardonne, mais le jour où elle a bien voulu offrir ses bons offices au baron de Montbrun et où il a décliné cet honneur, elle l'avait autorisé à lui rappeler sa parole. Le moment est venu, sire. Le baron n'est pas là, mais c'est en son nom que je vous supplie !

— Eh bien ! fit le roi en se levant, séchez vos beaux yeux, mon enfant. Le roi de France n'a qu'une parole.

A ces mots, il se dirigea vers la porte de son cabinet.

— Je tiens à vous donner satisfaction jusqu'au bout, mesdames. Veuillez me suivre, dit-il, je veux que vous assistiez à l'entretien que je vais avoir avec M. le cardinal.

Il tendit le bras à la reine, qui y appuya légèrement sa main, et s'engagea avec elle dans la partie de ses appartements qui communiquait avec ceux de son Éminence.

Derrière eux suivait Camille, dont le cœur battait avec force, mais qu'un vague espoir soutenait encore.

Pendant ce temps, le chevalier était resté dans l'antichambre de la reine.

Il était seul. Nul courtisan empressé n'assiégeait la porte de cette Majesté presque déchue. Cet abandon complet, cette lâcheté révoltaient Sylvain. Il regrettait presque d'être, non pas l'ennemi de la reine, mais celui d'une cause si ostensiblement perdue.

Une demi-heure s'était écoulée.

Dans toute autre circonstance il se serait certainement impatienté. Aujourd'hui cette longue attente lui semblait de bon augure. En effet, plus il attendait, plus il lui paraissait probable que la cause du baron suivait les phases qu'il avait prévues. Si elle avait échoué, Camille serait déjà revenue.

Or, au cas où les événements suivraient le cours qu'il leur avait mentalement assigné, le chevalier avait calculé qu'il ne faudrait pas moins d'une heure à Camille pour décider la reine à se rendre chez le roi, à la reine pour décider le roi à se rendre chez le cardinal, et enfin à la jeune fille pour lui apporter le résulat de ces démarches successives.

Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Aussi, pour occuper ce long loisir, il se prit à réfléchir sur sa propre situation.

Ce que Jacques avait si facilement compris, le lecteur l'a compris évidemment : c'est que Gaston d'Espayrac

n'avait pas voulu se représenter chez la vicomtesse et lui avouer son identité, après les malédictions dont elle avait chargé sa famille, et les formidables accusations qu'elle avait portées contre son père, son oncle et son cousin.

A cet égard, nul ne savait mieux à quoi s'en tenir que Gaston, à l'exception de ceux qui avaient joué un rôle dans les drames sanglants que recouvrait encore un impénétrable mystère.

C'est parce qu'il n'avait pas voulu participer à ces sauvageries que Gaston avait fui son pays, renié sa famille, pour devenir le chevalier Sylvain.

Jacques était le premier qui l'eût reconnu et qui lui eût donné son nom véritable. Cependant, lors des fréquents voyages que le vicomte d'Espayrac avait faits à Paris, et malgré le soin que prenait le chevalier d'éviter sa rencontre, les deux cousins s'étaient trouvés deux ou trois fois en présence.

Quant au vicomte d'Espayrac, soit qu'il ne reconnût réellement pas Gaston, soit qu'il préférât cette indifférence à des explications embarrassantes, il avait passé près de son cousin sans qu'aucun muscle de son visage trahît la plus petite émotion.

C'était tout ce que demandait le chevalier. Certain que le vicomte ne trahirait pas l'incognito qu'il voulait garder, maître d'un secret que les d'Espayrac avaient tout intérêt à laisser dans l'ombre, il continua à jouer le rôle qu'il avait adopté.

Malheureusement, en se condamnant à une obscurité volontaire, le chevalier n'avait pas tout prévu. Il n'avait pas calculé qu'il aimerait un jour, et que, ce jour-là, pour obtenir la main de celle qu'il aurait choisie, il serait obligé de jeter le masque dont il s'était couvert.

Pourtant, après beaucoup d'hésitation, quoiqu'il lui répugnât d'avouer qu'il faisait partie d'une famille dont il avait horreur, il s'y était décidé, lorsque la présence de Remy réveilla les souvenirs de la vicomtesse et l'entraîna à des réminiscences pénibles. Les imprécations par les-

quelles elle termina son récit fermèrent la bouche au chevalier.

Plutôt que de confesser qu'il appartenait à cette race maudite, il aima mieux se taire, souffrir, renoncer à la main de Lisbeth.

Aujourd'hui, c'était bien différent. Il pouvait abjurer un pseudonymé insignifiant, pour prendre un nom qui lui appartenait bien réellement, qu'il avait conquis à force de loyauté et de désintéressement. Depuis ce matin, il n'était pas plus le chevalier Sylvain que le chevalier Gaston d'Espayrac, il était le comte de Lussan. Il s'était refait une virginité d'origine. C'était un nom immaculé qu'il apportait à sa femme. Il pouvait dévoiler son passé sans rougir. Il était régénéré!

L'irascible vicomtesse se laisserait-elle désarmer?

IV

DANS LEQUEL LE CARDINAL SE RÉVÈLE SOUS UN JOUR NOUVEAU

Cependant le roi avait gagné les appartements de son premier ministre.

Une nuée de courtisans se pressait dans l'antichambre. Malgré la déférence avec laquelle ils s'écartèrent devant la reine et devant son royal époux, celui-ci fronça terriblement les sourcils.

Il ne put s'empêcher d'établir une comparaison humiliante entre son appartement, à peu près désert, et celui de l'Éminence, qu'encombrait une épaisse cohue. Il répondit à peine aux humbles saluts qui l'accueillirent, et entra de fort méchante humeur dans le cabinet du cardinal.

D'un geste, il invita la reine à s'asseoir. Pour se donner une contenance, Anne d'Autriche fit signe à Camille de venir se placer à côté d'elle.

Louis XIII resta debout, couvert, frappant de son pied impatient le tapis inoffensif.

— Monsieur le cardinal, commença-t-il avec sa voix sombre, que la colère assourdissait encore, je viens vous demander depuis quand, en France, on assassine impunément, au grand jour, les gentilshommes à qui nous avons témoigné le plus de bienveillance ?

Le cardinal avait vu venir l'orage. La présence de la reine, celle de Camille, les paroles du roi, lui firent comprendre aussitôt de quoi il s'agissait.

Un sourire à peine visible effleura ses lèvres.

— Je ne comprends pas ce que veut dire Votre Majesté, répondit-il.

— Il s'agit du baron de Montbrun, monsieur, fit le roi irrité.

— Eh bien ? demanda Richelieu avec un imperturbable sang-froid.

— Du baron de Montbrun, poursuivit Louis XIII, qu'à trois reprises vous avez tenté d'assassiner.

— Moi ! se défendit le cardinal, Qui donc a pu glisser de semblables calomnies à l'oreille de Votre Majesté ?

— Mesurez mieux vos paroles, fit le roi. C'est la reine, c'est cette jeune fille qui vous accusent.

— Ah ! si Votre Majesté ajoute foi à tout ce qu'on inventera sur mon compte, elle n'est pas au bout, ricana Richelieu.

Voulez-vous, sire, connaître en deux mots le baron de Montbrun ? Je sais par quel coup d'éclat il s'est fait valoir auprès de M. de Montmorency : c'est en éventrant la porte d'un moulin, dans lequel on refusait de le laisser entrer. Une jolie recommandation, sur mon âme ! et qui prouve en faveur de l'humeur pacifique de ce gentilhomme !

— Il n'est pas question de ce qu'il a fait, monsieur le cardinal, mais de ce que vous avez fait, vous, dit le roi en appuyant sur ce dernier mot.

— Il est vrai, sire, que j'ai donné à ce gentilhomme

les preuves d'une patience dont je ne me croyais pas capable. Quand il est arrivé à Paris, sachant quel intérêt Votre Majesté lui avait témoigné, je l'ai prié de passer au Louvre, je lui ai renouvelé les propositions avantageuses que vous lui aviez faites, il les a refusées, c'était son droit.

Mais, en sortant de mon cabinet, cet agneau se prend de querelle avec deux de mes gentilshommes et les tue net. J'ai la sottise de fermer les yeux. On m'accuse On prétend peut-être que c'est de gaieté de cœur que j'ai envoyé à la mort deux de mes plus fidèles serviteurs. Qui sait ?... Cela ne m'étonnerait pas. Voilà ce que je connais de ses prouesses. En a-t-il accompli d'autres ? c'est possible. Quant à moi, je m'en lave les mains. Mais je ne serais pas surpris si, grâce au charmant caractère dont il est doué, il s'était créé en peu de temps des ennemis qui s'efforceraient de faire retomber sur moi la responsabilité de leurs actions. Qu'y puis-je faire ? Ce n'est pas la première fois que je suis l'objet d'attaques aussi violentes ; ce ne sera pas la dernière. Heureux encore si, comme aujourd'hui, Votre Majesté daigne écouter ma justification.

Le monarque indécis hésitait. Placé entre deux affirmations contraires, mais n'ayant en main aucune preuve, il ne trouvait rien à répondre. Cependant il ne pouvait pas se laisser battre si aisément.

— Je vois que vous avez toujours raison, monsieur le cardinal, reprit-il avec un sourire ironique, et je gage que l'on m'a fait encore un faux rapport en me disant que tout à l'heure vous avez fait arrêter M. de Montbrun.

— Non, sire, cette fois, on vous a dit la vérité, répondit Richelieu avec le plus grand calme.

— Ah ! vous en convenez ! fit le roi d'un air triomphant.

— Pourquoi pas ? répliqua le cardinal. C'était mon devoir.

— Votre devoir ?

— J'en fais juge Votre Majesté. Au vu et su de tout le

monde, M. de Montbrun est-il, oui ou non, un des familiers du maréchal ?

— Je vous l'accorde.

— Et M. de Montmorency ne fait-il pas cause commune avec Son Altesse ? N'est-il pas un des principaux chefs de la rébellion ?

— On le prétend.

— Eh bien! que Votre Majesté réponde, dit Richelieu. Devais-je laisser à M. de Montbrun toute latitude, permettre qu'il eût avec vos ennemis telles relations que son déguisement facilitait, souffrir qu'il conspirât ouvertement, qu'il errât la nuit aux environs du Val-de-Grâce ?

Cette insinuation perfide du cardinal réveilla la colère du roi, qui jeta sur la reine un regard courroucé.

Il oublia tout à coup ses récents griefs.

— Vous avez bien fait, monsieur le cardinal, approuva-t-il ; seulement j'ai engagé ma parole envers M. de Montbrun, on me la rappelle en son nom, je vous prierai donc de me remettre à l'instant l'ordre de son élargissement.

L'œil du premier ministre brilla d'un éclair de joie.

— Je ne m'attendais pas, sire, répondit-il, à l'honneur de votre visite, et je n'aurais jamais supposé surtout qu'elle eût un si mince objet ; mais je savais que Votre Majesté avait le baron en grand estime, sinon en grande affection. Une recommandation si auguste était à mes yeux un titre suffisant pour que M. de Montbrun me devînt sacré. Il est libre, sire.

Cette dernière phrase, qui couronnait si adroitement la série des hypocrisies accumulées par le cardinal, déconcerta à la fois Louis XIII, Anne d'Autriche et Camille.

— Comment ! libre ? fit le roi, qui commençait à regretter d'avoir inutilement fait acte d'autorité.

— Oui, sire. J'ai rendu la liberté sur parole à M. de Montbrun, à la seule condition qu'il n'entreprendrait rien contre Votre Majesté, et qu'il quitterait Paris aujourd'hui même.

— Est-ce bien vrai ? demanda le monarque interdit.

— Votre Majesté peut s'en assurer, en envoyant un de ses officiers à l'hôtel de l'*Arbre sec*, où le baron m'a dit qu'il se tiendrait à ma disposition, dans le cas où j'aurais besoin de lui avant son départ.

— Il suffit, monsieur le cardinal, dit le roi devenu doux et souple comme un gant. Je suis heureux que vous ayez devancé mes désirs ; mais, ajouta-t-il en regardant la meunière, je connais quelqu'un qui, mieux que le plus intelligent de mes officiers, saura dans un instant si M. de Montbrun est réellement libre.

A ces mots, il fit quelques pas vers la porte.

— Venez-vous, madame ? dit-il en se tournant vers la reine.

Déjà Richelieu s'était approché d'Anne d'Autriche.

— Vous m'accusez toujours d'être votre ennemi, madame, lui dit-il à voix basse, et c'est un de mes plus cuisants chagrins. Si vous voulez bien vous assurer du contraire, interrogez M. de Montbrun, que je dégage envers vous du secret qu'il m'a promis, et demandez-lui de quelle mission je l'ai chargé.

Puis il s'inclina devant la reine et reconduisit cérémonieusement Leurs Majestés jusqu'au seuil de l'antichambre.

Dès que la porte des appartements royaux se fut refermée sur lui, le monarque s'arrêta.

— Vous voyez, madame, ce que j'ai fait pour vous complaire, et ce qui en est résulté, dit-il à la reine. Tâchez une autre fois que vos renseignements soient plus exacts, afin de ne plus m'exposer au ridicule dénoûment que cette démarche a obtenu.

Et il regagna son cabinet, après avoir salué la meunière d'un léger signe de la main.

Pendant ce court entretien du roi avec le ministre, Anne d'Autriche avait fait d'héroïques efforts pour se contenir. L'infernale habileté de cet homme insaisissable la confondait, et, disons le mot, lui faisait peur.

Certes, s'il avait su d'avance tout ce qui allait se passer, il n'aurait pas agi avec plus de tact qu'il ne l'avait fait.

L'orgueilleuse Espagnole se refusait à ployer devant le cardinal; mais elle était forcée de lui rendre justice. C'était un dangereux ennemi! Elle n'était pas loin de partager le dépit du roi. La bataille qu'elle venait de livrer, qui lui promettait une éclatante victoire, avait abouti pour elle à une défaite.

Quant à Camille, peu lui importaient des préoccupations d'un ordre si élevé. Remy ne courait plus aucun danger. Elle ne souhaitait rien de plus.

Après avoir chaleureusement remercié Anne d'Autriche, elle alla rejoindre le chevalier, qui était resté patiemment dans l'antichambre. Elle s'excusa de l'avoir fait attendre si longtemps. Mais aux premières paroles qu'elle lui adressa, le chevalier parut sortir d'un rêve.

Pourtant il lut immédiatement sur le visage rayonnant de la meunière qu'elle avait gagné son procès.

— Eh bien? demanda-t-il. Remy...

— Est libre.

— Où est-il?

— Hôtel de l'*Arbre sec*.

— Et vite! dit Sylvain, qui l'entraîna. C'est notre chemin pour nous rendre à l'hôtel de Pressac; nous allons nous y arrêter.

En effet, le baron était à l'auberge. Ce n'était que pour échapper à la police du cardinal qu'il avait pris les haillons d'un mendiant. Or, à présent qu'il était découvert, il n'avait plus de raisons pour garder ses guenilles. Il avait donc fait venir un fripier, et avait changé son horrible défroque contre un costume plus convenable.

Le chevalier le fit prier de descendre. Maître Miroton ne voulut laisser à aucun de ses valets l'honneur d'aller prévenir M. le baron.

Remy accourut. Son bonheur égala son étonnement quand il aperçut Camille.

Maintenant qu'il était hors de danger, la jeune fille était très embarrassée. Elle aurait voulu lui laisser ignorer ce qu'elle avait fait pour le sauver ; mais il fallut bien expliquer de quelle façon l'on avait appris ce qu'il était devenu et lui transmettre le désir qu'avait manifesté la reine.

Les paroles pleines de réticences du cardinal avaient éveillé la curiosité d'Anne d'Autriche.

Pourquoi avait-il rendu la liberté à un gentilhomme qu'il avait jusqu'alors poursuivi de sa haine avec tant d'opiniâtreté ? Quelle mission Richelieu lui avait-il confiée ? Cette mission intéressait donc la reine, puisque le premier ministre avait dégagé Remy envers Anne d'Autriche, mais envers elle seulement, de la parole que le baron lui avait donnée ?

Malgré l'indifférence apparente avec laquelle elle avait reçu cette confidence, la reine était excessivement intriguée. Aussi avait-elle fait prier M. de Montbrun par la meunière de passer au Louvre aussitôt que cela lui serait possible.

Après lui avoir communiqué ce désir, le chevalier et Camille s'éloignèrent. Il fut convenu que Remy reviendrait à l'hôtel de Pressac dès qu'il aurait quitté Sa Majesté.

Quelques minutes après, le baron se présentait au palais. Sa visite était certainement attendue, car à peine eut-il décliné son nom qu'il fut introduit.

En l'apercevant, la reine se leva et fit quelques pas à sa rencontre.

— Monsieur le baron, lui dit-elle rapidement, j'ignore si l'on vous a appris que j'ai vu Son Éminence il y a quelques minutes.

— Oui, madame. On m'a dit, et je veux vous en remercier du plus profond de mon cœur, que vous aviez daigné mettre en œuvre les plus hautes recommandations pour sauver ma chétive personne. Nul témoignage d'intérêt ne peut m'être plus flatteur et plus précieux que le vôtre et

celui de Sa Majesté. Alors même que vous ne m'auriez pas fait appeler, madame, je n'aurai pas manqué de venir vous en exprimer ma reconnaissance.

— Je vous en sais gré, monsieur ; mais ce qu'on n'a pas pu vous dire, c'est que le cardinal, en me reconduisant, m'avait autorisée à connaître l'entretien que vous avez eu avec lui.

Et comme Remy s'en défendait par un geste involontaire :

— Croyez, monsieur le baron, reprit Anne d'Autriche, qu'il n'y a de ma part aucune supercherie. Je sais qu'il s'agit d'un secret, que vous avez donné votre parole ; mais je suis bien forcée de croire que le secret me concerne, puisque le cardinal vous délie pour moi du serment que vous avez prêté et vous permet de me le communiquer.

— S'il en est ainsi, répondit Remy en s'inclinant, je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Asseyez-vous, monsieur le baron, je vous écoute.

— Volontiers, madame, mais un mot encore : sommes-nous seuls ?

— Oui, monsieur, fit la reine de plus en plus intriguée. S'agit-il donc de quelque secret d'État ?

— Non pas tout à fait, madame, mais peu s'en faut. Ayez la bonté de rassembler vos souvenirs, et de remonter jusqu'à cette soirée où le hasard me permit de vous tirer d'une situation embarrassante.

Anne d'Autriche devint rouge comme une grenade.

— Je supplierai tout d'abord Votre Majesté de me pardonner ma franchise, et de ne s'offenser d'aucune de mes paroles, commença Remy. Qu'elle soit bien persuadée avant tout que je suis pénétré pour elle du plus profond respect, et animé du plus aveugle dévouement à sa personne.

— Je n'avais pas besoin d'une semblable protestation, monsieur. Continuez, je vous prie.

— M. le cardinal est persuadé que le jour où Votre

Majesté avait accordé audience à M. de Montmorency, je n'étais pas en tiers dans la conversation, et que je ne suis intervenu que par miracle. Je vous dois en effet, madame, une explication que les circonstances ne m'ont pas permis de vous donner encore.

— C'est juste, fit la reine, dont le sang généreux colorait vivement la peau mate et transparente.

— Lorsque Votre Majesté est entrée avec M. de Montmorency dans le boudoir bleu, j'étais dans la pièce précédente, où j'étais allé chercher un refuge contre le bruit et la chaleur. Caché derrière les épais rideaux, l'œil curieusement collé aux vitres de la croisée, je contemplais, au clair de la lune, le panorama magique de ce Paris où je mettais les pieds pour la première fois. C'est ce qui explique à Votre Majesté comment elle est passée près de moi sans m'apercevoir.

— Et vous êtes resté là ? demanda la reine en fronçant les sourcils.

— Oui, madame.

— Jusqu'au moment où vous vous êtes montré ?

— Oui, répondit Remy ; mais que Votre Majesté ne me condamne pas sans m'entendre.

— Je serais curieuse de savoir comment vous excuserez cette inconvenance, fit Anne d'Autriche qui rougit plus fort que jamais.

— Dans le principe, madame, j'avais cru qu'il s'agissait entre le maréchal et vous d'une simple audience de sujet à souveraine ; mais quand le son de vos paroles arriva jusqu'à moi, quand je vis quelle tournure prenait la conversation, je voulus m'éloigner.

Au moment où j'allais sortir de ma retraite, deux hommes pénétraient dans la pièce où je me trouvais : le cardinal et Laffeymas.

D'après les quelques mots qu'ils échangèrent, je compris quel danger vous menaçait, madame. Que faire ? Évidemment l'entrée de ce boudoir était sévèrement gardée. En sortir sans vous avoir prévenue, c'était vous perdre.

Rester plus longtemps était indiscret, mais c'était vous sauver. J'aimai mieux braver votre juste colère que de laisser au cardinal l'orgueil du triomphe qu'il s'était préparé. J'épiai son retour, et lorsque, de loin, je le vis arriver en compagnie du roi, je franchis le seuil du boudoir, je pris impudemment la parole, et je feignis d'achever un récit depuis longtemps commencé.

C'était un crime assurément, et je m'en accuse, madame ; mais un crime qui donnait le change au roi, et qui perdait le cardinal. Que Votre Majesté prononce.

A ces mots, le baron mit un genou en terre et s'inclina devant Anne d'Autriche.

Elle était très émue. Ce n'était pas sans une certaine appréhension qu'elle voyait ses plus intimes pensées dévoilées aux yeux d'un si jeune cavalier. Cependant elle était obligée de reconnaître qu'à sa place c'est ainsi qu'elle aurait agi.

— Relevez-vous, monsieur le baron, dit-elle avec bonté. Alors même que j'aurais à rougir de la conduite que j'ai tenue, — et vous êtes là pour affirmer le contraire, — il me suffit que vous soyez gentilhomme pour que je n'aie à redouter de vous aucune imprudence.

— Ah ! je vous jure, madame, que ce secret mourra avec moi ! fit Remy en étendant vivement la main.

— Achevez, monsieur, dit Anne d'Autriche qui avait recouvré son sang-froid.

— Je suis donc forcé de confesser que M. le cardinal a raison, lorsqu'il suppose que j'ai surpris votre entretien, et que c'est moi qui suis cause de sa défaite. Votre Majesté conçoit maintenant l'acharnement qu'il a mis à me poursuivre, après avoir inutilement essayé d'acheter mes services.

Aussi quand, par suite de je ne sais quelle indiscrétion, je me suis vu aujourd'hui garrotté, emporté dans cette voiture, sur les coussins de laquelle trônait l'image sinistre de Laffeymas, je me suis cru perdu à jamais. Lorsque ensuite on m'a introduit dans le cabinet du premier mi-

nistre, j'ai pensé que c'était pour entendre mon arrêt de mort, ou, tout au moins, que les portes de la Bastille allaient se refermer éternellement sur moi.

— En effet, tout devait vous le faire supposer, dit la reine.

— Mon étonnement fut extrême, continua Remy, de trouver M. le cardinal sympathique, presque tendre, — non pas envers moi, il est vrai, — mais envers un personnage qui nous est cher à des titres différents, madame.

— Qui donc ? demanda vivement la reine.

— Après avoir évoqué le souvenir de cette soirée que je viens de vous rappeler, et m'avoir fait part de ses soupçons, poursuivit le baron, Son Éminence se tourna vers moi.

« — Vous êtes lié avec M. de Montmorency ? me demanda-t-il.

» — Oui, monseigneur.

» — Lié au point d'avoir auprès de lui un accès facile ? insista-t-il.

» — C'est vrai, monseigneur.

» — J'en étais sûr, fit-il. Le service que vous lui avez rendu est de ceux qui ne s'oublient pas.

» Eh bien ! monsieur le baron, donnez-moi votre parole que vous quitterez Paris ce soir, que vous n'y tenterez quoi que ce soit contre Sa Majesté ou contre moi, que vous répéterez fidèlement au maréchal ce que je vais vous dire, et vous êtes libre. »

Ces paroles me surprirent au point que je ne pus m'empêcher de le laisser paraître.

« — Je vous étonne, dit le cardinal, et je le comprends ; mais nul autre que vous, monsieur, n'est plus capable de remplir la mission que je vous destine. Voulez-vous me donner votre parole ? »

C'était se tirer à si bon compte d'une situation périlleuse, que je m'engageai d'honneur à exécuter fidèlement ce qu'il exigeait.

« — Monsieur, reprit-il, si calomnié que je sois, je suis

homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger. C'est vous dire que je n'ai le cœur fermé à aucun des sentiments qui trouvent accès chez les autres. Dans le cas spécial dont il s'agit, c'est ma reconnaissance qui est en jeu. »

Anne d'Autriche n'était pas moins étonnée que Remy de ce singulier préambule.

« — Je n'oublierai jamais, continua Richelieu, que dans un moment où l'univers m'abandonnait, où j'étais menacé par la mort du roi de perdre l'unique protection qui me soutînt encore, M. de Montmorency fut le seul dont la main compatissante se tendit vers moi. C'était alors un véritable courage, et je tiens à lui témoigner combien j'y suis sensible.

» Si jeune que vous soyez, monsieur le baron, vous n'êtes pas sans savoir en quelle situation critique se trouve ujourd'hui notre pays. Si je ne me trompe, vos relations avec le maréchal me prouvent même que vous prenez une part active à ce qui se passe.

» Or je sais à n'en pas douter — car je sais tout — que M. de Montmorency agit d'intelligence avec le frère du roi, et qu'il est sur le point de lever avec lui l'étendard de la révolte. Quelle sera l'issue de ce conflit ? Je l'ignore ; mais soyez certain que je ne m'endors pas dans une sécurité trompeuse. Donc, puisqu'il en est temps encore, je voudrais empêcher M. de Montmorency de se joindre aux ennemis du roi.

» Admettons, si vous le désirez, qu'il soit vainqueur. Qu'en résultera-t-il pour lui ? Le grade de connétable, qu'il ambitionne. Pas autre chose. Il est si riche et si haut placé, qu'il ne peut aspirer à augmenter ses richesses, ou à atteindre de dignité plus élevée. Eh bien ! ce grade de connétable, je le lui offre dès à présent, moi. »

— C'est impossible ! s'écria la reine interdite.

— Je vous répète, mot pour mot, les paroles de Son Éminence, fit observer Remy.

— Mais à quelles conditions le cardinal lui accorda-t-il enfin un tel honneur ?

— A la seule condition que M. de Montmorency s'engage à ne jamais quitter sans autorisation son gouvernement du Languedoc. Et non seulement son Éminence lui laisse son titre de gouverneur, mais, en y joignant celui de connétable, il lui restitue les six cent mille livres qui ont été saisies dans son hôtel, lors de la perquisition qui y a été faite.

— Et que pensez-vous de ces propositions, M. de Montbrun ? demanda la reine.

— Je pense qu'elles sont magnifiques, madame.

— Ainsi vous croyez que M. de Montmorency les acceptera ?

— Non, madame.

— Pourquoi ?

— Votre Majesté m'autorise à lui parler avec franchise ?

— Sans doute.

— Eh bien! je crois que le maréchal les refusera, parce que la condition qui lui est imposée est la seule à laquelle il ne voudra pas se soumettre.

— Pour quels motifs ?

— Parce que Paris exerce sur lui un charme, une fascination, qui ont pour lui un attrait irrésistible.

Anne d'Autriche se détourna avec embarras.

— Est-ce tout ce que vous a dit le cardinal ? demanda-t-elle pour changer la conversation.

— Pas encore, madame.

— Achevez, monsieur, fit la reine.

« — Donc, reprit Son Éminence, j'offre à M. de Montmorency les mêmes avantages que lui procurerait la victoire, et peut-être même le relèverai-je quelque jour de la parole qu'il m'aura donnée. Mais tout n'est pas dit. Il se peut également que l'insurrection soit vaincue, et, dans ce cas, il faudra frapper un terrible exemple. Or, cherchez avec moi, monsieur le baron, quel est le personnage le plus en vue dans cette affaire...

» — C'est Son Altesse, » répondis-je avec empressement.

» — Et après elle... » fit le cardinal. »

J'étais effrayé moi-même de la réponse que j'allais faire.

» — N'est-ce pas M. de Montmorency ? » dit-il en voyant mon hésitation.

» — C'est vrai... balbutiai-je.

» — Eh bien ! vous comprenez, monsieur de Montbrun, que la justice reculera devant la possibilité d'atteindre Son Altesse ; et alors, sur qui laissera-t-elle retomber sa main inexorable ? Ce n'est que trop facile à deviner. Que ferai-je pourtant, moi ? Vous imaginez-vous qu'il soit en mon pouvoir de détourner un pareil malheur ? M'est-il permis, à moi, premier ministre d'un royaume comme la France, de laisser impuni un attentat de ce genre ? Non, monsieur, vous le savez bien. Entendez-vous déjà les provinces ravagées par Gaston accuser la royauté d'impuissance ?

» Que sera-ce donc quand il aura parcouru ce qui lu reste de chemin à faire pour se joindre au maréchal ? De toutes parts s'élèveront les imprécations en une clameur formidable. Le sang appelle le sang, vous ne l'ignorez pas. Ces paysans que vous tuez, ces populations que vous ruinez, viendront peser d'un poids écrasant dans la balance. Le roi aura-t-il le droit d'étouffer leurs cris ? Non, car ce serait confesser sa faiblesse, encourager de nouvelles tentatives, amoindrir son autorité. Il faudra punir, vous dis-je, et ce jour-là, je serai un instrument si fidèle que, s'agit-il de mon propre frère, je ne ferais rien, je vous le jure ! pour l'arracher à sa destinée. »

Richelieu s'était animé en prononçant ces dernières paroles, acheva Remy. Il était convaincu, madame. Je le lisais sur ses traits, dans ses regards, je le découvrais dans les accents de cette voix qui s'était élevée insensiblement jusqu'à la puissance, jusqu'à la domination. Il s'exhalait de sa personne comme un souffle d'inspiration qui me faisait frissonner. Disait-il vrai, voyait-il juste ? Prophétisait-il, ou cherchait-il simplement à m'effrayer ? Je ne saurais vous le dire, madame ; mais si c'est ce dernier but seulement qu'il a voulu atteindre, il y a réussi, je suis forcé de l'avouer.

Anne d'Autriche était devenue soucieuse. Jamais sa politique de jeune femme n'avait entrevu de si sombres horizons. Elle était pâle, elle tremblait aussi à la seule pensée que l'oracle du cardinal pouvait devenir une réalité.

Mais ce qui l'étonnait par-dessus tout, c'était l'inspiration réellement noble à laquelle obéissait Richelieu, en essayant d'arracher M. de Montmorency au sort qui le menaçait. Était-il sincère ? Était-ce une comédie qu'il jouait ? Savait-il le maréchal si avancé qu'il lui fût impossible de reculer, et voulait-il se donner les gants d'une générosité illusoire ? Espérait-il encore, en cas de revers, trouver chez le duc un appui, un défenseur ? Tout cela était possible.

— Eh bien ! monsieur le baron, dit-elle enfin, répétez mot pour mot à M. de Montmorency les paroles du cardinal.

— Et de la part de Votre Majesté, interrogea Remy, n'aurai-je rien à ajouter ?

— Dans des circonstances si difficiles, répondit la reine, je me garderais bien de donner un conseil qui pourrait avoir une influence néfaste sur la détermination du maréchal. Il a plus que moi l'expérience des hommes et des choses, il connaît mieux les forces dont il dispose. Qu'il apprécie, qu'il juge, qu'il prononce.

— Et... c'est tout ? demanda Remy.

— Rappelez-lui également, dit Anne d'Autriche à voix basse, qu'il a toujours entre les mains le portrait qu'il avait promis de me rendre, et dites-lui qu'à tout événement... il prenne garde !

En quittant les appartements de la reine, le baron avait une arrière-pensée. Il ne doutait pas qu'Anne d'Autriche lui eût dit la vérité, et qu'il fût indirectement autorisé à répéter ce que lui avait dit Richelieu ; mais, dans la situation exceptionnelle que lui créait la générosité dont le cardinal avait usé envers lui, il crut de son devoir de ne pas lui laisser ignorer la visite qu'il venait de faire.

Il se rendit donc chez le premier ministre, où il pénétra sans obstacle, et le mit au courant de ce qui venait de se passer.

Il devint évident pour lui que, loin de déplaire à Son Éminence, cette visite lui causait une satisfaction sincère.

— Et qu'a dit Sa Majesté ? demanda Richelieu.

— Elle m'a prié de répéter mot pour mot au maréchal ce que Votre Éminence m'avait dit.

— N'a-t-elle rien ajouté ?.

— Non, monseigneur.

— Bien vrai ?

— Au contraire, monseigneur. La reine s'est vivement défendue de donner un conseil dans des circonstances aussi graves.

— Alors je puis espérer que vous réussirez, monsieur de Montbrun. Il est une dernière clause dont je ne vous ai pas parlé, parce qu'elle est la conséquence naturelle de ce qui précède : c'est que, dans le cas où M. le duc accepterait mes propositions, il deviendrait à mes yeux, et il devrait se montrer aux yeux de tous le plus ferme représentant de l'autorité royale en Languedoc.

— C'est ainsi que je l'avais compris, monseigneur.

— Je le pensais, mais en pareil cas, on ne saurait trop préciser, fit le cardinal. Allez donc, monsieur de Montbrun, et songez que vous n'avez plus que quelques heures pour témoigner votre reconnaissance à certaine meunière qui a remué pour vous ciel et terre.

A ces mots, le ministre le congédia d'un geste, qu'il accompagna d'un sourire.

Remy n'avait pas besoin qu'on lui rappelât ce qu'avait fait Camille pour lui inspirer le désir de la rejoindre.

Dès qu'il fut libre, il se rendit à l'hôtel de Pressac, ainsi qu'il en était convenu avec le chevalier.

Lorsqu'il y arriva, la vicomtesse et sa nièce étaient en conférence avec Sylvain. Ce fut donc Camille qui le re-

çut. Remy ne pouvait pas souhaiter de contre-temps qui lui fût plus favorable.

En effet, aussitôt après qu'il eut ramené Camille à l'hôtel et qu'il eut informé mademoiselle de Pressac de l'heureuse tournure qu'avait prise l'affaire du baron, le chevalier sollicita d'elle une audience immédiate.

La vicomtesse se leva, ouvrit la porte du salon voisin et fit signe au chevalier de la suivre.

— Mademoiselle Élisabeth n'est-elle pas en état de m'entendre ? demanda Sylvain.

— Elle est bien faible, monsieur, répondit mademoiselle de Pressac ; mais si vous tenez à ce que l'explication ait lieu devant elle, et si elle consent à l'entendre, je n'y vois pas d'inconvénient.

— C'est mon plus ardent désir, mademoiselle. C'est par elle surtout que je veux être absous ou condamné.

La vicomtesse se tourna vers Lisbeth, et la consulta du regard.

Pour toute réponse, la jeune fille se leva ; mais les émotions de la journée l'avaient tellement éprouvée, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur le bras de sa tante pour passer dans la pièce voisine.

Le chevalier referma soigneusement sur lui la porte, et prit place sur le siège que mademoiselle de Pressac lui indiquait d'un geste.

— Mesdames, commença-t-il alors, qu'elle que soit l'issue de cet entretien, m'est-il permis de vous demander la discrétion la plus absolue sur ce qu'il vous apprendra ?

— Certainement, monsieur, dit la vicomtesse, tandis que Lisbeth s'engageait par une légère inclinaison de tête.

— Mesdames, reprit le chevalier, il y a sept semaines, presque jour pour jour, que je vous apportais l'explication de ma conduite à votre égard.

C'était précisément le jour où M. de Montbrun vint ici pour la première fois. Or, comme c'est envers lui surtout que je tiens à ce que mon secret ne soit pas trahi, il m'é-

tait impossible de vous le révéler en sa présence. Tout à l'heure vous allez comprendre pourquoi.

Jusqu'alors, profondément touché de l'extrême bienveillance dont vous aviez fait preuve en ma faveur, je n'avais reculé devant une explication que parce qu'il m'était pénible de vous faire l'aveu de mon passé. Si je m'y décide enfin, ce n'est pas que cet aveu me soit moins pénible, au contraire ! c'est que je vous apporte quelque chose que je n'aurais pas pu vous donner hier.

La vicomtesse ouvrait de grands yeux étonnés, et Lisbeth écoutait avidement.

— Le jour où vint ici M. de Montbrun, reprit le chevalier en s'adressant à mademoiselle de Pressac, sa vué réveilla en vous les souvenirs de votre pays. Dans le récit qu'ils vous inspirèrent, se trouvèrent fatalement évoqués deux noms, que d'anciennes rivalités avaient divisés, et qui se représentaient à votre pensée sous des aspects différents : les de Montbrun et les d'Espayrac.

Évidemment, à vos yeux, le baron de Montbrun avait droit à toutes les indulgences, le vicomte d'Espayrac à toutes les exécrations.

— N'est-ce pas votre avis, chevalier ? fit la vicomtesse avec vivacité.

— C'est mon avis, mademoiselle, et je vais vous en fournir une preuve si concluante, que vous êtes à cent lieues de la soupçonner.

Les paroles indignées qui s'échappèrent ce jour-là de vos lèvres contre les d'Espayrac, les malédictions dont vous les accabliez, la haine implacable qu'ils vous inspiraient, me frappèrent d'épouvante. Aussi je me souviens mot pour mot de la phrase qui termina votre récit.

« — Si, disiez-vous, par une de ces nécessités qu'on ne peut conjurer, j'étais forcée de donner la main de Lisbeth à l'un des membres de cette famille, j'aimerais mieux la tuer que l'exposer à semblable souillure ! »

Est-ce cela, mademoiselle ?

— Oui, chevalier, telle est bien ma pensée.

— Il est vrai que vous aviez fait une sorte d'exception en faveur d'un membre de cette famille, de Gaston, mais cette exception était si peu accentuée, qu'elle ne pouvait pas être pour moi un encouragement à rompre le silence que je gardais.

— Comment ! pour vous !... balbutia Mlle de Pressac. Vous êtes donc...

— Je suis le chevalier Gaston d'Espayrac, oui, mademoiselle, confessa Sylvain en se laissant tomber à genoux.

La vicomtesse ne fut pas maîtresse d'un mouvement de répulsion. Elle se détourna en levant les mains au ciel.

Quant à Lisbeth, qui était moins démonstrative, qui n'était pas du même pays, qui avait été élevée loin de ces événements, que les mêmes passions n'agitaient pas, elle tressaillit.

— Oui, continua le chevalier, je suis Gaston d'Espayrac, qui, prenant en horreur ma famille, abjurant un nom souillé, ai fui mes parents, me suis exilé, ai renié mon origine, pour cacher sous un nom obscur l'infamie dont les miens s'étaient couverts. Je suis ce même Gaston qui, depuis seize ans me suis efforcé de me réhabiliter aux yeux des hommes d'un crime dont je n'étais pas coupable, et dont personne ne m'accusait.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne pouvais pas parler devant M. de Montbrun, pourquoi je me suis attaché à lui, dévoué jusqu'à risquer ma vie ?

Dieu me garde d'en tirer vanité ! Ce n'est pas dans un but de vaine gloriole que j'agissais. Il me semblait que je faisais acte de justice, en écartant de cet enfant les dangers qui le menaçaient. C'était pour moi une satisfaction intime, une sorte de réparation tardive du mal que les miens lui avaient causé. Et, pendant qu'il s'étonnait de l'amitié subite que je lui avais vouée, je m'acharnais à le sauver, malgré le cardinal, malgré lui-même.

Je vous disais tout à l'heure que je vous donnerais la

preuve éclatante que je partageais vos sentiments d'indignation, mademoiselle.

Vous attendiez-vous à ce que je vous en fournisse une comme celle-là ? Ne devinez-vous pas que ma vie n'a été jusqu'ici qu'un long remords, et comprenez-vous aussi pourquoi j'ai fui votre maison, lorsque vous avez impitoyablement flétri le nom dont la naissance m'avait fait l'involontaire héritier ? Car il aurait bien fallu que je vous le révélasse, le jour où je serais venu vous demander la main de votre nièce. Pas plus que les autres vous n'étiez dupe, je pense, de la vulgarité du pseudonyme que j'avais choisi. Vous m'auriez interrogé, pressé ; je ne pouvais pas vous échapper, du moment que vous faisiez appel à ma droiture, à ma conscience. Vous tromper eût été indigne de moi, indigne surtout de celle que j'aimais.

J'ai donc fui, croyant que je serais le seul à souffrir, me confinant dans mon appartement, dont je ne sortais que la nuit, pour éviter de vous rencontrer, pour ne pas trembler devant votre regard courroucé. Je ne m'imaginais pas que ma retraite devait être la cause d'un malheur plus grand encore, puisqu'il n'était pas en ma puissance de le conjurer.

Quand j'appris l'étrange maladie de votre nièce, dont je ne cessais pas de m'inquiéter, malgré mon apparente indifférence, je fus sur le point d'aller me jeter à vos genoux, comme je le fais aujourd'hui ; mais vous m'aviez dit que vous aimiez mieux la voir morte que mariée à notre race maudite : je dus me soumettre à cet arrêt, si cruel qu'il fût.

A mesure que parlait le chevalier, le regard de mademoiselle de Pressac s'était adouci. Quoi qu'elle pensât des d'Espayrac, il lui était impossible de ne pas rendre justice à Gaston. Ainsi qu'il le disait lui-même, il avait noblement expié un crime dont il n'était pas coupable.

— Oui, monsieur, répondit-elle tristement, il y a dans ces événements une sorte de fatalité. Vous avez bien fait de vous confier à moi, car cet aveu ne peut qu'accroître

l'estime que j'avais conçue pour vous. Je vous plains, monsieur, et je plains plus encore ma pauvre Lisbeth; mais je ne changerai rien à ce que j'ai dit.

Jamais, moi vivante, ma nièce ne s'appellera madame d'Espayrac, et, à moins qu'elle n'entende agir à son gré, ce que je n'ai pas la prétention d'empêcher, je reconnais que cette explication ne pouvait, en effet, amener entre nous un bon résultat.

A ces mots, elle se tourna vers sa nièce.

— Parle, Lisbeth. Tu es en âge de te prononcer, mon enfant. Il ne me restera qu'à te céder la place, ce que je ferai, non pas sans douleur, mais, je te le jure, sans reproches et sans rancune.

— Non, ma bonne tante, fit la jeune fille en secouant tristement sa belle tête pâlie, restez près de moi... je vous en prie.

A peine eut-elle la force d'achever. Elle se renversa dans son fauteuil. Une sueur froide mouilla ses tempes, et son visage décoloré se couvrit d'un masque livide. C'était son arrêt de mort qu'elle avait dicté.

— Vous le voyez, dit le chevalier, j'ai eu raison de ne pas venir troubler jusqu'à ce jour la paix relative où ma fuite vous avait plongées. Je n'aurais pu rien ajouter alors à ce que vous venez d'entendre.

— Vous reste-t-il donc quelque chose à dire? interrogea la vicomtesse étonnée.

— Oui, madame, fit Gaston d'une voix tremblante. Il se pourrait par exemple qu'à dater d'aujourd'hui cet inconnu d'hier, le chevalier Sylvain, ne fût plus dans la nécessité d'aller chercher au fond de son passé un nom abhorré...

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda mademoiselle de Pressac, qu'un geste d'espoir vint ranimer.

— Il se pourrait, continua Gaston, que le mérite et le désintéressement de cet obscur serviteur eussent enfin attiré sur lui l'attention d'un auguste personnage, et qu'il fût venu à ce personnage l'idée bizarre de récompenser

seize années d'un dévouement à toute épreuve, en le faisant riche, en lui donnant le titre qu'il n'avait pas, le nom qu'il avait répudié.

Lisbeth s'était à demi soulevée. Elle écoutait avidement, la prunelle dilatée, l'oreille tendue.

La vicomtesse elle-même frémissait d'impatience.

— Parlez, au nom du ciel ! dit-elle rapidement ; vous nous faites mourir !

— Ainsi, fit le chevalier, si cela était vrai, je pourrais espérer ?...

— Tout, mais hâtez-vous, monsieur ! interrompit la vieille demoiselle.

— Eh bien ! ce matin même, Sa Majesté, pour reconnaître mes services, m'a donné deux cent mille livres et m'a nommé comte de Lussan.

Et comme mademoiselle de Pressac le regardait avec un reste d'incrédulité :

— Voici le bon de Sa Majesté, dit le chevalier ; voici les lettres patentes qui me confèrent le titre que je suis en droit de porter.

La vicomtesse lui arracha pour ainsi dire des mains les papiers qu'il lui tendait et les parcourut d'un œil attentif.

— Monsieur le comte, lui dit-elle enfin, je ne saurais être plus royaliste que le roi. Que cette confession demeure entre nous. C'est votre désir, c'est aussi le mien. Quant à moi, j'accorde au comte de Lussan la main de ma nièce, que je refuserais encore au chevalier d'Espayrac.

Sylvain s'agenouilla devant Lisbeth.

— Et vous, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Ah ! soupira-t-elle en lui abandonnant sa main, pourvu que je ne meurs pas, à présent...

Remy était arrivé vers la fin de ce long entretien. Personne autre que Camille n'était en état de le recevoir. Ce fut donc elle qui lui fit les honneurs du salon de la vicomtesse.

Remy était enchanté; mais Camille était fort embarrassée. Obéissant à son premier mouvement, préoccupée de la seule pensée d'arracher le baron au sort qui le menaçait, conseillée même par ses amis, elle avait, selon l'expression du cardinal, remué ciel et terre pour le sauver.

Malheureusement, cette démarche n'avait guère abouti à un autre résultat que celui de la compromettre inutilement, puisque Remy était déjà libre au moment où la jeune fille venait réclamer sa liberté.

Or Camille était jeune, sans expérience, éloignée de ses parents. Elle se trouva donc fort en peine, et presque sans défense, devant les transports joyeux que son dévouement avait allumés dans le cœur enthousiaste de Remy.

Lui était-il possible de repousser les chaleureux remerciements qu'il lui prodiguait? Pouvait-elle nier qu'elle était remontée jusqu'à la reine, jusqu'au roi, pour obtenir l'élargissement du prisonnier? Assurément non.

Remy usait largement des avantages que cette situation lui donnait. Aux expressions bruyantes de sa reconnaissance il joignait des témoignages encore plus éloquents de sa passion. Il s'était emparé des mains de Camille, qu'il serrait dans les siennes et qu'il couvrait de baisers.

Bien résolue à ne pas se laisser surprendre comme la première fois, elle parvint à se dégager, et déjà elle gagnait la porte, afin d'échapper aux séductions de ce dangereux tête-à-tête, lorsque parut mademoiselle de Pressac.

En voyant la poitrine de Camille se soulever précipitamment, l'air confus de Remy, elle devina que le trop heureux gentilhomme abusait singulièrement de ses privilèges.

Elle arrêta Camille qui se disposait à quitter sa place.

— Restez, mon enfant! dit-elle avec bonté.

Puis elle se tourna vers Remy.

— Monsieur le baron, dit-elle avec un fin sourire, je suis bien persuadée que vous êtes homme d'honneur. Je

n'ai donc pas la prétention de vous le rappeler ; mais je voudrais que la joie dont votre cœur déborde fût un peu moins expansive.

Remy rougit comme une demoiselle. Il était pris en flagrant délit de braconnage.

— Et tout d'abord, monsieur le baron, reprit la vicomtesse, il m'est bien permis de m'étonner un peu que cette grande passion se soit développée en vous si rapidement, et sans que j'en aie rien su. Lorsque je vous ai ouvert les portes de cette maison, c'était surtout à cause de l'estime et de l'amitié que j'avais vouées à vos parents. Je ne croyais pas que vous auriez accepté dans un sens aussi étendu l'hospitalité que je vous offrais. Tout au moins auriez-vous dû me le dire.

Et comme Remy gardait le silence :

— Vous le voyez, mon cher baron, continua-t-elle, je ne vous parle pas sur un ton de douairière offensée, mais comme votre pauvre mère le ferait, si elle était encore de ce monde. J'en aurais le droit, pourtant, car cette enfant est ici sous ma surveillance. C'est à ma garde, à mon honneur qu'elle est confiée. Et parce que je vous laisse seul avec elle un instant, parce que vous savez ce qu'elle a fait pour vous, vous la contraignez à se retirer devant l'expansion de votre gratitude !

— C'est vrai, mademoiselle, confessa Remy ; mais le bonheur me faisait perdre la tête.

— C'est précisément ce que je vous reproche, baron. Ce que vous faites valoir comme une excuse est mon plus grand grief. Que voulez-vous que je réponde maintenant aux parents de cette chère enfant, quand ils me demanderont compte de la tranquillité, du repos de leur fille ? Il faudra donc que je leur avoue que j'ai été si insouciante d'elle et de sa vertu, que je ne sais même pas ce qui s'est passé chez moi ? C'est impossible, vous en conviendrez vous-même. Je ne saurais assumer une telle responsabilité. Voilà pourtant où vous m'avez réduite, baron. Comment allez-vous me dégager, à présent ?

— Je ne sais... balbutia Remy, qui n'avait jamais calculé avec les élans de son cœur.

— Il faut pourtant que, vous et moi, nous sortions honorablement de ce mauvais pas, fit mademoiselle de Pressac.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, répondit Remy avec empressement. Commandez, j'obéirai.

Au même instant entra le chevalier.

— Le comte de Lussan, fit la vicomtesse en le présentant au baron, le futur époux de ma nièce.

Remy ouvrit de grands yeux étonnés. Mlle de Pressac lui expliqua en peu de mots quel changement était survenu dans la position du chevalier.

Le baron courut à lui et le félicita sincèrement.

— Justement, vous arrivez à point nommé, monsieur le comte, dit la vieille demoiselle. Nous étions en train, M. le baron et moi, de chercher un biais qui mît ma responsabilité à couvert aux yeux des parents de Camille.

— Il est bien simple, fit Remy. Demain, j'irai trouver Barthez, je lui ferai l'aveu de mon amour, je lui demanderai la main de Camille.

— Bien, dit la vicomtesse, c'est déjà quelque chose, mais cela ne suffit pas. Je voudrais auparavant rendre Camille à son père, être là quand vous ferez votre demande.

— C'est assez difficile, fit observer Remy. J'ai donné ma parole au cardinal que je quitterais Paris ce soir...

— Je le sais, mais n'aviez-vous pas l'intention de séjourner deux jours encore à Paris ?

— C'est vrai ; mais je n'avais pas accepté alors l'importante mission que Son Éminence m'a confiée depuis.

— Ainsi vous ne pouvez plus disposer du délai qui vous avait été accordé ?

— Hélas ! non, madame..

— Il faudrait pourtant bien trouver un moyen... Voyons, monsieur le comte, venez à notre aide, conseillez-nous.

— Mon Dieu! mademoiselle, je ne demande pas mieux; mais, à mon avis, il n'y en a qu'un...

— Quel est-il ?

— C'est de partir ce soir avec le baron.

— Mais rien n'est prêt pour notre départ.

— Il ne vous est pas difficile de faire atteler votre carrosse. Vous avez plus de deux heures à vous pour préparer les objets indispensables. Quant au reste, votre femme de chambre et vos laquais peuvent vous l'apporter demain au château de Grandpré.

— C'est vrai, fit la vicomtesse.

— D'ailleurs, poursuivit le chevalier, voici la saison d'été qui s'avance... l'air de la campagne aidera beaucoup au rétablissement de votre nièce... Enfin, ce que je vous aurais déjà dit, si les circonstances ne m'avaient momentanément éloigné de vous, nous sommes dans une de ces crises politiques qui doivent se dénouer par des événements importants. En pareil cas, croyez-moi, vicomtesse, il vaut mieux ne pas être à Paris.

— Comment, comte, vous craignez !...

— Le vent de rébellion qui souffle dans les provinces peut s'abattre sur Paris. Soyez convaincue que, s'il dépendait de Gaston, nous serions ici dans le même état qu'aux temps les plus fâcheux de la Ligue.

— Mais alors vous avez raison, comte, il faut partir, partir sur-le-champ ! s'écria la vicomtesse effrayée.

— Je ne veux point vous alarmer inutilement, se défendit le chevalier; le danger n'est pas imminent. Je serais même bien surpris qu'il arrivât rien de ce que je vous ai dit, mais puisque ce départ coïncide avec celui de M. de Montbrun, et vous permet, ainsi qu'à lui, de sortir nettement d'une situation mal définie, mieux vaut qu'il ait lieu plus tôt que plus tard.

— Vous avez raison, fit Mlle de Pressac. Je vais donner des ordres en conséquence.

A ces mots, elle frappa sur un timbre et donna au laquais ses instructions.

— Vous, ma chère enfant, dit-elle à Camille, allez faire vos préparatifs.

La jeune fille s'éloigna docilement et jeta à Remy un regard d'adieu plein de tristesse.

— Quant à vous, baron, continua la vicomtesse, je vous offre une place dans mon carrosse, et une chambre au château, où nous n'arriverons guère avant onze heures du soir.

— J'accepte, dit Remy, car à pareille heure je ne sais trop où je pourrais trouver un gîte.

— Et c'est une occasion pour vous de rester deux ou trois heures de plus avec Camille, ajouta en souriant la vicomtesse.

Pendant que tous les domestiques étaient mis en réquisition, Remy et le chevalier, que nous continuerons à appeler ainsi, malgré les préférences qu'affectait mademoiselle de Pressac pour son nouveau titre, sortirent de l'hôtel et se rendirent à l'auberge de l'*Arbre Sec*.

Afin de bien occuper son temps, Remy fit dresser un couvert, donna l'ordre à son aubergiste de se surpasser, et de traiter convenablement le comte de Lussan.

Nouvelles explications, qui, du moins, eurent pour heureux résultat de surexciter l'amour-propre culinaire de l'aubergiste.

Une demi-heure après, les deux amis s'attablaient devant un succulent repas. Ce leur fut une douce satisfaction, après les émotions de toute nature qu'ils avaient ressenties dans le cours de cette journée agitée.

Remy demeura convaincu que si le chevalier avait si longtemps tardé à demander la main de Lisbeth, c'est qu'il n'avait pas de nom à lui offrir. Il était si près de la vérité, que Sylvain ne chercha pas à le dissuader.

Deux heures après, animés des meilleures dispositions, ils se dirigeaient vers l'hôtel de Pressac.

Le carrosse était attelé, et chargé déjà de paquets volumineux. La vicomtesse et Lisbeth occupèrent le fond, Camille et Remy prirent les places du devant.

Le chevalier promit qu'il arriverait le lendemain matin à la première heure, et le lourd véhicule se mit en marche.

A onze heures et demie, il entrait au château.

Tout y était dans l'ordre le plus parfait.

Après avoir installé le baron dans sa chambre, la vicomtesse et Camille s'occupèrent de Lisbeth.

Ce voyage l'avait un peu fatiguée, mais elle était si heureuse, que le moindre repos lui rendrait ses forces.

A sept heures du matin, fidèle à sa promesse, le chevalier faisait son entrée dans le parc sur un cheval ruisselant. On voyait qu'il n'avait pas ménagé sa monture.

Une heure après, la vicomtesse, Camille et Remy se rendaient à Moulin-Galant.

Barthez embrassa sa fille, l'envoya rejoindre sa mère, qui était allée faire un peu de toilette, et accueillit ses hôtes avec une touchante cordialité.

— Dites-moi, Barthez, fit tout à coup la vicomtesse, quel âge au juste a votre fille ?

— Dix-sept ans, mademoiselle.

— Savez-vous qu'elle est grande et belle !

— C'est bien de l'indulgence de votre part... balbutia le meunier.

— De ma part ? Eh ! que voulez-vous que cela me fasse, mon ami ? Je ne veux pas l'épouser, moi.

— Je le pense bien, fit le meunier en riant.

— Vous riez, reprit mademoiselle de Pressac, comme si pareille chose ne devait jamais se présenter. Il ne faut pas croire pourtant que, si je suis restée vieille fille par entêtement, tout le monde doive suivre mon exemple. La preuve, c'est que je marie Lisbeth.

— Je vous en fais mon compliment, mademoiselle, dit Barthez, dont le rire franc s'était changé en un sourire contraint.

On aurait dit qu'il pressentait le but de cette visite, et que ce sujet de conversation n'était pas de son goût.

— Et vous-même, reprit la vicomtesse, il faudra bien un jour que vous en veniez là.

— Où ? demanda le meunier qui feignit ne pas avoir compris.

— A marier Camille, mon ami.

— Oh ! nous avons le temps, dit Barthez sur les lèvres de qui le sourire s'effaça complètement. Elle est si jeune !

— Sans doute ; mais elle est si jolie, si parfaitement formée !

— C'est vous qui le dites, mademoiselle.

— Oh ! si ce n'était que moi, cela ne tirerait pas à conséquence, fit la vicomtesse.

Barthez devint pâle.

Mlle de Pressac le remarqua.

— Eh bien ! qu'est-ce ? se récria-t-elle. Votre amour paternel vous aveugle-t-il au point que vous ne vouliez pas vous séparer de Camille ? Vous vous y habituerez, mon cher. D'ailleurs vous ne me ferez pas croire que vous avez acquis de si vastes domaines sans l'arrière-pensée d'en doter un jour votre fille, si elle trouvait un parti honnête et un mari à son goût.

— Peut-être, fit le meunier poussé à bout ; mais nous n'en sommes pas là.

— Au contraire, mon ami. C'est là que nous en sommes.

— Que voulez-vous dire ? demanda Barthez dont la voix tremblait.

— Je veux dire que je ne suis pas la seule à trouver que Camille est belle.

— Ah !... balbutia le meunier qui pâlissait de plus en plus.

— Voyons, remettez-vous, continua mademoiselle de Pressac avec bonté. Si le fils d'un de mes anciens amis, en très bonnes relations lui-même avec le duc de Montmorency, que vous avez en grande estime, était devenu amoureux de Camille, que diriez-vous ?

— J'aurais peine à croire, répondit Barthez, qu'un gentilhomme soit sérieusement épris d'une meunière.

— Eh ! mon cher, il y a meunière et meunière, comme il y a gentilhomme et gentilhomme. Si ce cela était vous dis-je ?

— Cela n'est pas, répliqua Barthez avec une impatience mal déguisée.

— Je ne me formaliserai pas de cette réponse, fit doucement la vicomtesse ; mais puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, je le ferai, mon ami.

Le meunier jeta sur Remy un regard oblique. De pâle qu'il était, il devint livide.

— Vous connaissez le baron de Montbrun, poursuivit mademoiselle de Pressac en le désignant du geste. Je n'ai donc pas besoin de me porter garant de son honorabilité, de celle de sa famille. Eh bien ! c'est de lui qu'il s'agit. C'est lui qui aime votre fille, qui est aimé d'elle, et qui vous demande sa main. Répondez, maintenant.

Le meunier chancela, promena autour de lui un regard effaré, si stupéfait ou si troublé, qu'il ne put pas articuler un mot. Cependant il se remit peu à peu, et s'efforça de prendre une contenance assurée.

— Je répondrais à M. le baron, dit-il enfin, qu'il m'est impossible d'accepter l'honneur qu'il daigne me faire.

La vicomtesse et le baron, malgré les signes d'évidente contrariété qu'avait donnés Barthez, étaient loin de s'attendre à une réponse semblable. Aussi ne purent-ils s'empêcher de manifester leur étonnement.

Ils se regardèrent d'abord, puis, par un mouvement spontané, ils se tournèrent vers le meunier, comme pour lui demander de nouvelles explications.

Mais Barthez ne paraissait aucunement disposé à les satisfaire. Il demeurait immobile et silencieux.

Mademoiselle de Pressac, à qui la vieillesse n'avait rien fait perdre de sa pétulance, fut la première à recommencer l'attaque.

— Voyons, Barthez, dit-elle d'un ton conciliant, je ne puis pas croire que cette résolution soit définitive.

— Vous avez tort, mademoiselle, répondit le meunier.

— Vous reviendrez sur cet inexplicable refus.

— Non, sur mon âme !

— Alors j'ai le droit d'exiger que vous me donniez des raisons valables, car si j'ai fait cette demande au nom de M. de Montbrun, c'est que j'y trouvais, pour lui et pour votre fille, des avantages sérieux, — pour votre fille surtout.

— Mes raisons sont toutes simples, mademoiselle, répondit le meunier ; ce qui ne signifie pas que vous les trouverez aussi bonnes que moi. Je vous l'ai dit, Camille est trop jeune.

— Personne, mieux que moi qui suis femme, n'est à même d'apprécier une excuse de ce genre, fit observer la vicomtesse. Or Camille n'est pas une maigrelette fillette de quinze ans, dont il soit nécessaire d'attendre le développement. Elle en a dix-sept, elle est formée, elle est femme autant qu'on peut l'être.

— Je n'ignore pas, mademoiselle, que mes raisons vous paraîtront insuffisantes, répliqua Barthez ; mais que voulez-vous ? Nous jugeons la question chacun à un point de vue différent. Ainsi je m'aperçois que mon refus vous surprend, et pourtant il me paraît tout naturel.

— Permettez ! fit la vicomtesse...

— Oh ! je sais bien quel est l'argument que vous tenez en réserve, dit le meunier qui l'arrêta d'un geste. Camille est d'origine obscure, et M. le baron lui fait beaucoup d'honneur en l'élevant jusqu'à lui : c'est ce que vous alliez m'objecter, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce qui, selon vous, devrait me séduire le plus, est ce qui m'affermit encore dans ma résolution.

— Pourquoi ?

— J'aurais peur, oui, mademoiselle, j'aurais peur, insista-t-il en voyant mademoiselle de Pressac sourire avec incrédulité, que les sentiments de M. le baron n'eussent pas éternellement la même vivacité.

Ces sentiments m'honorent au delà de toute expression ; ils sont pour le mérite de ma fille un hommage

excessivement flatteur ; mais je ne suis pas un enfant que le moindre hochet apaise. J'en ai vu déjà de ces mariages, je devrais dire de ces mésalliances, qui est le mot véritable. Ils promettaient de longs jours de bonheur et de prospérité. L'amant jurait d'aimer toujours, et il était de bonne foi. Puis, au bout d'un temps plus ou moins long, l'amour s'éteignait, la lune de miel tournait en lune rousse, les discussions s'élevaient. Elles commençaient par des reproches, elles finissaient par des injures, et aboutissaient à un scandale. C'est trop risquer pour un mince honneur. Ma satisfaction égoïste de père ne doit pas se contenter de si peu, quand il s'agit de l'avenir de Camille.

— Mais tout cela n'est pas sérieux ! fit observer la vicomtesse ; M. de Montbrun sauvegardera les intérêts de votre fille autant que vous le désirerez.

— Croyez que la question d'intérêt ne me touche que faiblement, répondit Barthez. En vous communiquant les motifs qui me font agir, je n'avais pas conçu le fol espoir de vous convaincre, je vous en ai prévenue.

— Il est certain que si vous n'en avez pas d'autres... fit mademoiselle de Pressac d'un air pincé.

— J'ai un autre motif encore, dit le meunier, et, celui-là n'est pas le moins décisif.

M. de Montmorency, que je connais de fort longue date, a bien voulu me faire jadis l'honneur d'être le parrain de Camille. Vous savez, mademoiselle, quel profond respect j'ai pour M. le maréchal, qui m'a comblé de ses bienfaits, à qui je dois pour ainsi dire tout ce que je possède. Lui-même a témoigné à ma fille une affection toute paternelle. Je suis donc tenu envers lui à une grande déférence.

— En effet, confessa la vicomtesse, voilà enfin une raison passable.

— Aussi, reprit Barthez triomphant, je me garderai bien de prendre un parti sans avoir consulté M. de Montmorency.

— Si ce n'est que cela, rien n'est plus facile, dit vivement Remy. Je vais précisément rejoindre le maréchal.

— Alors, monsieur le baron, faites-lui part de vos projets, répondit le meunier. Je ne vous promets pas de me conformer strictement à ce qu'il vous aura répondu, mais vous pouvez être assuré que son opinion aura une grande influence sur ma décision.

La vicomtesse était mécontente. Elle aurait souhaité rencontrer chez Barthez plus d'empressement à lui complaire.

Le meunier le remarqua.

— Quant à vous, mademoiselle, ajouta-t-il d'un air humble et contrit, veuillez être persuadée que la visite dont vous m'avez honoré comptera parmi les marques de sympathie les plus précieuses que j'aie jamais reçues. Croyez à mes regrets les plus sincères et daignez agréer mes excuses cordiales. Je sais combien vous avez été bonne et indulgente envers Camille ; laissez-moi espérer que mon refus n'atténuera en rien les bienveillantes dispositions dont vous êtes animée. La pauvre enfant n'est pour rien dans la résolution que j'ai adoptée ; il ne serait pas juste qu'elle supportât le poids de votre colère.

— Assurément, répondit mademoiselle de Pressac ; mais si je veux bien admettre avec vous que M. de Montmorency soit en cette question l'arbitre souverain, donnez-moi de votre côté votre parole que vous vous soumettrez à ce qu'il aura décidé.

Barthez réfléchit pendant quelques secondes.

— Je vous le promets, dit-il enfin.

La vicomtesse et le baron revinrent au château, où les attendait le chevalier.

Un déjeuner abondant avait été préparé. Lisbeth put y prendre part. Depuis vingt-quatre heures, une véritable révolution s'était accomplie en elle.

La réponse de Barthez y fut discutée et diversement

appréciée. Pourtant, d'un avis à peu près unanime, on reconnut qu'on s'était trop pressé, et qu'il avait sagement fait de ne pas s'engager avant que le maréchal se fût prononcé.

C'était pour Remy une raison de plus de ne pas retarder son départ. Aussi, dès que le repas fut terminé, il prit congé de la vicomtesse et de Lisbeth.

Le chevalier l'accompagna jusqu'au relais le plus proche.

Là, au moment où Remy allait se mettre en selle, Sylvain l'arrêta.

— Écoutez, mon ami, dit-il. Entre nous, il n'est plus besoin de feindre. Il est évident que nous combattons chacun dans des rangs différents. J'ignore qu'elle sera l'issue de cette lutte, mais je crains fort qu'elle ne se termine pour vous par un épouvantable désastre. Si le malheur voulait que je fusse bon prophète, rappelez-vous que vous avez dans le camp ennemi le plus zélé et le plus ardent défenseur.

A ces mots, il lui serra la main avec effusion. Remy ne jugea pas à propos de protester.

— Merci, dit-il, je n'aurai garde de l'oublier, mais je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

Après avoir répondu à la chaleureuse étreinte du chevalier, il s'éloigna.

Plus que jamais lui revenaient à l'esprit les soupçons que lui avait fait concevoir l'intimité du maréchal avec le meunier.

Jusqu'à un certain point, il admettait la déférence que Barthez affectait envers le duc ; mais il ne s'expliquait pas qu'elle fût si absolue.

Quoi qu'en eût dit le meunier, il ne pouvait qu'être extraordinairement flatté de la recherche dont Camille était l'objet. Rien ne l'empêchait donc de manifester sa joie et de promettre son concours, sauf, pour la forme, à faire ratifier cette union par M. de Montmorency.

Au contraire, loin de montrer qu'il fût ébloui de sem-

blables propositions, Barthez n'en avait paru que très médiocrement touché. Pourquoi ? N'était-il pas en droit de statuer sur le sort de Camille ? N'était-il pas le maître ? Sa qualité de père ne constituait-elle pas la plus légitime et la plus indiscutable autorité ? Ou bien alors était-il, vis-à-vis de cette jeune fille, dans une situation telle qu'il ne pût personnellement s'engager à rien ? Dans ce cas, ce serait donc le maréchal seul qui pourrait disposer d'elle. Mais à quel titre ?

Ici le champ était ouvert largement aux conjectures. Malheureusement, les combinaisons les plus invraisemblables ne conduisaient à rien. Où se cachait la vérité ? Partout et nulle part.

Tout en songeant, Remy, qui n'avait aucun intérêt à ménager sa monture, éperonnait son cheval et dévorait l'espace. Non seulement il savait que Jacques l'attendait, mais il lui tardait de regagner Toulouse. Là seulement il trouverait le mot de cette énigme.

En effet, Jacques était resté à Fontainebleau, à l'auberge du *Grand Monarque*, où l'avait laissé Remy. Le pauvre diable était en proie à d'horribles inquiétudes.

Dix fois il avait été sur le point de désobéir à son maître, de partir pour Paris, de le rejoindre : dix fois la crainte de lui déplaire, et surtout celle de le compromettre, l'avait retenu.

Car, lui aussi, il avait voulu prendre un travestissement pour ne pas se séparer du baron.

— Tu es fou ! lui avait fait observer Remy. Du jour où tu mettrais les pieds à Paris, tout le monde saurait que j'y suis. Y a-t-il dans tout l'univers deux hommes taillés comme toi ? Ne sait-on pas que tu es à mon service ? Tu veux donc me perdre ?

A cela Jacques n'avait rien à répliquer. Tout en maudissant sa taille colossale et en blâmant l'aventureuse expédition de son maître, il vivait sur le banc extérieur de l'auberge, usant ses yeux à interroger la route de Paris, malgré le soleil aveuglant. Remy lui avait annoncé qu'il

resterait peut-être deux ou trois jours absent, et cependant Jacques ne quittait pas son poste. Il caressait furieusement sa longue moustache, ce qui était toujours chez lui l'indice d'une émotion quelconque.

Enfin, vers une heure de l'après-midi, après quarante heures d'attente, il aperçut au milieu d'un nuage de poussière un petit point noir, sur lequel ses regards s'arrêtèrent. Le point noir grossissait à vue d'œil.

— Diable, grommelait Jacques, voilà un cavalier qui est bien pressé. Est-ce qu'il serait poursuivi ?

Il se leva, se fit un abat-jour de sa large main, et fouilla aussi loin qn'il lui fut possible les profondeurs de la route. Il ne distingua rien que ce point noir, qui continuait de s'avancer, et qui commençait déjà à se dessiner plus nettement.

Bientôt Jacques put s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. C'était bien un cavalier. Il se rapprochait avec la rapidité du vent. Enfin il distingua son visage.

Aussitôt ses traits s'éclaircirent. C'était lui! c'était le baron!

Au même instant, le cheval couvert d'écume s'arrêtait devant la porte du *Grand Monarque*, et Jacques, dans l'ivresse de sa joie, enlevait son maître de selle et le serrait dans ses bras.

— Es-tu prêt? lui demanda Remy.

— Oui, monseigneur.

— Bien, fais seller deux chevaux et partons.

— Est-ce que les agents du cardinal sont sur vos traces?

— Du tout, mon ami; je suis au mieux avec Son Éminence, et je suis porteur de nouvelles toutes fraîches pour le maréchal.

— Vous!

— Oui, je te conterai cela en chemin, mais partons.

Jacques n'eut que la peine de boucler son épée, pendant qu'on sellait les chevaux.

Cinq minutes après, ils prenaient ensemble la route du

Midi. Jacques rayonnait. Il n'y avait pas assez d'air autour de lui pour emplir ses larges poumons.

A partir de ce moment, — que le lecteur veuille bien nous le pardonner, — l'action va se diviser pendant quelque temps, et nous forcer à nous transporter du jour au lendemain d'un point à un autre.

Nous abrégerons autant que possible cette complication accidentelle. Elle a d'ailleurs trait à l'histoire, que nous n'avons la prétention d'apprendre à personne. Nous n'en effleurerons que les pages les plus saillantes, parce que les héros de ce récit y jouent un rôle important, et que nous sommes forcés de les suivre pas à pas.

Et tout d'abord nous franchirons d'un bond les sept longues journées que dépensa Remy pour arriver à Toulouse, qui va devenir notre centre principal d'action.

C'est là que viendront se grouper peu à peu tous ceux qui ont pris jusqu'ici une part active au développement de ce drame émouvant.

V

DANS QUELLES CIRCONSTANCES REMY ENTRA A TOULOUSE.

Remy avait fait grande diligence, et ne s'était arrêté que le temps strictement nécessaire pour prendre un peu de repos. Il comprenait que la mission dont l'avait chargé le cardinal pouvait décider du sort de M. de Montmorency.

Aussi, plus il se rapprochait du but de son voyage, moins il ménageait les chevaux. Le hasard voulut que celui qu'il avait pris au dernier relais fût en assez mauvais état. En vain le maître de poste avait prié le baron d'attendre une heure, Remy s'y était refusé, alléguant qu'il n'avait pas une minute à perdre, qu'il ne lui restait plus

que cinq ou six lieues à faire, et qu'il voulait arriver avant la nuit.

Il partit donc sur l'unique cheval que l'on pût mettre à sa disposition, laissant Jacques à l'auberge, faute de monture; le maître de poste, il est vrai, avait promis que le valet pourrait rejoindre son maître aussitôt qu'un des chevaux serait rentré.

Dès qu'il fut en selle, Remy sentit, en effet, que le pauvre animal était à moitié fourbu. Il rassembla les rênes, l'attaqua avec l'éperon et s'éloigna.

Tout alla bien pendant les quatre premières lieues.

Si même Remy avait un peu ménagé la malheureuse bête, peut-être serait-il arrivé à bon port; mais avant d'achever la cinquième lieue, le cheval buttait à chaque pas. Le baron tenta de le ranimer, lui laboura les flancs, et réussit à lui faire reprendre le galop; mais au bout de deux cents pas, sa monture manqua des quatre pieds à la fois, tomba, et entraîna son cavalier dans sa chute.

Le baron avait la jambe droite prise sous le corps de l'animal. Il s'efforça de la dégager, et il y parvint en effet; seulement, quand il essaya de marcher, il lui fut impossible de faire un pas.

A quelque distance, il apercevait pourtant une petite maisonnette, qui se trouvait au bord de la route, devant laquelle il avait passé et repassé vingt fois, dont il connaissait à merveille la situation topographique. C'était la maison la plus éloignée du faubourg de Toulouse dans la direction de Montauban.

Ainsi, il allait être forcé de rester sur la route, quand il n'avait plus qu'une demi-heure de chemin pour atteindre le but de son voyage.

Pour comble d'infortune, la nuit commençait à tomber Remy s'était assis sur le bord du fossé. Il tâtait son g nou pour s'assurer qu'il était en bon état, malgré la vi douleur qu'il y ressentait.

Reconnaissant enfin que cette douleur provenait d'une simple contusion, incapable de demeurer plus longtemps

en place, il se traîna, en s'appuyant sur son épée, jusqu'à la maisonnette, à travers les carreaux ternes de laquelle filtrait une imperceptible lumière.

Arrivé devant la porte, il frappa.

Un homme âgé d'une cinquantaine d'années vint lui ouvrir.

— Est-ce toi, Marion? demanda-t-il.

Puis, aussitôt, apercevant un gentilhomme, il ôta son feutre gris, tout décoloré, tout déchiqueté par l'usage, d'où s'échappèrent de longues mèches de cheveux grisonnants.

— Oh! pardon, monseigneur, dit-il, j'ai cru que c'était ma femme. Qu'y a-t-il pour votre service?

En même temps, ses yeux habitués à l'obscurité distinguèrent la pâleur et l'expression de souffrance empreintes sur le visage de l'étranger.

— Oh! mais, qu'avez-vous donc, monseigneur? vous êtes blessé?

— Oui, répondit Remy; mon cheval s'est abattu à cent cinquante pas d'ici.

— Donnez-vous la peine d'entrer, monseigneur, fit l'homme. Il n'y a pas grand'chose chez nous; mais le peu qu'il y a est à votre disposition.

Aussitôt il prit le bras du gentilhomme, le fit entrer, et le conduisit devant l'unique fauteuil qui se trouvât dans la pièce, et que recouvrait assez mal une étoffe usée jusqu'à la trame, dont on ne voyait plus le dessin ni la couleur.

Remy s'y laissa tomber.

— Qui êtes-vous, mon brave homme? demanda-t-il.

— Pierre Lanoux pour vous servir, monseigneur.

— Que faites-vous?

— Je suis journalier pour le moment.

— Et votre femme?

— Elle lave, elle fait la lessive chez les voisins...

Au même instant, Remy aperçut dans l'ombre un jeune garçon âgé de quinze ou seize ans, pâle, maladif, qui se tenait debout dans le coin le plus obscur de la salle.

— Et ce garçon-là est-il à vous?

— Oui, monseigneur.

— Travaille-t-il aussi ?

— Quand il peut.

— Il n'est donc pas bien portant ?

— Non, monseigneur, il est un peu faible de santé, et malheureusement nous ne pouvons pas...

Pierre n'acheva pas, mais, par un geste et un regard éloquents, il fit un inventaire rapide de son chétif mobilier.

A la lueur incertaine d'une mèche fumeuse, Remy aperçut alors un des intérieurs les plus délabrés qu'il eût jamais rencontrés.

Un lit bourré de paille, recouvert d'une mauvaise couverture, un bahut sans serrure dont les battants crevassés joignaient à peine, une table de bois vermoulu et deux escabeaux.

Pour plancher, la terre froide, bien battue, mais inégale et rabotteuse.

Le cœur de Remy se serra à l'aspect d'une si complète misère. Pourtant il avait remarqué que la table et le bahut étaient bien luisants, que le lit dissimulait de son mieux son effrayante nudité, que pas un brin de paille, pas un atome de poussière ne souillaient la terre.

Alors il leva sur Pierre un regard de pitié.

Cet homme avait une tête mâle et énergique, dont les privations et le découragement avaient atténué singulièrement l'expression. Ses vêtements étaient faits d'une grosse étoffe de laine grisâtre, rapiécés en vingt endroits, mais d'une irréprochable propreté.

Son fils avait un costume à peu près semblable, couleur marron, et tenait à la main un feutre gris qui n'avait pour ainsi dire plus de bords.

— Approche, mon garçon, lui dit Remy avec bonté.

Le jeune homme s'avança timidement.

— Comment t'appelles-tu ?

— Aubin, monseigneur.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-sept ans passés, répondit l'enfant d'une voix faible.

— Diable! tu n'es guère fort pour ton âge.

— Ce n'est pas ma faute, dit Aubin d'un ton piteux.

Remy devina tout ce qu'il y avait de détresse dans cette réponse.

— Veux-tu gagner une demi-pistole?

— Une demi-pistole?... répéta l'enfant.

En même temps, il consulta son père du regard, comme pour lui demander ce que c'était.

Pierre fit un signe affirmatif.

Remy n'avait rien perdu de cette pantomime.

— Ainsi, pensa-t-il, il y a donc des gens qui, à dix-huit ans, n'ont jamais vu une pistole!

Et il reprit à haute voix :

— Une pièce d'or te ferait-elle plaisir?

— Oh! oui, monseigneur, dit Aubin, qui frissonna d'aise.

— Bien. Es-tu en état d'aller jusqu'à Toulouse?

— Certainement.

— Eh bien! tu iras à l'*Hôtel de France*, tu diras que c'est le baron de Montbrun qui t'envoie, et tu donneras l'ordre qu'on vienne me chercher à l'instant avec mon cheval.

— Oui, monseigneur.

— Tu n'oublieras rien?

— Soyez tranquille, monseigneur.

Cependant, pour plus de sûreté, Remy déchira une feuille de ses tablettes, y inscrivit son nom, celui de l'hôtel, et lui remit le papier.

— Va, dit-il, et ramène-moi sur-le-champ le valet qui t'accompagnera.

Aubin partit en courant.

Remy, qui n'avait rien de mieux à faire, se tourna alors du côté de Pierre.

— Maintenant, à nous deux, mon brave homme. Causons, dit-il.

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

— Vous me disiez tout à l'heure que vous étiez journalier pour le moment?

— C'est vrai.

— Ce n'est donc pas votre état?

— Non, monseigneur.

— Que faites-vous ordinairement?

— Pendant vingt ans, j'ai été garçon meunier, puis meunier?

— A Toulouse?

— Non, monseigneur, à Mackens.

— Mackens! fit le baron, que ce nom frappa. Je connais ce pays-là, il me semble...

— C'est à une demi-lieue de Carcassonne, monseigneur.

— Et sur la route de Toulouse, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Eh bien! vous avez donc quitté ou vendu votre moulin?

— Hélas! non, monseigneur.

— Alors, comment êtes-vous ici?

— J'ai été ruiné par un incendie, monseigneur.

— Quoi! votre moulin...

— A brûlé, monseigneur, avec tout ce que je possédais.

— Mais, en effet, je me souviens, à présent, fit tout à coup Remy. Ce moulin était situé à gauche de la route, en face du village dont on aperçoit le clocher sur la droite.

— C'est bien cela, monseigneur.

— Attendez donc... continua Remy, qui consultait ses souvenirs. C'est que je suis un peu du pays, moi... N'y a-t-il pas une histoire lugubre sur ce moulin?

— Vous ne vous trompez pas, monseigneur, répondit Pierre. Vous êtes donc des environs?

— A peu près; je suis de Narbonne.

— Et qui vous a conté l'histoire dont vous parlez?

— Ma foi! Je serais fort embarrassé de vous le dire. Personne, et tout le monde. Il s'agit, je crois, d'une

jeune femme et d'un enfant qui ont disparu certaine nuit... On avait entendu des cris, des piétinements de chevaux... on avait vu s'enfuir un homme à toutes jambes...

— C'est la vérité, monseigneur.

— Et cela se passait au bord de l'Aude?...

— Dans une maison qui était une dépendance même du moulin, ajouta Pierre.

— Est-ce que par hasard vous étiez déjà meunier à cette époque? demanda Remy.

— Pas encore, monseigneur; mais j'étais le garçon de Fabre.

— Qui est ce Fabre?

— C'était le fermier du moulin, le meunier lui-même.

— Et vous étiez déjà à son service?

— Oui, monseigneur, puisque je lui ai succédé le jour où il a quitté le pays.

— A la suite de ces événements?

— Six mois après environ.

— Alors vous connaissez cette histoire dans ses plus grands détails?

— Oh! fit Pierre Lanoux, en hochant mystérieusement la tête, j'en sais plus long qu'on ne croit, monseigneur.

Remy dressa curieusement l'oreille.

— Est-il vrai qu'il s'agisse d'une jeune femme de haute naissance?

— Je ne pourrais pas vous le jurer, monseigneur; mais je l'ai vue si souvent se promener avec sa femme de chambre et sa petite fille, que je me rappelle encore son visage. Qu'elle était belle, bonne, douce, distinguée! Oh! bien sûr, monseigneur, cette pauvre dame était d'illustre origine.

— Ainsi les bruits qui courent le pays sont exacts? interrogea le baron. Elle a été assassinée?

— Certainement, puisque nous avons retrouvé son cadavre au milieu de la chambre.

— Ni votre maître ni vous, vous n'avez donc rien en-

tendu? Vous n'avez pas essayé de lui porter secours? Cette dame n'a donc pas crié?

— Elle n'a poussé qu'un cri, monseigneur; mais il était trop tard. Mon maître se doutait certainement de quelque chose, car il était sorti de son moulin en catimini, et je l'avais observé de ma fenêtre.

— Vous vous doutiez donc aussi de quelque chose, vous?

— Oui, monseigneur. J'avais vu venir un élégant cavalier à la nuit tombante, et j'avais entendu qu'il s'informait des personnes qui habitaient la maison.

— Vous avez donc écouté la conversation?

— Non, monseigneur, mais dans nos moulins, où les cloisons sont faites, les trois quarts du temps, de planches qui ne sont même pas assemblées, quand la roue ne tourne pas, on entend tout ce qui se dit, et, si l'on veut, on voit tout ce qui se passe. Aussi, comme ce gentilhomme élevait la voix, comme il menaçait, je m'approchai, prêt à venir au secours de mon maître.

— Vous croyez donc que les coupables sont des gentilshommes et non pas des bandits?

— J'en suis convaincu, monseigneur. Je les ai vus partir. Ils étaient trois, escortés chacun de leur domestique. Ils avaient de longs manteaux, sous lesquels on distinguait leurs bottes de daim, ornées d'éperons luisants, et le fourreau de leurs épées.

— Vraiment! Contez-moi donc cela, fit Remy de plus en plus intrigué.

Au moment où Pierre allait commencer son récit, la porte s'ouvrit et une femme de quarante ans, aux traits fatigués, mais robuste encore, entra dans la maisonnette.

— Femme, lui dit Pierre, voici le baron de Montbrun, qui est tombé de cheval à quelques pas d'ici, et à qui Aubin est allé en chercher un autre. N'avons-nous rien à lui offrir?

Marion poussa un bruyant soupir.

— Hélas ! fit-elle.

Et elle secoua la tête avec découragement.

Tout à coup elle se frappa le front, tira une clef de sa poche, et ouvrit une espèce de placard qui se trouvait à la tête du lit.

— Si, dit-elle, j'ai là une vieille bouteille de *vin cuit* que j'avais mise de côté en cas de maladie. J'espère que M. le baron voudra bien nous faire l'honneur d'y goûter.

Remy essaya en vain de s'en défendre. Au lieu de l'écouter, Marion déboucha la bouteille et lui apporta une petite tasse de faïence blanche.

— Excusez-nous, monseigneur, dit-elle en rougissant ; nous n'avons pas de verres.

Remy sentit que ce serait faire injure à ces pauvres gens que de ne pas se rendre à leurs instances. Il accepta.

— Eh bien ! fit-il, ne me tiendrez-vous pas compagnie ?

Marion rougit encore plus fort.

— Je vais vous dire, monseigneur... balbutia Pierre. C'est que nous n'avons qu'une tasse pour nous trois... D'ailleurs, reprit-il avec cette volubilité particulière aux races méridionales, un pareil vin n'est pas fait pour nous. Marion vous l'a dit, elle le réservait pour des cas désespérés.

— Alors, à votre santé, mes bonnes gens ! fit Remy.

Le vin cuit était exquis, et ranima si bien les forces du gentilhomme, qu'il s'en versa une seconde tasse.

— Maintenant, je vous écoute, Pierre, dit-il.

Lanoux et sa femme prirent place sur leurs escabeaux.

— Dans les premiers jours du printemps de l'année 1615, commença Pierre, il y a donc aujourd'hui dix-sept ans passés, j'étais au service de Fabre, le meunier de Mackens, depuis près de quatre ans, lorsqu'une dame inconnue, au nom de qui s'était présenté un tout jeune et élégant cavalier, loua, et vint habiter, sous le nom de madame Dubois, la petite maison située sur les bords de l'Aude et qui dépendait du moulin.

Fabre avait dédaigné de l'occuper, sous prétexte qu'elle était trop belle, mais, en réalité, parce qu'elle était un peu loin du moulin et que son éloignement rendait la surveillance plus difficile.

C'était donc tout profit pour lui, puisque M. Dubois avait donné de sa location un prix exorbitant.

— Qu'était-ce que ce M. Dubois ? demanda Remy.

— C'était un jeune homme, âgé de vingt ans au plus, élégant, distingué, riche, dont les allures et la générosité trahissaient l'origine aristocratique, en dépit du nom bourgeois sous lequel il se cachait.

— Et la jeune femme ?

— Était également jeune et jolie, non moins élégante et non moins distinguée. François, qui rôdait toujours aux environs...

— François ! interrompit Remy. Qu'est-ce encore que François ?

— François Fabre, mon patron.

— Ah bien ! fit Remy, devant qui ce prénom n'avait pas encore été prononcé.

— Je disais donc, reprit Pierre, que Fabre était tombé amoureux de Marthe, la soubrette de madame Dubois. Il s'en cachait de son mieux, mais il était toujours au bord de l'eau, épiant son passage, l'arrêtant quand elle sortait, la suivant de loin lorsqu'elle accompagnait sa maîtresse à la promenade.

Pourtant j'inclinerais à croire qu'il n'avait pas encore fait sa déclaration, lorsque survinrent les événements dont je vous ai touché quelques mots, et que l'on vous a superficiellement racontés.

Personne, je vous l'ai dit, n'était dupe du nom banal sous lequel M. et madame Dubois cachaient une naissance plus illustre. Bien certainement, ces deux tourtereaux avaient choisi ce nid perdu, isolé, trop isolé même, pour se soustraire aux yeux vigilants de leurs parents. Leur extrême jeunesse surtout devait le faire supposer.

Il régnait donc autour d'eux une sorte d'atmosphère

mystérieuse, que personne ne songeait à pénétrer, mais qui faisait pour ainsi dire pressentir quelque terrible catastrophe, si jamais l'asile de l'heureux couple était découvert.

Si j'ai dit heureux couple, c'est qu'en effet le ciel avait souri à tant d'amour. Vers la fin du mois de septembre 1615, le 20, je crois m'en souvenir bien exactement, madame Dubois avait mis au monde une fille à laquelle, si ma mémoire me sert encore bien, elle avait donné le nom de Camille.

— Plaît-il ? fit le baron qui tressaillit.

— J'ai dit Camille, répéta Pierre étonné.

— Je l'ai entendu ; et ton maître s'appelait Fabre ?

— Oui, monseigneur.

— Tu en es sûr ?

— François Fabre, j'en suis sûr. J'ai vu plus de cent fois sa signature, et enfin c'est sous ce nom qu'il m'a cédé son moulin.

— C'est une singulière coïncidence, pensa Remy. Il est vrai qu'il n'y a pas qu'une Camille au monde...

— Cette enfant avait donc environ dix mois, continua Pierre, lorsque, le 14 juillet 1616, — et je réponds de l'exactitude de cette date, — se présenta au moulin un cavalier d'aspect sombre et peu avenant, qui s'enferma avec mon maître. Je n'avais aucunement cherché à surprendre leur conversation ; mais la voix du gentilhomme atteignit un diapason si élevé, que, croyant Fabre en danger, je me rapprochai pour lui porter assistance.

Involontairement j'écoutai. Sans doute le cavalier avait cherché à obtenir du meunier des renseignements sur M. et madame Dubois, et François avait refusé de les donner, car le gentilhomme parlait d'enlèvement, de complicité, menaçait de faire intervenir le lieutenant de police... Bref, Fabre eut probablement peur, puisqu'il finit par avouer tout ce qu'il savait.

C'était peu de chose. Il ne connaissait, en dehors du nom de Dubois, que celui de la femme de chambre, qui

était Marthe. Mais ce nom était à lui seul toute une révélation, faut-il croire, car le cavalier jeta de l'or dans la main du meunier et s'éloigna, en le menaçant de nouveau, s'il faisait part à qui que ce fût de la visite qu'il venait de recevoir.

En effet, Fabre ne sortit pas du moulin et se coucha même plus tôt qu'à l'ordinaire.

Quant à moi, je me jetai tout habillé sur mon lit, car je sentais que je ne dormirais pas. J'étais inquiet. La visite de ce gentilhomme ne me présageait rien de bon.

Ma chambre était située tout en haut du moulin, au-dessus de la roue qui faisait tourner la meule. Elle était éclairée par une étroite lucarne, et donnait juste sur le sentier qui, en côtoyant la rivière, conduisait à la maison de madame Dubois.

J'avais laissé ouvert l'unique carreau qui fermât la fenêtre, et par lequel il était à peu près possible de passer la tête.

Tout à coup un piétinement de chevaux résonna à mes oreilles. Je me levai précipitamment, je jetai les yeux au dehors et je vis trois cavaliers, accompagnés d'un laquais. Ils mirent pied à terre à quelque distance de la maison, attachèrent leurs montures aux saules qui bordaient le chemin et pénétrèrent dans le jardin.

Je ne distinguais plus rien. Soudain j'entendis au-dessous de moi grincer la petite porte du moulin qui se trouvait au bout du sentier. Je me penchai, et je vis sortir Fabre.

Évidemment il était inquiet comme moi. Il rampa jusqu'au bord de l'eau, et se glissa le long de la berge avec tant de précautions et d'habileté, qu'à peine pouvais-je le suivre du regard.

La nuit n'était pas cependant très obscure. Il n'y avait pas de lune ; mais le ciel constellé d'étoiles se reflétait dans le miroir de la rivière, et me permettait de voir distinctement ce qui se passait.

Presque aussitôt un homme se précipita hors de la mai-

son, éperdu, courant comme un fou. C'était le valet de madame Dubois. Il tourna le moulin, s'engagea sur la route et s'enfuit avec une telle rapidité, qu'au bout de quelques instants je n'entendais même plus le bruit de ses pas.

Quelques minutes après, je vis s'avancer une femme. Elle était si émue, si bouleversée sans doute, qu'elle était incapable de marcher.

Elle suivait le sentier, en décrivant des courbes telles, qu'un moment je crus qu'elle allait tomber dans la rivière.

J'espérai d'abord que c'était madame Dubois, qu'elle avait réussi à s'échapper... Je me trompais. C'était Marthe, sa femme de chambre. Elle s'arrêtait à chaque pas, pour reprendre haleine, portait la main à sa poitrine ; il me semblait que j'entendais battre son cœur. Enfin elle chancela et s'arrêta. Elle n'avait plus la force de se traîner. Elle serait tombée si Fabre, qui veillait sur elle, ne se fût élancé à son secours.

Il l'enleva dans ses bras robustes et la porta dans le moulin, dont il avait laissé la petite porte entr'ouverte.

Un grand silence se fit tout à coup. Madame Dubois était sans doute seule avec son enfant en présence des trois gentilshommes. Que se disaient-ils? Que se passa-t-il? Je l'ignore; mais je me souviens encore des inquiétudes auxquelles j'étais en proie, et de la rage que me causait mon impuissance.

Et je n'étais pas le seul. Fabre partageait certainement mes angoisses, car je le vis sortir une seconde fois du moulin et se faufiler à travers les hautes herbes et les roseaux, ainsi qu'il l'avait déjà fait.

Alors un cri terrible déchira le silence de cette nuit paisible, cri si plein de douleur, de désespoir, de supplications, de terreur, qu'il m'est resté dans l'oreille et que je frissonne encore à ce seul souvenir.

Quelques instants après, les gentilshommes parurent sur la berge. L'un d'eux portait sous son bras un paquet

volumineux, qu'il balança à plusieurs reprises et qu'il finit par lancer dans l'Aude.

Il prononça quelques paroles, qui ne parvinrent pas jusqu'à moi; mais je n'avais pas besoin d'entendre pour deviner. C'était l'enfant de madame Dubois, c'était Camille que les bourreaux venaient de jeter à la rivière!

— Vous croyez? demanda Remy qui tressaillit d'horreur.

— J'en suis sûr, monseigneur, puisque nulle part nous ne découvrîmes son cadavre. Mais attendez! je n'ai pas fini.

Après avoir accompli ce crime barbare, les gentilshommes remontèrent à cheval et s'éloignèrent au galop.

Quant à moi, j'étais si épouvanté, que mes jambes se dérobaient sous moi. Mes cheveux se hérissaient sur ma tête, mes dents claquaient. A peine si j'eus la force de regagner mon lit.

Je n'étais pas encore remis de cette secousse, lorsque la voix de François, qui m'appelait, ébranla les échos sonores du moulin. Je n'étais pas déshabillé; je fus sur pied en un clin d'œil.

Je trouvai Fabre debout et fort pâle.

— Pierre, me dit-il, il s'est passé tout à l'heure des événements terribles...

— Je le sais, lui répondis-je. J'ai été réveillé par un grand bruit, j'ai couru à ma fenêtre, j'ai tout vu.

— Alors, suis-moi, continua-t-il, et voyons s'il ne serait pas encore temps de porter secours à cette pauvre dame.

Munis chacun d'une lanterne, nous nous dirigeâmes vers la maisonnette.

La porte était fermée, mais la fenêtre de la cuisine était ouverte. Sur le fourneau, un chaudron, rempli d'eau, fumait encore à côté de la vaisselle en désordre. C'était par cette fenêtre que les assassins étaient entrés et avaient surpris le domestique.

A terre, on apercevait un bâillon, des cordes coupées

et un lambeau de robe. François et moi nous reconnûmes l'étoffe. Cette robe était celle de Marthe. Donc la pauvre enfant avait été attachée d'abord, puis rendue à la liberté.

En face, dans la salle à manger, rien n'avait été dérangé. On n'y était même pas entré.

Nous gravîmes l'escalier qui conduisait au premier. Les portes des deux chambres étaient ouvertes.

Dans celle de gauche, où couchait Marthe, tous les meubles étaient en place. On ne l'avait visitée que pour la forme. Quant à celle de droite, elle présentait un spectacle effrayant.

Le lit était défait, ou plutôt les draps et les couvertures avaient été arrachés, comme si l'on avait essayé de s'y cramponner. A la tête du lit, on voyait le berceau vide. Les rideaux de mousseline avaient été écartés avec tant de violence qu'ils étaient déchirés.

Enfin, au milieu de la pièce, baignant dans une mare de sang, nous vîmes le corps de madame Dubois, encore vêtu des habits qu'elle portait dans la journée. Ses magnifiques cheveux blonds s'étaient dénoués sans doute pendant la lutte qu'elle avait soutenue contre les meurtriers, car ils lui faisaient une sorte de manteau.

Nous approchâmes en tremblant.

La victime gisait sur le dos, bien drapée dans les plis de sa robe, les bras pendants le long du corps, le visage calme, presque souriant, comme si ses forces l'avaient abandonnée peu à peu. Sur ces traits purs, qui ne conservaient aucune trace des convulsions de l'agonie, on lisait une résignation de martyre et presque de béatitude céleste.

Cette expression nous frappa tellement, que nous crûmes qu'elle vivait encore. Mais en nous penchant sur elle, nous aperçûmes à la gorge une large plaie béante, par laquelle s'étaient épanchés les flots de sang dont le parquet était inondé.

Fabre lui prit une main, je saisis l'autre. Elles étaient glacées. Nous essayâmes de soulever le bras, il avait déjà la raideur cadavérique !

Toute illusion nous était interdite. La pauvre jeune dame était morte depuis longtemps. Elle n'avait plus besoin que de nos prières !

Fabre se laissa tomber à genoux.

— A tout hasard, me dit-il, je viens d'aller prévenir le curé de Mackens. Allume les cires en attendant qu'il arrive.

J'obéis, et quand j'eus fini, je vins m'agenouiller à côté de François.

Bientôt après, arriva le moine que Fabre avait appelé. C'était un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, très aimé, très estimé, qui se nommait le père Anselme, à qui madame Dubois s'était adressée deux ou trois fois, qui avait baptisé Camille et rédigé son acte de naissance.

Fabre lui raconta ce qu'il savait, ce qu'il avait vu ; je joignis ma déclaration à la sienne, et ce fut tout.

Le surlendemain, madame Dubois fut enterrée dans le cimetière de Mackens. Le village tout entier se pressait autour de son cercueil, que recouvre aujourd'hui une large dalle, surmontée d'une simple croix de pierre.

Mais qu'était devenue Marthe ? J'avais positivement vu Fabre l'enlever dans ses bras et la transporter au moulin. Or, le lendemain elle n'y était plus. Cependant le moulin n'était pas si grand qu'on pût s'y cacher à mon insu. J'en connaissais trop bien les moindre recoins.

Était-elle partie après avoir recouvré ses forces ? Je le supposai d'abord quand je ne la revis plus.

Cependant Fabre paraissait si tranquille que sa tranquillité m'inspira des soupçons. Il aimait Marthe, je le savais, j'en étais convaincu. Or, si la jeune femme de chambre s'était éloignée, le meunier aurait été inquiet, triste, malheureux.

Au contraire, il rayonnait. Devais-je en conclure que Marthe était restée près de lui, qu'elle se cachait pour se soustraire à de nouvelles violences, mais qu'il la voyait de temps à autre ? Je ne pouvais pas m'ôter cette idée de la tête.

Et, tout en me livrant à ces réflexions, tout en surveil-

lant ma meule qui broyait son grain, je tenais les yeux sur la rivière... J'aurais voulu mettre en terre sainte le corps de la pauvre petite fille que les bourreaux avaient noyée.

— Le corps finira par surnager, pensais-je. Et comme nous avons un barrage en travers de la rivière, comme nous avons une vanne en amont de la roue, c'est bien le diable si ce petit cadavre passe sans que je le voie flotter, sans que j'aie le temps de le recueillir.

Mais non. J'eus beau fouiller des yeux les profondeurs de l'Aude, sonder les berges, au bout de huit jours je n'avais pas aperçu le corps de l'innocente victime. Il est vrai que je n'étais pas toujours là ; mais par quelle fatalité désolante le cadavre de cette enfant aurait-il passé sous ma roue, juste au moment où ma surveillance était en défaut ?

— Comment ! fit Remy pensif, le corps de la petite Camille n'a pas été retrouvé ?

— Non, monseigneur.

— Et M. Dubois ? demanda-t-il encore.

— J'y arrive, répondit Pierre.

Chaque jour, Fabre épiait son arrivée, pour lui annoncer avec précaution le malheur qui l'avait frappé. Dès que le sabot d'un cheval retentissait sur la route, François s'élançait.

Pourtant M. Dubois n'était guère jamais venu qu'à la nuit tombante ; mais il pouvait déroger à ses habitudes, passer inaperçu, se présenter à la porte de la maison déserte dont il avait une clef... C'était ce que Fabre voulait éviter.

Enfin, au bout de six jours d'innombrables alertes, il arriva.

Le meunier l'arrêta au passage, le contraignit, malgré l'impatience qu'il montrait, à descendre de cheval, l'entraîna et lui dévoila peu à peu l'horrible vérité. En quels termes ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que M. Du bois se rendit avec lui à la maisonnette, et qu'ils y demeu-

rèrent enfermés pendant plus de deux heures. Puis je les vis se diriger vers le village.

Probablement ils allaient au cimetière prier sur la tombe de la pauvre morte, remercier et récompenser le père Anselme des soins qu'il avait pris du cadavre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était plus de minuit quand ils rentrèrent au moulin.

Le laquais de M. Dubois tenait toujours en main le cheval de son maître.

Au moment de sauter en selle, M. Dubois rappela Fabre et lui fit à voix basse une dernière recommandation.

J'étais à la porte du moulin. Je vis le meunier s'incliner humblement et je l'entendis répondre :

— « Oui, monseigneur. »

Donc Fabre savait maintenant que ce n'était plus à M. Dubois, mais à un personnage de haute condition qu'il s'adressait.

Qu'avaient-ils fait ? De quoi étaient-ils convenus pendant ces cinq heures ? Je serais fort en peine de le dire. Et pourtant ils avaient certainement arrêté quelque chose, puisque le lendemain, sans qu'il en ait jamais été question entre nous, François me demanda s'il me serait agréable de prendre à sa place le bail de son moulin.

Jugez de ma surprise, monseigneur ! fit Pierre Lanoux. Fabre était jeune ; il n'exerçait guère que depuis cinq ou six ans ; par conséquent, il ne pouvait pas avoir fait fortune.

Je ne demandais pas mieux que de lui succéder, mais je me figurais qu'il allait m'imposer des conditions onéreuses, et je n'avais presque rien !

Aussi mon étonnement redoubla, quand il me proposa de me céder purement et simplement, sans exiger la moindre indemnité, l'exploitation de son moulin.

Vous pensez si j'acceptai avec joie !

Enfin, au bout d'un mois de fréquentes absences, de longues conférences avec le père Anselme, chez lequel

et je n'avais découvert en elle aucun symptôme de grossesse.

A qui donc était cet enfant? Je songeai un instant que c'était la fille de madame Dubois; cependant on l'avait jetée dans la rivière sous mes yeux...

— Mais on a pu la sauver, interrompit Remy.

— Qui? fit Pierre Lanoux. Les trois gentilshommes étaient partis, le laquais de madame Dubois était déjà loin à ce moment-là, Marthe venait d'être transportée au moulin, à moitié morte de saisissement, moi-même je m'étais presque évanoui de terreur...

— Mais Fabre? fit observer Remy.

— Eh bien? fit Pierre.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il s'était glissé une seconde fois le long de la berge, après avoir mis Marthe en sûreté?

— Oui.

— Alors il a dû être témoin de ce second crime.

— C'est probable.

— Eh bien! quand il a vu s'éloigner les cavaliers, quand il est resté seul, peut-être s'est-il jeté à l'eau, peut-être a-t-il pu ramener l'enfant chez lui, la rappeler à la vie... Fabre savait-il nager?

— Comme un poisson.

— Alors rien n'est plus vraisemblable, continua Remy. Après avoir sauvé l'enfant, il l'a conduite au presbytère avec Marthe, afin de les mettre à l'abri de nouvelles tentatives. Cet acte de dévouement lui a mérité les bonnes grâces de M. Dubois, qui lui a assuré un avenir, et comme dès lors il n'avait plus besoin de rester meunier, il vous a cédé son moulin. Tout cela s'enchaîne à merveille. Est-ce votre avis?

— Ma foi! monseigneur, confessa Pierre, je vous avoue que dans mon petit esprit je n'aurais jamais bâti une histoire semblable...

— Vous ne croyez donc pas que la petite Camille ait survécu? demanda le baron.

— Dame !... cela me paraît bien difficile.

— C'est presque certain, poursuivit Remy. Quant au rôle que le père Anselme a joué dans cette circonstance, il se comprend très bien. Pour peu qu'il eût reçu la confession de madame Dubois pendant le séjour de cette pauvre dame à Mackens, il savait, aussi bien que Marthe et que M. Dubois, à quoi s'en tenir sur l'individualité de la malheureuse. Il devenait donc naturellement le confident du gentilhomme et son intermédiaire auprès de François.

— Peut-être, dit Pierre qui n'était pas convaincu.

Quant à Remy, il s'intéressait de plus en plus à ce récit. On le devinait à son attitude méditative, au silence réfléchi qu'il gardait.

Tout à coup on entendit le galop de deux chevaux qui s'arrêtèrent devant la maison. La porte s'ouvrit et Aubin entra.

— Déjà ! s'écria Remy en l'apercevant.

Pour être plus tôt arrivé, Aubin avait couru jusqu'à Toulouse. Pour être plus tôt revenu, il était monté en croupe du laquais qui conduisait en main le cheval du baron.

L'exclamation poussée par Remy prouvait non seulement que l'histoire de Pierre Lanoux ne lui était pas indifférente, mais qu'il y avait pris un vif intérêt.

Il aurait bien voulu lui adresser de nouvelles questions, éclaircir les soupçons que ce récit avait fait naître dans son esprit, mais il n'avait pas le temps de s'arrêter à de si minces détails. Le rôle d'ambassadeur dont il était investi par le cardinal, la lettre que lui avait donnée Camille pour le maréchal, étaient d'une bien autre importance !

Pourtant il hésita quelques secondes à s'éloigner. Enfin la raison l'emporta sur la curioisté.

Il tira de sa bourse une pistole qu'il donna à Aubin, et que celui-ci considéra d'un œil étonné. Puis il glissa dans la main de Marion les quinze ou vingt pistoles qui lui restaient et se dirigea vers la porte.

Au moment d'en franchir le seuil, il s'arrêta.

— Mon ami, dit-il à Pierre, je ne vous tiens pas quitte à si bon marché. Je reviendrai quelque jour vous demander la fin de votre histoire. Si cependant les événements m'en empêchaient, et si vous deviez quitter le pays avant mon retour, promettez-moi de m'en informer, et de ne point partir avant de m'avoir vu.

— De grand cœur, monseigneur, répondit Pierre.

Remy sortit et s'approcha de sa monture ; mais son genou le faisait souffrir au point qu'il fut obligé de réclamer l'assistance de Pierre pour se mettre en selle.

Enfin il rendit la main et disparut, poursuivi par les remercîments et les bénédictions de la pauvre famille.

En arrivant chez lui, il fut dans la nécessité de faire appeler un chirurgien.

Malgré sa vive impatience de se rendre auprès du maréchal, il dut en passer par l'ordonnance du chirurgien, subir les frictions, s'emprisonner le genou dans un bandage et se coucher.

Cependant, comme il ne voulait pas perdre de temps, il envoya porter chez M. de Montmorency la lettre dont Camille l'avait chargé.

— Tu diras au maréchal, recommanda-t-il à son laquais, que j'ai à remplir auprès de lui une mission de haute importance, que, sans cette chute ridicule, je serais déjà près de lui, mais que j'espère demain être en état de me présenter.

A peine le laquais était-il parti que Jacques arriva, tout couvert encore de la poussière de la route.

— Va souper, lui dit Remy, change de vêtements, et quand tu seras bien reposé, viens me tenir compagnie. Puisque je suis condamné à l'inaction, nous causerons un peu de nos affaires.

Jacques ne mit pas grand empressement à obéir. Il se fit raconter longuement l'accident dont son maître avait été victime, et ne se retira que quand le sujet fut complètement épuisé.

C'est qu'il savait ce que signifiaient ces terribles paroles : « Nous causerons de nos affaires... »

Depuis que le baron était revenu à Toulouse, c'est-à-dire depuis qu'il n'était plus sous l'influence directe de son amour pour Camille, sa haine, un instant oubliée, avait repris le dessus.

A Paris, il n'était question que de Camille ; à Toulouse, c'était le vicomte d'Espayrac qui occupait tous ses instants.

Remy, après avoir quitté Paris, s'était mis à la recherche du vicomte, et, ne le trouvant pas à Toulouse, avait poussé jusqu'à Narbonne.

Tout le monde avait vu le vicomte quelques jours auparavant, mais il avait probablement quitté le pays précipitamment, car personne n'était en état de dire à Remy de quel côté il s'était dirigé.

On connaît déjà notre héros. Plus il trouvait d'obstacles sur un chemin, plus il s'acharnait à les renverser. Il s'était mis en tête de retrouver le vicomte et d'en finir avec lui, il n'y renoncerait pas avant de l'avoir découvert.

Or, sans être précisément entêté, il avait certaines idées fixes qu'il était difficile de détruire en lui. Malgré les raisonnements de Puylaurens, raisonnements dont Remy avait pourtant reconnu la justesse, il était convaincu que Jacques avait par deux fois favorisé la fuite du vicomte : à Essonne, le jour où il avait fait la rencontre du chevalier Sylvain, et à Paris, le soir où il avait cru reconnaître M. d'Espayrac traversant à cheval la rue Saint-Honoré.

Évidemment rien n'était moins vraisemblable. Jacques était dévoué jusqu'à la mort à son jeune maître. Remy le savait, il en avait eu plus de preuves qu'il n'en aurait fallu pour confondre les plus incrédules. Pourquoi donc son instinct persistait-il à croire, en dépit de sa raison, qu'il y avait une sorte d'intelligence secrète entre Jacques et le vicomte d'Espayrac ?

C'était inexplicable, mais cette arrière-pensée le poursuivant sans cesse.

En outre, — nouvelle idée fixe, — Remy savait aussi que Jacques avait servi de témoin à son père dans son duel contre le vicomte, que Jacques avait rapporté au château le corps du baron, qu'il ne l'avait pas quitté, qu'il était resté le dernier auprès de lui, lorsque, avant de rendre l'âme, M. de Montbrun avait éloigné tout le monde, excepté sa femme.

Donc Jacques devait avoir reçu les confidences de son maître, donc il devait connaître les véritables causes de ce duel incompréhensible.

Pourtant, malgré les plus vives instances, Remy n'avait jamais pu obtenir que Jacques les lui révélât. Le colosse avait imperturbablement soutenu qu'il les ignorait, et que c'était précisément afin de ne les dire à personne que le feu baron l'avait choisi pour témoin.

Le mystère qui recouvrait cette mort devait-il donc demeurer éternellement impénétrable ?

Toutes ces improbabilités, toutes ces impossibilités, surexcitaient Remy bien plus que ne l'aurait fait, pensait-il, la découverte de la vérité. Voilà pourquoi il brûlait de se rencontrer face à face avec M. d'Espayrac, dût-il un instant mettre un frein à sa colère pour lui arracher une explication satisfaisante.

Mais où le retrouver, ce d'Espayrac qui, depuis leur première rencontre, semblait fuir devant Remy à mesure que celui-ci se rapprochait ?

Le baron ne se doutait pas que la prudence de M. de Montmorency avait une seconde fois calculé et conjuré le danger d'une rencontre entre les deux gentilhommes. Il ignorait qu'au moment où il arrivait à Toulouse avec l'espoir d'y rejoindre le vicomte, le vicomte, sur un ordre du maréchal, quittait Toulouse pour se rendre auprès de Gaston.

Il est vrai que Gaston avançait toujours et que, d'un moment à l'autre, Remy et le vicomte allaient se retrouver infailliblement en présence.

« Le corps d'armée de son Altesse se composait principalement de quatre à cinq mille chevaux allemands, liégeois ou napolitains, et d'environ douze cents gendarmes ou chevau-légers français. L'infanterie était un ramassis de mendiants, de voleurs, de forçats, rebut de l'armée espagnole. Toutes ces forces réunies n'excédaient pas huit mille hommes.

» Mais si ce nombre de combattants était faible, en raison des efforts qu'avaient faits pour le former le duc de Lorraine, l'infante souveraine du Brahant, la reine-mère et Monsieur, on espérait que le roi d'Espagne remplirait la promesse qu'il avait faite d'envoyer en Languedoc un corps de troupes, dès que les insurgés seraient entrés dans cette province [1]. »

Quant au duc de Montmorency, il n'était pas encore entré ouvertement dans la conjuration, malgré les pressantes sollicitations dont il avait été l'objet.

Tout l'y poussait presque fatalement : le despotisme du cardinal, l'abandon dans lequel était laissée la reine, l'exil où gémissait Marie de Médicis.

Aux yeux d'un gentilhomme tel que M. de Montmorency, cette politique tortueuse, qui se couronnait par l'avilissement des membres de la famille royale, était une félonie indigne. Il ne pouvait pas désapprendre d'un jour à l'autre le respect enraciné depuis des siècles dans sa famille pour tout ce qui touchait à la couronne de France. Quiconque, de près ou de loin, attentait à la royauté, était un traître à ses yeux.

Richelieu l'avait osé. Et non seulement il s'attaquait à ces augustes et inviolables personnages, mais il menaçait l'aristocratie, bien plus jalouse encore de ses prérogatives que de celles de la royauté. Or nul ne personnifiait mieux la noblesse d'alors que cette race opulente et fière des Montmorency, qui dédaignait, comme les Rohan, de faire établir sa généalogie, tant les illustra-

1. *Chronique de l'Œil-de-Bœuf*, t. II, p. 11.

tions succédaient chez elle aux illustrations dans l'histoire de France.

De son côté, la maréchale, princesse liée aux seigneurs des Ursins, et parente de la reine-mère, attisait de tous ses poumons le feu qui couvait sourdement dans le cœur de son époux. Sans avoir sur lui une influence décisive, elle pesait d'un certain poids dans la balance, en raison de l'estime sincère que le duc avait conçue pour elle.

Enfin M. de Montmorency avait un motif bien plus déterminant encore, quoiqu'il fût inavoué, de se joindre aux ennemis du cardinal ; c'était son amour pour la reine. Il n'ignorait rien des souffrances qu'endurait Anne d'Autriche, des persécutions quotidiennes auxquelles elle était en butte, des calomnies que le vindicatif Richelieu inventait pour la perdre dans l'esprit du roi. C'étaient autant de blessures dont saignait son propre cœur, et cela seul aurait peut-être suffi à lui faire embrasser le parti des rebelles.

Gaston y comptait bien un peu. L'amour du duc pour Anne d'Autriche n'était un secret pour aucun de ceux à qui l'amitié ou la naissance permettaient de franchir le cercle étroit de l'intimité royale.

Peut-être même était-ce pour contraindre le maréchal à se prononcer plus tôt que Monsieur continuait toujours à s'avancer. Cependant aucune de ses espérances ne s'était encore réalisée.

Il avait franchi la Bourgogne et une partie du Bourdonnais sans avoir rencontré un seul escadron; aucune ville, aucune bourgade n'avait encore pris parti pour l'insurrection. Il avait traversé les deux tiers du royaume, et se trouvait en Auvergne, sans qu'un seul gentilhomme fût venu se ranger sous sa bannière.

Loin de grossir, son armée diminuait de jour en jour, décimée par les paysans, qu'elle pillait sans merci. Elle demandait de l'argent au duc d'Elbeuf, qui ne lui donnait que des promesses. La désertion se mettait dans ses rangs et menaçait de la réduire à néant.

En vain, M. de Montmorency, que Gaston avait fait prévenir, lui reprochait de s'être trop hâté; lui déclarait qu'il n'était pas en mesure de réunir les subsides nécessaires, ni les troupes dont il avait besoin; l'imprévoyant Gaston continuait sa marche, enivré de succès, plus fier qu'étonné de l'immobilité que conservait le cardinal, persuadé que l'armée royale fuyait devant lui.

Voilà où en étaient les événements lorsque Remy arriva à Toulouse, et fit parvenir au maréchal la lettre que Camille lui avait remise.

On se souvient de l'impression que les larmes et le désespoir de la reine avaient produite sur la pauvre enfant. Elle s'était faite l'interprète fidèle de ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle avait entendu.

Remy ne le savait pas. Il ne croyait pas que le billet de la meunière pût avoir la moindre influence sur la décision que devait prendre le maréchal.

D'ailleurs il était écrit qu'en cette occasion toutes les fatalités se coaliseraient pour précipiter M. de Montmorency dans l'abîme sur le bord duquel il était penché.

Le roman, nous l'avons dit, va rechercher jusqu'aux plus petites causes des plus grands effets. Et le roman a raison, puisque, si le cheval de Remy ne s'était pas abattu sur la route, M. de Montmorency était peut-être sauvé.

En effet, si les événements avaient suivi leur cours, avant de remettre la lettre dont il était porteur, Remy n'aurait certainement pas manqué de remplir la mission que lui avait confiée Richelieu. Or les offres étaient séduisantes. Si elles ne remplissaient pas le cœur, elles chatouillaient délicieusement la vanité.

Malheureusement, Remy était forcé d'attendre au lendemain. Le lendemain... il serait trop tard.

VI

DANS LEQUEL SE CONTINUE L'HISTOIRE DE PIERRE LANOUX.

On se figure aisément à quels tiraillements le duc de Montmorency était en proie. Poussé par son propre instinct, pressé par sa femme, plus encore par le frère du roi, il était déjà sur le point de céder.

Qu'on juge de la révolution que produisit en lui la lettre de Camille, prenant, pour ainsi dire, la plume au nom de la reine !

S'adresser au maréchal pour lui exposer ses griefs, en pareil moment, c'était approcher une mèche enflammée d'un tonneau de poudre.

Le résultat ne se fit pas attendre. Après avoir achevé cette lecture, le duc bondit de son siège. Ses yeux étincelaient, ses lèvres frémissaient, son corps entier tressaillait à l'idée de cette majesté qu'abaissait et que martyrisait un méchant évêque, tiré de l'obscurité par un caprice de la reine-mère.

— Ah ! le misérable ! s'écria-t-il, en parcourant à grands pas sa large chambre. Comment ! il ose !... Qu'il soit donc fait selon sa volonté ! Ah ! je jure de les lui faire payer cher, ces larmes augustes qu'il fait couler sans merci ! Je jure de le réduire à ce point, qu'il devienne à son tour un objet de pitié, en même temps qu'un exemple terrible pour ceux qui tenteraient désormais d'attenter à la majesté royale, de s'attaquer à la noblesse ! Je jure...

La colère et l'indignation l'étouffaient. Il tordait de rage sa moustache inoffensive ; il arpentait fiévreusement l'étroit espace dans lequel il était enfermé, sa voix tremblait ; des éclairs jaillissaient de ses prunelles dilatées.

Il frappa sur un timbre avec tant de violence qu'il le brisa.

— Qu'on aille chercher le comte de Moret ! ordonna-t-il à son valet de chambre.

Alors, il vint se placer devant un large bureau, sur lequel étaient épars de nombreux papiers. Il saisit la plume avec une sorte de crispation nerveuse, et traça plusieurs ordres d'une main convulsive.

De temps à autre, il interrompait cette correspondance saccadée par des interjections, par des lambeaux de phrases tronquées, par des gestes menaçants.

— La réduire à pleurer, à se plaindre... elle, si belle, si bonne !... Elle, que moi, un Montmorency, je voudrais servir à deux genoux !... Elle, le portrait frappant de ce premier, de cet unique amour... elle, qui perpétuait si délicieusement dans mon cœur ce cher souvenir que, par moments, je me figurais la revoir encore, me souriant, m'accueillant, m'aimant... comme autrefois... Oh ! Je la vengerai !... Oui, sur mon âme ! s'effondre le ciel, s'engloutisse la terre, pourvu que je châtie ce prêtre impudent !...

Tout en prononçant ces paroles sans suite, il laissait courir sur le papier sa main agitée. Enfin, il glissa sous enveloppe les quatre lettres qu'il venait d'écrire et y apposa son cachet.

Il frappa de nouveau sur le timbre que son valet de chambre avait remplacé.

— Fais venir un de mes officiers, dit-il.

Cinq minutes après parut un jeune capitaine.

— Ah ! c'est vous, M. de Lerdois, fit le duc. Tenez : cette lettre au comte de La Feuillade, cette autre au baron de Cangi, celle-ci à M. de Villeneuve et la dernière au marquis de La Forêt. Allez, hâtez-vous !

— Est-ce que nous allons engager l'action, monseigneur ? demanda le jeune officier.

— Oui, monsieur, et je vous y réserve une belle place, répondit le maréchal.

— Je ne sollicite que l'honneur de mourir à vos côtés, monsieur le duc, fit M. de Lerdois avec feu.

Le malheureux jeune homme ne croyait pas dire si vrai, quand il prononça ces funestes paroles. Il se retira, plein d'espoir, rêvant une destinée glorieuse... Pauvre capitaine !

Enfin, arriva le comte de Moret.

Antoine de Bourbon, comte de Moret, était fils naturel de Henri IV et de Jacqueline du Breuil, comtesse de Moret. Né en 1606, il avait été, l'année suivante, déclaré prince légitime, et avait été successivement investi des abbayes de Savigny, de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Victor de Marseille.

Dévoué à sa famille, il s'était déclaré depuis longtemps contre Richelieu, en faveur de la reine-mère et de Gaston, son frère naturel. Au physique, il était le portrait frappant du Béarnais, dont il possédait également le courage et l'esprit chevaleresque.

— Eh bien ! comte, où en sommes-nous ? interrogea brusquement le maréchal.

— Mais, monsieur le duc, nos affaires sont en assez bon chemin, répliqua le comte. Nous avons déjà plus de cinq cents gentilshommes qui n'attendent qu'un mot de vous pour aller de l'avant. Malheureusement, je ne vous le cache pas, ils commencent à murmurer; ils trouvent que vous perdez un temps précieux, que vous laissez s'avancer les troupes royales sans rien tenter pour les arrêter.

— Et son Altesse ? interrompit le maréchal avec impatience.

— Son Altesse doit arriver dans deux ou trois jours à Lodève, qui est la première ville de votre gouvernement.

— Monsieur le comte, fit le duc d'une voix grave, si j'ai tant tardé jusqu'ici à prendre l'offensive, c'est que nous n'avons pas d'armée. Cinq cents gentilshommes ne constituent pas une force suffisante pour entrer en campagne. Cependant, comme le bruit de ces murmures est venu à mes oreilles, comme je ne veux pas être accusé de tiédeur, je n'hésite plus.

Si peu de chances de succès que présente à mes yeux

une campagne entreprise dans de telles conditions, je m'y résigne, et, ce parti une fois pris, je vous prie de croire que je ne ménagerai ni mon temps, ni ma personne.

— Je le sais, fit le comte. Alors, quels ordres faut-il donner ?

— Mes ordres sont déjà partis, monsieur le comte. Nous allons tenter le siège de Beaucaire, dont il est indispensable de nous faire une place d'armes.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement le comte.

— Il ne s'agit plus que de se mettre en route, de manière à rencontrer vers Pézenas l'armée de Son Altesse, continua le maréchal.

— Et ce sera... quand ?

— Demain, monsieur le comte.

— Ventre-saint-gris ! monsieur le duc, je vous remercie de m'avoir choisi pour annoncer à nos amis cette excellente nouvelle. Est-ce tout ce que vous aviez à me dire ?

— N'est-ce donc point assez ? fit le maréchal.

— Sans doute, répondit le comte, mais j'éprouve tant de plaisir à vous l'entendre répéter, que j'en ai le cœur et l'esprit tout ensoleillés.

— Allez donc, monsieur le comte, et puissent tous ceux qui nous seconderont en cette circonstance, être animés du même zèle et soutenus par le même espoir !

A ces mots, il le congédia d'un air attristé.

C'est qu'en effet, le maréchal de Montmorency avait trop l'expérience de la guerre pour fonder grande confiance sur une entreprise tentée dans de pareilles conditions.

Il n'ignorait rien de ce qui se passait. Il savait que Richelieu ne s'endormait pas dans une stérile oisiveté.

La réunion des troupes royales s'opérait lentement, mais constituait déjà une force imposante. Le maréchal de La Force s'avançait vers le Haut-Languedoc avec dix mille hommes d'infanterie et quinze cents cavaliers. Le maréchal de Schomberg disposait d'une infanterie moins

redoutable, mais sa cavelerie, plus nombreuse, marchait au-devant de Monsieur.

A ces deux corps d'armée, les rebelles n'avaient à opposer qu'une douzaine de mille hommes mal armés, mal équipés, indisciplinés surtout, et enfin, très irrégulièrement payés.

Aussi, le duc ne se faisait pas illusion. Tout en cédant au torrent qui l'entraînait, à la fatalité qui le poussait à sa perte, il ne nourrissait même pas l'espérance secrète que le mouvement qu'il dirigeait réussît, à moins d'un de ces miracles imprévus qui décident parfois du sort des batailles.

Ce fut au milieu de ces préoccupations terribles qu'il passa la nuit.

Le lendemain matin, la première personne que lui annonça son valet de chambre fut le baron de Montbrun.

Remy, malgré une longue nuit de soins et de repos, boîtait encore légèrement quand il se présenta.

Le maréchal courut au-devant de lui avec une véritable effusion.

— Eh bien! qu'avez-vous donc, mon jeune ami? demanda-t-il.

— Rien, monseigneur, répondit Remy, un cheval qui a maladroitement crevé hier entre mes jambes, au moment où j'entrais à Toulouse.

— Et vous vous êtes blessé en tombant?

— Une simple contusion au genou; mais, comme je n'ai pu recevoir des soins immédiats, il en était résulté une assez vive douleur et une enflure qui ont presque disparu ce matin.

— Tant mieux! fit le duc.

— Je l'espère, monseigneur, quoique j'aie été bien désolé de ce contre-temps...

— Vraiment! Pourquoi?

— Si désolé que, si je l'avais osé, je vous aurais prié de venir chez moi hier soir en vous faisant remettre cette lettre de Camille.

— Y avait-il donc urgence ?

— Vous allez en juger, monseigneur, répondit Remy. Je suis parti d'ici en étourdi, j'y reviens presque en ambassadeur,

— De qui ? De la reine ? demanda précipitamment le maréchal.

— Non pas tant de Sa Majesté que du cardinal, monseigneur.

— Du cardinal ! s'écria le duc étonné.

— Oui, monsieur le maréchal.

Remy, à ces mots, lui répéta presque mot pour mot les paroles que le premier ministre avait prononcées, et lui soumit les brillantes propositions dont il était porteur.

M. de Montmorency en fut légèrement troublé. Son visage se couvrit d'une pâleur visible.

Remy s'en aperçut.

— Eh quoi ! monseigneur, fit-il, est-ce qu'il serait trop tard ?

— Il est vrai, répondit le maréchal, que je ne m'attendais pas de la part de Richelieu à de telles preuves d'une tardive reconnaissance. Ni vous non plus, je gage ?

— J'en conviens, avoua Remy.

— C'est que vous êtes trop jeune encore pour apprécier comme elle le mérite la politique du cardinal, mon ami. Je parie même que les offres dont il vous a chargé pour moi vous ont paru avantageuses.

— Je ne m'en cache pas, dit le baron.

— Eh bien ! savez-vous ce qu'elles signifient ?

— Pas encore.

— Elles équivalent à ceci : « Je vous abandonne ces hochets pour satisfaire votre vanité ; mais je vous confine dans votre gouvernement, comme au fond d'un exil, afin que vous n'usiez pas de votre influence sur certaine personne que j'aspire à dominer, et dont votre présence ou vos conseils pourraient m'aliéner les bonnes grâces. »

— Ah ! fit Remy interdit. Et cette personne... c'est...

— Je puis parler devant vous à cœur ouvert, mon cher baron, puisque vous êtes la discrétion incarnée. D'ailleurs, vous avez surpris un secret qui vous a initié en quelque sorte au mobile de toutes mes actions. J'aime la reine, vous le savez.

Remy demeura confus en présence de cet aveu et se détourna avec embarras.

Le maréchal se méprit à ce mouvement.

— Oh ! ne vous indignez pas, dit-il. Il n'y a dans cet amour rien qui puisse offenser la princesse, ma femme, ni celle qui en est l'objet. Cet amour n'a rien de terrestre et n'aspire à aucun lien charnel. C'est un culte, une adoration, un souvenir. Je ne puis pas vous expliquer autrement ma pensée, ni vous en donner une idée plus exacte, qu'en vous disant que la figure de Sa Majesté, ses cheveux, sa taille, ses allures, sont l'image exacte d'une personne que j'aimais jadis, avant de me marier, de toutes les forces de mon âme. Quand je me suis retrouvé, après l'avoir perdue, en face de la reine, il m'a semblé que Dieu me la rendait, que c'était son portrait vivant qu'il me représentait.

— Cette personne est donc morte ? interrogea le baron.

— Il y a plus de seize ans, oui, mon ami, gémit M. de Montmorency. Cet amour que je croyais n'avoir trahi par aucune imprudence, le cardinal l'a découvert, et, comme il a eu l'audace de former sur la reine certains projets que je n'osais pas même concevoir, je ne suis pas seulement pour lui un ennemi, je suis un rival. Comprenez-vous, à présent ?

— Je commence, fit Remy.

— Ce grade de connétable, cette restitution d'une somme dont il m'a dépouillé contre toutes les lois de l'équité, sont autant de ruses fallacieuses à l'aide desquelles il espère dorer les barreaux de ma prison, car si j'accepte, mon gouvernement de Languedoc, dont je ne pourrai sortir sans son autorisation, devient pour moi une vaste prison.

Le piège est habile, mais il est grossier. Débarrassé à tout jamais de ma présence, le cardinal, à partir de ce moment, peut tout oser, tout entreprendre contre la malheureuse Anne d'Autriche. Déjà il a fait autour d'elle un vide effrayant. Et vous voulez que je la livre sans défense à l'impudente avidité de ce prélat impur ! Et vous voulez que j'enchaîne à jamais ma liberté ! Non, cela n'est pas possible, mon cher baron. Vous doutez ? Tenez : lisez cette lettre. C'est Camille qui l'a écrite. Vous n'accuserez pas l'innocence d'avoir forgé de si hideux mensonges !

En même temps, le maréchal tendit à Remy cette lettre qu'il avait arrosée de ses larmes, qui avait décidé de son sort.

Remy la parcourut et laissa tomber son bras d'un geste découragé.

— Cette fois, je comprends, murmura-t-il.

— Mais parlez, parlez vous-même, reprit le maréchal. D'après ce que vous venez de me dire, il semblerait que vous ayez vu la reine. Savait-elle que vous veniez auprès de moi ?

— Je le lui avais appris.

— Lui avez-vous fait part des propositions que me soumettait le cardinal ?

— J'y étais autorisé par lui, je l'ai fait.

— Eh bien ! Qu'a-t-elle dit ?

— Rien, monseigneur. Elle n'a voulu par aucun conseil influencer votre détermination.

— Pourtant, cette lettre qu'elle m'a fait adresser par Camille...

— Est, je le sais par la fille de Barthez, le résultat d'une conversation que Sa majesté avait eue avec la meunière avant de m'avoir reçu.

— Ainsi votre visite à la reine est l'acte qui a immédiatement précédé votre départ ?

— Immédiatement, oui, monsieur le duc.

— Et c'est par conséquent celui qui doit ou qui devrait me dicter en dernier ressort la conduite que je vais tenir ?

— C'est mon avis, répondit Remy.

Le maréchal demeura quelques instants rêveur, puis un sourire amer erra sur ses lèvres.

— Ainsi, reprit-il, Sa Majesté a pensé comme vous que les offres du cardinal étaient acceptables ?

— C'est probable, mais réfléchissez bien, monseigneur ! Il y a peut-être dans le silence d'Anne d'Autriche autre chose que ce que vous voulez y voir. Pour ma part, je ne la crois ni si indifférente ni si dédaigneuse que vous paraissez le supposer.

— Que croyez-vous donc ? demanda vivement le maréchal.

— Je m'imagine qu'animée envers vous d'une amitié sincère, elle tremblait qu'un geste, une parole d'elle ne vous engageassent à la légère dans une entreprise dont l'issue peut vous être fatale. Rien n'est plus en contradiction avec soi-même que la femme, vous ne l'ignorez pas, monseigneur. Il est donc possible, il est même presque certain pour moi que, tout en désirant que vous preniez fait et cause pour elle, la reine ne soit pas fâchée de vous laisser un moyen honorable de sortir des embarras où vous plongerait la rébellion, d'échapper aux dangers terribles qui résulteraient pour vous de la défaite.

— Oui, fit le maréchal pensif, c'est possible. Alors, que son secret désir soit exaucé. Dès aujourd'hui, j'arbore ostensiblement l'étendard de la révolte. Que Dieu prononce entre le cardinal et moi!

A ces mots, il se leva en proie à une grande agitation.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, dit Remy. Il ne me reste plus alors qu'à vous répéter fidèlement les paroles que Sa Majesté a prononcées au moment où je prenais congé d'elle.

— Ah ! qu'a-t-elle dit encore ? interrogea le duc, dont le cœur se reprit à espérer.

— Quoi qu'il arrive, a-t-elle recommandé, rappelez-lui qu'il a toujours entre les mains ce portrait qu'il avait promis de me rendre, et dites-lui bien qu'il prenne garde !

— Oui, murmura le maréchal à demi-voix. Ce seul souvenir me reste... du présent... du passé même...

Remy ne troubla par aucun mot, par aucun signe, la préoccupation de M. de Montmorency. Evidemment les paroles qu'il venait de prononcer faisaient allusion non seulement à la reine, mais encore à cette femme, tant aimée jadis, qu'il en adorait la ressemblance en la personne d'Anne d'Autriche. Quelle pouvait être cette femme ?

Le duc ne lui laissa pas le temps de s'appesantir sur cette pensée. Par un violent effort de volonté, il venait de recouvrer tout son sang-froid.

— Est-ce tout ce que vous aviez à m'apprendre, M. de Montbrun ? demanda-t-il.

— A ce sujet, oui, monseigneur, répondit Remy ; mais si vous aviez à me consacrer quelques-uns de vos précieux instants, je désirerais vous présenter une requête. Elle n'a pas grande importance à vos yeux, et elle en a une énorme pour moi.

— De quoi s'agit-il donc ? fit le maréchal.

— De la meunière de Moulin-Galant.

— De Camille ! s'écria le duc avec vivacité.

— Oui, monseigneur.

— Je vous écoute, dit M. de Montmorency dont les sourcils se froncèrent subitement.

Remy fut frappé de la transformation subite qui se produisit dans la physionomie et dans l'attitude du maréchal. Son regard était devenu sombre, inquiet, presque défiant. Il s'était assis tout à coup et considérait le jeune cavalier avec une attention mêlée d'étonnement.

— Excusez-moi, monseigneur, balbutia Remy, je ne m'attendais pas à ce que ce sujet de conversation vous intéressât si fort.

Comme s'il s'était trahi involontairement, le maréchal affecta sur-le-champ une indifférence dont son interlocuteur ne fut pas dupe.

— N'est-ce pas tout naturel ? répondit-il. Ne savez-vous pas que Camille est ma filleule ?

— Je l'ignorais il y a quelques jours, monseigneur, mais Barthez me l'a appris.

— Vous avez donc vu Barthez ?

— En revenant de Paris, oui, monseigneur ; et c'est lui qui m'a dit de m'adresser à vous.

— De vous adresser à moi ! répéta le maréchal surpris.

— Oui, monsieur le duc.

Remy hésita quelques secondes. Mais il n'était pas de ceux qui reculent devant les difficultés d'une situation.

— Monseigneur, répondit-il avec franchise, je vous ai trompé.

— Comment ! se récria M. de Montmorency.

— Lorsque je prétextais à Paris d'une affaire urgente pour obtenir de vous un congé, je mentais, continua Remy. Et, comme mentir répugne à ma loyauté, je m'en accuse humblement.

— Qu'alliez-vous donc faire à Paris ? demanda le maréchal d'un ton sévère.

— Je voulais revoir celle que j'aime, monseigneur.

— Et celle que vous aimez, c'est...

— C'est Camille, monseigneur.

— En effet, monsieur, fit le duc visiblement ému, vous aviez raison de vous accuser. Le rôle que vous avez joué est indigne d'un gentilhomme. Abuser de la candeur, de l'innocence, de l'obscurité d'une pauvre meunière.....

— Oh ! pardon, monseigneur, se défendit Remy en souriant, je n'ai abusé de rien, j'ai usé, voilà tout. Du reste, j'ai si bien reconnu mes torts, que j'ai résolu de les réparer.

— Et de quelle façon ? interrogea le maréchal en clignant des yeux.

— Vous allez le savoir, monsieur le duc. Vous n'ignorez pas, puisque vous étiez au moulin le jour où j'ai accompli ma bruyante escapade, comment je vis Camille pour la première fois. Tout me surprit en elle : sa beauté, sa grâce, sa distinction, sa voix, son talent de cantatrice.

Tant de trésors chez une meunière ! avouez, monseigneur, que si vous aviez eu vingt-trois ans, comme moi, cela vous aurait intrigué.

— Peut-être ! accorda le maréchal avec plus d'indulgence.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Remy, je partis le lendemain matin, sans grand espoir de revoir jamais celle qui avait provoqué si opinément mon admiration. Vous n'ignorez pas davantage comment, trois jours plus tard, la fille de Barthez était appelée à la cour, et s'installait chez mademoiselle de Pressac.

— Oui, fit le duc dont le front se couvrait d'un nuage. Passons.

— Or, reprit Remy, le hasard voulut que la vicomtesse, originaire de Narbonne, fût une des plus intimes amies de mon père et de ma mère. Elle m'ouvrit donc à deux battants les portes de son hôtel et me fournit tout naturellement l'occasion d'y revoir Camille. Ce n'était pas fait pour atténuer l'admiration que je ressentais pour elle. Aussi, sans que je m'en aperçusse, sans que j'eusse par conséquent prévu ou recherché ce qui arriva, il en résulta que cette admiration se métamorphosa en amour.

Et, il faut bien le croire, monseigneur, mes yeux furent singulièrement éloquents, puisque, le jour où je quittai Paris, sans avoir jamais risqué un aveu, sans avoir prononcé un mot qui pût alarmer l'innocence de cette enfant ou la surveillance de la vicomtesse, je tombai aux pieds de Camille, qui ne songea pas à s'en défendre, et nous échangeâmes le serment de nous aimer toujours.

— Quoi ! fit le maréchal d'une voix altérée, Camille elle-même...

— Oh ! monseigneur, interrompit Remy, il ne faut pas nous en vouloir, car, je vous le jure, il nous serait bien difficile à l'un et à l'autre de nous expliquer comment s'accomplit ce miracle. Mais vous comprenez à présent combien me paraissait longue et cruelle la séparation forcée que les événements avaient amenée entre nous. Voilà

pourquoi, bravant la haine du cardinal, je voulus retourner auprès d'elle. Je me figurais, grâce à la défroque de mendiant dont je m'étais affublé, passer inaperçu à tous les yeux, excepté aux siens. Elle m'avait reconnu, en effet, sous mes haillons; elle venait à moi, lorsque l'infernal Laffeymas, instruit par je ne sais quel démon familier de ma présence à Paris, me fit arrêter par une vingtaine de sbires et me conduisit chez le cardinal.

Je me crus perdu sans ressources. Camille le crut aussi car, aidé par le chevalier Sylvain, autorisée par mademoiselle de Pressac, elle osa faire intervenir en ma faveur la reine et le roi lui-même, qui daignèrent se rendre jusque chez Richelieu, et réclamer mon élargissement.

Je ne saurais vous dire si l'habile ministre avait calculé que mon arrestation allait mettre en émoi tant d'illustres personnages, mais la vérité est que j'étais déjà libre et chargé pour vous des propositions que je vous ai transmises, quand Leurs Majestés se présentèrent chez le cardinal.

Moi-même je ne me fiais qu'à moitié à la générosité surprenante de Richelieu. J'avais tort, monseigneur. Il était de bonne foi, puisque me voilà de retour auprès de vous. Seulement, à quel prix étais-je libre! Camille s'était compromise pour me sauver.

— Est-il possible! s'écria le maréchal en joignant les mains; Camille a fait cela?

Il y avait plus de douloureux étonnement que de colère dans la manière dont il prononça ces quelques mots.

— Oui, monseigneur, fit Remy. Et c'est précisément ce qu'elle a fait qui m'a tracé la conduite que je devais tenir à mon tour.

Mademoiselle de Pressac était responsable de Camille aux yeux de Barthez. Il devenait impossible de rien cacher à son père. Je le sentais si bien, que je ne voulus laisser à personne autre que moi le soin de l'informer de ce qui s'était passé.

La vicomtesse fut de cet avis. Le soir même, nous

partions pour la terre de Grandpré, et, le lendemain matin, nous reconduisions sa fille chez le meunier. Là mademoiselle de Pressac lui confessa toute la vérité, et, devant moi, voulut bien demander en mon nom la main de Camille.

— Et que répondit François ? demanda le duc.

— Qui, François ? fit Remy qui tressaillit.

— Barthez, si vous aimez mieux.

— Comment ! s'écria le jeune cavalier, Barthez se nomme donc François ?

— Sans doute.

— Et il a été meunier toute sa vie ?

— Certainement.

— Vous en êtes sûr, monseigneur ?

— Voilà près de vingt ans que je le connais, répondit le duc.

— Alors il habitait le Midi quand vous l'avez connu ?

— C'est vrai.

— Êtes-vous bien certain qu'il se nommait Barthez à cette époque ? interrogea Remy.

— Quelle singulière question ! fit le maréchal avec un sourire forcé.

— C'est qu'on a vu quelquefois des individus changer de nom en même temps qu'ils changeaient de pays...

— Et pourquoi supposez-vous que Barthez ait changé de nom ?

— Parce que l'on m'a conté hier soir l'histoire d'un certain Fabre, qui était meunier, comme lui, qui se nommait François, comme lui, et qui habitait à Mackens, près de Carcassonne, un moulin...

M. de Montmorency devint légèrement pâle. Le sourire contraint qui grimaçait sur ses lèvres disparut aussitôt.

— Bon ! dit-il pourtant. Qu'a de commun l'histoire qu'on vous a contée avec Camille ?

— C'est que justement, monseigneur, dans cette histoire, qui se passait il y a seize ans, se trouve une en-

fant du nom de Camille, qui avait un an à cette époque, et qui aurait par conséquent aujourd'hui le même âge que la fille de Barthez...

M. de Montmorency se leva brusquement et frappa du pied avec impatience.

— Et je m'expliquerais mieux alors, poursuivit le baron, l'embarras qu'a montré Barthez, les impossibilités, les mauvaises raisons qu'il a alléguées pour ne pas répondre catégoriquement à la demande que je lui adressais.

— Pourquoi ? demanda le duc avec humeur.

— Parce que Camille ne serait pas sa fille, répondit nettement Remy.

M. de Montmorency laissa percer une impatience de plus en plus accentuée. Il se mit à parcourir à grands pas la chambre dans laquelle avait été introduit Remy.

Celui-ci l'examinait à son tour avec une surprise mêlée de défiance. Ce nom de François, que le maréchal avait prononcé, venait subitement de rappeler au jeune cavalier l'histoire que Pierre Lanoux lui avait racontée la veille. Avait-il donc deviné juste ? Barthez n'était-il autre que François Fabre ? Camille était-elle la fille de cette victime dont on lui avait détaillé la mort navrante, et de ce M. Dubois qu'en partant le meunier avait salué du titre de monseigneur ? Mais alors, ce seigneur, quel était-il ?

Toutes ces interprétations, toutes ces questions se succédaient dans l'esprit de Remy avec cette rapidité que la pensée seule possède. Quand il en arriva à se poser cette question : Quel peut être ce seigneur ? il leva les yeux sur le duc, dont il avait remarqué la pâleur, le trouble, l'agitation.

Le maréchal n'était-il pas le parrain de Camille ? Ne couvrait-il pas Barthez de sa protection depuis des années ? N'était-ce pas à lui enfin que le meunier, à bout d'arguments, avait adressé Remy ?

Tout semblait confirmer les soupçons que Remy venait de concevoir en un instant ; tout, jusqu'à l'amour

que M. de Montmorency avait éprouvé jadis pour cette inconnue, dont Anne d'Autriche était la vivante image !

Toutes ces pensées avaient traversé l'esprit de Remy en dix fois moins de temps qu'il n'en faut pour les traduire.

Le maréchal jeta sur lui un regard oblique. Devina-t-il ce qui se passait dans la tête du jeune cavalier ? Voulut-il couper court à toute espèce de suppositions ? Peut-être, car il s'arrêta brusqnement.

— Prenez garde ! monsieur le baron, dit-il. La première histoire venue que l'on vous conte, une simple ressemblance de noms, ne vous donnent pas le droit de mettre en doute l'honorabilité d'un homme auquel vous n'avez rien à reprocher, et dont je me porte garant.

— Aussi, interrompit Remy, je ne suspecte en rien son honorabilité.

— Pardon, monsieur le baron, puisque vous l'accusez d'avoir menti à tout le monde, à moi aussi bien qu'à vous, en usurpant un nom qui ne lui appartient pas.

— Mais, monseigneur, cela se voit tous les jours, et cela ne porte aucune atteinte à l'honneur de celui qui le fait, s'il ne cherche pas à dissimuler un passé dont il aurait à rougir. Nous en avons sous les yeux un exemple frappant dans la personne du chevalier Sylvain. Le connaissez-vous ?

— Il faudrait n'avoir jamais mis le pied à la cour pour ne pas le connaître.

— Et croyez-vous, monseigneur, que ce nom de chevalier Sylvain soit le nom véritable de ce personnage ?

— Assurément, non.

— Pourtant, monseigneur, considérez-vous le chevalier comme un gentilhomme accompli ?

— En tous points, cela est vrai, monsieur le baron, répondit M. de Montmorency. Je lui rends d'autant plus volontiers cette justice qu'il est un de nos plus dangereux, mais de nos plus loyaux ennemis. Qu'est-ce que

cela prouve ? que le chevalier est une exception ? Je suis de votre avis, mais l'exception confirme la règle.

D'ailleurs, dans le cas qui nous occupe, il ne s'agit ni d'un gentilhomme ni d'un personnage ayant la moindre notoriété ; il s'agit d'un honnête homme, d'un brave meunier, d'un bon père de famille, qui s'est enrichi en travaillant, et qui a fait donner à sa fille une éducation proportionnée à sa fortune. Il ne faut pas, parce que cette enfant est belle, gracieuse, distinguée, selon vos propres expressions, vous mettre la cervelle à l'envers pour découvrir en elle autre chose que ce qui est, pour en faire l'héroïne de je ne sais quelles aventures mystérieuses et qui n'ont pas le sens commun. Laissez cela aux imaginations de femmes et d'enfants, toujours éprises du merveilleux, et revenez avec moi au positivisme de la vie réelle. Vous prétendez que Barthez ne vous a donné que de mauvaises raisons. Que vous a-t-il dit ? Parlez : je vous écoute.

— Après avoir déclaré qu'il s'estimait très flatté de ma recherche, répondit Remy, il a prétendu que Camille était trop jeune, que l'inégalité de notre naissance, de notre condition, était à ses yeux le plus grand obstacle à notre union.

— Eh bien ! fit le maréchal, cela n'est-il pas souverainement juste et prévoyant ? Camille n'est-elle pas bien jeune, en effet ? Un père ne peut-il pas craindre que l'obscurité dont vous auriez tiré sa fille ne se dresse un jour entre elle et vous, lorsque le désenchantement aura succédé aux ivresses des premiers jours ?

— Non, monseigneur, car Camille est femme autant que je suis homme, car, en lui donnant l'éducation qu'elle a reçue, le riche meunier n'a pas pu nourrir sérieusement le projet de marier Camille à un homme de son rang. Ou, si telle est réellement son intention, bien loin d'avoir été aussi sage que vous voulez bien le dire, il s'est montré témérairement imprudent, en développant chez sa fille des goûts qui ne sont pas en

harmonie avec la position qu'il lui réservait dans l'avenir.

— Et qui vous dit que Camille ait les goûts que vous lui supposez ? riposta le duc. Elle vous aime, dites-vous ? Qu'en savez-vous ? Qu'en sait-elle elle-même ? Ne voilà-t-il pas de belles autorités que celles d'un homme de vingt-trois ans et d'une jeune fille de dix-sept ans, pour prévaloir contre la volonté d'un père ! Pour ma part, j'approuve pleinement la rude prévoyance de Barthez. Et quant à vous, si vous aimez réellement Camille, vous le lui prouverez par une aveugle soumission à la décision paternelle. Que si votre amour résistait à cette épreuve, s'il survivait au delà des mois, des années même... Barthez est trop juste pour ne pas aviser et pour ne pas assurer, fût-ce malgré lui, l'avenir et le bonheur de son unique enfant.

— Quoi ! s'écria Remy interdit, vous donnez raison au meunier, contre moi, contre mademoiselle de Pressac, qui n'est pourtant pas une enfant !...

— Mademoiselle de Pressac est femme, c'est-à-dire indulgente et bonne. Elle s'est laissé séduire par les avantages que semble lui offrir pour Camille l'honneur d'une telle alliance ; mais, avec la réflexion, elle reviendra sur ce premier mouvement et se rangera comme moi à l'avis de Barthez.

— Ainsi, monseigneur, fit Remy décontenancé, l'espoir que je fondais en vous, le dernier... il faut que j'y renonce !

— Momentanément, oui, mon ami. Je ne saurais contrevenir à la volonté d'un père, quand il s'agit d'un homme pour lequel j'ai quelque estime, et j'ajouterai quelque respect.

Depuis cette dernière partie de l'entretien, les réponses du maréchal, ses protestations, avaient été dites d'un ton sec et péremptoire qui ne lui était pas ordinaire. On sentait qu'il n'y avait rien à répliquer, que les meilleurs arguments s'émousseraient contre la résolution dont il s'était cuirassé.

Remy se leva, mais on devinait que le duc ne l'avait pas convaincu. Évidemment la partialité dont le maréchal avait fait preuve envers Barthez évoquait dans l'esprit du jeune cavalier une arrière-pensée qu'il ne se donna même pas la peine de dissimuler. Il dardait sur le maréchal un regard plus inquisiteur encore qu'incrédule, devant lequel M. de Montmorency baissa les yeux.

— C'est bien, dit Rémy, j'attendrai.

Mais, d'après la façon dont il prononça ces paroles, il était facile de prévoir qu'il n'en resterait pas là, et qu'il éclaircirait les soupçons qui venaient de germer en lui.

Il salua le maréchal avec le même respect qu'il lui avait toujours montré, mais il s'aperçut que celui-ci affectait à son égard plus de réserve et de froideur que de coutume.

Dès qu'il eut quitté le palais, Remy, au lieu de rentrer directement chez lui, s'en alla rêver sur la promenade, aux étrangetés qui s'accumulaient sur ses pas.

Avec ses nouveaux soupçons lui revenaient naturellement à l'esprit tous les anciens doutes qu'avait provoqués en lui la bizarre intimité du grand seigneur avec le meunier. Et plus il y réfléchissait, plus ces hypothèses, vagues et indéfinies tout d'abord, prenaient de consistance à ses yeux,

Si François Barthez, en effet, n'était autre que François Fabre, si sa femme était bien la Marthe d'autrefois, si Camille était la fille de madame Dubois, sauvée des eaux par miracle, comme le Moïse des Hébreux, tout s'expliquait à merveille.

Or tout semblait prouver à Remy qu'il ne se trompait dans aucune de ses conjectures. Comme tout le monde, comme les filles d'honneur de Sa Majesté, comme Anne d'Autriche elle-même, il avait remarqué la lointaine ressemblance qui existait entre Camille et la reine. Aujourd'hui cette ressemblance avait une raison d'être. Camille était la fille de Madame Dubois, de cette femme que M. de Montmorency avait tant aimée, qu'il avait si mal-

heureusement perdue, dont il retrouvait la vivante image sur les traits de la reine. Donc, si Remy ne s'égarait pas, M. Dubois, ce gentilhomme inconnu que Fabre avait appelé monseigneur, n'était autre que le maréchal.

Cela coulait de source. De même alors se comprenait jusqu'à un certain point l'aveuglement systématique avec lequel le duc avait approuvé la conduite du meunier. Le refus de Barthez coupait court à toute explication.

Au contraire, si la demande de Remy avait été agréée, il aurait fallu confesser ce qu'était Camille, remuer un passé enseveli dans l'oubli, révéler une faute, ou plutôt un écart de jeunesse que seize années écoulées paraissaient avoir enveloppé d'un voile impénétrable.

Oui, tout cela était possible, probable même. Mais comment s'en assurer?

Remy sentait bien qu'une certitude ne le mènerait à rien, que nulle preuve ne forcerait Barthez, ni le maréchal, à avouer la vérité, que toute instance à ce sujet nuirait plus à son amour qu'elle ne le servirait. Cependant il voulait en avoir le cœur net.

Il avait Pierre Lanoux sous la main; il résolut de l'interroger à nouveau, et si ces seconds renseignements corroboraient les premiers, de garder sous sa main ce précieux témoin, afin, le cas échéant, de le produire en temps utile.

Il regagna donc son hôtellerie, fit seller son cheval et s'engagea sur la route de Montauban.

Au bout d'un quart d'heure, il aperçut la maisonnette dans laquelle il avait trouvé la veille un asile salutaire, et distingua de loin Pierre Lanoux, qui labourait le jardinet dont elle était entourée.

Remy pressa le pas, fit signe à Aubin de venir prendre la bride de son cheval, mit pied à terre, et s'approcha de Pierre, qui se découvrit avec respect.

— Mon ami, lui dit-il, vous avez dû remarquer que votre histoire d'hier m'a singulièrement intéressé.

— En effet, monseigneur, il m'a semblé...

— Je ne m'en cache pas ; mais j'étais tellement pressé, que je n'ai pas eu le temps de vous adresser quelques questions indispensables. Il est vrai que je ne croyais pas de sitôt avoir besoin de recourir à vous. Donc, répondez-moi, mon bon ami, et croyez surtout que je ne veux faire aucun mauvais usage des renseignements que je viens vous demander.

— Je n'en doute pas, monseigneur.

— Vous connaissiez intimement Francois Fabre, n'est-ce pas ?

— Nécessairement, c'était le maître du moulin.

— Alors, vous pourriez me donner de lui un signalement exact ?

— Rien n'est plus facile, monseigneur. Fabre était alors un garçon de vingt-six ans environ, grand, fort, bien découplé, doué d'un assez beau visage, aux cheveux et aux yeux noirs, au nez accentué, à la bouche fraîche, aux dents blanches. Un cou nerveux, des épaules robustes, des extrémités larges et solidement attachées...

— C'est cela, c'est bien cela... murmura Remy. Et Marthe ? reprit-il à haute voix, vous la rappelez-vous également ?

— Parfaitement, monseigneur, je la voyais tous les jours.

— Eh bien ! quelle femme était-ce ? je vous écoute.

— Oh ! celle-là, fit Pierre avec admiration, c'était une fine mouche de soubrette ! Brune aussi de cheveux, mais petite, espiègle, rusée, le nez en l'air, l'œil vif, la bouche grande et rieuse, la taille bien prise, des pieds et des mains d'enfant, un vrai petit modèle de perfection...

— Plus de doute ! s'écria Remy, sans prendre la peine de cacher sa joie, les voilà traits pour traits. Pourtant, un mot encore : avez-vous vu M. Dubois ?

— Rarement, et seulement à la nuit tombante.

— Mais pourriez-vous me tracer de lui un portrait sommaire ?

— Je ne pourrais guère vous dépeindre que son visage, monseigneur, car il était toujours à cheval, enveloppé d'un long manteau... mais je crois voir encore ses longs cheveux noirs bouclés, ses grands yeux pleins de douceur et de noblesse, sa bouche souriante, et, sur sa physionomie, dans toute sa personne, un cachet indéfinissable de distinction, de mâle virilité, en même temps que d'extrême bienveillance et de générosité : — un vrai gentilhomme, celui-là ! Personne ne s'y est jamais trompé.

Remy avait écouté avec la plus grande attention. Cette fois, le doute n'était plus permis. Il venait de retrouver, l'un après l'autre, trois des principaux acteurs du drame sanglant que Pierre lui avait raconté : Fabre, Marthe et M. Dubois, c'est-à-dire Barthez, sa femme et le duc de Montmorency.

Loin de calmer sa curiosité, cette révélation l'irritait encore. Il aurait souhaité retrouver aussi madame Dubois, cette victime obscure, cette martyre inconnue...

— Qui sait ? pensa Remy, j'y arriverai peut-être...

Aussitôt, il se tourna vers Pierre Lanoux.

— Où est votre femme ? demanda-t-il.

— Marion est en journée, monseigneur, comme toujours.

— Chez qui ?

— Chez d'anciens amis à elle.

— Elle est donc originaire de Toulouse ?

— Oui, monseigneur. C'est pour cela qu'après le désastre qui nous a frappés, nous sommes revenus dans ce pays.

— Et, sans doute, vous tenez beaucoup à y rester ? demanda Remy.

— Pas du tout, monseigneur, mais il faut bien vivre. Or, où irions-nous, sans argent, sans relations ?

— C'est juste. Si l'on vous offrait cependant les moyens de gagner honorablement votre pain, de vivre à l'abri du besoin pendant le reste de vos jours ?

— Hélas ! qui serait assez fou pour nous faire une offre semblable ? soupira Pierre.

— Moi, répondit Remy.

— Vous, monseigneur! se récria le pauvre diable.

— Sans doute. N'êtes-vous pas de braves et honnêtes gens?

— Oh! quant à cela, monseigneur peut se renseigner où bon lui semblera, dit Pierre en relevant fièrement la tête.

— Je ne me donnerai pas cette peine, mon ami. C'est votre propre conduite qui me dictera celle que je dois tenir vis-à-vis de vous dans l'avenir. Pour le moment, je vous juge honnête, et j'estime qu'on n'a jamais trop d'honnêtes gens autour de soi. Aussi, puisque ma proposition paraît vous sourire, faites-en part à votre femme, et, si elle l'accepte à son tour, nous aviserons. Je possède dans les environs de Narbonne quelque chose comme deux ou trois lieues de domaines, ce serait bien le diable si l'on n'y trouvait pas de l'occupation pour vous, votre femme et votre garçon.

— Comment, monseigneur, c'est sérieux? fit Pierre, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Si sérieux, répondit Remy, que, du jour où vous aurez décidé de partir, vous n'avez qu'à venir me trouver.

— Mais, monseigneur, ce sera demain si vous ne trouvez pas qu'il soit trop tôt...

— Demain, soit! fit Remy. Aubin sait où je demeure; Il vous servira de guide. Est-ce bien convenu?

— Je le crois bien! dit Pierre qui tremblait que pareille bonne fortune lui échappât. Vous pouvez y compter, monseigneur. Ce n'est pas Marion qui s'y opposera, je vous le garantis!

— Alors je vous attendrai, mon ami.

— Dès le matin, si ce n'est pas indiscret, monseigneur?

— Dès le matin, si vous voulez, accepta Remy à qui cet empressement arracha un sourire.

Il se remit en selle et s'éloigna, mais non plus de cette allure fiévreuse qu'il avait prise en quittant son hôtellerie.

Toute espèce d'hésitation avait disparu en lui. C'était bien le duc de Montmorency qui était le père de Camille, qui avait le droit de disposer d'elle. Fabre-Barthez n'était que son prête-nom; Marthe était leur complice.

Ainsi s'expliquait encore tout ce qu'il y avait de mystérieux dans l'existence et l'éducation de Camille.

En la vouant à l'obscurité, en lui donnant pour famille un meunier et une femme de chambre, le maréchal n'avait pas renoncé à faire de sa fille une jeune personne accomplie, digne en tous points de son illustre origine.

C'était lui qui avait présidé à cette éducation, qui l'avait dirigée, surveillée, grâce à l'autorité que lui donnait son prétendu parrainage.

Quant à l'immense fortune de Barthez, dont la rapidité avait émerveillé tous ceux qui en avaient été témoins, il n'était plus difficile d'en découvrir la source. Elle se composait des dons successifs que le duc avait faits à sa filleule, et dont il avait probablement aussi désigné d'avance le placement.

De tout cela, que fallait-il conclure? Le maréchal avait-il réellement l'intention de marier sa fille à un croquant? Non, car alors il ne l'aurait pas élevée avec tant de soin, il n'aurait pas fait d'elle une des plus riches héritières du royaume.

Quel était donc son but? Qu'attendait-il? Avait-il sous la main un mari tout prêt, qu'il destinait à Camille? Mais sous quelque forme que ce fût, sans même faire valoir ostensiblement ses prétentions, ce mari se serait déjà montré, aurait cherché à se faire agréer, — car il n'était pas admissible que, du jour au lendemain, le duc voulût jeter brutalement sa propre fille dans le lit du premier venu!

Toutes ces réflexions, toutes ces découvertes, n'étaient pas faites pour calmer la curiosité et les angoisses de Remy. Plus il rencontrait d'obstacles sur sa route, plus son amour s'enracinait profondément et se révoltait contre ces difficultés.

Ce fut dans ces dispositions impatientes qu'il regagna son auberge.

Jacques, désormais rassuré sur les dangers qu'avait récemment bravés son maître, attendait patiemment son retour sur la porte, et, pour se distraire, examinait les passants de ce regard tranquille et doux qui lui était particulier.

Cependant la rue n'avait pas aujourd'hui son aspect ordinaire. Les cavaliers la sillonnaient, plus nombreux que de coutume, mieux équipés, ou plutôt en tenue de campagne. Ils semblaient avoir mis au clou le satin, les dentelles, les armes de parade. Ils avaient l'air grave, soucieux, affairé. On aurait juré qu'ils étaient porteurs d'ordres importants.

Jacques, qui se connaissait en fait de préparatifs et de mouvements militaires, finit par pressentir quelque chose comme le prélude d'un grand événement, d'une bataille peut-être.

Il n'était pas sans avoir entendu parler des dispositions hostiles que manifestaient hautement contre le cardinal la plupart des gentilshommes réunis à Toulouse. Il savait que le duc de Montmorency et le comte de Moret s'étaient sévèrement prononcés contre les abus d'autorité du premier ministre, qu'ils étaient en correspondance suivie avec l'Espagne d'un côté, avec Gaston de l'autre. Cela ne lui présageait rien de bon.

Évidemment le baron de Montbrun était trop avant dans l'intimité du maréchal pour embrasser un autre parti que celui de la rébellion. D'ailleurs Richelieu n'avait pas agi envers lui de telle façon qu'il se fût concilié ses bonnes grâces.

Donc, si M. de Montmorency se déclarait ouvertement en faveur de l'insurrection, Remy se rangerait sous sa bannière.

Encore un autre souci pour Jacques! non pas qu'il désirât que l'épée de son maître se changeât en quenouille et se rouillât dans sa main; non pas qu'il redoutât pour

lui les chances du combat, les blessures, la mort même ! Il ne concevait pas pour un gentilhomme d'autre métier que celui des armes, et mieux que personne il en pouvait apprécier les conséquences; mais il aurait souhaité que son maître servît franchement le roi et embrassât une meilleure cause.

Il n'avait pas pour rien veillé avec tant de sollicitude sur l'enfance de Remy. Si le hasard avait voulu qu'il mourût d'une belle balle ou d'une formidable estocade, Jacques aurait certainement versé des larmes amères; mais il se serait consolé en pensant que son maître était mort courageusement, en faisant son devoir.

Au contraire, être vaincu, mourir pour la cause malsaine que Remy était sur le point d'embrasser, semblait au colosse une grande faute, et, disons le mot, presque un déshonneur.

Il connaissait de longue date le frère du roi. Il savait à quoi s'en tenir sur son insatiable ambition, et aussi sur sa légèreté, sur son indolence, sur sa pusillanimité. Voilà pourquoi il n'augurait rien de bon d'une entreprise dont Monsieur était le chef.

De tout ce qu'il pensait à cet égard, Jacques se serait bien gardé de dire un mot à son maître. Aveuglément dévoué à ses moindres volontés, il obéissait purement et simplement, prêt à se battre pour une mauvaise cause aussi vaillamment que pour une bonne, du moment que Remy l'avait embrassée.

Quant à Remy, il faut bien en convenir, au moment où il mit pied à terre devant l'auberge et où il jeta à Jacques la bride de son cheval, il était loin d'avoir en tête les idées guerrières que lui prêtait le colosse.

Encore surpris et vivement intrigué des découvertes qu'il venait de faire, il ne songeait qu'à Camille et à l'étrange situation dans laquelle elle se trouvait. Fille d'un Montmorency, elle !... Cela n'étonnait pas Remy, et loin que son amour en reçût la moindre atteinte, il était au contraire excessivement flatté d'avoir deviné ce bijou sous l'obscurité qui le dissimulait à tous les yeux.

Pourquoi le maréchal ne lui avait-il pas franchement avoué la vérité? Voilà ce que se demandait notre héros. Le duc voulait-il la cacher? Avait-il d'autres vues sur Camille? Il fallait à tout prix s'en assurer. Comment? Là était la difficulté.

A tout hasard, il importait de ne pas laisser échapper un témoignage aussi précieux que celui de Pierre Lanoux, afin de l'opposer, en cas de besoin extrême, aux affirmations de Barthez et du maréchal lui-même. Pour le moment, cette résolution était ancrée dans l'esprit de Remy. Aussi, ce fut de ce premier soin qu'il s'occupa.

— Jacques, demanda-t-il au colosse, n'avons-nous pas quelque part, à Montbrun, un coin dans lequel nous pourrions donner asile à un pauvre diable?

— Si monseigneur le veut il y aura toujours de la place chez lui pour un homme seul; cependant, à force d'en recueillir...

— C'est qu'il n'est pas seul, fit observer Remy. Il a une femme...

— Ah! ah! fit Jacques. Une bouche inutile ou à peu près.

— Et un enfant, ajouta son maître.

— Encore! se récria le colosse. D'honneur, si monsieur le baron continue, la terre de Montbrun va devenir un hôpital!

— Bah! fit Remy, on trouvera bien à les employer utilement.

— Parbleu! il ne manquerait plus que cela! Quel âge a-t-il cet enfant?

— Une quinzaine d'années.

— Est-il fort, au moins?

— Non, il est faible et maladif.

— De quelle maladie est-il atteint?

— De la misère, répondit Remy.

Jacques ne répliqua pas. Sous sa rude enveloppe, sous son apparence herculéenne, il cachait l'âme la plus tendre et le cœur le plus sensible qu'on pût imaginer.

Il laissa échapper un geste d'impatience.

— Si seulement, dit-il en grommelant, monseigneur avait amené un meunier...

— Comment! fit vivement Remy, j'ai donc besoin d'un meunier?

— Monsieur le baron se ne rappelle donc plus qu'avant d'aller à Paris, nous sommes allés à Montbrun?

— Au contraire, dit Remy en fronçant les sourcils, je m'en souviens parfaitement.

— En ce cas, fit docilement Jacques, monsieur le baron a oublié que Jean Bastide, le meunier de la Boriette, est mort.

— C'est vrai, il n'est donc pas remplacé?

— Pas encore, monseigneur.

— Écoute, Jacques, reprit gravement Remy, la main de Dieu est dans tout, même dans les plus petites choses.

— Que voulez-vous dire, monseigeur?

— Je veux dire que c'est précisément un meunier que je te propose.

— Si c'est possible! s'écria le colosse confondu.

— L'ancien meunier du moulin de Mackens, près Carcassonne.

— Eh bien! monseigneur, vous avez raison. Je crois décidément que le bon Dieu se mêle de nos affaires.

— Ah! il me doit bien cela! soupira Remy. Assez de malheurs ont pesé sur ma jeunesse pour que mon adolescence grandisse à l'abri de sa main puissante!

Jacques baissa la tête. Il n'aimait pas entendre parler son maître du passé. Mais Remy, on a pu en juger déjà, était résolu depuis longtemps à provoquer une nouvelle explication entre lui et ce fidèle serviteur, dont il se défiait involontairement.

— Tu me rappelais tout à l'heure, dit-il, que nous étions allés dernièrement à Montbrun, en passant par Narbonne. Je m'en souviens, en effet, et je me souviens aussi que c'était pour nous mettre à la recherche du vicomte d'Espayrac. Eh bien! parlons un peu de M. d'Espayrac.

VII

ANANKÈ

Jacques ne trahit par aucun geste l'embarras que cette question nettement posée lui causait. Cependant, ce fut d'un air légèrement contraint qu'il répondit:

— Je suis aux ordres de monsieur le baron; mais nous avons causé déjà si souvent ensemble de M. d'Espayrac, que je me demande ce qui me reste à lui apprendre.

— Pas grand'chose, en effet, confessa Remy; mais, je te l'avouerai, j'ai sur le cœur quelque chose que je ne puis garder plus longtemps.

— Quoi donc? un secret?

— Non, une idée fixe.

— Alors, ce n'est plus du cœur qu'il s'agit, c'est de la tête, fit observer Jacques.

— Comme tu voudras; peu importe!

— Et quelle est cette idée fixe, monseigneur?

— Je vais te la communiquer, fit Remy; mais, je t'en préviens d'avance, ne te formalise pas de son étrangeté. Tu m'as si souvent dit et répété qu'un gentihomme ne doit jamais mentir et que la franchise est la première de toutes les qualités, qu'il ne faut accuser que toi-même si cette franchise froisse tes susceptibilités.

— Que de précautions oratoires! ricana le colosse; et envers le plus humble de vos serviteurs! Assez de politesses comme cela, monseigneur; engageons l'épée.

— Tu te souviens de ce jour où nous enlevâmes de vive force le moulin de Barthez, et où m'apparut pour la première fois M. d'Espayrac?

— Parfaitement, monsieur le baron.

— Tu te souviens aussi que, le lendemain matin, nous

ramassâmes sur le chemin le chevalier Sylvain et que nous le conduisîmes à Essonne?

— Je ne l'ai pas oublié.

— Là au moment où je venais te chercher pour nous mettre en route, j'aperçus, pour la seconde fois, dans la salle où tu achevais de déjeuner, le vicomte d'Espayrac.

— Vous me l'avez affirmé, monsieur; cela doit être vrai.

— Enfin, acheva Remy; tu te souviens encore qu'un soir, à Paris, dans la rue Saint-Honoré, je crus reconnaître pour la troisième fois M. d'Espayrac, que je te donnai l'ordre d'arrêter et que tu relâchas, sans attendre que je fusse arrivé, sans me permettre de m'assurer que je ne m'étais pas trompé?

— Je le crois bien! se défendit Jacques. Arrêter un courrier du roi! Il ne nous aurait plus manqué que cela! Le cardinal était déjà si bien disposé pour nous!...

— Oui, interrompit Remy, je me suis efforcé de croire que tu avais fait pour le mieux, mon bon Jacques; mais je constate ceci: c'est que si, la première fois, c'est M. de Montmorency qui a dérobé le vicomte à ma vengeance, les deux autre fois, c'est à toi, uniquement à toi, qu'il doit d'y avoir échappé.

Jacques tressaillit imperceptiblement, et Remy s'en aperçut.

— Oh! fit le gentilhomme, sois tranquille, mon bon Jacques, je n'accuse pas ton dévouement; mais voilà précisément ce qui m'enrage: c'est de voir les faits en si flagrante opposition avec le zèle et l'obéissance aveugles dont tu m'as fourni tant de preuves. Aussi, je ne te le cache pas, je rougis presque devant toi de conserver cette arrière-pensée persistante...

C'est plus fort que moi... que veux-tu!... Eh bien! il faut une bonne fois en finir avec ces doutes maudits. Ce que je n'ai jamais exigé de toi, de ta loyauté, je suis forcé de le réclamer impérieusement aujourd'hui.

— Quoi donc? fit le colosse avec une légère nuance d'inquiétude.

— Voyons, dit Remy d'une voix douce et persuasive. Il fit une courte pause.

Mon père, en allant provoquer M. d'Espayrac, avait certainement une grave injure à venger, n'est-ce pas? Cela ne fait l'ombre d'un doute pour personne, pas même pour moi.

— Ni pour moi, ajouta Jacques.

— Mais de quelle espèce était cette injure? reprit Remy. Tu l'ignores, tu me l'as toujours dit, je cherche à le croire. Évidemment il s'agissait de son honneur. Mais l'honneur est attaquable sous tant de points divers, que le champ des conjectures est sans limites. Cependant mon père passait pour un gentilhomme accompli, il n'y a qu'une voix à cet égard.

— Oh! certes, protesta le colosse avec énergie.

— Alors, que pouvait lui reprocher le vicomte? Rien. Les calomnies se seraient émoussées sur l'irréprochable réputation dont jouissait mon père. Sous ce rapport, il était donc inexpugnable. Le seul endroit par lequel il fût vulnérable, c'était son amour pour ma mère. Plus j'y réfléchis, plus je sens que leur duel impie a pour origine la rivalité du baron de Montbrun et du vicomte d'Espayrac.

A ces mots, il se tourna vers Jacques, comme pour lui demander un signe d'approbation.

Jacques ne sourcilla pas.

— Qu'en dis-tu? fit Remy.

— C'est possible, répondit le colosse.

— C'est probable, c'est sûr, affirma tout à coup le gentilhomme. Quelles médisances a pu répandre le vicomte, quelle infamie a-t-il méditée, accomplie peut-être?... je l'ignore; mais je ne me trompe pas, j'en suis convaincu, telle est la cause qui a mis l'épée dans la main débile de mon pauvre père. Tu ne le sais pas non plus, tu n'as cessé de l'affirmer. C'est bien vrai, n'est-ce pas?

— Je vous l'affirme encore, monseigneur, répondit Jacques d'un ton sec.

— Et ce n'est pas une des obscurités qui m'étonnent le moins dans cette mystérieuse affaire, poursuivit gravement Remy, car enfin c'est toi qui servais de témoin à ton maître, c'est toi qui es resté le dernier auprès de lui, même après le départ du prêtre qui avait reçu sa confession. Il était là, mourant, entre ma mère et toi, ses deux intimes, ses deux dévoués, ses deux confidents. Et il n'a rien dit ? rien ?

— Non, monseigueur, certifia Jacques.

— Allons donc ! C'est impossible ! s'écria le gentilhomme, qui se leva, en proie à une excessive agitation. Oh ! pardon, mon bon vieil ami, se reprit-il aussitôt d'une voix douce. Il ne faut pas m'en vouloir, je t'ai prévenu. Ce n'est pas cela que je voulais dire. Mais dans les circonstances où se trouvait le baron, alors qu'il te confiait ma jeunesse, qu'il te chargeait de veiller sur moi, ce silence est tellement inexplicable que, malgré moi..,

— Oui, je comprends, fit le colosse avec amertume, vous doutez de ma parole.

— Eh bien ! oui, j'en conviens, je serai franc jusqu'à la cruauté, dit Remy. Tant de circonstances bizarres sont venues depuis réveiller mes soupçons...

— Lesquelles ? demanda Jacques.

— Tiens ! répliqua brusquement Remy, dans cette soirée mémorable où nous prîmes d'assaut le moulin de Barthez, au moment où le maréchal pénétrait dans la salle, pourquoi t'es-tu approché de M. d'Espayrac ?

— Moi ! se défendit le colosse en pâlissant.

— Oui, toi. Je t'ai vu, parfaitement vu, de mes deux yeux vu. Tu t'es approché de lui et tu lui as glissé quelques mots à l'oreille. Que lui as-tu dit ?

— Ah ! bien, fit Jacques en souriant d'un air tranquille, je me rappelle, en effet, que j'ai engagé M. d'Espayrac à se contenir par respect pour M. de Montmorency, que j'avais reconnu.

— Mais à quel titre intervenais-tu ? Quelle influence

tes recommandations pouvaient-elles bien avoir sur le vicomte ?

— Celle d'un homme qui parle le langage de la raison.

— Etait-ce bien à toi que ce rôle appartenait ?

— A moi, comme à tout autre qui se serait trouvé calme en face d'un gentilhomme égaré par la colère.

— Monseigneur le duc ne suffisait-il donc pas amplement à cette besogne ? objecta Remy.

— Aussi n'ai-je pas insisté, fit observer Jacques.

— Bien; mais le lendemain, quand M. d'Espayrac est entré dans la salle où tu déjeunais, comment se peut-il admettre que tu n'aies pas levé les yeux sur lui, que tu ne l'aies pas reconnu ?

— Je vous l'ai dit, monseigneur. Ce gentilhomme est entré dans la salle, y a pris un objet quelconque, son manteau, je crois, qu'il y avait oublié, et est ressorti presque aussitôt. A peine ai-je eu le temps de l'entrevoir au moment où la porte se refermait sur lui.

Jacques donnait ces explications avec une clarté, une docilité qui déconcertaient Remy. Cependant le gentilhomme ne se tenait pas encore pour battu.

— Mais la troisième fois, reprit-il, à Paris, dans la rue Saint-Honoré, pourquoi as-tu laissé partir sans m'attendre ce gentilhomme que je t'avais donné l'ordre d'arrêter ? Les explications que tu m'as fournies à cet égard n'en sont pas. Tu ignorais alors si je serais bien ou mal avec le cardinal, que je n'avais jamais approché, que je ne connaissais même pas ! Tu m'as désobéi cette fois, tu ne peux pas le nier. Aussi j'étais contre toi d'une colère... et sans M. de Puylaurens...

— Je remercie infiniment ce gentilhomme d'avoir daigné intervenir en faveur d'un pauvre diable comme moi, répondit doucement le colosse ; mais en quoi ai-je plus mal agi cette fois-là que tant d'autres ? Assez souvent, monseigneur, vous vous en êtes rapporté à mon expérience pour des choses bien autrement graves que l'arrestation d'un inconnu. Quand j'aurais maintenu ce malheu-

reux, quand je l'aurais étranglé, à quoi cela nous aurait-il avancés ?

— Je ne t'avais pas dit de l'étrangler, corrigea Remy en s'animant ; je t'avais donné l'ordre de l'arrêter.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur le baron, mais vous ne m'aviez pas dit de le garder.

— Avais-je besoin de te le dire ? Ne m'entendais-tu pas courir ? N'était-il pas de ton devoir de me laisser arriver jusqu'à lui ?

— Ah ! monseigneur, fit Jacques tout contrit, si vous croyez que ce mot de roi résonne impunément aux oreilles d'un soldat qui a comme moi vingt ans de service et de campagnes !... J'étais un peu interdit, je l'avoue, lorsque cet homme m'a jeté à la tête ces trois mots terribles : « Courrier du roi ! » Que j'aie manqué de présence d'esprit, je le veux bien ; mais que vous m'accusiez de trahison...

— Mais non, interrompit Remy avec un peu d'impatience, je ne t'accuse de rien, encore moins de trahison !

— Alors, à quoi bon revenir sur un passé que rien ne peut changer?

— Soit, fit Remy avec feu, mais il ne m'est pas défendu de l'interroger, ce passé ! C'est mon droit, mieux que cela : c'est mon devoir. Comment ! tu aurais perdu ton père de la façon dont j'ai perdu le mien, ta mère serait morte de douleur, comme la mienne, et tu espères me faire croire que tu couvrirais ces deuils successifs d'un manteau d'oubli que tu ne soulèverais jamais ! Allons donc ! ce serait de l'ingratitude, presque de l'impiété.

Eh bien ! lorsque ce lugubre souvenir se dresse devant moi, à qui veux-tu que je m'adresse ? Quel autre peut m'éclairer plus que toi, qui as assisté à ce combat, je devrais dire à cet assassinat, plus que toi qui as été témoin de ces deux agonies, qui as entendu leurs dernières paroles, qui as clos les paupières de ces deux victimes ? Réponds, voyons : à quelle porte faut-il frapper ? J'irai.

Jacques poussa un soupir, courba la tête et ne répondit pas.

— Tu vois bien, reprit Remy d'une voix stridente, tu ne trouves pas un mot à dire ! Eh bien ! c'est précisément ce silence obstiné qui m'irrite, qui m'exaspère, parce qu'il ressemble à un parti pris.

Tu le sais, maintes fois déjà, en pareil cas, tu m'as vu dans un état semblable, et quand je me suis monté jusqu'à la colère, tu n'as plus à m'opposer qu'une inertie patiente, résignée, qui me pousse à bout, qui me fait voir rouge... Alors je m'en vais, car je te tuerais pour aller chercher au fond de tes entrailles palpitantes ce secret que tu sembles me cacher...

En effet, à mesure que parlait Remy, ses yeux s'injectaient de sang, sa voix tremblait, ses lèvres blémissaient. Tout à coup il se calma, et brusquement, sans transition, se prit à sourire.

— Mais aujourd'hui, continua-t-il lentement, je me posséderai ; je ne fuirai pas pour t'éviter, car il me faut de toi un serment terrible, un serment qui mette fin une bonne fois à mes hésitations, à mes angoisses.

Jacques leva sur son maître un regard éploré.

— Tu vas me jurer devant Dieu, sur ton salut éternel, sur les corps sacrés de ton père et de ta mère, par tout ce que tu aimes au monde, que tu ignores quelle est la véritable cause du duel de mon père avec le vicomte.

— Quoi, monseigneur... fit Jacques livide, éperdu.

— Ah ! tu as peur, tu recules ! s'écria Remy d'un ton saccadé. Tu vois.... tu sais quelque chose.... tu m'as menti jusqu'ici.... et qui sait ? Tu es peut-être le complice ...

— Oh ! monseigneur !... gémit le colosse en arrêtant d'un geste sur les lèvres de son maître le blasphème prêt à en sortir.

Aussitôt il leva les yeux au ciel, se redressa fièrement, étendit sa lourde main :

— Sur mon salut éternel, jura-t-il, devant Dieu, sur les

corps sacrés de mon père et de ma mère, par tout ce que j'aime au monde, j'ignore la véritable cause du duel du baron de Montbrun avec le vicomte d'Espayrac !

Puis il se croisa lentement les bras sur la poitrine.

— Me croyez-vous maintenant ? demanda-t-il.

— Oh ! pour cette fois, je ne doute plus, fit Remy.

— Il ne manquerait plus que cela ! répliqua le colosse avec des larmes dans les yeux.

Jacques s'éloïgna gravement, lentement, en jetant sur son jeune maître un regard chargé de reproches.

Remy demeura seul, accablé, désespéré, confondu.

C'était la première fois, depuis qu'il avait l'âge de raison, depuis qu'il s'était enquis de ce qui concernait ses parents, non pas qu'il interrogeait le colosse à cet égard, mais qu'il l'acculait au point de ne lui laisser d'autre issue qu'un aveu ou un parjure.

Or Remy connaissait de trop longue date la loyauté irréprochable de ce cœur d'or, pour admettre que Jacques ne reculerait pas devant un faux serment. C'est précisément afin de se former une conviction définitive, afin que Jacques ne pût lui échapper à l'aide d'aucun subterfuge, d'aucune restriction mentale, qu'il avait réclamé tant de solennité du serment qu'il exigeait.

Aussi ne s'arrêta-t-il ni à l'hésitation momentanée ni à la pâleur du colosse. Jacques avait juré. Remy ne douta plus.

Et non seulement il ne douta plus, mais il éprouva quelque remords d'avoir suspecté un instant la fidélité et la bonne foi de cet incomparable serviteur. Sans que ses soupçons changeassent de nature sur les motifs de ce duel inexplicable, ils prirent immédiatement un autre cours.

Évidemment l'origine de cette rencontre remontait à l'ancienne rivalité du baron de Montbrun et du vicomte d'Espayrac. Évidemment celui-ci avait gardé rancune à son rival de la préférence qui lui avait été accordée et s'en était vengé d'une manière quelconque.

Comment s'en était-il vengé ? Là était toujours la question. Seulement Remy, dont l'esprit s'était égaré jusqu'alors au point d'accuser sa mère, envisagea plus froidement et plus raisonnablement la situation.

Si la baronne avait trahi ses devoirs, et si son époux l'avait appris, il n'aurait certainement pas pardonné.

Or non seulement leurs plus intimes amis n'avaient jamais vu s'élever entre eux le moindre nuage de mésintelligence, mais, au contraire, ils s'accordaient à reconnaître que le baron avait été, jusqu'à son dernier soupir, tendre, respectueux, aimant envers sa femme, et même que, vers la fin de sa carrière, il s'était montré à son égard encore plus affectueux que par le passé.

Donc Remy fut contraint d'écarter définitivement l'hypothèse que M. de Montbrun eût le plus petit reproche à adresser à la baronne.

Et, en effet, plus il y réfléchissait, plus il renonçait à cette idée. Alors lui revinrent en foule à la mémoire les nombreux témoignages d'estime et de sympathie qu'il avait recueillis à l'époque où il avait dressé lui-même à ce sujet une première enquête. Il se rappelait l'éloge encore plus récent que la vicomtesse de Pressac lui avait fait de sa pauvre mère.

C'en était fait ! le serment de Jacques avait détruit cet horrible cauchemar. Tout ce que ces odieux soupçons avaient accumulé au fond de son cœur de fiel, d'amertume, de douleur, se fondit aussitôt en un déluge de larmes.

Quand il eut bien pleuré, il devint tout à fait calme. Sa haine ne pardonnait pas au vicomte, mais du moins elle ne reprochait plus rien à ceux qu'il aimait, qu'il voulait respecter. Il ne lui restait plus qu'à venger sur M. d'Espayrac la mort de son pauvre père.

Or le moment approchait. M. de Montmorency lui avait affirmé que le vicomte était allé rejoindre Gaston d'Orléans ; et non seulement Gaston s'avançait, mais encore demain, aujourd'hui peut-être, le maréchal allait

marcher au-devant de lui. Donc, dans quelques jours, Remy et M. d'Espayrac allaient se trouver en présence.

Cette fois, Remy se promettait bien de ne le laisser échapper sous aucun prétexte, et de le forcer à se battre sur l'heure. C'était donc avec une féroce impatience qu'il attendait le moment favorable.

Jacques revint au bout de quelques instants. Il apportait le dîner de son maître, qu'il servit avec une sorte de rigidité automatique, et sans prononcer un mot.

Remy leva les yeux sur lui, et lui trouva les yeux rouges, le teint coloré, l'air embarrassé. Plus il l'examinait, plus le colosse semblait éviter ses regards.

— Qu'as-tu ? lui demanda le gentilhomme.

— Rien, monseigneur, répondit Jacques.

— On croirait que tu as pleuré.

— Pleuré, moi ! fit le pauvre diable en s'efforçant de sourire. Par exemple !

— Mais oui, je le vois bien.

— Monseigneur se trompe.

— Ainsi tu ne veux pas me dire ce que tu as ?

Jacques gardait le silence.

— Bon ! je vois ce que c'est, dit Remy avec bonté. Tu m'en veux, tu me gardes rancune des soupçons dont je t'ai fait part. C'est mal, cela, mon ami. Toi qui m'as élevé, tu sais bien qu'il ne faut pas exiger de mon âge la raison que le tien possède à peine. Mais c'est fini, mon bon Jacques, bien fini. Tu as juré, je ne doute plus. Veux-tu que je te le jure à mon tour ?

— Oh ! non ! s'écria Jacques avec une véritable terreur.

Remy avait beau faire. Plus il prenait sa voix tendre et persuasive, plus le colosse courbait la tête et perdait contenance.

— Allons, reprit familièrement le gentilhomme, viens me prouver que tu ne m'en veux plus. Nous sommes d'assez vieux amis pour que je n'aie pas à en rougir : donne-moi la main, mon brave Jacques.

A ces mots, il se pencha et allongea sur la table sa main toute grande ouverte.

Au lieu de la serrer avec effusion, le colosse recula d'un pas.

— Eh bien ! fit Remy étonné, tu refuses ?

Jacques ne bougeait pas. Il regardait cette main tendue et n'osait pas s'en emparer.

— Voyons, insista doucement Remy, c'est presque ton fils qui t'en supplie, mon ami ; il est impossible que tu me boudes plus longtemps !

Jacques comprit qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il avança sa large main, mais ce fut en tremblant, avec une sorte de honte, qu'il la posa dans celle de son jeune maître.

— A la bonne heure donc ! s'écria joyeusement Remy en lui secouant le bras avec force.

Le colosse se laissait faire avec une docilité d'enfant ; mais il ne ressentait positivement pas aussi vivement qu'il l'aurait fait en toute autre circonstance la joie qu'un semblable témoignage d'amitié aurait dû lui causer.

Remy s'en aperçut bien, mais il attribua ce malaise à l'embarras que causait au vieux serviteur la familiarité flatteuse dont il était l'objet. Il se leva de table et sortit, souriant une dernière fois de l'attitude humble et contrite de Jacques.

Il fut, du reste, promptement distrait de ces préoccupations.

A peine Remy avait-il mis le pied dans la rue qu'il fut frappé du même spectacle qui, dans la matinée, avait précisément attiré l'attention du colosse.

Partout il rencontra des bandes de soldats qui semblaient se diriger vers le même point. Les gentilshommes qu'il connaissait, avec lesquels il échangea quelques paroles, avaient le front grave et soucieux. Leurs habits même se ressentaient du changement qui s'était opéré en eux. Au velours, au satin, aux dentelles, avaient succédé les cuirasses. De lourdes rapières battaient sur ces

mêmes flancs que, la veille, les épées de parade effleuraient à peine.

Dans l'atmosphère lourde et silencieuse, il y avait comme une odeur de poudre et de bataille.

Cela donna à penser à Remy. Le maréchal, ainsi qu'il le lui avait annoncé, avait-il déjà pris son parti ? Allait-il organiser la rébellion sans le prévenir ?

Notre jeune héros voulut en avoir le cœur net. Il avisa un gentilhomme, le plus fringant, le plus désœuvré, le plus bretteur, le plus beau coureur de ruelles qu'il eût rencontré, et qui cheminait aujourd'hui, raide et gourmé, dans un costume de guerre entièrement neuf.

— Eh ! morbleu ! où allez-vous donc ainsi équipé, messire ? lui demanda Remy.

— Est-il possible que vous l'ignoriez ? fit le gentilhomme. Vous, un des confidents du maréchal !

— Je vous jure que je n'en sais pas un traître mot, protesta Remy. J'ai quitté Toulouse depuis plus de quinze jours, et j'ai fait hier soir, en arrivant, une chute qui m'a forcé de garder la chambre...

— Cela ne m'étonne plus, interrompit le gentilhomme. Apprenez donc, mon cher, qu'on vient de recevoir, il y a une heure, la nouvelle que Gaston d'Orléans est entré en Languedoc.

— Comment ! s'écria Remy stupéfait. Mais le maréchal lui a fait connaître que rien n'était prêt encore pour lui venir en aide.

— Oui, je sais. Du reste, il faut bien avouer que Gaston a eu la main un peu forcée, continua le gentilhomme. Après avoir dévasté la Limagne, Monsieur avait fait halte dans le duché de Montpensier, où il espérait recruter un grand nombre de partisans. Confiant dans sa bonne étoile, ou plutôt imprévoyant comme il l'est toujours, il donna le temps aux troupes royales qui le suivaient à la piste de le serrer de si près que, pour ne pas être cerné il n'eut plus d'autre parti à prendre que de se jeter en Languedoc.

— De sorte que M. de Montmorency va se porter à son secours?

— Immédiatement, répondit le gentilhomme. Tel que vous me voyez, je pars pour Beaucaire.

— Et ces troupes que je viens de voir défiler?...

— Se concentrent pour aller assiéger cette ville.

— Merci, dit Remy, et, je l'espère, au revoir!

A ces mots, il s'éloigna rapidement et regagna son auberge.

Aussitôt il prit une plume, de l'encre, du papier, et écrivit la lettre qui suit :

« Monsieur le duc.

» Permettez-moi de m'étonner que ce soit un étranger qui m'ait mis au courant du mouvement que vous préparez. La confiance que vous m'aviez montrée jusqu'ici, la bienveillance flatteuse dont vous m'aviez honoré, me faisaient espérer que je serais un des premiers à apprendre cette grosse nouvelle.

» Si la conversation que j'ai eue ce matin avec vous, au sujet d'une personne qui vous est chère, est pour quelque chose dans le silence injurieux que vous gardez à mon égard, n'en parlons plus, oublions-la même si vous le voulez, pour ne la reprendre que le jour où la victoire aura couronné vos efforts.

» Ce jour-là, je vous aurai prouvé, j'en suis sûr, que j'étais digne à tous égards des bontés dont vous m'avez comblé, et que je brûle de mériter encore.

» Dans tous les cas, monsieur le duc, croyez au dévouement aveugle de votre plus humble et plus obéissant serviteur.

» REMY, baron DE MONTBRUN. »

Il venait de plier et de cacheter cette lettre lorsque Jacques entra.

— Monseigneur, dit-il, un homme est là qui demande à vous parler.

— Et il se nomme...

— Pierre Lanoux.

— Qu'il entre! s'écria Remy qui se frappa le front, comme illuminé d'une idée subite.

Sur un signe de Jacques, Pierre pénétra dans la chambre.

— Eh bien? fit Remy.

— Eh bien! monseigneur, j'ai fait part à Marion des propositions magnifiques que vous avez bien voulu me faire.

— Et elle accepte?

— Avec joie, avec reconnaissance, monseigneur.

— Alors, dès aujourd'hui, à l'instant, je vais user de tes services, dit Remy.

A ces mots, il lui tendit la lettre qu'il venait d'écrire.

— Tu vas porter sur-le-champ ce billet à M. de Montmorency. Tu diras que tu viens de ma part et tu insisteras pour le remettre toi-même au maréchal.

— Très-bien, monseigneur.

— Ce n'est pas tout. Du moment où tu auras mis le pied dans la maison, tu observeras attentivement tous les visages que tu rencontreras, — tous, entends-tu bien? — et s'il en est un qui te frappe, que tu connaisses, tu me le diras en m'apportant la réponse. M'as-tu compris?

— Parfaitement, monseigneur.

Aussitôt Pierre Lanoux prit la lettre et disparut.

C'était une épreuve décisive que tentait Remy. Songeur et impatient, il se promenait à grands pas dans sa chambre, s'approchait de la fenêtre, se penchait au dehors, et de temps en temps consultait la pendule.

Au bout de vingt minutes, Pierre était de retour. Il jeta autour de lui un regard défiant; puis, quand il se fut assuré que personne ne pouvait l'entendre :

— C'est lui, monseigneur, c'est bien lui! murmura-t-il à demi-voix.

Remy tressaillit. Il avait parfaitement compris. L'épreuve qu'il venait de tenter avait réussi, mais il voulait en acquérir l'incontestable certitude.

— Qui, lui? demanda-t-il avec une feinte surprise.

— Ce seigneur dont je vous parlais ce matin, qui, sous le nom de M. Dubois...

— Ah ! tu l'as vu ? interrompit Remy.

— Parbleu ! fit Pierre. C'est à lui que j'ai remis votre lettre.

— Le duc de Montmorency !

— Lui-même, monseigneur.

— Tu en es sûr ?

— Aussi sûr que je le suis de me trouver en face de vous, monseigneur.

— Et tu ne crois pas être le jouet d'une erreur, d'une ressemblance vague ?

— Oh ! non, monseigneur, répondit Pierre en secouant gravement la tête. Je n'ai pas vu souvent M. Dubois, mais je l'ai bien attentivement examiné. Il a d'ailleurs une de ces figures qui ne s'oublient pas, et il a si peu changé, depuis le temps dont je vous parle, que toute méprise de ma part est impossible.

— Ainsi tu serais prêt à affirmer sous serment, s'il en était besoin, que le maréchal n'est autre que ce M. Dubois que tu as connu il y a dix-sept ans, qui a eu avec François Fabre les intelligences que tu as découvertes ?

— Sous tous les serments imaginables, répondit Pierre avec une assurance qui finit par persuader Remy.

— Et lui, t'a-t-il reconnu ? demanda-t-il encore.

— Est-ce que des personnages de cette importance font attention à de pauvres diables comme moi ? fit le meunier. Cependant...

— Quoi ? interrogea vivement Remy.

— J'étais tellement surpris de rencontrer là M. de Montmorency, ou plutôt M. Dubois, que, sans y prendre garde, j'ai fixé longuement les yeux sur lui, pour être certain que je ne m'abusais pas. Il a remarqué cette insistance et l'étonnement que je laissais paraître malgré moi, car il m'a dévisagé de son côté avec attention.

« — Eh bien ! m'a-t-il dit, qu'as-tu donc à me regarder ainsi ? »

Alors seulement je compris quelle maladresse j'avais commise, et j'essayai de la réparer.

« — Excusez-moi, monseigneur, lui répondis-je ; mais j'avais tant entendu parler de votre illustre personne, sans avoir jamais eu l'honneur de l'approcher, que je me suis laissé aller à l'admirer un peu plus peut-être qu'il ne conviendrait à ma chétive discrétion. J'en demande humblement pardon à Votre Seigneurie. »

C'était une vulgaire et basse flatterie, c'est vrai, mais quel dieu ne s'y serait pas laissé prendre ?

Le maréchal se prit à sourire, ouvrit la lettre que je lui avais remise et la lut avec attention.

Pendant ce court instant, il me fut permis d'étudier impunément ses traits. Ainsi que je vous le disais, ils ont peu ou point changé depuis seize ans, car je retrouvais sur ce mâle et beau visage jusqu'à cette teinte de mélancolie douce et résignée que j'y remarquais autrefois.

Quand il eut achevé sa lecture, je me détournai sans affectation. Cependant j'avais eu le temps de relever une observation que je me promettais de vous communiquer, monseigneur...

— Laquelle ? demanda curieusement Remy.

— En lisant votre lettre, les sourcils de M. le duc s'étaient froncés d'une manière assez sensible ; mais, à mesure qu'il approchait de la fin, cette expression de mécontentement ou de contrariété s'effaçait de plus en plus. Lorsqu'il leva les yeux sur moi, il souriait avec bonté.

« — Dis à M. de Montbrun qu'il vienne me voir à l'instant, » répondit-il.

Je m'inclinai humblement et je m'éloignai. Heureux, ajouta Pierre Lanoux, si j'ai rempli scrupuleusement les ordres que monseigneur m'avait donnés.

— On ne peut plus habilement, fit Remy. Aussi je ne puis résister au désir de t'apprendre à mon tour une bonne nouvelle.

J'ai, paraît-il, un moulin qui chôme depuis plus de trois

semaines. Naturellement, c'est à toi que je le destine. Il y aura probablement de l'occupation pour toi, pour ta femme et pour ton fils. Ainsi, vous partirez demain au plus tard. Je te remettrai une lettre pour mon régisseur, et je t'avancerai l'argent nécessaire pour le voyage.

— Ah! monseigneur, s'écria Pierre en se jetant à ses genoux, vous nous comblez!

— Point, répliqua Remy en le relevant aussitôt. J'ai besoin d'un meunier; je te rencontre à point nommé, je te prends, c'est donc moi qui suis ton obligé. Si pourtant tu te crois absolument tenu envers moi à quelque reconnaissance, je ne t'en demande qu'une preuve...

— Dix, si vous voulez, monseigneur, fit Pierre avec empressement.

— C'est, jusqu'à ce que je t'aie délié de ta parole, de garder un secret absolu sur la découverte que tu viens de faire tout à l'heure.

— Je vous le jure sur ma vie, monseigneur!

— Ainsi, pour toi, M. Dubois et le maréchal demeureront deux personnages bien distincts, insista Remy.

— Tant que vous désirerez qu'il en soit ainsi, monseigneur, je vous le promets.

— C'est tout ce que j'exige de toi. Va faire tes préparatifs de départ et à demain.

A ces mots, Remy congédia du geste son nouveau meunier. Puis il ceignit son épée, prit son feutre, et se dirigea vers l'hôtel de Montmorency.

Chemin faisant, il songeait à l'observation dont Pierre Lanoux lui avait fait part.

Le maréchal a froncé les sourcils, pensait-il, parce qu'il a cru sans doute que je revenais à la charge au sujet de Camille. Il s'est déridé parce qu'il a vu que je ne lui en parlais pas et que je ne demandais qu'à me battre.

Il s'arrêta et pâlit légèrement.

— Qui sait? murmura-t-il avec un peu d'amertume, peut-être espère-t-il que je me ferai tuer...

Mais aussitôt il releva fièrement la tête et entra. Il fut

introduit sans difficulté auprès du gouverneur, qui l'attendait en effet.

— Eh bien? fit le maréchal avec bonté aussitôt qu'il l'aperçut. Que voulez-vous de moi, baron?

— Comment! ce que je veux! se récria Remy. Vous allez vous battre et vous ne m'en dites rien, monseigneur!

— Ah! balbutia le duc, vous avez appris...

— Je m'en doutais depuis longtemps, j'en conviens, monseigneur, poursuivit Remy. Aussi, grâce à l'extrême bienveillance que vous m'aviez témoignée jusqu'ici, j'espérais être un des premiers à connaître l'importante décision que vous avez prise. Ai-je démérité de votre confiance, monsieur le duc? Faut-il que d'autres s'étonnent avec moi de l'ignorance dans laquelle vous me laissez à ce sujet?

— Et pourquoi vous en aurais-je tiré? demanda nettement M. de Montmorency.

— Parce que, monseigneur, je m'imaginais être assez dans votre intimité, et vous avoir donné assez de preuves de mon dévouement pour que vous m'admissiez à l'honneur de partager les dangers que vous allez courir.

— Ainsi c'est là ce que vous voulez? fit le maréchal avec tristesse.

— Mais sans doute, monseigneur.

— Et moi, c'est précisément à quoi je ne me souciai pas de vous exposer, mon enfant.

Remy tressaillit. Cette réponse était en opposition flagrante avec les idées qu'il supposait au maréchal en arrivant chez lui.

Il ne put dissimuler l'étonnement qu'il en ressentait.

— Cela vous surprend, reprit le maréchal avec un sourire contraint, et cependant c'est la vérité, mon pauvre Remy. Quand je vous vois si jeune, si ardent, si courageux, si prêt à bien tirer l'épée pour des intérêts qui ne sont pas les vôtres, à défendre au prix de votre sang une politique dont vous ne connaissez pas le premier mot, je me souviens que j'ai été comme vous, confiant, crédule

même, et les déboires ou les douleurs dont j'ai été abreuvé me reviennent à la mémoire. Alors je me dis qu'il serait vraiment grand dommage d'engager dans une entreprise aussi hasardeuse un avenir si brillant que celui qui vous est certainement réservé, et j'éprouve quelque remords — c'est le mot — de vous entraîner dans cette voie fatale.

— Pourquoi ? interrogea vivement Remy. Ne vous y êtes-vous pas engagé, monseigneur ?

— Sans doute, mais les circonstances m'y ont poussé bien plus que ma propre volonté. Aujourd'hui encore, vous le savez bien, j'ai la main forcée.

— Par qui ?

— Par Monsieur, qui, sans vouloir rien entendre à mes remontrances, a continué sa marche en avant, sans me donner le temps d'organiser la résistance.

— Comment ? se récria Remy. Toute la noblesse du Languedoc ne combat-elle pas avec vous ?

— Certes, et j'en suis fier, mon cher baron ; mais ce n'est pas avec cinq cents gentilshommes, si braves qu'ils soient, que je soutiendrai le choc d'une armée.

— Du moins, ils sauront mourir avec vous, monseigneur, protesta chaleureusement Remy.

— Et vous figurez-vous que j'accepterais ces inutiles sacrifices si je ne conservais pas un vague espoir de réussite ? répliqua le maréchal avec non moins de vivacité. Non, mon enfant, j'irais plutôt de ce pas me livrer à la justice royale que d'entraîner stérilement dans ma chute tant de cœurs loyaux.

— Alors, pourquoi faire en ma faveur une si fâcheuse exception ? objecta Remy.

— Parce que, malgré moi, j'ai de sinistres pressentiments, mon pauvre ami, parce que je vous aime, parce que je vous considère un peu comme mon fils...

— Raison de plus pour me donner la première place à vos côtés, dit Remy.

— Non, car cela n'est pas, mon cher baron. Vous êtes

tout simplement M. de Montbrun ; vous avez vingt-trois ans, vous êtes riche, noble, bien tourné, vous possédez tout ce qu'il faut pour vivre heureux, et je ne me consolerais jamais d'avoir sacrifié tant de précieuses qualités à mon ambition ou à celle de Gaston. Oui, c'est ainsi, mon ami, je vous le jure ! Votre mort pèserait comme un crime sur ma conscience.

— Oh mais... un instant ! Je ne suis pas encore enterré ! se défendit Remy. Que votre conscience s'apaise, monseigneur. Ce n'est pas vous qui m'avez entraîné dans la voie que je prétends suivre, c'est bien moi qui l'ai choisie. Du jour où vous m'avez si bien accueilli au moulin de Barthez, où vous avez détourné de ma poitrine les épées qui la menaçaient, où vous m'avez pour ainsi dire admis dans vos rangs, ma conduite était toute tracée. Aurais-je refusé les propositions brillantes du cardinal ? Aurais-je exposé ma vie pour vous sauver, ce fameux soir où le rusé Richelieu croyait vous surprendre ?

Aurais-je résisté à la séduisante amitié du chevalier Sylvain, à qui je dois moi-même deux ou trois fois la vie ? Non, monseigneur. Tout m'entraînait vers vous avec une force irrésistible, presque à mon insu ; tout, jusqu'à cet amour par lequel je me sentais envahir en voyant Camille, alors que j'ignorais même quels liens d'amitié vous unissaient à elle ; oh ! rassurez-vous, monseigneur, je ne vous parle pas de cet amour pour ébranler la résolution sévère que vous avez prise à ce sujet, mais seulement pour vous prouver que je suis presque fatalement lié moi-même à votre destinée.

Aussi, quoi que vous fassiez, dussé-je combattre comme volontaire dans les rangs les plus obscurs, rien ne séparera contre mon gré mon sort du vôtre, j'y suis résolu. Or, quand je veux, je veux ferme, vous le savez, monseigneur.

— Et vous le voulez ? interrogea le maréchal.

— Je le veux tellement, que Camille elle-même ne parviendrait pas à m'en empêcher, répondit Remy.

— Eh bien ! que votre volonté soit faite ! dit le duc, vaincu par tant d'opiniâtreté.

— Merci, monseigneur, fit le jeune héros avec noblesse.

Et il s'éloigna, en saluant M. de Montmorency avec un geste de profonde reconnaissance.

Le maréchal le suivit de son regard doux et voilé. Quand la porte se fut refermée sur le gentilhomme, le duc se laissa tomber sur un fauteuil, sans quitter des yeux cette porte par laquelle Remy avait disparu, comme s'il voulait deviner à travers cet obstacle les motifs qui faisaient agir ce courageux défenseur.

— Brave cœur !.., murmura-t-il enfin. Ah ! c'est bien le mari qu'il lui faudrait... mais il faudrait aussi lui confesser la vérité, lui raconter ma vie... non, c'est impossible ! d'ailleurs, fier comme je le connais, il refuserait... Allons, n'y pensons plus...

Le lendemain, en effet, Remy, escorté de Jacques, quittait Toulouse à côté du maréchal-duc de Montmorency.

Sa destinée poussait irrésistiblement le malheureux Montmorency, vers la catastrophe qui vint couronner si fatalement sa brillante et irréprochable carrière.

Nous l'avons dit, notre prétention n'est pas d'apprendre l'histoire à personne ; mais nous ne pouvons négliger de rappeler les principaux faits dont le récit que nous avons entrepris est la conséquence inévitable. Nous glisserons donc légèrement, et seulement afin de rafraîchir la mémoire du lecteur, sur les événements qui ont amené le dénoûment vers lequel nous nous acheminons à grands pas.

A peine le duc de Montmorency avait-il ostensiblement embrassé le parti de Gaston, que le roi, qui s'avançait peu à peu vers le midi, accompagné de la reine et du cardinal, faisait déclarer criminels de lèse-majesté, le maréchal et tous les partisans du duc d'Orléans. Ce prince lui-même était déclaré rebelle.

Pendant ce temps, cinq cents gentilshommes avaient mis le siège devant Beaucaire, dont ils espéraient avoir facilement raison, et dont ils comptaient se faire une place d'armes. Mais la défense était vive et menaçait de se prolonger.

La Force et Schomberg ne se cachaient plus ; ils marchaient à la rencontre de Gaston. La position devenait critique. Il ne fallait pas donner aux deux armées le temps d'opérer leur jonction. Montmorency conseilla donc à Puylaurens, qui avait entrepris le siège de Beaucaire, de le lever.

— Si nous battons M. de Schomberg, lui dit-il, nous ne manquerons pas de villes. C'est donc à lui qu'il faut aller. Mais si le bonheur ne nous en dit pas davantage, il faudra aller faire notre cour à Bruxelles.

Cet avis fut partagé, et l'on se porta au-devant de Schomberg.

Celui-ci était, du reste, fort embarrassé.

Chargé du commandement d'une armée contre l'héritier présomptif du trône de France, il aurait souhaité qu'on lui dictât sa ligne de conduite, qu'on lui donnât un plan tout tracé ; mais, aux demandes qu'il lui adressait, le roi ne répondait rien, sinon qu'on eût certains égards pour son frère. Or, comment les avoir dans le feu d'une bataille ?

Cependant il fallait prendre un parti. Les deux armées se trouvaient en présence sous les murs de Castelnaudary. Le frère du roi, pressé d'un côté par La Force, de l'autre par Schomberg, ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Le choc était imminent.

Schomberg essaya de se tirer de ce mauvais pas. Il envoya Cavoye en parlementaire, et proposa d'entrer en arrangement. Ces avances donnèrent aux rebelles une si haute idée de leur propre valeur, qu'ils repoussèrent les offres qui leur étaient faites, et que Montmorency lui-même répondit :

« On parlementera après la bataille. »

L'hésitation n'était plus possible de part ni d'autre.

Malheureusement Monsieur commit la faute de diviser sa petite armée, forte alors de douze mille hommes environ. Une partie de l'infanterie, sous les ordres du duc d'Elbeuf, fut chargée de tenir tête au maréchal de La Force, qui n'était pas à redouter pour le moment, de sorte que l'autre moitié se trouvait pour ainsi dire hors d'état de soutenir le combat contre Schomberg.

On va le voir, du reste, les fautes, les imprudences de toutes sortes semblèrent se coaliser, en la circonstance, pour ruiner les e-pérances de Monsieur et contribuer à la chute de Montmorency.

« Le 7 septembre, au point du jour, les deux armées étaient en vue. Les troupes de Gaston occupaient à gauche de Castelnaudary une hauteur assez bien choisie. M. de Schomberg, afin de couper la communication des ennemis avec ce point d'appui, déboucha tout à coup d'un bois qui le couvrait et s'empara d'une prairie située entre la ville et les insurgés.

» En ce moment, Gaston avait encore un petit pont à passer pour se mettre en ordre de bataille. La plus grande partie de son infanterie et toute son artillerie étaient à plus d'une lieue, et n'arrivaient que lentement. L'armée royale en profita habilement pour prendre une position avantageuse, et se plaça à l'abri de fossés et de chemins creux, qui rendaient son abord très difficile.

» Ce fut l'instant que choisit Montmorency, qui commandait la droite, pour se porter en avant afin de reconnaître l'ennemi. En vain le duc d'Orléans, se défiant de la téméraire ardeur de son général, essaie de le retenir, et lui arrache la promesse de ne pas attaquer prématurément.

» Le maréchal s'y engage, sachant bien, ajoute-t-il, que toutes les troupes ne sont pas arrivées.

» Je vous le recommande sur toutes choses, insiste
» Gaston ; il vous est aisé de voir qu'en votre main re-
» posent la fortune de la reine-mère, la mienne et la vôtre
» propre. »

» Mais le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, supportait impatiemment l'attente à la gauche de l'armée. Incapable de maîtriser l'ardeur de son sang, il sent le rouge de la colère lui monter au front à la vue d'une compagnie de cavaliers royaux qui passe à portée de mousquet. Il s'élance, le pistolet au poing, sur le capitaine. Celui-ci, qui l'attend de pied ferme, l'ajuste et le blesse mortellement au ventre. Moret tombe, on l'entoure. Plusieurs coups de feu sont échangés.

» Montmorency l'entend de la droite. Croit-il que l'action est engagée, que le signal a été donné ? Perd-il patience à son tour ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il manque à sa parole et se précipite en avant...

» A partir de ce moment, il ne reste plus rien en lui du guerrier prudent, du capitaine expérimenté. Il n'est plus qu'un insensé, obéissant à la fatalité qui l'entraîne vers sa perte.

» Franchissant plusieurs fossés, malgré les représentations du comte de Rieux, que Monsieur a eu la précaution de placer à ses côtés, le duc s'élance « à la désespérade au travers des royaux. » Il s'enfonce dans un escadron, essuie la décharge d'un bataillon embusqué sur son passage, et poursuit sa course folle, sans s'inquiéter s'il est suivi on non de ses amis.

» Son écuyer a le bras cassé, son cheval est tué sous lui. Le fidèle Rieux, enchaîné aux pas de son général, dont il blâme les emportements, Rieux, victime d'une imprudence, qu'il n'a pu prévenir, est frappé d'une mousquetade qui l'étend raide mort. »

Le baron de Montbrun, lui aussi, est fidèlement resté auprès du maréchal. Il lui donne son cheval et combat à côté de lui, soutenu par Jacques, qui a également mis pied à terre. Autour d'eux la mêlée devient terrible. Au bout de dix minutes, Montmorency a reçu dix-sept blessures dont pas une n'est mortelle ; le peu de gentilshommes qui l'accompagnent est mort ou blessé. Deux hommes seuls demeurent auprès de lui, impassibles, frap-

pant, blessant, tuant sans relâche, se multipliant au milieu de cette boucherie sanglante, comme les héros d'une ballade.

Enfin le cheval que Remy avait donné au maréchal tombe éventré par un boulet et entraîne son cavalier dans sa chute.

— A moi, Montmorency ! crie le duc épuisé.

Remy se précipite à son aide.

— Allons, Jacques, dit-il avec un regard significatif, c'est à nous de le sauver.

Le colosse ne dit pas un mot. Il affermit d'une main sa lourde épée, de l'autre sa dague, et décrit autour de lui un cercle semblable à celui que produit dans un champ d'épis la faux du moissonneur.

Sous ces formidables coups de taille tombèrent aussitôt ceux qui s'étaient jetés en avant pour s'emparer de l'illustre prisonnier.

Appuyé sur le bras de Remy, le maréchal parvint à se traîner contre le talus d'un fossé. De nouveau, il pousse un cri de détresse :

— A moi, Montmorency !

Personne ne lui répond, hélas ! Tous ceux qui l'escortaient gisaient épars autour de lui. Seuls, Remy et Jacques restaient debout à ses côtés, miraculeusement sauvés jusqu'ici de la grêle de balles qui sifflaient à leurs oreilles, qui déchiraient leurs pourpoints de buffle.

Jacques surtout était admirable. Dieu ou démon, il se démenait dans cette effroyable mêlée, faisant le vide autour de lui, entassant à ses pieds les cadavres dont il s'était fait déjà presque un rempart.

En voyant tomber les victimes autour de ce géant, les plus hardis hésitaient. Il semblait abrité derrière une de ces invulnérables cuirasses que les dieux d'Homère faisaient forger par Vulcain pour en armer leurs protégés. Il soutenait à lui seul le choc d'une armée, et malheur à ceux qui se trouvaient à portée de sa massive épée ou de sa dague redoutable !

Malgré son état de faiblesse extrême, le duc admirait ce héros, dont l'effort aurait suffi à permettre que ses amis vinssent à son secours. Involontairement, Montmorency jeta les yeux autour de lui, mais il ne vit parmi les siens que morts et mourants.

Devant lui, au contraire, l'ennemi enflammé par son premier succès, désireux de s'attribuer l'honneur d'une si belle capture...

Le maréchal se vit perdu sans ressources !

Pendant ce temps, les troupes du roi se massaient de plus en plus autour du colosse qu'elles commençaient à déborder. Remy vint se placer à côté de lui, pour arrêter ce torrent humain. Le combat recommença plus acharné. Pourtant aucun espoir ne soutenait plus ces défenseurs isolés d'une cause à jamais perdue. Ils se sentaient voués à une mort certaine, mais ils attendaient l'épée à la main, sans pâlir, que l'heure fatale sonnât pour eux, comme elle avait sonné pour tant d'autres.

Tout à coup, Jacques aperçut dans les rangs ennemis une pièce de canon dont la gueule les menaçait. Se précipitant furieusement, avec la force irrésistible d'un engin de guerre, il se rua sur la pièce, l'arracha des mains de ceux qui la défendaient, la fit tourner sur place, et, abaissant sur la lumière la mèche fumante, et il fit une trouée désastreuse au milieu de ceux qui l'entouraient.

Des cris de douleur, de rage, de malédiction, accueillirent cette prouesse, qui s'était accomplie en moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire. Un véritable ouragan de fer et de plomb répondit à cette incroyable surprise.

Remy, atteint au bras droit, laissa échapper son épée ; Jacques, blessé à la tête, eut un instant le visage inondé de sang. Néanmoins aucun d'eux ne songeait à se rendre. Remy avait ramassé son épée et l'avait passée dans la main gauche ; Jacques, inébranlable comme un roc, essuyait, du revers de sa manche, le sang qui l'aveuglait, et contenait encore les assaillants.

Mais il était évident que deux hommes ne pouvaient pas arrêter le choc d'une armée. Leur mort était une question de temps ; elle n'en était pas moins inévitable.

Le duc le comprit, et, ne voulant pas sacrifier inutilement ces deux héros, il leur donna l'ordre de mettre bas les armes.

Remy et Jacques, échauffés par l'ardeur du combat, étourdis par la mousquetade, ne l'entendirent pas. Le colosse, blessé à la cuisse, chancela et tomba sur les genoux. Vingt épées s'élevèrent au-dessus de lui. Il eut encore la force de les détourner et de faire une ou deux victimes.

Mais Montmorency avisant soudain un sergent des gardes qu'il connaissait :

Sainte-Marie, lui dit-il, ne m'abandonne pas...

En même temps, il lui tendit son épée, que le vieux soldat remit en pleurant à Saint-Preuil.

Aussitôt l'armée s'arrêta.

— Vos épées, messieurs, dit Saint-Preuil à Remy et à Jacques.

Ceux-ci allaient répondre par quelque sanglante bravade, lorsque le maréchal intervint.

— Ne rougissez pas de les rendre, mes amis, dit-il. Si j'avais eu autour de moi cinq cents épées comme les vôtres, les armées du roi seraient à l'heure qu'il est fort compromises.

Remy hésitait encore.

— Allons, monsieur de Montbrun, fit le maréchal. Souvenez-vous de ce que je vous disais, il y a quelques jours, et ne chargez pas ma conscience de ce nouveau remords.

Remy obéit silencieusement.

Le duc fut placé sur une planche couverte de plusieurs manteaux et transporté à Castelnaudary. A côté de lui marchait Remy, la tête basse et le cœur serré.

— N'ayez point de regrets, lui dit le maréchal. Si tous ceux qui m'accompagnaient en avaient fait autant que

vous, nous aurions laissé dans les rangs ennemis une belle eschare...

— Oui, monseigneur, répondit Sainte-Marie, qui l'escortait ; mais il vous aurait fallu les mêmes hommes que vous commandiez à Veillane.

La bataille était, en effet, perdue. Les troupes de Monsieur, la noblesse surtout, avaient inutilement essayé de dégager l'illustre prisonnier. Le comte de La Feuillade, le baron de Cangi, MM. de Lerdois, de La Forêt, et bien d'autres encore, étaient restés sur la place. L'infanterie, composée presque exclusivement d'aventuriers, se débanda dès le commencement de l'action.

Les cavaliers se conduisirent bravement, mais ils durent battre en retraite pour ne pas être enveloppés.

Si le maréchal de Schomberg avait envoyé deux cents chevaux au quartier général de Gaston, lui et tous ses officiers tombaient au pouvoir de l'armée royale ; mais Son Altesse ne fut pas même inquiétée.

Lorsqu'on vint lui annoncer que ses troupes étaient en fuite, que M. de Montmorency, criblé de blessures, avait été fait prisonnier, il répondit en sifflant selon son ordinaire :

— Allons, tout est perdu !

VII

QUELLE SINGULIÈRE ALLIÉE TROUVA CAMILLE

Louis XIII était au Pont-Saint-Esprit lorsqu'il apprit cette nouvelle, dont les amis du cardinal ne manquèrent pas de faire une éclatante victoire, et l'on peut dire, sans craindre d'être démenti, que le roi et son premier ministre furent les seuls à se réjouir de ce désastre.

Quant à Anne d'Autriche, loin de partager cette allé-

gresse, elle ne put cacher la vive douleur qu'elle ressentit, lorsqu'on lui affirma que M. de Montmorency était grièvement blessé et qu'il avait été fait prisonnier.

A personne, hélas ! elle ne pouvait avouer les motifs qui faisaient couler sur ses joues les larmes silencieuses qu'elle s'efforçait en vain d'essuyer. Ni la duchesse de Chevreuse, ni Camille, ni Brigitte, ne pouvaient être les confidentes de ses secrètes appréhensions.

Camille était, en effet, revenue auprès de la reine, dont elle restait l'inséparable et pour ainsi dire l'unique consolatrice.

Un tel isolement s'était fait autour de la malheureuse Anne d'Autriche, que la présence de la meunière lui devint un véritable soulagement et une compagnie presque indispensable.

La duchesse, trop occupée de ses intrigues ou de ses amours, ne pouvait pas assidûment rester auprès d'elle.

Brigitte n'était qu'une femme de chambre ; les demoiselles d'honneur, qui avaient suivi Sa Majesté, étaient plutôt des témoins importuns que des relations agréables.

Camille demeurait donc à peu près la seule femme à qui la reine pût s'attacher. Non seulement son talent de cantatrice exerçait toujours son même charme indéfinissable, mais encore son ton, ses manières, sa distinction, avaient fini par produire sur son auguste protectrice une profonde impression.

La meunière déployait, du reste, pour lui plaire, plus de grâces et d'empressement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors. Son intérêt l'y poussait, tout autant que son excellent cœur.

A la première nouvelle qui s'était répandue de la rébellion de M. de Montmorency, Barthez avait fait venir Camille.

— Ma chère enfant, lui dit-il, un de nos amis, le plus estimable, le plus généreux, le plus cher, celui à qui nous avons le plus d'obligations, court en ce moment un grand danger...

— C'est du maréchal que vous voulez parler, fit sans

hésitation Camille. Eh bien ! j'écoute. Que pouvons-nous faire pour lui ?

— Rien, mon enfant. M. le duc avait certainement prévu le cas, puisque, le jour où il s'est éloigné d'ici pour la dernière fois, il m'a formellement ordonné de ne te quitter sous aucun prétexte, — fût-il en danger de mort, a-t-il ajouté.

— Est-il donc en danger de mort ? demanda Camille en pâlissant.

— Non s'il réussit, oui s'il échoue, répondit nettement Barthez.

— Et nous ne pouvons rien pour lui !

— Rien. Sans les ordres précis que j'ai reçus, je serais déjà auprès de lui, n'en doute pas. Mais, du moins, l'inaction qu'il m'impose ne nous empêche pas de nous occuper de lui, de nous inquiéter si ses affaires sont en bonne voie. Pour atteindre ce résultat, j'ai réfléchi à tous les moyens qu'il était en notre pouvoir d'employer. Le plus pratique, le plus sûr, le meilleur en un mot, c'est toi seule qui peux m'aider à le mettre en usage.

— Je suis à vos ordres, fit vivement Camille.

— Je m'y attendais, dit simplement Barthez. Remarque bien que ce moyen n'est pas de mon goût, puisqu'il faudra que tu retournes à la cour, où j'aurais souhaité que tu ne misses jamais les pieds ; mais je suis forcé de l'employer, de recourir à toi, d'imposer silence à mes antipathies ; je m'y résigne.

— Quand partons-nous ? demanda la jeune fille.

— Aujourd'hui même. Le roi, la reine et le cardinal se sont mis dès hier en route pour le Midi ; il faut les rejoindre au plus vite. Toi, tâche d'avoir l'oreille de la reine, écoute tout ce qui se dit, surveille tout ce qui se fait, enregistre toutes les nouvelles. Ainsi placés à la source, nous ne pouvons rien ignorer de ce qui concerne M. de Montmorency, — ce que nous ne saurions certainement pas, si nous restions stérilement enfermés dans les quatre murs de notre moulin.

— Je suis prête, fit résolument Camille.

Ce qu'elle n'avait pas dit à son père, ce qu'elle s'était contentée de penser, c'est que Remy avait certainement rejoint le maréchal, qu'il partagerait plus que probablement sa fortune, et que, par conséquent, avoir des nouvelles de l'un, c'était avoir des nouvelles de l'autre.

Deux heures après, Barthez confiant à sa femme le soin de diriger son moulin, partait avec sa fille. Le lendemain il avait rejoint la cour à Orléans, et Camille s'était fait annoncer chez la reine.

Anne d'Autriche l'accueillit à bras ouverts. L'arrivée de cette jolie enfant fut la plus gracieuse surprise et la plus grande distraction aux sombres pensées qui l'agitaient.

A partir de ce moment, la jeune meunière devint l'inséparable compagne de la pauvre reine, et Barthez, que sa fille tenait au courant, apprit jour par jour, et, pour ainsi dire, heure par heure, tout ce qui concernait son illustre protecteur.

Afin d'être mieux renseignée de son côté, Anne d'Autriche avait fait choix d'une singulière alliée. C'était la duchesse de Chevreuse qui la lui avait amenée. Cette alliée, c'était Marion Delorme.

Marion, on s'en souvient, était alors fort avant dans l'intimité du cardinal.

Elle aussi s'était donné le ton de suivre la cour pendant ce long voyage. Déjà elle avait rendu à la reine et à la duchesse quelques petits services indirects. Aussi madame de Chevreuse, qui n'était pas précisément scrupuleuse sur le choix des moyens, avait songé à utiliser au profit de son auguste amie les précieuses intelligences de la courtisane avec le premier ministre.

Anne d'Autriche s'en trouva fort bien, en ce sens qu'elle apprit souvent, même avant le roi, bien des détails qu'elle aurait certainement ignorés sans cette utile alliance.

Quant à Marion, elle avait trop d'esprit, de tact et d'intelligence pour ne pas comprendre ce qu'on réclamait

d'elle ; mais son amour-propre était secrètement si flatté de l'honneur que lui faisait la reine, qu'elle prit à tâche de remplir fidèlement la mission qu'elle avait tacitement acceptée.

Elle n'avait d'ailleurs pour Richelieu aucun amour. Elle ne voulait obtenir de lui que l'élargissement de son ami Bassompierre, ce à quoi elle s'appliquait avec un dévouement et une persévérance dignes d'un meilleur sort.

Ce fut ainsi, agitées chacune par des sentiments divers, mais parmi lesquels le cœur occupait la plus large place, que la reine, Camille et Marion arrivèrent au Pont-Saint-Esprit, où les attendait la foudroyante nouvelle qui jeta au milieu d'elles la consternation et l'épouvante.

Devant la meunière, Anne d'Autriche n'essaya point d'étouffer sa douleur. Nulle, mieux que Camille, n'était à même de la partager. L'affligée princesse put donc pleurer à son aise sur une catastrophe qui ne lui causait guère moins d'inquiétude que de chagrin.

Cette inquiétude, elle ne l'avait pas trahie, et cependant à plusieurs reprises, Camille lui avait entendu murmurer :

— Mon Dieu ! s'il avait été assez imprudent pour le porter sur lui...

La pauvre jeune fille n'avait reçu aucune confidence. Elle ne pouvait pas alors s'expliquer ces paroles obscures dont le véritable sens ne devait lui être révélé que peu de temps après.

Elle ne chercha pas du reste à le pénétrer. Plus désolée encore que la reine de l'épouvantable malheur qui s'était appesanti sur celui qu'elle considérait presque comme un père, elle mêla ses larmes à celles d'Anne d'Autriche, et, dès que cette affliction se fut un peu calmée, elle courut rejoindre Barthez.

Celui-ci avait appris déjà le fatal événement. Le bruit s'en était propagé avec la rapidité de la foudre. Le malheureux meunier était consterné ; mais il n'était pas de ces caractères pusillanimes qui se consument en stériles regrets.

Il releva promptement la tête.

— Il n'y a pas à dire, fit-il résolument. Il faut que nous trouvions le moyen d'aller rejoindre M. de Montmorency.

— Comment faire ? demanda Camille. Il est prisonnier. Ce n'est pas à de pauvres hères comme nous qu'il sera permis de l'approcher.

— Oui... je sais bien que c'est difficile... murmura Barthez. Pourtant, ajouta-t-il encore, il faut y arriver.

— Avez-vous donc un plan, une idée ? interrogea la jeune fille.

— Rien, je n'ai rien. Depuis que le bruit de ce désastre est venu jusqu'à moi, je n'ai pas eu la force de rassembler mes esprits ; mais il doit y avoir un moyen... tes relations avec la reine...

— Sont la plus mauvaise recommandation que l'on puisse imaginer, interrompit Camille. Sa Majesté n'a pour l'instant aucun crédit ; elle est en outre surveillée de si près, que la moindre démarche compromettante la perdrait à jamais dans l'esprit du roi.

— Alors, à qui s'adresser ? fit Barthez avec un geste de découragement.

— Je l'ignore, mon père. Cependant il est une personne à laquelle je puis confier notre embarras. Elle est de bon conseil, elle a beaucoup d'imagination, plus encore d'habileté, et je vous avoue que, pour ma part, quel que soit le moyen qu'elle m'indique, je le suivrai aveuglément.

— Et quelle est cette personne ? demanda Barthez.

— C'est madame de Chevreuse.

— Tu as raison, mon enfant ! s'écria le meunier en se frappant le front. Et vite ! Il n'y a pas un moment à perdre. Je t'ai dit qu'il fallait absolument que je visse M. de Montmorency, crois bien que ce ne sont point des paroles en l'air que j'ai prononcées : il y va de ta fortune, de ton avenir...

— Que dites-vous ? fit Camille étonnée.

— Va, je t'expliquerai cela plus tard... balbutia Barthez. D'ailleurs, le duc n'est-il pas ton parrain ? reprit-il avec volubilité.

En disant ces mots, il poussait Camille devant lui et se dirigeait vers la porte. Il la jeta pour ainsi dire hors de la chambre.

— Dépêche-toi, lui recommanda-t-il, je t'attends.

La jeune fille courut chez la duchesse, qu'elle eut le bonheur de rencontrer.

Elle lui raconta quelles étaient les angoisses de son père, les siennes, et la supplia de lui venir en aide.

Marie de Chevreuse hocha soucieusement la tête.

— Ma chère enfant, lui dit-elle enfin après avoir longuement réfléchi, ce que vous me demandez là est au-dessus de mon pouvoir. Je ne saurais personnellement obtenir la faveur que vous sollicitez.

— A qui donc faut-il que j'aie recours ? fit Camille désolée.

— Il faudrait que ce fût au cardinal lui-même, mon enfant, répondit la duchesse ; mais ce serait commettre une grande maladresse...

— Oh ! n'importe ! s'écria la jeune fille avec feu, je le verrai, je lui parlerai, je me traînerai à ses genoux...

— Gardez-vous-en bien ! l'arrêta madame de Chevreuse avec vivacité. L'intimité dont la reine vous honore serait le pire de tous les empêchements. Ah ! ce que vous avez entrepris de faire ne sera pas facile à exécuter, à moins..

Elle s'arrêta, et avança la lèvre inférieure avec une moue dédaigneuse.

— Achevez, fit Camille.

— A moins que vous ne consentiez à vous adresser à une femme dont j'ai souvent mis à contribution la complaisance; dont la reine elle-même n'a pas dédaigné quelquefois les humbles services.

— C'est donc une femme influente ?

— Pour le moment, oui. Elle jouit d'une certaine influence sur l'esprit du cardinal.

— Alors, parlez, madame. Si vous et Sa Majesté avez eu recours à cette personne, pourquoi hésiterais-je à le faire ?

— Ah! c'est qu'elle est à la cour dans une situation exceptionnellement délicate.

— Mais enfin qui est-elle? Quel est son nom?

— C'est Marion.

— Qui, Marion? demanda Camille, surprise qu'un nom si obscur possédât semblable prestige.

— Marion Delorme, répondit la duchesse en souriant de cette naïveté.

La jeune fille rougit légèrement et eut un moment d'hésitation.

— C'est égal, dit-elle d'une voix ferme. Si madame la duchesse m'autorise à me présenter de sa part...

— Oh! je ferai mieux que cela, mon enfant. Je vais vous donner pour elle un mot, grâce auquel vous serez du moins bien accueillie, je vous le promets.

A ces mots, madame de Chevreuse prit la plume et écrivit :

« Ma chère Marion.

» *Nous* vous serions bien obligées si vous pouviez satisfaire aux désirs de la personne qui vous remettra ce billet.

» MARIE. »

Puis elle plia le papier en quatre et le tendit à Camille.

La jeune fille lui baisa la main avec effusion et disparut en toute hâte.

Dix minutes après, elle se présentait chez Marion Delorme. Son pauvre petit cœur battait à lui briser la poitrine.

Marion leva les yeux sur la jeune fille et la considéra avec surprise.

Pour faire cesser toute incertitude, Camille lui remit la lettre que la duchesse venait de tracer pour elle.

La belle Marion la parcourut rapidement. Aussitôt elle prit Camille par la main et l'entraîna doucement dans sa chambre, dont elle ferma les portes et tira soigneusement les verrous.

— Ici, nous pouvons causer, dit-elle à demi-voix.

La lettre disait : « *Nous* vous serions bien obligées... » Il n'y avait pas à s'y tromper : ce *nous* signifiait « la reine et moi. » Du reste, alors même que Marion en aurait douté, la présence de Camille l'aurait éclairée.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, madame, commença la jeune fille, mais...

— Oh ! pardon, mon enfant, interrompit Marion. Pour qui me prenez-vous donc ? Croyez-vous que je sois femme à rien ignorer de ce qui se passe à la cour ? Non pas. Je vous connais parfaitement au contraire. Cela vous étonne ?

— Un peu, madame, car je ne me rappelle pas avoir jamais eu le plaisir de vous voir.

— Mais, je vous ai vue, moi, ma toute belle, je me suis informée quelle était cette superbe et gracieuse personne, et j'ai su que vous vous nommiez Camille Barthez, ou plutôt la Meunière de Moulin-Galant. Suis-je bien renseignée ?

— Parfaitement, madame.

— Je sais encore, continua Marion, que vous avez une voix délicieuse, et que vous êtes la filleule de ce pauvre duc de Montmorency. Vous le voyez, nous sommes en pays de connaissance. Et maintenant, j'ajouterai que vous êtes envoyée vers moi par des personnes pour lesquelles j'ai la plus grande estime et le plus profond respect. C'est assez vous dire que tout ce qu'il sera possible à une femme de faire, je le ferai, pour être agréable à la reine, à la duchesse et à vous-même.

Il était impossible de se mettre plus généreusement à la discrétion d'une solliciteuse. Aussi Camille se sentit de suite à l'aise, et lui répondit par son sourire le plus affable.

— Madame, commença-t-elle pourtant avec un peu de timidité, il semble que d'avance vous ayez deviné ma pensée, car vous n'avez prononcé qu'un nom, et c'est précisément celui qui m'amène auprès de vous.

— Celui de M. de Montmorency ?

— Oui, madame.

Marion fronça subitement ses beaux sourcils.

— Ah! ah! fit-elle avec un peu de contrariété. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Je m'explique, madame. M. de Montmorency est mon parrain, vous l'avez dit. Cette espèce de parenté suffirait donc presque à justifier l'intérêt que son malheur m'inspire, si, à ce lien généralement banal, ne venaient s'ajouter une foule d'autres obligations et un sentiment que je ne saurais nettement définir.

Cette fois, Camille s'était exprimée sans embarras. On devinait sans peine que le sujet dont elle s'entretenait lui tenait fort au cœur.

— Parlez mon enfant, dit Marion avec bonté.

— C'est qu'en effet, madame, continua Camille, M. le maréchal n'a pas été seulement pour moi un parrain vulgaire; il a encore été pour les miens un bienfaiteur infatigable. C'est à lui que je dois l'éducation que j'ai reçue, comme c'est à lui que mes parents doivent leur aisance, et je pourrais dire leur richesse.

Du plus loin qu'il me souvienne, je vois M. de Mont-morency penché sur mon berceau, souriant à mes info mes vagissements, ou même guidant mes premiers p Plus tard, je le vois encore, comblant mon ingrate enfan de présents et de gourmandises. La politique et la gue ne l'absorbaient pas alors comme elles l'ont fait dep hélas! A mesure que je grandissais, les visites de M. Montmorency se faisaient plus rares; mais sa sollicit ne tarissait point pour cela. De près ou de loin, il se r pelait sans cesse à moi par quelque éblouissante surp tandis que sa main libérale s'ouvrait sans relâche pour croître le bien-être de mes parents.

Il ne voulait pas que je fusse une meunière comme toutes les autres. Il m'a facilité l'accès d'un monde dans lequel ma naissance me défendait pour ainsi dire d'entrer ; de sorte que, si Sa Majesté la reine daigne m'honorer de quelque protection, si la duchesse de Chevreuse veut bien s'employer en ma faveur, si je me présente à vous sous de semblables patronages, c'est lui, à lui encore, toujours, que je le dois.

Je n'ai pas besoin de vous dire, madame, quelle reconnaissance m'ont inspirée tant de bontés. Si même ce n'était que de la reconnaissance, je ne vous importunerais peut-être pas de ma visite ; mais j'éprouve pour M. le maréchal un sentiment plus fort que cette gratitude que je vous exprimais, sentiment qu'il me serait assez difficile de définir, à moins d'admettre que j'eusse deux pères au lieu d'un.

Oui, cet amour, mêlé de respect, que je ressens pour lui, me paraît étrange à moi-même. Ce culte filial, que je lui ai voué, m'étonne, parce qu'il me semble s'égarer malgré moi de son but. C'est à mon véritable père, au meunier Barthez, que je devrais témoigner le plus d'affection ; c'est pour lui que je devrais avoir le plus de déférence, disons le mot, le plus d'amour, n'est-ce pas ?

— Sans doute, fit naïvement Marion.

— Eh bien ! madame, reprit Camille à voix basse et presque avec effroi, c'est en vain que je cherche à me faire illusion, cela n'est pas ! Cette préférence est coupable, presque impie, j'en conviens, je ne cherche pas à l'excuser, mais elle existe. Que de fois je me la suis reprochée ! Que de fois j'ai tenté de la raisonner, de la surmonter ! Je n'ai pas pu. A personne, je le jure ! je n'ai fait part encore de cette incroyable anomalie. Vous êtes la première, madame, à qui je m'en explique à cœur ouvert. Si j'ai eu cette cruelle franchise, ce n'est pas pour atténuer mon crime, c'est pour vous prouver, madame, combien je désire ardemment que la faveur que je sollicite me soit accordée.

Marion était surprise et quelque peu émue de cette

singulière et naïve confession. La candeur de la jeune fille, la bonne foi dont elle avait fait preuve, le sentiment bizarre qui l'animait, contrastaient si fort avec le milieu dans lequel vivait la belle courtisane, qu'elle s'intéressa sur-le-champ à la pauvre enfant.

— Eh bien! demanda-t-elle en lui prenant la main et en l'attirant vers elle, à quoi puis-je vous être utile?

— On m'a assuré, madame, que vous aviez sur le cardinal une certaine influence...

— Bien mince, interrompit Marion avec une moue dédaigneuse.

— Enfin, madame, dit nettement Camille, pourriez-vous obtenir de lui qu'il me fût permis de voir M. de Montmorency?

— Vous n'y pensez pas! se récria Marion. C'est impossible! Demandez-moi tout, excepté cela. Richelieu ne souffrira jamais que je me jette en travers de sa politique.

— Alors, qu'il n'en soit plus question, dit la jeune fille en poussant un soupir, et pardonnez-moi de vous avoir importunée. J'agirai seule, je tâcherai d'imaginer, d'inventer quelque chose...

A ces mots, elle essuya deux grosses larmes qui tremblaient à ses paupières et se leva.

— Un instant! fit Marion en l'arrêtant. Vous m'avez toute remuée, ma pauvre enfant. Il ne sera pas dit que je n'aurai pas essayé... Mais au moins laissez-moi le temps de la réflexion. Peut-être y aurait-il moyen d'obtenir par la ruse... je verrai... Voulez-vous attendre jusqu'à demain matin?

— S'il le faut absolument... dit Camille.

— Ah! dame!... fit Marion en souriant. C'est que mon règne ne commence qu'un peu tard.

— Je désirerais également que mon père pût m'accompagner... hasarda Camille.

— Oh! quant à cela, mon enfant, ne l'espérez pas, répondit Marion.

— Cependant, madame, il m'est impossible, à mon âge, de courir seule les grands chemins.

— Sans doute... fit Marion embarrassée. Mais il n'y aurait qu'un moyen, et votre père ne voudra probablement pas l'employer.

— Oh! ne craignez rien, madame. Quel qu'il soit, mon père le saisira avidement.

— C'est qu'il passe pour votre domestique et qu'il s'affuble d'une défroque de valet.

Camille ne put réprimer un geste de répugnance.

— N'importe, dit-elle, je le préviendrai.

— Alors revenez demain matin à l'heure qu'il vous plaira, fit Marion, car il me vient une idée... oui... peut-être de cette façon... Et ne craignez pas de me faire lever matin, ajouta-t-elle d'un ton bienveillant.

Camille la remercia avec effusion et alla rejoindre son père, à qui elle fit part du rôle peu honorable qu'on lui imposait.

— N'est-ce que cela? s'écria joyeusement Barthez. Ah! je porterais dix livrées plutôt qu'une, pourvu que je puisse voir le maréchal.

— Vous n'y songez pas, mon père. Vous, mon domestique!

— Oh! n'aie point de vains scrupules, répliqua le meunier. M'offrît-on un rôle plus humiliant, je l'accepterais encore. Il faut que j'arrive jusqu'à M. de Montmorency d'abord, le reste m'importe peu.

Le meunier et sa fille passèrent le reste de la journée dans des transes dont il est facile de se faire une idée. La nuit elle-même ne parvint pas à calmer leur impatience. Plus ils approchaient de l'heure qu'on leur avait fixée, plus ils avaient hâte de connaître les résultats qu'obtiendraient les démarches de Marion.

Camille ne disait rien, mais elle avait confiance. L'accueil qu'elle avait reçu lui donnait bon espoir.

Quand vint le soir, Marion se rendit, en effet, chez le cardinal. La fine mouche avait calculé que la nouvelle

qu'il avait reçue dans la journée mettrait son Éminence en belle humeur.

Elle ne se trompait point. Aussitôt qu'il l'aperçut, Richelieu lui sourit, non seulement avec bonté, mais presque avec expansion.

— Comment! c'est toi, ma petite Marion, lui dit-il. A la bonne heure! Voilà une journée qui finit pour moi aussi bien qu'elle a commencé.

— Ah! fit la jeune femme. Votre Seigneurie est donc contente?

— Si je le suis, mon enfant! Mais tu ne sais donc rien? Gaston en fuite, son armée dispersée, Montmorency prisonnier... tout m'a réussi, te dis-je! Il n'y a pas jusqu'à ce petit baron de Montbrun qui m'ait échappé.

— Le baron de Montbrun... répéta Marion pensive. Il me semble que je connais ce nom-là...

— C'est un petit gentilhomme des environs de Narbonne, qui est arrivé à Paris, il y a trois ou quatre mois, et qui a été présenté à la cour par M. de Montmorency lui-même. C'est lui qui a fait venir auprès de la reine cette meunière...

— Ah! très bien. J'y suis à présent, dit Marion. Puylaurens me l'a amené le jour même de son arrivée. Mais savez-vous qu'il est charmant, ce jeune gentilhomme! Et il a été également fait prisonnier?

— Il était le seul des amis de Montmorency qui fût resté debout à côté de son maître, et il s'est battu, paraît-il, avec un acharnement...

— Cela ne m'étonne pas, fit Marion. Il avait un air crâne et décidé... Mais que vous importe cette capture? Quelle valeur a-t-elle à vos yeux? Qu'allez-vous faire de ce malheureux? Ne lui rendrez-vous point la liberté?

— La liberté! à lui! s'écria le cardinal en fronçant terriblement les sourcils. Non pas avant d'avoir réglé nos comptes, ajouta-t-il avec un sourire effrayant.

— Vos comptes? demanda la jeune femme interdite. Il vous a donc personnellement offensé?

— Lui! fit le premier ministre avec une sourde colère. Il m'a infligé un des plus sanglants affronts que j'aie reçus de ma vie. Bafoué par la reine... honni par le roi... Il m'a échappé déjà à deux ou trois reprises, mais cette fois...

Il n'acheva point mais il releva la tête d'un air menaçant.

— D'ailleurs, reprit-il, ne me servît-il momentanément qu'à contrebalancer certaines influences... celle de la meunière, par exemple... je le tiens, je le garde.

— Comment! Il a des intelligences avec cette jeune fille?

— Il en est éperdûment amoureux et la meunière de son côté... je me souviens encore du jour où elle a fait intervenir Leurs Majestés en sa faveur... Ah! soupira le cardinal, s'il avait été tué, comme les autres, je ne m'en serais jamais consolé, car alors je n'aurais pas pu me venger, tandis qu'à présent...

— Il s'est donc laissé prendre sans difficulté? Il n'est donc pas même blessé? demanda Marion.

— Il est légèrement atteint au bras droit, mais sa blessure n'offre aucun danger. Je dois d'ailleurs lui rendre cette justice, c'est qu'il se serait fait tuer sur place, si le duc ne lui avait pas ordonné de mettre bas les armes. Mais c'est assez nous occuper de ces misères, interrompit brusquement le cardinal. Te voilà, ma petite Marion, n'y pensons plus. Voyons: que me veux-tu?

— Monseigneur, répondit la jeune femme, je voudrais voir du pays.

Le cardinal jeta sur Marion un regard non moins curieux qu'étonné.

— Oui, reprit-elle, je m'ennuie, j'ai envie de voir du pays.

— Eh bien! qui t'en empêche? fit Richelieu.

— Ah! dit-elle en relevant la tête, c'est qu'il y a plusieurs manières de voir du pays!

— Alors explique-toi, répondit le premier ministre.

— Il y a d'abord, commença Marion, le coche avec ses

horribles rideaux de cuir, dans lequel on se presse, on s'étouffe, on ne voit rien, on fait sept ou huit lieues par jour...

— Et tu n'en veux pas, je gage, fit le cardinal.

— Naturellement, poursuivit Marion. Il y a encore les chevaux de poste, qui marchent assez bien, mais que l'on est forcé d'atteler à de lourds carrosses dont les cahots vous brisent les membres.

— C'est cependant pour une femme la meilleure manière de voyager.

— Pour une femme, je ne dis pas; mais pour un homme il y a le cheval, qui est le mode de transport le plus facile, le plus agréable et le plus expéditif.

— J'en conviens, avoua Richelieu. Voudrais-tu donc te travestir en cavalier ?

— Et pourquoi non ? demanda Marion d'un petit air décidé. Monseigneur doit se souvenir de certain costume de page, sous lequel je suis venue parfois lui rendre visite à une heure assez avancée.

— Sans doute, sans doute, interrompit le cardinal en rougissant légèrement.

— Eh ! bien, monseigneur, est-ce que ce costume ne me sied pas bien ?

— A ravir, fit le ministre avec feu.

— Est-ce que je ne le porte pas avec aisance ?

— Admirablement, au contraire.

— Alors quel inconvénient y aurait-il à ce que je voyageasse sous ce déguisement ?

— Aucun, si tu avais pour t'accompagner un mari, un frère, un parent... mais tu n'en as pas, et je ne puis permettre que tu t'exposes ainsi à des désagréments que je n'ai pas besoin de préciser.

— J'entends, monseigneur, fit Marion, mais rassurez-vous, je ne serai pas seule.

— Ah ! dit le cardinal, en fronçant subitement les sourcils, tu as un compagnon de route ?

— Non pas un compagnon, monseigneur, mais une compagne.

— Que je connais ?

— Peut-être oui, peut-être non, répondit Marion; je n'ai encore fixé mon choix sur personne.

— De sorte qu'au lieu d'une, vous serez deux folles à courir les grands chemins. Et tu veux que j'autorise une semblable équipée! Allons donc, ce n'est pas possible.

— Un instant, monseigneur, l'arrêta la jeune femme. Mon intention n'est pas de m'en aller à l'aventure, sans une escorte respectable. J'emmènerai mon valet de chambre qui a bien une cinquantaine d'années, et je ne doute pas que l'amie qui m'accompagnera ne soit dans les mêmes conditions.

— A la bonne heure, ceci vaut déjà mieux, accorda Richelieu; mais tout cela n'est pas suffisant. Il vous faudrait au moins un cavalier capable de tirer l'épée.

— Qu'à cela ne tienne, monseigneur, fit Marion, il m'est bien facile...

— Oui, je comprends, interrompit le cardinal; quelqu'un de ces fats ambrés et musqués qui assiègent ton antichambre... Non pas, ma belle enfant, reprit-il d'un air défiant. Je ne veux pas m'opposer à ton caprice, bien que je ne m'en explique pas du tout l'utilité; mais si tu veux le satisfaire, il faudra te résigner à accepter de ma main le défenseur que j'aurai choisi.

Marion Delorme réprima difficilement un geste de contrariété. Cependant, comme il était de la plus grande politique de manifester une grande joie, elle frappa vivement dans ses mains.

— Je n'aurais jamais espéré que Votre Éminence me fît tant d'honneur! s'écria-t-elle sur un ton d'allégresse admirablement imité.

— A cette condition-là seulement, j'y consens, puisque tu me demandes mon assentiment; mais, je te l'avoue, cela m'étonne un peu. D'ordinaire tu n'es pas si docile à mes désirs. Pourquoi diable te montres-tu aujourd'hui si soumise ?... Marion, poursuivit Richelieu en souriant et en la menaçant du doigt, il y a quelque chose là-dessous.

— Parbleu ! monseigneur, répliqua-t-elle, vous n'avez pas grand mérite à le deviner. Il est évident que, si j'avais purement et simplement l'envie de voyager comme tout le monde, je m'en irais seule ou avec une compagnie de mon goût, et je ne viendrais pas vous importuner.

— Ah ! fit le cardinal, que ses défiances assaillirent de nouveau, il te faut autre chose encore ?

— Évidemment, monseigneur. Voir du pays, c'est très joli ; mais ce n'est pas pour contempler seulement les arbres ou la campagne que je me mets en route. Je veux m'arrêter où et quand il me plaira, visiter les villages que je traverserai, en admirer les monuments, les examiner en détail et à loisir.

— Rien n'est plus facile, fit observer le cardinal.

— Sans doute, si je me contente, comme le bon public, de m'arrêter devant telle porte qu'une consigne ou un simple caprice du gouverneur aura fermée ; mais cela ne me satisfait pas. J'entends voir tout, entrer partout, et, loin d'être à la merci du gouverneur, je veux que le gouverneur soit à la mienne. Pour cela, que faut-il ? pas grand'chose.

— Mais quoi ? demanda le premier ministre avec inquiétude.

— Oh ! mon Dieu, dit négligemment Marion, un petit morceau de papier de rien, grand comme la main, avec le sceau de l'État et votre signature en bas...

— Rien que cela ! se récria le cardinal. Peste ! comme tu y vas !

— Ma foi, monseigneur, reprit-elle avec une naïveté parfaitement jouée, je ne vois pas ce que cette demande a de si énorme. Ah ! s'il s'agissait de politique... je ne dis pas ; mais pour un simple petit voyage d'agrément...

— Bon, mais un sauf-conduit qui mette à tes ordres des gouverneurs... fit Richelieu en secouant la tête.

— Eh bien ! croyez-vous que je vais arborer l'étendard de la révolte et faire donner l'assaut à la place ?

— Non, mais enfin... ce que tu exiges de moi est fort

grave, car je ne puis rien préciser.... c'est presque un blanc-seing que tu voudrais m'arracher.

— Oh! je n'en demande pas tant, dit la jeune femme. Écrivez tout simplemeni ceci de votre écriture redoutée : « Ordre de laisser circuler librement, et partout où bon lui semblera, le porteur du présent, » et tout sera dit.

— Parbleu! je te crois, se défendit le cardinal. Avec un ordre semblable, tu ferais tomber les portes de la Bastille.

— Monseigneur, c'est de l'enfantillage, objecta Marion. Vous savez bien que je vais quand il me plaît à la Bastille, où gémit toujours mon pauvre vieil ami Bassompierre. Ce n'est donc pas pour entrer à la Bastille...

— Mais alors où veux-tu aller?

— Eh! le sais-je moi-même, monseigneur? qui peut dire ce qu'il peut passer de caprices en un jour dans une tête de femme?

— Oh! pour cela, c'est vrai, accorda le cardinal.

Il l'observa quelque temps avec attention; mais il vit ce jeune et gracieux visage si calme, si souriant, si dégagé en apparence de toute préoccupation sérieuse, qu'il crut, en effet, à une pure fantaisie de jolie femme.

— Allons! fit-il avec complaisance, tu fais de moi ce que tu veux, ma petite Marion.

Et il prit la plume.

— Voyons, dicte toi-même, dit-il.

Marion tremblait comme la feuille. Cependant elle eut assez de force pour affermir sa voix.

— Ordre de laisser circuler librement et partout où bon lui semblera le porteur du présent....

Richelieu, qui avait écrit sous sa dictée, posa la plume en haussant les épaules, comme s'il prenait en pitié sa faiblesse.

— Et les personnes qui l'accompagneront, ajouta Marion.

— Mais tu es folle! se récria l'Éminence, tu peux te faire suivre d'une armée avec un ordre semblable.

— Et que voudriez-vous que je fisse d'une armée? demanda Marion en riant. Allons, monseigneur, soyez généreux jusqu'au bout. Vous ne voulez pas, quand j'entrerai quelque part, que je laisse mes amis à la porte, n'est-ce pas?

— C'est juste, fit le cardinal sur le même ton.

Il ajouta ces quelques mots et signa.

Marion tendit la main, pour s'emparer de ce précieux papier; mais Richelieu le retira vivement.

— Tu me promets bien, dit-il d'un air de regret, que tu ne feras de cet ordre aucun mauvais usage?

— Je vous le jure, monseigneur! fit Marion avec volubilité.

— Et tu partiras.... quand?

— Demain matin, si je trouve ce soir une personne pour m'accompagner.

— Alors, demain matin, le fils de Laffeymas ira se mettre à ta disposition.

— Ah! c'est lui que monseigneur destine à l'office de cavalier servant? interrogea Marion avec une moue dédaigneuse.

— Lui, ou je déchire à l'instant ce papier, répondit nettement Richelieu.

— Donnez, donnez, monseigneur, dit Marion d'un air de profond mépris. Un domestique de plus ou de moins....

— Domestique? fit le cardinal. Je te trouve bien dégoûtée! Laffeymas n'est-il pas un jeune, élégant et gracieux cavalier?

— Oui, mais il est le fils de son père, répliqua la jeune femme avec répugnance.

A ces mots, elle s'empara du sauf-conduit que Richelieu tenait encore à la main, et le salua d'une révérence cérémonieuse, dans laquelle il y avait certainement plus d'ironie espiègle que d'étiquette.

— Va-t-en, petit masque! dit le cardinal souriant malgré lui à tant de grâce et de beauté.

Marion ne se le fit pas dire deux fois et disparut en courant.

Dès qu'elle fut rentrée, elle appela sa femme de chambre.

— Tu as vu, dit-elle, cette jeune fille qui est venue me voir dans la journée?

— Oui, madame.

— N'aurais-je pas, dans ma garde-robe, un costume de page ou de cavalier qui pourrait lui convenir?

— Au contraire. Cette jeune fille est à peu près de la même taille que madame, mais elle est moins forte. Or, le costume de velours gros bleu que madame ne peut plus mettre irait admirablement à cette jeune fille.

— Tu crois?

— J'en suis sûre.

— Alors regarde s'il est en bon état, et fais en sorte qu'il soit prêt demain matin à la première heure.

— C'est inutile, madame, il est presque neuf.

— En ce cas, bourre ma valise de tout ce que je possède, en fait de linge d'homme, et retourne à Paris, je n'ai plus besoin de toi. Je ne garde que Firmin.

Sous les yeux de sa maîtresse, la femme de chambre étala sur les fauteuils le costume que Marion destinait à Camille, pendant que Firmin recevait l'ordre de se procurer quatre chevaux pour le lendemain à dix heures.

Après s'être assurée que tout était prêt, Marion se coucha et s'endormit. A présent qu'elle s'y était décidée, elle se faisait une fête de voyager dans de pareilles conditions.

Le lendemain matin, à six heures, Camille était levée. Malgré l'autorisation que lui en avait donné la jeune femme, elle n'osa pas se présenter avant huit heures.

Marion était debout et l'attendait.

— Enfin, vous voilà! dit-elle. Eh bien! êtes-vous toujours résolue à partir?

— Plus que jamais, madame.

— Savez-vous monter à cheval?

— Oui, madame.

— Avez-vous essayé de monter quelquefois en cavalier?

— Souvent. Mon père et M. de Montmorency ont désiré que je me livre à cet exercice.

— Oh! mais alors, cela ira tout seul, s'écria Marion enchantée.

— Que voulez-vous dire, madame?

— Je veux dire que voilà un costume d'homme qui vous attend, que je pars avec vous et que dans deux heures nous serons en route.

— Pour aller rejoindre M. de Montmorency? demanda Camille avec joie.

— Pour faire tout ce qui nous passera par la tête, répondit Marion.

— Quoi, madame! vous avez obtenu....

— Un sauf-conduit qui nous livre pieds et poings liés tous les gouverneurs et tous les geôliers de France, mon enfant.

En disant ces mots, Marion tira de son sein le papier que lui avait donné le cardinal.

— Mais prenons garde! reprit-elle aussitôt. Généreuse à sa manière, Son Éminence nous adjoint, sous le titre de cavalier servant, un homme qui ne sera en réalité qu'un espion.

— Qui donc? demanda Camille effrayée.

— Le fils de M. de Laffeymas.

La jeune fille frissonna involontairement.

— Ce qui ne nous empêchera pas, ajouta Marion à voix basse, de faire visite à ce pauvre baron de Montbrun qui est légèrement blessé...

Camille devint pâle comme une morte.

Marion eut pitié de la pauvre enfant.

— Rassurez-vous, dit-elle aussitôt. La blessure de M. de Montbrun n'est rien. Ce qui est plus grave, c'est qu'il est prisonnier.

— Alors, il est perdu, gémit Camille.

— Pas encore, fit Marion.

— Mais vous ne savez donc pas que le cardinal a par trois fois tenté de l'assassiner? s'écria la jeune fille épouvantée.

— Je le sais, mon enfant; mais ce n'est pas une raison. Nous trouverons bien un moyen de le tirer d'affaire.

— Que le ciel vous entende! soupira Camille.

— D'ailleurs, nous avons le temps d'y penser, reprit Marion. Pour l'instant, songeons au plus pressé. Courez prévenir votre père. Qu'il s'affuble d'une livrée quelconque, qu'il prenne une paire de pistolets en cas de besoin, et revenez au plus vite.

La jeune fille s'empressa d'obéir.

— A propos! fit Marion. Ce M. de Laffeymas vous connaît-il?

— Je ne crois pas.

— Tant mieux! car cela pourrait faire avorter tous nos projets. Allez. Dans une heure, les chevaux seront sellés et nous nous mettrons en route.

Camille alla rejoindre son père en toute hâte.

Barthez, ainsi qu'il l'avait annoncé, ne fit aucune difficulté pour endosser la livrée, qu'il alla décrocher sur-le-champ à la boutique du fripier voisin.

Quant à Camille, elle était un peu troublée. La sereine tranquillité de la vie qu'elle avait menée jusqu'alors ne l'avait guère préparée aux aventures. Se travestir, voyager en compagnie d'une femme qu'elle ne connaissait pas, l'effrayaient un peu. Il est vrai que cette femme, non-seulement paraissait la connaître, mais encore semblait être au courant de ses plus secrètes pensées, car elle lui avait parlé de Remy, dont Camille n'avait même pas prononcé le nom.

Aussi ce fut d'un cœur plus léger qu'après avoir envisagé froidement la situation, elle se rendit chez Marion. Après tout, elle demeurait toujours sous l'égide de Bar-

thez, et Barthez n'était pas homme à lui laisser manquer de respect.

Chemin faisant, le meunier fit la leçon à sa fille. A dater de ce moment, Camille abjurait son sexe, sa personnalité : elle devenait le chevalier Camille. Barthez n'était plus que son serviteur, et était tenu envers son jeune maître aux plus grands égards.

Enfin ils arrivèrent chez Marion, qu'ils trouvèrent habillée, bottée et éperonnée.

Avec l'aide de la femme de chambre, Camille endossa l'une après l'autre, les pièces du costume qui lui était destiné.

Lorsque Marion la conduisit devant la glace pour juger de l'effet produit par ce travestissement, la jeune fille ne put réprimer un cri de surprise en présence d'une semblable métamorphose.

Elle avait bien l'air un peu timide, un peu emprunté même sous ces habits; mais ils seyaient si merveilleusement à sa taille, à son teint, à ses longs cheveux blonds, que Marion elle-même ne cacha point l'étonnement joyeux qu'elle ressentait.

Elle prit la jeune fille par la main et l'entraîna en riant aux éclats. Décidément, elle prenait goût à la mascarade.

Dans la cour, quatre chevaux étaient sellés, et un cavalier de vingt-six ans environ en inspectait soigneusement les harnais. C'était le jeune Laffeymas.

Au même instant parut Marion, donnant la main à Camille.

Le jeune gentilhomme se découvrit respectueusement, et jeta sur la meunière un long regard d'admiration.

— Une amie de Marion, ce petit bijou-là ! murmura-t-il. Où diable a-t-elle déterré ce ravissant minois ?

Pendant ce temps, Barthez tenait l'étrier à Camille et l'aidait à se mettre en selle. Firmin en faisait autant de son côté.

Sur un signe de Marion, Laffeymas vint se placer à sa droite, et Camille à sa gauche ; puis la petite troupe s'ébranla.

A vingt pas en arrière, suivaient Firmin et Barthez, qui se rapprochèrent, et, en laquais de bonne maison, échangèrent un salut cérémonieux.

A voir passer cette cavalcade, on aurait cru qu'il s'agissait de deux jeunes gens, confiés par leurs parents à la garde de deux vieux et fidèles serviteurs, et auxquels un de leurs amis faisait la conduite.

Dès le début, Laffeymas se confondit en galanteries. Marion en profita pour amener la conversation sur les derniers événements politiques.

Le jeune gentilhomme, désireux de se faire bien venir, s'y prêta de la meilleure grâce du monde, et fournit à ses deux compagnons de voyage tous les renseignements imaginables sur le duc de Montmorency et sur le baron de Montbrun. Ces renseignements, il les tenait de bonne source : c'était son père qui les lui avait transmis.

Il en résultait que le duc et le baron, blessés, étaient prisonniers à Lectoure, et qu'ils y étaient soignés par le propre chirurgien du maréchal.

Marion et Camille échangèrent un regard d'intelligence et se comprirent. C'était sur Lectoure qu'il fallait se diriger.

Malheureusement, de Pont-Saint-Esprit, qui est dans le Gard, à Lectoure, qui est dans le Gers, il y a une distance que deux femmes à cheval, inhabiles quand même et se fatiguant aisément, ne pouvaient franchir d'une seule traite.

Dès le soir du premier jour, Camille et Marion étaient horriblement courbatues. Cependant elles eurent le courage ou l'amour-propre de n'en rien dire.

Barthez avait été investi par Marion du rôle de maréchal des logis. C'était lui qui faisait préparer les logements, qui surveillait les repas et qui réglait l'itinéraire que l'on devait suivre le lendemain.

Au bout de quatre jours, Laffeymas était un peu étonné. Le cardinal lui avait dit que Marion voulait voir du pays, visiter les villes qui se trouvaient sur son passage. Or, non seulement Marion ne s'arrêtait pas, mais encore elle semblait éviter les villes qu'elle aurait dû traverser, si la curiosité seule l'avait poussée.

Cela ne faisait pas le compte du jeune gentilhomme. Il s'était bien promis de respecter Marion — et pour cause, — mais il ne s'était engagé à rien envers Camille, dont le séduisant visage avait produit sur lui une profonde impression.

Les proverbes ne datent pas d'hier. Laffeymas connaissait déjà ceux qui disent :

« Qui se ressemble s'assemble. Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. » Il en avait conclu que le chevalier Camille, ou plutôt l'amie de Marion, devait être fort sujette à caution, et il s'était promis de se dédommager sur cette vertu fragile du rôle assez ingrat que lui avait distribué Richelieu.

Malheureusement l'occasion ne se présentait guère. Camille et Marion prenaient leurs repas dans leur chambre. Le soir venu, comme elles étaient brisées de fatigue, elles se retiraient dans leur appartement. Seuls, Barthez et Firmin étaient admis à en franchir le seuil.

Laffeymas était donc toujours seul à table, toujours seul dans la soirée. Plusieurs fois, pendant la route, sous un prétexte ou sous un autre, il avait essayé de quitter la place que Marion lui avait assignée à sa droite, pour prendre la gauche de Camille. Mais la jeune fille lui répondait à peine, le recevait avec une froideur décourageante, et Marion le rappelait aussitôt, pour lui demander un renseignement, dont elle n'avait aucun besoin.

Ce n'était pas là un voyage d'agrément ! Le jeune gentilhomme résolut donc de se déclarer à la première occasion.

Il avait remarqué que Camille soupait toujours dans la chambre de Marion, que Barthez et Firmin y venaient

prendre leurs ordres, que les deux jeunes femmes restaient ensemble pendant une heure ou deux, et qu'enfin Camille regagnait son appartement immédiatement après.

C'était donc de ce moment-là qu'il fallait profiter pour se présenter à elle et lui faire l'aveu de son amour.

Laffeymas surveilla attentivement les deux amies.

Il ne soupçonnait rien, du reste, pas plus ce qu'était Camille que ce qu'était Barthez.

Celui-ci avait si bien pris au sérieux son rôle de valet, et s'en acquittait si consciencieusement, que pas une fois Marion, Firmin ou Laffeymas ne l'avaient pris en défaut.

Pourtant Barthez ne perdait de vue rien de ce qui se passait sous ses yeux. Lui aussi, il avait remarqué les allées et venues du gentilhomme, les regards provoquants qu'il adressait à Camille, et ses épais sourcils s'étaient froncés d'un air menaçant.

Cependant pas un mot sorti de ses lèvres n'avait trahi ses inquiétudes ; il restait strictement dans son rôle de valet, qui voit tout, qui entend tout, et qui ne dit rien, tant que ses passions ou son intérêt ne sont pas en jeu.

Vers le soir du sixième jour, l'impatient gentilhomme, voyant que définitivement on ne s'arrêtait jamais, commençait à trouver que ce voyage, qui s'annonçait d'abord sous de riants auspices, devenait une véritable corvée. Et plus il était mécontent de l'emploi qui lui avait été dévolu, plus il éprouvait le besoin de se dédommager.

Aussi il avait eu soin de se choisir une chambre tout proche de celles que les deux jeunes femmes avaient prises.

Au lieu d'aller se promener, comme il le faisait d'ordinaire, il regagna de bonne heure son appartement dont il laissa la porte entre-bâillée.

Blotti derrière le jour qu'il s'était ménagé, il épia les moindres mouvements de ses compagnons de route, vit Barthez et Firmin se retirer, après avoir brossé et mis en état les habits de leurs maîtresses. Enfin, au bout d'une

longue heure d'attente, il vit Camille sortir de la chambre de Marion et se diriger vers sa porte.

Au moment où la jeune fille venait de faire jouer la clef dans la serrure et pénétrait dans son appartement, elle sentit que l'on poussait en avant sa porte, que l'on referma par un mouvement rapide.

Avant qu'elle eût le temps même de se rendre compte de ce qui s'était passé, elle se trouva en présence de Laffeymas.

— De grâce ! mademoiselle, dit-il précipitamment, excusez ma hardiesse, mais vous êtes surveillée de si près, et nous avons si peu le temps d'échanger un mot, que je n'ai pas encore pu vous parler à cœur ouvert.

— Que me voulez-vous, monsieur ? fit dédaigneusement la jeune fille. Que signifie ce procédé brutal ? Qu'avez-vous à me dire ?

En même temps, elle se dirigea vers la porte, qu'elle voulut ouvrir.

Le gentilhomme l'en empêcha.

— Eh quoi ! mademoiselle, fit-il d'une voix suppliante, n'avez-vous pas deviné que je vous aime et que...

— Par exemple ! s'écria Camille en le repoussant avec mépris.

Et, de nouveau, elle voulut faire vers la porte un pas en avant.

— Non pas sans m'avoir entendu, mademoiselle, dit Laffeymas en l'arrêtant.

En disant ces mots, il s'empara de sa main, qu'il voulut porter à ses lèvres, mais Camille la retira lestement, se dégagea et parvint à saisir le bouton de la serrure.

Le gentilhomme lui prit la main avec tant de vivacité, qu'il lui fit mal et qu'elle laissa échapper un petit cri de douleur.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Barthez parut, apportant sur un plateau un verre plein.

— Voici le vin chaud que M. le chevalier m'a demandé, dit-il avec le plus grand sang-froid.

Il déposa le plateau sur une table et fit mine de se retirer.

— M. le chevalier n'a pas d'autres ordres à me donner ? demanda-t-il.

— Non, répondit Camille, sinon que je te prie de vouloir bien accompagner jusque chez lui M. de Laffeymas.

Le gentilhomme n'avait rien de mieux à faire que de dissimuler son dépit derrière un sourire. Pourtant il fixa sur Barthez un regard oblique. Cet homme était-il bien venu parce qu'on l'attendait, ou le verre de vin chaud n'était-il qu'un prétexte ? Il fut impossible au jeune cavalier de lire la vérité sur le visage impénétrable du vieux serviteur.

En conséquence, furieux de l'échec qu'il venait de subir, il salua d'assez mauvaise grâce et se retira. Puis il passa fièrement devant le laquais et se dirigea vers sa chambre.

Au moment où il allait en franchir le seuil, il se trouva face à face avec Barthez, qui l'avait suivi et qui s'inclina devant lui avec une politesse glaciale.

— J'engage M. de Laffeymas à ne pas renouveler pareille surprise, dit-il avec le plus grand calme, ou, foi d'honnête homme, je lui brûlerai la cervelle comme à un chien.

Et, sur un second salut, il s'éloigna d'un pas tranquille.

IX

LE TALISMAN DU CARDINAL

Le lendemain, Marion ne se serait doutée de rien, grâce au dénouement paisible qui avait terminé cet incident, si Camille n'avait cru devoir l'en instruire.

La fille folle ne put jamais prendre au sérieux la tentative anacréontique de Laffeymas. Aussi, quand elle le vit paraître, maussade et refrogné, ne put-elle s'empêcher de lui rire au nez avec une impertinence qui poussa à son comble la fureur de ce gentilhomme.

Plus il allait, plus ce voyage lui paraissait insipide. Si peu de chemin que pussent faire deux femmes en un jour dans de semblables conditions, Laffeymas voyait bien qu'elles se surmenaient et ne couraient pas les grands chemins uniquement pour leur plaisir.

Il ignorait où les guidait leur caprice, mais il s'apercevait qu'on se rapprochait de Lectoure, dont une étape seulement les séparait.

Du reste, alors même que ce détail lui aurait échappé, les événements l'auraient forcé d'y prendre garde. En effet, pendant cette dernière journée de marche, la petite troupe dont il faisait partie avait été arrêtée cinq ou six fois par les patrouilles de cavaliers qui sillonnaient les environs.

Le jeune Laffeymas avait de lui-même une assez haute idée.

Il s'était imaginé que, devant sa personnalité bien connue, les cavaliers royaux allaient se disperser comme un nuage ; mais il fut bien forcé de reconnaître que le prestige de son nom ne suffisait pas, car Marion fut obligée chaque fois d'exhiber le laisser-passer qu'elle avait obtenu du cardinal.

Devant ce talisman, tout céda. De sorte que, vers le soir du septième jour, Camille arriva sans encombre à Lectoure.

Barthez ne se possédait pas de joie. Il avait presque oublié les griefs qu'il avait contre Laffeymas. Ce n'était rien encore cependant. Il fallait maintenant pénétrer auprès du maréchal, et le maréchal était bien gardé !

Le soir même, on tint conseil. Il était impossible à pareille heure de songer à franchir les murs d'une prison. En outre, Marion et Camille étaient exténuées de fatigue.

Il fut donc décidé que le lendemain seulement on tenterait l'aventure.

Pendant ce temps, Laffeymas était devenu rêveur. Ce n'était pas son amour pour Camille qui le rendait pensif, c'était l'inquiétude. Il avait, comme son père, un caractère défiant, que ce singulier voyage tenait sans cesse en éveil. Mais tout en se demandant ce que venaient faire à Lectoure Marion et cette jeune fille, il était à cent lieues de s'imaginer qu'elles eussent formé le projet inconcevable de pénétrer auprès des prisonniers.

Quant à M. de Montmorency, il se courbait avec calme sous le poids de la cruelle destinée qui l'accablait.

Bien des événements terribles s'étaient accomplis depuis l'issue fatale de cette bataille, à la suite de laquelle le maréchal et Remy avaient été jetés en prison.

Cabastan venait d'être décapité à Lyon, L'Estange au Pont-Saint-Esprit, Cormenin à Béziers.

Monsieur, qui avait juré à madame de Montmorency qu'il repousserait toute amnistie, à moins que le duc n'obtint grâce pleine et entière, avait signé dès le lendemain un engagement honteux dont la troisième clause était « de ne point s'intéresser aux châtiments que Sa Majesté ferait subir à ceux qui avaient combattu pour sa cause ».

Nous ne voulons pas citer en entier ce traité, dont les huit paragraphes qui le composent sont autant d'ignominies.

Puylaurens, qui l'avait discuté et conclu, ne s'y trompait pas.

— Monseigneur, dit-il à Gaston, je n'ai pu obtenir moins d'humiliation pour vous et les vôtres, mais il reste à Votre Altesse une ressource digne d'elle : c'est de poignarder le ministre insolent qui ose vous traiter ainsi.

— J'y songeais, répondit Gaston, dont le regard brilla d'une lueur sombre.

Hélas !... Quarante-huit heures après, dans sa visite au cardinal, il faisait acte de soumission si platement servile, que Son Eminence elle-même en fut indignée,

Quelques jours après, le duc d'Orléans congédiait ses troupes, et se dirigeait vers Amboise, escorté par un peloton de cavaliers que commandait le colonel comte d'Alais. C'est là qu'il alla s'échouer, poursuivi par la pitié, sinon par le mépris universel.

M. de Montmorency savait tout cela. Le chirurgien qui avait fait avec lui toutes ses campagnes lui était resté fidèle dans l'adversité et le soignait avec une sollicitude maternelle.

Touché de tant de désintéressement et d'abnégation, le maréchal lui dit un jour avec un sourire :

— Prenez note de ce premier article de mon testament, mon cher Lucante. Quand Dieu m'aura rappelé à lui, vous ferez trois parts de mes cheveux. La première sera pour vous, la seconde pour ma femme, la troisième... Ah ! celle-là... tenez, mon ami, ne songeons pas encore à sa destination... cela joncherait de soucis le peu de chemin qui me sépare du tombeau, et, sur ma foi, je veux le descendre joyeusement.

— Que dites-vous, monseigneur ? pas une de vos blessures n'est mortelle !

— Elles le sont toutes au contraire, mon pauvre Lucante !

— Comment, monseigneur ! N'êtes-vous pas déjà plus qu'à moitié guéri ?

— Sans doute, mon cher Esculape, vous êtes passé maître en cet art, mais vous oubliez qu'on instruit mon procès en ce moment et que la justice d'aujourd'hui c'est le vouloir du cardinal. Aussi n'ai-je pas grande confiance dans le mémoire que la princesse de Condé, ma sœur, a fait remettre au parlement, et, je vous le confesse, je n'ai pas même l'intention de m'en servir... je ne veux pas chicaner ma vie.

— Mais, monseigneur...

— Mon ami, interrompit le maréchal, je me nomme Montmorency, c'est vous dire que je ne ferai et n'autoriserai aucune démarche indigne de moi auprès du cardinal.

Or je sais aussi bien que lui ce qu'il adviendra de moi...

— Monseigneur, dit Lucante afin de détourner la conversation, voici l'heure de votre pansement; si vous le permettez...

— Est-ce bien nécessaire ? fit le duc en souriant. Ah! ne vous donnez pas cette peine, mon cher Lucante; un autre se chargera bientôt de guérir toutes mes blessures à la fois.

Presque à la même heure, une scène étrange se passait à la porte de la prison.

Ainsi qu'elles l'avaient décidé, Camille et Marion, suivies seulement de Barthez, mais inévitablement accompagnées de Laffeymas, se présentaient à la porte du sombre monument.

Au moment où elles allaient en franchir le seuil, le gentilhomme les arrêta.

— Eh bien! mesdames, où allez-vous donc ? dit-il en se plaçant devant elles.

— Vous le voyez bien, monsieur, nous voulons entrer ici, répondit froidement Marion.

— Je le vois, en effet, dit Laffeymas, mais vous savez bien que ce n'est pas possible.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît, monsieur ?

— Parce que son Éminence ne le permettrait certainement pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je sais que le cardinal, en vous confiant à ma garde, m'a recommandé de m'opposer à toute entreprise folle de votre part.

— Et quel signe de folie avons-nous donné jusqu'à ce jour ? demanda Marion qui commençait à perdre patience.

— Aucun, je me plais à le reconnaître, mais vouloir franchir la porte d'une prison d'État est d'une témérité que je ne puis pas encourager par mon silence.

— Monsieur, dit Marion en se croisant les bras et en agitant fiévreusement ses doigts crispés, il a été convenu entre M. le cardinal et moi que, pendant mon voyage,

j'aurais le droit de m'arrêter où bon me semblerait, de me faire ouvrir toutes les portes, et de tenir à ma discrétion tous les gouverneurs. Or vous n'êtes que je sache, gouverneur de quoi que ce soit; il vous est donc interdit de discuter même la moindre de mes fantaisies.

Et elle fit un pas en avant.

Laffeymas ne s'écarta pas devant elle.

— Pardon, madame, fit-il observer, mais j'ai ma responsabilité à sauvegarder. Je sais mieux que vous quel rôle M. le cardinal m'a assigné, en m'honorant de la dangereuse mission de vous accompagner.

— Et moi, monsieur, répliqua Marion dont la voix tremblait de colère, je sais que vous avez été placé auprès de nous comme une sorte d'épouvantail, pour nous défendre et, au besoin, tirer l'épée contre les dangers qui nous menaceraient. Rien de tout cela n'est arrivé, grâce à notre prudente réserve. Faites-moi par conséquent le plaisir de vous tenir dans les limites que j'ai tracées moi-même à notre commun protecteur.

A ces mots, elle l'écarta de la main et passa outre.

— Soit, madame, fit le gentilhomme furieux, mais j'en instruirai Son Éminence aujourd'hui même.

— Faites votre métier d'espion comme vous l'entendrez, monsieur, dit Marion, je m'en soucie peu.

En même temps, elle pénétrait dans la prison et exhibait au geôlier l'ordre dont elle était porteur.

Devant cette signature que la France venait une fois de plus d'apprendre à redouter, le geôlier s'inclina docilement.

Laffeymas suivait l'oreille basse. Il se consolait en pensant que du moins il serait témoin de ce qui allait se passer, et qu'il rendrait un compte fidèle au premier ministre; mais Marion l'arrêta net.

— Nous n'avons que faire de vos services, monsieur, lui dit-elle. Nous vous retrouverons à la porte quand notre visite sera terminée.

— Ainsi monsieur ne vous accompagne pas? demanda le geôlier.

— Nous ne voulons pas abuser de sa complaisance, répondit Marion.

— Mais pardon, voulut faire observer Laffeymas, je tiens au contraire...

— J'en suis désolé, monsieur, interrompit le geôlier, mais le laisser-passer que m'a remis ce jeune cavalier porte expressément l'ordre de n'admettre avec lui que les personnes qui sont de sa compagnie : il m'est impossible d'y faire exception en votre faveur.

— Mais vous ne savez donc pas qui je suis ! se récria le gentilhomme exaspéré. Je suis Laffeymas, le fils d'un des plus intimes confidents du cardinal.

— Je le regrette, monsieur, mais, à moins que vous ne soyez le roi lui-même, vous n'entrerez pas.

Et il lui ferma inexorablement la porte au nez.

Laffeymas, hors de lui, fit un tel vacarme et agita avec tant de violence le marteau de la porte extérieure, que le poste prit les armes et que M. de Verlé, le gouverneur, spécialement chargé de la garde du maréchal, accourut en toute hâte.

Après que le geôlier l'eut mis au courant de ce qui s'était passé, il se fit représenter le papier magique, que Marion avait soigneusement replié dans son pourpoint.

— Ainsi, dit-il, ce monsieur qui fait si grand bruit n'est pas de votre compagnie ?

— Non, monseigneur, répondit Marion, ou du moins je ne tiens pas à ce qu'il augmente par sa personne l'embarras que nous vous causons.

— Bien, fit le gouverneur.

Alors il rendit à Marion son sauf-conduit, et d'un geste, ordonna au geôlier de se mettre à la disposition des visiteurs. Puis il se dirigea vers la porte, devant laquelle se débattait toujours Laffeymas.

— Allons, monsieur, dit-il, puisque vous voulez absolument entrer...

En disant ces mots, il ouvrit la porte par laquelle se précipita le gentilhomme.

— Enfin ! s'écria-t-il triomphant.

Mais M. de Verlé avait fait un signe ; les soldats qui l'entouraient se précipitèrent sur Laffeymas, qu'ils entraînèrent au corps de garde.

— Monsieur, lui dit le gouverneur, vous y resterez jusqu'à ce que vous soyez plus calme, ou jusqu'à ce que ceux qui vous ont amené vous réclament. En attendant, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et il s'éloigna, sans se donner la peine de dissimuler la grimace de dégoût que le nom de Laffeymas provoquait infailliblement sur toutes les lèvres.

Pendant ce temps, Marion, Camille et Barthez s'étaient enfoncés sous les voûtes du redoutable édifice. Devant chaque porte qui se trouvait sur leur passage, ils s'arrêtaient pour demander le nom du prisonnier qu'elle abritait, puis ils passaient distraitement.

Pourtant le cœur leur battait à rompre la poitrine lorsqu'ils pénétrèrent dans un nouveau corps de logis, moins sombre et plus aéré que le reste des bâtiments.

— Qui est là ? demanda Marion pour la dixième fois.

— M. le duc de Montmorency, répondit le geôlier.

— Ouvrez, fit Marion avec un aplomb imperturbable.

Le geôlier hésitait. C'était une grosse responsabilité qu'il assumait.

Barthez et Camille s'en aperçurent et pâlirent affreusement. Tout leur avait si admirablement réussi jusqu'à présent, que les scrupules de cet homme les épouvantèrent. Allaient-ils échouer au port ? Quant à Marion, elle n'avait pas les mêmes motifs de perdre la tête en pareil cas.

— Eh bien ? fit-elle avec un geste d'impatience. J'attends.

— C'est que... balbutia le geôlier, je n'ai pas d'ordres spéciaux... la plus stricte surveillance m'est au contraire recommandée... et je ne puis pas...

— Qu'entendez-vous par ordres spéciaux ? répliqua Marion sans se déconcerter. N'est-ce donc pas un ordre

spécial que celui dont je suis porteur ? Croyez-vous que Son Éminence en donne de semblables à tout venant ?

— Je ne dis pas cela, mais...

Marion tira tranquillement de son sein son sauf-conduit, qu'elle déplia.

— Savez-vous lire ? demanda-t-elle au geôlier en lui mettant presque sous le nez l'écriture du cardinal.

— Sans doute, mon jeune seigneur, je sais lire ; mais un prisonnier d'État, coupable de rébellion envers...

— Vous voulez dire accusé, interrompit Marion. M. le duc n'a pas encore été jugé, donc il n'est pas encore coupable.

— C'est juste, accorda le geôlier.

— Ceci, du reste, nous importe peu, continua Marion. L'ordre que voici porte que j'aurai le droit de circuler partout où bon me semblera. Or il me plaît de voir M. de Montmorency ; donc, vous allez m'ouvrir à l'instant cette porte, ou je rapporterai fidèlement à M. le cardinal la façon dont on accueille, à Lectoure, ceux qu'il honore de sa confiance et de son amitié.

Cette menace produisit sur le geôlier une terreur salutaire.

Il obéit silencieusement, et fit jouer le pène de la lourde serrure. Enfin la porte s'ouvrit !

Marion s'effaça discrètement pour laisser passer Camille et Barthez.

Au bruit qu'il avait entendu, le duc avait relevé la tête. Tout d'abord il parut un peu surpris, en voyant entrer un si jeune cavalier, mais il aperçut bientôt Barthez, se leva et courut précipitamment à sa rencontre.

— Toi ici ! s'écria-t-il en lui saisissant la main.

— Oui, monseigneur, et aussi ce hardi cavalier que j'ai l'honneur de vous présenter, répondit le meunier.

Alors seulement le maréchal reconnut Camille et lui tendit les bras.

Camille s'y jeta avec effusion. Le duc couvrait de baiser ses cheveux, son front, ses yeux, son bel et gracieux

visage. La jeune fille se livrait à cette étreinte paternelle avec une ivresse qu'elle n'avait jamais goûtée.

Enfin, quand le maréchal se fut rassasié de caresses, il prit les deux mains de Camille, recula d'un pas pour l'admirer plus à l'aise, et poussa un bruyant soupir.

— Ah ! fit-il joyeusement, Dieu me devait bien cela.

Puis, tout à coup, comme s'il ne pouvait plus ajouter foi à ce qu'il voyait :

— Mais comment êtes-vous ici ? demanda-t-il stupéfait.

— Grâce à la bonté d'une généreuse dame, que j'aimerai désormais de tout mon cœur, répondit Camille.

— Hélas ! fit le duc. Qui donc autre que vous, mes amis, peut encore s'intéresser à moi ?

— Qui ? riposta vivement Camille. Mais tout le monde, monseigneur... cette dame entre autres. Elle a eu pitié de mon désespoir, de mes larmes ; elle a réussi à arracher au cardinal un blanc-seing, qui nous livre pieds et poings liés tous les gouverneurs de France, et, comme si ce n'était pas assez de tant de générosité, elle a daigné nous accompagner à cheval du Pont-Saint-Esprit à Lectoure.

— Mais quelle est donc cette fée ? interrogea le maréchal.

— C'est Marion Delorme.

— Marion ! fit le gentilhomme avec surprise. Comment ! Marion a fait cela pour moi ! Et elle savait d'avance où vous alliez !

— Oui, oui, répondait Camille à toutes ces exclamations.

— Et elle est là ? demanda le duc.

— Derrière cette porte, oui, monseigneur ; elle n'a même pas voulu nous imposer la reconnaissance de ses bienfaits.

A ces mots, M. de Montmorency se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit.

— Madame, dit-il en se découvrant devant la courtisane avec autant de respect que s'il se fût agi de la reine,

que le ciel vous récompense de tout le bien que vous avez fait ! Je ne puis pas reconnaître comme je le voudrais tant de délicatesse ; je ne suis qu'un pauvre prisonnier ; il ne me reste rien, — plus rien que cette bague, ajouta-t-il en tirant de son doigt une émeraude enrichie de diamants : daignez l'accepter, non pas en remerciement, mais en souvenir de moi.

Marion lut sur ce noble visage tant de gratitude, et fut si sensible à ces paroles, qu'elle allait se jeter aux genoux du gentilhomme, si celui-ci ne l'avait pas arrêtée.

— Monseigneur, lui dit-elle d'une voix émue, croyez que, parmi tous les bijoux que je possède, il n'en est pas un seul dont je serai plus fière et que je porterai avec plus d'orgueil que celui-là.

— Merci, ma bonne Marion, répondit le duc avec bonté, car je crois qu'avant peu, cette bague sera tout ce que vous aurez conservé de nos courtes relations.

— Que dites-vous, monseigneur ! s'écria la jeune femme en frissonnant.

Le maréchal se contenta de sourire et de poser un doigt sur sa bouche, tandis que d'un regard il désignait Camille.

— Adieu donc, ma chère Marion, dit-il, et soyez persuadée que le souvenir de votre dévouement ne me quittera qu'avec la vie.

A ces mots, il rentra dans sa chambre.

— Ma chère enfant, dit-il à Camille, tu vas rejoindre Marion. J'ai besoin de causer avec Barthez. Dans un quart d'heure tu reviendras me faire tes adieux.

— Oh ! mes adieux... se récria la jeune fille. Nous n'en sommes pas encore là, monseigneur.

Le duc se garda bien de la détromper. Il la suivit d'un regard chargé de tendresse, jusqu'à ce qu'elle eût franchi le seuil de sa prison.

Puis il revint vers Barthez.

— Maintenant, à nous deux, mon fidèle ami, dit-il. Peut-être est-ce la dernière fois que je pourrai te serrer la main, — encore n'espérais-je pas un tel bonheur.

— Oh ! monseigneur... voulut protester le mèunier.

— Et vite, interrompit le maréchal, nous n'avons pas de temps à perdre.

Pendant ce temps, Camille avait rejoint Marion.

— Voyons, fit la jeune femme, monseigneur nous a donné un grand quart d'heure. Qu'est-ce que nous pourrions bien en faire ?

Et se tournant vers Camille :

— Voulez-vous que nous continuions à visiter ce monument ? proposa-t-elle.

Elle se prit à sourire, comme si cette proposition, toute naturelle en apparence, cachait une arrière-pensée.

Alors elle recommença avec le geôlier sa lente promenade à travers les corridors, et ses questions devant chaque porte close.

— Et ici ? demandait-elle toujours avec une impatience manifeste.

— Ici, c'est le baron de Montbrun, répondit enfin le geôlier.

— Ouvrez, ordonna Marion sans laisser paraître la moindre émotion.

Mais Camille n'eut pas la même force de volonté. A la seule pensée qu'elle allait se retrouver en face de celui qu'elle aimait, la pudeur colora subitement ses joues d'un vif incarnat, tandis que son petit cœur se prit à battre d'une telle force, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur le bras de Marion.

— Courage ! lui glissa la jeune femme à l'oreille.

Et, tout haut, elle ajouta :

— Si vous voulez bien vous donner la peine de m'attendre un moment, mon cher Camille, je vous serai obligé.

La jeune fille comprit que Marion voulait préparer le baron à cette visite inattendue. Elle-même n'était pas fâchée d'avoir quelques minutes pour se remettre de ces émotions successives.

— Volontiers, répondit-elle.

Le geôlier avait abjuré tout scrupule. Déjà la porte était ouverte, quand Marion la poussa résolument.

— Et bonjour, baron ! fit-elle délibérément.

Remy dardait sur elle un œil stupéfait.

— Ah ! baron, dit la jeune femme en riant, vous ne me reconnaissez même pas ! Ce n'est pas gentil. Il est vrai que vous ne m'avez vue qu'une fois, et sous un costume plus avantageux peut-être...

Remy devinait bien que c'était une femme qui lui parlait, mais il avait beau chercher, sa mémoire lui faisait défaut.

— C'était à Paris, continua-t-elle, le premier jour de votre arrivée...

— Marion Delorme ! s'écria le jeune prisonnier, pour qui cette indication fut un trait de lumière. Vous en cavalier ! vous ici !

— Allons ! bon. Voilà que vous répétez mot pour mot les paroles du maréchal !

— Quoi ! vous avez également vu M. de Montmorency ?

— Barthez est auprès de lui en ce moment.

— Comment, Barthez... vous le connaissez donc ?

— Et sa fille aussi.

— Ils sont donc venus avec vous ? demanda Remy, qui se perdait dans ce dédale d'étonnements.

— C'est-à-dire, corrigea Marion, que, comme ils ne seraient jamais arrivés jusqu'à vous sans moi, c'est moi qui suis venue avec eux.

— Mais par quel prodige...

— Je vous expliquerai cela plus tard, baron. Pour aujourd'hui, hâtons-nous. Désirez-vous réellement voir la meunière de Moulin-Galant ?

— Si je le désire ! s'écria Remy enthousiasmé. Où est-elle ?

Tout en causant, Marion s'était rapprochée de la porte, qu'elle avait entre-bâillée.

— La voici, fit-elle en attirant doucement Camille.

L'heureux gentilhomme se laissa tomber aux pieds de

la jeune fille, sur la main de laquelle il appuya un baiser dévorant.

Marion avait trop l'habitude de ce genre de scènes pour les paralyser maladroitement par sa présence. Elle s'esquiva sans bruit et laissa ensemble les deux amoureux.

Il faut bien croire que, mentalement, elle se savait un certain gré de ce sacrifice, car, tout en arpentant le corridor, elle murmurait :

— Il est décidément très bien, ce jeune baron... très bien, très bien...

Remy était parfaitement guéri de la blessure insignifiante qu'il avait reçue. C'était Lucante, le propre chirurgien du maréchal, qui l'avait soigné. On avait interdit aux deux prisonniers toute communication directe, mais on avait autorisé Jacques à venir voir son jeune maître une heure par jour.

Il est inutile d'ajouter que le colosse était d'une rigoureuse exactitude. Il avait tenu le baron au courant des déplorables conditions que Monsieur avait acceptées.

De ce côté, Remy n'avait donc plus rien à espérer.

Or, connaissant les motifs de haine que Richelieu nourrissait contre lui, instruit des exécûtions sommaires qui avaient marqué les sanglantes étapes du cardinal, il ne se faisait pas illusion sur le sort qui lui était réservé.

Évidemment, c'était la mort qui l'attendait.

Mourir lui eût été à peu près indifférent il y a deux mois ; mais, aujourd'hui, il aurait voulu vivre. Camille avait rempli son cœur. Son amour débordait sa raison.

Certes, alors que sa pensée se reportait sur cette chère image, il ne s'attendait pas à ce que le ciel opérât pour lui le miracle de lui envoyer Camille. Si cette visite inespérée lui fut une consolation, elle lui fut aussi un déchirement cruel. En la revoyant, il apprécia davantage le trésor qu'il allait perdre.

Il s'imaginait tout d'abord que des flots d'éloquence allaient couler de ses lèvres ; il ne trouvait pas un mot

à dire. La joie l'étouffait, en même temps que les regrets lui brisaient le cœur. Il tenait dans les siennes la main de Camille palpitante, et pleurait comme un enfant.

Tout à coup, Marion entra précipitamment dans la chambre.

— Attention ! dit-elle à demi-voix. Voici Barthez !

Remy se releva précipitamment.

— Déjà ? murmura-t-il avec découragement en abandonnant la main de Camille.

Au même instant Barthez entra, les sourcils froncés, l'œil courroucé. D'un regard il devina le trouble de Camille et le désespoir du baron.

Sans avoir égard aux circonstances douloureuses dans lesquelles ces jeunes amoureux se retrouvaient en présence, il saisit la main de sa fille et l'entraîna brusquement.

A peine salua-t-il d'une simple inclination de tête le malheureux prisonnier. Remy l'arrêta d'un geste.

— Pardon, monsieur, dit-il ; mais je lis sur votre visage un courroux que je ne m'explique pas. Vous savez fort bien de quelles intentions je suis animé à l'égard de Camille ; je vous les ai communiquées lors de la visite récente que je vous ai faite à Moulin-Galant, en compagnie de la vicomtesse de Pressac...

— Je me le rappelle parfaitement, interrompit Barthez d'un ton sec ; mais je sais aussi qu'en la position où vous êtes, monseigneur, ces projets sont moins raisonnables que jamais.

— Vous avez raison, monsieur. Si je vous rappelais que j'avais agi loyalement envers vous, comme envers votre fille, c'était pour vous persuader que je restais homme d'honneur jusque dans le malheur qui m'a frappé. Serez-vous plus tranquille, sinon plus indulgent, quand j'ajouterai que je n'ai pas prononcé devant Camille un mot que je ne puisse répéter devant vous ?

— J'en suis convaincu, monseigneur, répondit Barthez, sans se départir de sa raideur. Aussi n'ai-je adressé à per-

sonne le moindre reproche. Je suis également convaincu que madame Delorme a cru agir au mieux de l'intérêt commun, en employant de cette façon le loisir que lui faisait la volonté de M. le duc. Aussi je vous jure que je ne me serais pas permis la plus petite observation, si votre insistance ne m'avait forcé de m'expliquer. Mais puisque vous m'avez amené sur ce terrain, monsieur le baron, je n'éprouve aucun embarras à vous répéter devant ma fille ce que je vous ai dit devant mademoiselle de Pressac ; c'est que, moins que jamais, je suis disposé à encourager les sentiments dont vous persistez à confirmer l'expression.

— Fort bien, fit Remy, voilà qui est clair ! Mais en dehors du sort fâcheux où m'ont réduit les hasards des combats, m'est-il permis de vous demander ce qui vous rend aujourd'hui si explicite ?

— J'aurais une foule d'autres bonnes raisons à vous donner, répondit Barthez, si celle-là ne me dispensait de les invoquer.

— Et c'est depuis votre conversation avec M. le maréchal que vous êtes si fermement résolu à repousser mes propositions ? demanda Remy.

— Peut-être, monseigneur.

— Il suffit, monsieur, je n'insisterai pas davantage, car, ainsi que vous me l'avez fait très judicieusement observer, je ne suis pas en situation de discuter. Mais prenez-y bien garde, Barthez ! Si par force, par ruse ou par miracle, je m'échappe jamais de cette prison, j'irai vous demander, fût-ce au bout du monde, l'explication de certaines obscurités que je me chargerai alors de mettre en lumière.

— Je ne vous comprends pas, monseigneur, fit le meunier surpris.

— Vous me comprenez fort bien, au contraire, insista Remy, avec feu. Donc, croyez-moi, ne me poussez pas à bout.

Marion et Camille s'apercevaient en effet que l'entête-

ment de Barthez commençait à irriter le jeune gentilhomme.

Quant à Barthez, loin de se troubler, il haussa les épaules et sourit d'un air de profonde commisération.

— Vous riez, fit Remy, mais je me figure que vous changeriez de visage, si je vous parlais de la soirée du 14 juillet 1616...

En effet, le meunier pâlit subitement.

— Si je vous rappelais vos fréquentes visites au presbytère de Mackens, vos entrevues nocturnes avec le père Anselme...

Barthez devint livide.

— Ah ! vous ne raillez plus, continua Remy en s'animant, — car il était certain maintenant de ne pas se tromper. — Faut-il vous dire encore comment vous vous nommiez, au moulin de Mackens, François Fabre ? Faut-il vous rappeler ce qu'était Marthe, à cette époque ? Dois-je évoquer le fantôme sanglant de madame Dubois ?

Le meunier se mit à trembler de tous ses membres.

— Vous dirai-je encore, poursuivit impitoyablement le baron, le nom de celui pour lequel vous agissiez, la nuit où vous abandonniez définitivement le moulin de Mackens pour gagner Toulouse en emportant dans vos bras...

— Grâce ! monseigneur. Je vous en conjure ! supplia Barthez en joignant les mains.

— Ah ! vous me comprenez donc enfin ? ricana Remy. Eh bien ! vous le voyez, Barthez, j'ai quelques titres à revendiquer un jour cette explication dont je vous menaçais tout à l'heure.

— C'est vrai, monseigneur, confessa le meunier.

Pourtant il se redressa presque aussitôt :

— Je ne sais qui a pu vous donner la clef de ce mystère, que je croyais profondément enfoui, reprit-il alors d'une voix plus calme ; mais vous ne devez pas ignorer, monsieur le baron, que je n'ai personnellement rien à re-

douter de vos indiscrétions, et que si je vous ai demandé grâce...

— Ce n'est pas pour vous, je le reconnais, avoua à son tour le gentilhomme.

— Donc, monseigneur, je m'en rapporte à vous, fit le meunier avec une certaine noblesse. Dans les circonstances que vous avez retracées, ai-je agi autrement que je devais le faire ?

— Non, mon ami.

— Y a-t-il dans ma conduite rien qui soit répréhensible à vos yeux ?

— Au contraire.

— Je ne suis pas fâché, monsieur le baron, que vous me rendiez du moins cette justice devant Camille, devant mon enfant, appuya Barthez avec intention. Quant à l'explication que vous m'annoncez, je souhaite, monseigneur, que vous veniez la chercher le plus tôt possible. Il me sera désormais plus facile encore de vous la donner.

A ces mots, il s'inclina cérémonieusement devant Remy, prit la main de Camille interdite et l'entraîna.

— Qu'est cela ? fit Marion, non moins étonnée que la jeune fille.

— C'est un secret entre le meunier et moi, répondit Remy.

— Ainsi je ne puis rien pour vous ? demanda encore Marion.

— Rien, madame, je vous remercie, sinon accepter l'expression de ma bien sincère et bien profonde reconnaissance.

— Et auprès de Camille ?

— Pas davantage, madame. Elle ne saurait être mieux qu'entre les mains de son père. Si je vis, je ne renonce pas à triompher de l'obstination de Barthez; si je meurs, elle sait bien que ma pensée la suivra jusqu'au seuil de l'éternité.

— Eh bien ! vrai Dieu ! baron, nous tâcherons que vous viviez ! s'écria Marion en frappant de sa petite botte le parquet de la chambre.

A ces mots, elle tendit la main à Remy, qui la baisa respectueusement, et courut rejoindre Camille.

La jeune fille se dirigeait de nouveau, guidée par son père, vers la prison du maréchal, qui avait manifesté le désir de l'embrasser avant son départ.

Marion les laissa seuls, elle ne voulait pas gêner par sa présence la solennité touchante de ces adieux.

— Allons, Camille, fit M. de Montmorency, en l'attirant vers lui, voici le moment de nous séparer, mon enfant.

Tu as bien fait de venir et de m'amener Barthez. C'est pour moi une telle consolation, un tel bonheur, devrais-je dire, que je n'en avais pas rêvé de semblable. Je ne voudrais pas t'attrister inutilement, ma pauvre petite, mais il serait bien possible que nous ne nous revoyions jamais. Dans ce cas-là, mon enfant, Barthez seul te restera. Aime-le bien, respecte-le surtout, car c'est un brave et digne homme, de même que Marthe est une honnête et digne femme. Tout ce que je te demande, c'est de me conserver une petite place au fond de ton cœur, de te souvenir que je t'ai aimée comme un père, et de ne pas m'oublier dans tes prières.

A ces mots, il la pressa sur son cœur et la couvrit de baisers.

Il était si visiblement attendri que Camille ne put retenir ses larmes.

Il les essuya de sa propre main.

— Ne pleure pas, chère petite, lui dit-il avec douceur. Peut-être suis-je mauvais prophète, mais il faut tout prévoir...

— Tout, excepté cela, répondit Camille. Qui donc oserait faire tomber un seul cheveu de votre tête? N'êtes-vous pas le meilleur et le plus noble gentilhomme de France?

— Ne voilà-t-il pas d'admirables raisons? fit le duc qui ne put réprimer un sourire. Oui, continua-t-il d'un ton plus grave, tu peux me juger ainsi, ma chère enfant, j'en

suis fier, j'en suis heureux surtout; mais tout le monde ne me voit pas d'un œil si indulgent. Quoi qu'il arrive, du reste, je te laisse entre les mains de Barthez, je suis tranquille.

Il s'arrêta, ouvrit la bouche comme s'il avait encore quelque chose à ajouter, puis, tout à coup, afin de s'arracher sans doute à cet attendrissement, il embrassa une dernière fois la jeune fille et la reconduisit en la tenant tendrement enlacée jusqu'à la porte de sa chambre.

— Toi, dit-il encore à Barthez, n'oublie rien de ce que je t'ai recommandé.

Le meunier s'inclina et disparut.

Ce ne fut pas sans un douloureux serrement de cœur que Camille entendit grincer derrière elle les lourds verrous qui se refermaient sur l'illustre prisonnier.

Marion s'empressa de l'arracher à ce triste spectacle, et se dirigea d'un pas rapide vers la sortie. Au moment de s'élancer dans la rue, elle promena autour d'elle un regard investigateur.

Elle n'apercevait point Laffeymas.

— Où donc est le gentilhomme que nous avions laissé ici? demanda-t-elle au geôlier, en lui glissant dans la main une double pistole.

— Je ne sais... balbutia-t-il émerveillé.

— Il est au poste, mon jeune seigneur, répondit la sentinelle.

— Comment! au poste...

— C'est M. de Verlé qui l'y a fait mettre, jusqu'à ce qu'il se calme ou que vous alliez le réclamer.

— J'y cours, fit vivement Marion, que cette sévérité du gouverneur effrayait un peu.

En effet, elle aperçut le gentilhomme assis au milieu du corps-de-garde. Il tordait avec rage sa moustache rousse et frappait du pied avec impatience. Les soldats se promenaient de long en large, mais ne le perdaient pas de vue.

— Venez-vous, monsieur de Laffeymas? fit Marion.

Il se leva aussitôt et sortit, sans adresser à la jeune femme le moindre remerciement.

— Diable! murmura Marion à l'oreille de Camille, voilà qui ne vaut rien pour vous, mon enfant. Avant demain, le cardinal sera instruit de notre escapade.

— Oh! madame, dit la jeune fille, combien je regrette de vous avoir entraînée dans cette téméraire aventure!

— Bah! je saurai bien m'en tirer, répondit Marion.

— Q'allez-vous faire?

— Vous n'avez plus besoin de moi?

— Du tout, madame. Si même mon père n'avait pas désiré si ardemment voir M. le maréchal, je n'aurais jamais commis l'indiscrétion de vous déranger.

— Ne le regrettez pas, mon enfant. Ce qui est fait est fait. Seulement, comme le rapport de M. de Laffeymas indisposera encore davantage le cardinal contre les prisonniers, il est bon que je sois là pour en atténuer l'effet. Aussi, j'aurai le regret de vous quitter dans dix minutes.

— Quoi! vous allez entreprendre de nouveau ce long voyage! se récria Camille.

— Oh! rassurez-vous, ma toute belle. Richelieu a trop hâte d'arriver à Toulouse pour être encore au Pont-Saint-Esprit. A peine avons-nous gagné sur lui deux ou trois journées, j'en suis convaincue, et je le retrouverais ce soir à la première étape que je n'en serais pas étonnée.

— Du moins, permettez-nous de vous escorter jusque-là.

— Au contraire, je ne le souffrirai pas, car vous seriez immédiatement reconnue, et il faut que je puisse raconter au cardinal la fable que nous avons déjà combinée, pour le cas où il serait curieux de savoir en compagnie de qui j'ai fait mon expédition.

— Comme il vous plaira, madame, fit docilement Camille.

En effet, à peine avait-elle regagné son hôtel, que l'infatigable Marion se remettait en route, suivie seulement de son valet de chambre Firmin.

X

LE PROCÈS

Camille et Barthez demeurèrent seuls, plongés dans un silence embarrassant.

La jeune fille soupçonnait déjà de longue date qu'un secret quelconque existait entre le maréchal et le meunier. Aujourd'hui elle n'en pouvait plus douter. Si Camille était allée trouver Marion Delorme, si l'on avait entrepris ce périlleux voyage, si Barthez avait endossé la livrée d'un laquais, c'était uniquement pour avoir avec le duc de Montmorency une suprême explication.

Donc, cette explication était pour lui du plus haut intérêt.

Mais personne n'y avait assisté, pas même Camille, de qui le maréchal ne devait certes pas se défier. Donc il s'agissait d'un secret que la jeune fille ne pouvait être admisè à partager.

Cette obscurité ne l'aurait que médiocrement intriguée, puisqu'elle l'avait pressentie depuis longtemps, si les paroles un peu vives du meunier envers le baron de Montbrun n'avaient évoqué encore un autre mystère.

Qu'était-ce que cette date du 14 juillet 1616 que Remy avait signalée ? Qu'était-ce que cette madame Dubois ? Il avait parlé de fantôme sanglant... il s'agissait donc d'un meurtre ? Probablement.

Sans doute Barthez n'y avait pas pris part ; le jeune gentilhomme avait même rendu justice à sa conduite, à

sa loyauté ; mais Barthez avait joué dans ce drame ignoré un rôle quelconque. Lequel ?

Était-ce encore un nouveau secret, ou bien avait-il quelque corrélation avec celui que le meunier et le maréchal gardaient si religieusement ?

Telles étaient les questions que se posait Camille.

Un autre détail encore l'avait frappée. Jamais le duc ne l'avait ni accueillie ni embrassée avec tant d'effusion. Jamais il n'avait manifesté en la quittant une douleur si profondément attristante. Et, de son côté, jamais Camille n'avait ressenti de serrement de cœur semblable à celui qu'elle avait éprouvé quand le maréchal s'était dégagé de ses bras.

Comment expliquer ce phénomène bizarre ?

En vain elle interrogeait Barthez du regard, celui-ci se détournait avec embarras, plutôt qu'il ne cherchait à satisfaire cette curiosité.

Pourtant il devinait bien ce qui se passait dans l'esprit de Camille.

De guerre lasse, elle se leva et se dirigea vers la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur la rue. Soudain elle tressaillit.

— Quoi donc ? demanda Barthez qui ne la quittait pas des yeux.

En même temps il accourut.

Pour toute réponse, elle s'effaça légèrement et lui montra du doigt un cavalier qui sortait de l'auberge.

Laffeymas était debout auprès de lui, et tenait à la main un papier plié, qu'il lui tendait en lui faisant force recommandations.

Il allait enfin le lui remettre, quand, tout à coup, il se ravisa, et, de la main, fit signe au cavalier d'attendre.

Puis il revint précipitamment sur ses pas.

Presque aussitôt on frappa à la porte de la chambre.

Barthez alla ouvrir. C'était Laffeymas.

— Est-il vrai, comme on me l'a assuré, demanda-t-il, que Marion Delorme ait quitté Lectoure ?

— C'est vrai, monsieur, répondit Barthez.

— Et savez-vous où elle est allée ?

— Elle ne nous l'a pas dit, monsieur.

— Alors, je reste seul auprès de vous, fit le gentilhomme.

— Pourquoi faire ? dit le meunier.

— Mais vous n'ignorez pas que son Eminence m'a confié le soin de veiller sur vous, répliqua Laffeymas.

— C'est trop d'honneur, monsieur, se défendit Barthez. Ce soin ne concernait absolument que madame Delorme, et ne pouvait s'appliquer à de pauvres hères comme nous.

— Qui donc êtes-vous ?

— Nous sommes de simples bourgeois, qui allons reprendre tranquillement les habitudes d'autrefois.

— Et vous vous nommez ?

— François Fabre, pour vous servir.

— Mais, mademoiselle...

— Mademoiselle est ma fille, monsieur, et, comme nous ne sommes pas loin de Carcassonne, mon pays natal, elle va revêtir dès aujourd'hui le costume de son sexe et de sa condition.

— Comment ! vous n'êtes pas le laquais de mademoiselle, et mademoiselle n'est pas...

— Non, monsieur. C'est ce qui vous explique la vivacité avec laquelle j'ai relevé l'autre soir les libertés que vous vous permettiez envers ma fille.

— Mais alors que veniez-vous faire à Lectoure avec Marion ?

— Rien, dit Barthez. Madame Delorme savait que nous retournions à Carcassonne, elle nous a priés de l'accompagner. Comme cela ne nous dérangeait pas trop, nous y avons consenti, voilà tout.

— Pourtant cette visite à la prison...

— N'a rien qui doive vous étonner, monsieur. Madame Delorme a appris en arrivant que le duc de Montmorency et le baron de Montbrun étaient prisonniers à Lec-

toure. Elle les connaît tous les deux, elle a désiré les voir, elle nous a demandé s'il nous serait agréable de l'accompagner : nous ne nous sommes pas fait prier, vous pensez ! On ne voit pas tous les jours des prisonniers de cette importance !

Laffeymas était quelque peu déconcerté. Il examinait attentivement Barthez ; mais celui-ci lui répondait avec une bonhomie si docile, que le gentilhomme fut complètement dérouté.

Cependant il avait obtenu ce qu'il voulait : le nom de ceux qui avaient fait avec Marion ce voyage saugrenu. Il se retira, glissa ce nom dans le rapport qu'il avait rédigé, et le remit au courrier, qui partit aussitôt à toute bride.

Camille et Barthez le virent s'éloigner à travers les rideaux qu'ils se gardèrent bien de soulever. Ils échangèrent un sourire d'intelligence : la fable convenue entre Marion et eux paraissait avoir réussi auprès de Laffeymas.

Mais qu'allait faire le gentilhomme ? Resterait-il à Lectoure ? Exercerait-il sur eux une surveillance rétrospective ? Avait-il conservé quelques doutes ?

Il importait de se défier. Aussi Barthez résolut-il tout d'abord, pour donner plus de vraisemblance à son récit, de faire reprendre à Camille des habits moins compromettants qu'un costume de cavalier.

Ils firent venir un fripier, dont la femme se chargea en moins d'une heure de fournir à Camille une robe irréprochable.

En attendant, la jeune fille s'assit derrière les rideaux de sa fenêtre et se mit à examiner curieusement les passants.

Elle était depuis quelques minutes à ce poste d'observation, quand un petit cri joyeux s'échappa de sa poitrine.

Fort heureusement Barthez était dans la pièce voisine.

Camille fut sur le point d'ouvrir la fenêtre et d'appeler Jacques, — car c'était lui qu'elle avait vu passer.

Jacques était donc aussi à Lectoure !

— Au fait, se dit-elle, quoi de plus naturel ? N'est-il pas le plus dévoué serviteur du baron ? Qui sait ? Il le voit peut-être... Il y aurait donc moyen par Jacques d'avoir des nouvelles de Remy...

Que faire ? Comment s'informer ? Il n'y avait pas moyen d'échapper à la surveillance paternelle. Or Barthez n'était pas disposé à encourager de pareilles relations.

Camille laissa donc passer le colosse, en poussant un soupir de regret. Elle le suivit de l'œil, dans l'espoir qu'il se retournerait, que, d'un geste, elle pourrait lui révéler sa présence ; mais Jacques passa rapidement, d'autant plus rapidement que c'était l'heure à laquelle il allait voir son jeune maître.

Remy l'attendait précisément ce jour-là avec la plus vive impatience. Il éprouvait le besoin d'épancher le bonheur dont son cœur était inondé.

— Oh ! mon ami, que je suis heureux ! s'écria-t-il, dès que Jacques fut entré dans sa chambre. Je l'ai vue !

— Qui ? fit le colosse abasourdi.

— Elle est venue ici aujourd'hui, tout à l'heure !

— Mais qui ? répéta le colosse, pour qui cette joie était une énigme.

— Camille, mon ami ! Elle est à Lectoure depuis hier.

— Ah ! fit Jacques en fronçant légèrement les sourcils.

— Aussi, continua Remy avec volubilité, tu vas à l'instant même fouiller toutes les auberges, jusqu'à ce que tu l'aies découverte, et tous les jours tu m'apporteras de ses nouvelles.

— Ce serait très volontiers, monseigneur, répondit Jacques ; mais je crains bien que M. le cardinal ne nous en laisse pas le temps.

— Pourquoi ?

— Parce que la cour s'achemine à grands pas vers Toulouse, où l'on instruit le procès du maréchal.

— Tant mieux! nous saurons plus tôt à quoi nous en tenir.

— Oui, mais il n'est pas probable qu'on va vous laisser à Lectoure.

— Que dis-tu? fit Remy effrayé.

— Je répète ce que j'entends dire, monseigneur. Vous savez bien que je suis aux aguets de tout ce qui se passe. Eh bien! j'entendais ce matin deux gentilshommes agiter cette question et tomber d'accord sur ce point: c'est que le maréchal allait être transféré à Toulouse, pour y subir un interrogatoire avant d'être jugé. Or, il n'est pas douteux que, si M. le duc part pour Toulouse, vous partirez en même temps que lui.

— Mais ce départ n'est peut-être pas si rapproché que tu le penses.

— Il est imminent, monseigneur. On attend aujourd'hui ou demain l'ordre de vous y conduire.

Remy ne fut pas maître d'un mouvement d'humeur.

Il se leva et se mit à arpenter avec une sorte de fièvre l'étroit espace dans lequel il était enfermé.

— Tant mieux, après tout! fit-il d'une voix saccadée. Je préfère la mort à cette incertitude, à ces angoisses.

— Quoi! monseigneur... balbutia le colosse, vous croyez...

— Je fais plus que croire, mon ami, je suis sûr que le cardinal, n'ayant plus de mission à me confier, comme la dernière fois que je suis tombé dans ses griffes, n'aura rien de plus pressé que de me faire payer de ma tête certaine humiliation que je lui ai fait subir il y a deux mois...

— Mais enfin, que lui avez-vous donc fait à ce diable rouge? s'écria Jacques que la colère commençait à gagner.

— C'est un secret qui ne m'appartient pas, mon pauvre ami, sans cela sois certain que tu le connaîtrais déjà.

— Et dans lequel vous êtes personnellement engagé?

— Non, dans lequel j'ai joué malgré moi le rôle de confident.

— De sorte qu'il ne vous concerne en rien?

— En rien, affirma Remy.

— Alors, monseigneur, je vous jure que, si le cardinal vous condamne, vous serez vengé!

— Moi! et comment?

— Par la mort, monseigneur, répondit énergiquement Jacques. Oui, dût cette vengeance me coûter la tête, j'exterminerai ce tigre insatiable, et, avant de le tuer, je me donnerai la satisfaction de lui dire pourquoi.

— Tu es fou! dit Remy en haussant les épaules.

— Vous verrez, fit le colosse avec un geste significatif. Oui, vous le verrez, monseigneur, car je n'attendrai pas que votre tête soit tombée pour en finir avec ce monstre d'iniquité. Sa vie en échange de la vôtre, voilà tout ce que je lui accorderai.

— Bah! cela n'en vaut pas la peine, dit le baron avec une véritable indifférence. Et pourtant, reprit-il, il y a deux choses que je regretterai en mourant...

— Lesquelles? demanda Jacques.

— La première, c'est de n'avoir pas pu tuer le vicomte d'Espayrac; la seconde, c'est de perdre à jamais Camille.

— Allez, monseigneur, dit le colosse en étendant solennellement la main, ne regrettez rien encore, car le dernier acte de cette tragédie n'est pas joué, je vous le garantis.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et un nouveau personnage apparut sur le seuil.

— Le chevalier! s'écria Remy avec joie. Allons, il est écrit qu'aujourd'hui j'aurai tous les bonheurs à la fois.

En effet, c'était le chevalier Sylvain qui se jetait dans les bras du jeune prisonnier.

Après cette fraternelle accolade, le chevalier garda quelques instants le silence et jeta sur Remy un regard de pitié.

— Eh bien! que vous avais-je dit? fit-il enfin.

— Oui, c'est vrai, répondit le baron avec un sourire amer, vous avez été bon prophète, mon pauvre ami.

— Trop bon! se hâta de corriger Sylvain, car je ne

croyais pas deviner si juste à cette époque. J'espérais alors vous effrayer, vous empêcher de précipiter votre jeunesse au fond de ce gouffre politique, dont vous ne connaissiez pas les abîmes...

— Que voulez-vous! soupira Remy, ce qui est fait est fait...

— C'est justement pour cela que je viens vous trouver. Voyons, avez-vous subi déjà un interrogatoire?

— Pas encore.

— Savez-vous de quoi vous êtes accusé?

— On ne me l'a pas dit, mais ce n'est pas difficile à deviner.

— Evidemment, fit le chevalier. Vous serez accusé du même crime que M. de Montmorency, c'est-à-dire de rébellion. Eh bien! avez-vous préparé votre défense?

— Je n'y ai pas même songé.

— Pourtant, que comptez-vous dire à vos juges lorsque vous serez traduit devant eux?

— Eh! que voulez-vous que je leur dise? N'ai-je pas été vaincu? N'ai-je pas été pris les armes à la main? N'est-il pas clair comme le jour que je suis un rebelle?

— Pour vous, pour moi, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais pour un tribunal...

— Supposez-vous donc qu'il soit composé d'aveugles?

— Non, mais on essaie toujours...

— Quoi? interrompit Remy; que leur dirais-je? Je ne puis pas nier, n'est-ce pas? Ce n'est donc absolument qu'à des subterfuges indignes de moi que je devrais recourir pour tâcher de justifier ma conduite. Or vous savez bien que je ne le ferai pas; donc... concluez, mon cher Sylvain.

— Concluez, concluez... fit le chevalier avec humeur. Que diable! mon cher, ce n'est pas ainsi que l'on défend sa vie.

— C'est précisément pour cela que je ne la défends pas.

— Pardon, vous ne me comprenez pas...

— Je vous comprends très bien, au contraire, dit Remy avec douceur, et je vous remercie. Votre amitié souhaiterait que je trouvasse mille bonnes raisons pour me disculper. Mon Dieu! je le voudrais comme vous, car je ne suis pas d'âge à souhaiter la mort; mais vous savez bien que c'est impossible. Et, tenez, je gage que vous avez souvent pensé à moi, depuis que vous avez appris ma captivité.

— Assurément, protesta le chevalier.

— Avez-vous trouvé, m'apportez-vous un seul argument en ma faveur?

— Je vous en apporte mille.

— Bons?

— Excellents.

— C'est impossible, ou alors ceux que vous appelez « bons arguments » sont précisément ceux que je dédaigne d'employer. Vous direz que ma jeunesse a été surprise, que mon inexpérience s'est égarée, que je ne savais pas ce que je faisais, où j'allais...

— Sans doute, approuva Sylvain, et c'est la vérité. Vous me l'avez avoué vous-même: vous êtes parti de Montbrun avec l'intention de tuer le vicomte d'Espayrac seulement, et non pas de faire de la politique.

— C'est vrai.

— Eh bien! voilà ce que mille témoins, moi le premier, peuvent affirmer.

— Ce qui reviendrait à prouver que je suis un idiot, ou tout au moins un écervelé. Merci, fit Remy, je ne veux point passer pour tel. D'ailleurs, le résultat est là, il est brutal, comme tous les faits, vous ne pouvez pas le modifier. Ainsi, c'est inutile. Parlons d'autre chose. Comment va Lisbeth?

— Admirablement.

— Êtes-vous mariés?

— Pas encore. Les événements qui se sont accomplis m'ont pris beaucoup de temps, et ne m'ont pas permis d'être très assidu au château de Grandpré, où Lisbeth est

restée avec la vicomtesse. C'est là que je leur écris tous les jours... A propos, j'ai une grande nouvelle à vous communiquer.

— Laquelle ? demanda curieusement Remy.

— Depuis que l'on a appris l'arrestation du maréchal, Barthez et sa fille ont disparu. Lisbeth elle-même ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

— Ils sont à Lectoure, dit Remy. Je les ai vus ce matin.

— Où ? ici ?

— Oui.

— Dans votre prison ?

— Nécessairement: vous pensez bien qu'on ne me permet pas les promenades en ville.

— Mais par quel inconcevable moyen ont-ils pu pénétrer ?...

— Ils ont eu d'autant moins le temps de me l'expliquer que Barthez a quitté le maréchal plus tôt qu'on ne s'y attendait.

— Comment! ils ont également vu M. de Montmorency! s'écria Sylvain, dont les sourcils se contractèrent.

— Diable! fit Remy. Il paraît que cela vous contrarie. Alors, admettons que je n'aie rien dit, et donnez-moi votre parole...

— Eh! vous n'avez pas besoin de ma parole, interrompit le chevalier. Vous savez bien que de vous à moi il n'y a pas de surprise, et que je ne viens pas ici pour y faire le métier d'espion; mais ce que vous m'apprenez est tellement extraordinaire...

— Que je n'y comprends rien non plus, acheva le baron, et que je me demande ce que Marion Delorme a de commun avec Barthez, Camille, le maréchal ou moi.

— Vous l'avez donc vue aussi ?

— C'est elle qui les accompagnait.

— Alors tout s'explique, fit Sylvain. Je me souviens, en effet, que le cardinal a eu la faiblesse de lui accorder une manière de laisser-passer, qu'elle demandait sous prétexte

de voir du pays. Il me l'a dit, et m'a même exprimé des craintes qui, je le vois, ne se sont que trop réalisées.

— En ce cas, reprit Remy, que ce ne soit pas par moi que Son Éminence soit instruite de ce qui s'est passé.

— Oh! soyez tranquille. Richelieu doit l'avoir appris à l'heure qu'il est, car il avait placé près de Marion un certain Laffeymas...

— Mon ennemi le plus acharné?

— Non, mais son propre fils, qui promet de marcher dignement sur les traces de son coquin de père, et qui n'aura certainement pas laissé passer un fait de cette importance, sans en adresser au cardinal un rapport détaillé.

— Tant pis! quoique, d'après les précautions dont ils se sont entourés, ils aient dû s'arranger pour dépister les finesses de ce misérable.

— Ils vous l'ont dit?

— Non, mais Camille et Marion étaient travesties en cavaliers, Barthez en laquais...

— N'importe, fit le chevalier, il ne faut pas qu'ils restent à portée du cardinal. Où sont-ils? Le savez-vous?

— Non. Mais je suppose qu'ils doivent être encore à Lectoure, car ils n'y étaient arrivés que d'hier et venaient de Pont-Saint-Esprit. Il est donc fort probable qu'ils s'y reposeront une journée au moins, avant de se remettre en route.

— Alors, je vais de ce pas me mettre à leur recherche, dit le chevalier en se levant.

— C'est précisément l'ordre que je venais de donner à Jacques lorsque vous êtes entré, fit Remy.

— Ainsi, reprit Sylvain, vous êtes bien décidé à ne pas vous défendre?

— Parfaitement. D'ailleurs, j'ai le temps d'y penser.

— Pas trop, baron. Ce soir même on va vous transférer à Toulouse, et je serais fort étonné si votre procès traînait en longueur.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! dit Remy sans s'émouvoir.

A ces mots, ils se séparèrent.

Jacques sortit en compagnie du chevalier. Il avait assisté immobile à cet entretien, dont l'issue n'était pas faite pour le calmer. Il ne se gêna donc pas pour répéter devant Sylvain les menaces terribles qu'il avait lancées tout à l'heure devant son maître.

Le chevalier connaissait assez Jacques pour savoir que le colosse tiendrait parole, et cela ne le rassurait que médiocrement sur le sort probable du cardinal. Cependant il ne laissa paraître aucune inquiétude.

Ils cheminaient ainsi côte à côte, et se partageaient déjà la petite ville pour commencer leurs recherches, quand, en levant machinalement les yeux, le chevalier remarqua au premier étage un rideau qui se soulevait brusquement, et une petite main blanche qui frappait avec vivacité sur le carreau.

Il regarda attentivement et aperçut un jeune cavalier qui lui faisait signe de monter.

— Attends-moi là, ordonna-t-il à Jacques.

En même temps il traversa la rue, s'enfonça sous la porte cochère et franchit le premier étage.

A peine avait-il posé le pied sur le palier, qu'une porte s'ouvrit.

— Camille ! s'écria-t-il en apercevant le jeune cavalier.

C'était elle, en effet. Debout, à ses côtés, se tenait Barthez raide et défiant.

— Le chevalier Sylvain, dit-elle à son père en lui présentant le nouveau venu.

— Qui ? Le comte de Lussan ! fit Barthez étonné. Le fiancé de mademoiselle de Grandpré, dont tu m'as tant parlé ?

— Lui-même.

— Soyez le bienvenu, monsieur, dit le meunier en se rassérénant aussitôt.

Il ferma la porte, offrit un siège à Sylvain, qui s'inclina.

— Mon cher monsieur, commença le chevalier, il y a

longtemps que je n'ai entendu parler de vous, et que je ne suis plus au courant de ce qui se passe. Mais voulez-vous me permettre de vous adresser une question?

— Faites, monsieur le comte.

— J'ai su par mademoiselle de Pressac que vous aviez momentanément décliné pour votre fille l'honneur de l'alliance qu'elle vous offrait avec mon ami le baron de Montbrun.

— C'est vrai, monseigneur.

— Vous attendiez, je crois, que M. le duc, le parrain de Camille, se fût prononcé sur cette union.

— C'est encore vrai.

— Cette question délicate est-elle aujourd'hui tranchée?

— Oui, monseigneur.

— En faveur de Remy, alors...

— Non, monseigneur, contre lui.

— Quoi! le maréchal ne l'a trouvé ni assez jeune, ni assez beau, ni assez noble, ni assez riche...

— Au contraire, M. le duc trouve, comme moi, que M. le baron possède à l'excès toutes ces qualités, mais il se range de mon avis. Je vous demanderai la permission, monsieur le comte, de ne pas vous en dire plus long, puisque cela ne vous intéresse pas directement; mais mon parti est bien pris, et rien, dans les circonstances actuelles surtout, ne m'en fera changer.

— Je le regrette, mon cher monsieur, mais j'espère que vous n'avez contre le baron aucun motif de haine.

— Aucun, monseigneur.

— Ainsi vous ne souhaitez pas sa mort?

— Loin de là! se défendit le meunier.

— Alors nous pouvons causer tranquillement ensemble des chances qu'il a de succomber ou d'échapper au sort qui le menace.

— Si vous y tenez, monsieur le comte.... balbutia Barthez.

Il essayait de sourire, mais on voyait bien que cette conversation n'était pas de son goût.

Quant à Camille, elle était dans une position délicate; tiraillée d'un côté par son amour pour Remy, de l'autre par le respect qu'elle devait à la volonté paternelle, respect que le maréchal lui avait spécialement recommandé de garder.

Elle n'intervint par aucun mot, par aucun geste.

— Vous avez peut-être entendu parler, mon cher Barthez, de l'animosité dont le cardinal est animé envers le baron ? continua Sylvain.

— Oui, monsieur le comte. Je sais même que vous avez contribué puissamment à l'en préserver.

— Vous n'ignorez pas davantage quelle grave accusation pèse sur lui ?

— Et sur M. de Montmorency.

— Alors, quelle opinion avez-vous personnellement sur l'issue de leur procès ? demanda le chevalier.

Si c'est mon opinion que vous désirez avoir, répondit nettement Barthez, je crois que M. le duc de Montmorency est trop haut placé, qu'il a rendu surtout trop de services à son roi, à son pays, pour que tant de titres éclatants ne pèsent pas d'un poids écrasant dans la balance de la justice. Quant à M. de Montbrun, il est si jeune...

— Sans doute, mais quel châtiment leur sera infligé, selon vous ?

— La prison, l'exil peut-être...

— Eh bien ! mon cher Barthez, vous vous trompez; moi, qui en sais quelque chose, je vous affirme qu'ils sont perdus tous les deux.

Camille ne put réprimer un petit cri de terreur et Barthez, lui-même, pâlit visiblement.

Ainsi qu'il l'avait dit, sa fille lui avait parlé souvent du chevalier Sylvain, et lui avait expliqué comment il était devenu comte de Lussan.

Le meunier savait donc pertinemment quelles étaient les relations toutes spéciales du chevalier, et de quel crédit il jouissait auprès du cardinal.

En outre, la vicomtesse de Pressac l'avait choisi entre tous pour en faire le mari de Lisbeth : donc, à tant de titres divers, les paroles de ce gentilhomme avaient une signification terrible.

— J'admets avec vous, continua le chevalier, que les services éminents rendus par le duc de Montmorency détournent de lui le châtiment qu'il mérite...

— Oh ! qu'il mérite... répéta le meunier en hochant la tête.

— Oui, mon cher Barthez, qu'il mérite, insista Sylvain, car plus un homme est haut placé, plus il a amassé de gloire et de renommée, plus il est en vue, plus aussi il doit donner l'exemple du respect et de la soumission aux lois. Vous en doutez ? Nierez-vous donc que le maréchal ait entraîné dans sa cause une foule de gentilshommes, mécontents si vous le voulez, mais que sa fidélité aurait maintenus dans le droit chemin ? N'est-ce pas à lui, par exemple, que le baron de Montbrun doit son malheur et devra peut-être sa mort ?

— Vous voulez nous effrayer, monseigneur, fit le meunier; mais M. de Montbrun n'est rien, ne représente rien en cette affaire.

— Je vous demande pardon, mon ami, il représente une tête. Or, soyez certain de ce que je vous dis : il tombera une tête à Toulouse, comme il en est tombé une à Lyon, une à Pont-Saint-Esprit, une à Béziers. Il faut bien que la noblesse apprenne enfin qu'elle n'est maîtresse qu'après le roi. Donc, plus M. de Montmorency aura de chances de sauver sa tête, plus M. de Montbrun en aura de perdre la sienne. L'innocent paiera pour le coupable; mais il faut un exemple, on le fera.

— Eh quoi ! fit Barthez avec inquiétude, sont-ce les propres paroles de Richelieu que vous répétez là ?

— Non, répondit catégoriquement Sylvain. Je n'ai pas encore osé aborder cette question auprès du cardinal, parce que je tremble qu'il ne me donne cruellement raison. Je sais de quelle volonté de fer il est animé, je

connais sa politique comme personne, puisque je la sers; et c'est avec la conviction intime de ne pas me tromper que je vous prophétise un châtiment retentissant. Entre ces deux victimes, il choisira, c'est sûr; mais je suis certain que, si c'est M. de Montbrun qu'il prend, c'est que des influences irrésistibles lui arracheront le maréchal.

— Ainsi, demanda Barthez en proie à une grande agitation, selon vous, M. le duc est condamné d'avance?

— Pas encore, mais, selon moi, c'est lui qui devrait l'être. Aussi, ce que je veux essayer, moi, c'est de sauver Remy.

— De quelle façon?

— Je l'ignore encore; mais, Dieu merci, j'ai le temps d'y songer. Je vous ai dit qu'il fallait une tête au cardinal, j'attendrai qu'il la désigne. Si c'est celle de M. de Montmorency qui doit tomber, je ne désespère pas d'obtenir celle de Remy; si c'est au contraire celle de M. de Montbrun qui est condamnée, il ne me reste plus d'autre ressource que la ruse ou la force pour la disputer au bourreau.

Barthez était consterné. Camille, incapable de maîtriser son émotion, avait courbé la tête, et laissait couler silencieusement ses larmes.

Tout à coup le meunier se redressa.

— Comment, monseigneur, dit-il, vous le confident de Richelieu, vous le plus fervent apôtre de sa politique, vous essaieriez de lui arracher une victime relativement aussi humble que M. de Montbrun, et vous lui abandonneriez un Montmorency!

— Ah! cela vous étonne, Barthez? fit mélancoliquement le chevalier. C'est qu'il est certains cas où le sentiment du devoir et la voix de la conscience parlent plus haut que la raison d'Etat. J'ai contracté envers M. de Montbrun une dette que je tiens à honneur d'acquitter, fût-ce au péril de ma vie. Eh bien! vous le verrez, Barthez: ou je sauverai M. de Montbrun, ou je succomberai à la

peine. Aussi, mon cher ami, solliciterai-je de vous une faveur...

— Laquelle? demanda le meunier surpris.

— La permission de voir Camille et de l'entretenir avant d'entreprendre cette tâche, si j'y suis contraint. Je veux que, par elle, Lisbeth apprenne pourquoi et pour qui j'ai risqué mes jours. Lisbeth connaît mon secret, elle me jugera.

— Ce serait très volontiers, monsieur le comte, dit Barthez un peu ému, mais je n'ai pas l'intention de demeurer à Lectoure.

— Je ne le suppose pas non plus. N'irez-vous pas à Toulouse suivre le procès du maréchal?

— Tel est en effet mon projet.

— C'est donc à Toulouse que j'aurai le plaisir de vous revoir, Barthez, car j'y retourne à l'instant, et vous y serez dans deux jours au plus.

— Croyez-vous donc que l'instant soit proche? demanda timidement le meunier.

— Ce soir même, le maréchal et Remy seront transférés à Toulouse, répondit le chevalier en se levant pour prendre congé.

Il serra silencieusement la main de Camille et s'éloigna.

Barthez resta seul avec sa fille. Il n'osa pas demander compte à la pauvre enfant des larmes qui coulaient sur sa joue pâlie. Il était trop douloureusement affecté lui-même pour ne pas respecter chez Camille le chagrin qu'elle ressentait, quoique Remy en eût sa part au moins autant que M. de Montmorency.

Ils furent distraits de leur triste préoccupation par un grand bruit qui se faisait dans la ville. Ils coururent à la fenêtre et virent passer un carrosse vide, suivi d'une troupe nombreuse de cavaliers. Plus de doute! c'était l'escorte des prisonniers qui venait les chercher.

Barthez et sa fille descendirent dans la rue et suivirent le flot populaire. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la prison. Le carrosse stationnait devant la porte.

Bientôt après, le duc y monta, et le maréchal de Brézé prit place à côté de lui.

En face, sur la banquette de devant, Remy s'installa sur un geste affable du maréchal.

M. de Montmorency n'avait point revu son jeune et héroïque défenseur depuis le jour où ils avaient été jetés en prison.

— Ah ! mon pauvre ami, dit-il en lui pressant les mains, que j'avais raison de vouloir suivre mes pressentiments et de refuser votre généreux concours !

— Ne soyez pas en peine de moi, monseigneur, répondit Remy; partout, comme à Castelnaudary, je saurai faire mon devoir.

Aussitôt le carrosse s'ébranla et les chevaux partirent au grand trot.

Ce fut dans cet équipage que les prisonniers arrivèrent dans la métropole du Languedoc, escortés de mousquetaires et des gardes du corps. Les rues et les places publiques étaient bordées de troupes ; les clefs de la ville avaient été prises aux capitouls et remises au capitaine des gardes, toutes précautions indiquant que le roi et le cardinal redoutaient fort la popularité de Montmorency.

Le tribunal, déjà composé, était présidé par le garde des sceaux, Châteauneuf, créature aveuglément esclave de Richelieu, le même qui venait de condamner Marillac.

Lorsque le maréchal comparut devant ses juges, sa contenance était ferme, noble, assurée. La figure jeune et effacée de Remy disparaissait un peu dans la majesté dont rayonnait le visage mâle de Montmorency.

Le duc écouta sans colère l'acte d'accusation dont on lui donna lecture, puis il se leva, se découvrit, et prononça textuellement le discours qui suit :

« Messieurs, bien que par le rang que je tiens en France, je ne doive être jugé que par le parlement de Paris, qui est la seule cour des pairs, mon affaire est

néanmoins d'une telle conséquence, que, s'il ne plaît au roi d'étendre sur moi le fruit de sa miséricorde, il n'y a point de juge qui n'ait le pouvoir de me condamner. Toutefois, je suis content que messieurs de Toulouse soient commis pour mes juges : je les ai toujours honorés et les estime fort gens de bien. »

En s'adressant au tribunal, le maréchal s'était détourné avec affectation du président Châteauneuf, qui était un ancien page du connétable, son père.

Piqué du mépris qu'affichait envers lui Montmorency, Châteauneuf se mordit les lèvres.

— Accusé, dit-il, quel est votre nom ?

— Je croyais, répondit fièrement le duc, que vous aviez mangé assez longtemps le pain de ceux qui me l'ont transmis pour le connaître.

— Je fais mon devoir, monsieur.

— En effet, il faut bien que vous ayez oublié mon nom, pour que votre présence ici ne soit pas un acte d'indigne félonie.

— Ainsi, fit Châteauneuf de plus en plus blessé, vous refusez de répondre ?

— Non, monsieur. Je suis Montmorency par mes aïeux, et mon prénom est Henri.

— Quelles sont vos qualités ?

— Maréchal de France, vainqueur des Anglais en mer, des Espagnols à Veillane, des calvinistes sur ce pays même où vous allez leur jeter ma tête en expiation.

— Avez-vous combattu à Castelnaudary dans les rangs des rebelles ?

— J'ai combattu près de l'héritier du trône, qui a pu grandement s'égarer dans cette action ; mais le roi s'était laissé bien autrement égarer, en ôtant la liberté à la reine-mère, étant vrai qu'un fils, même couronné, doit toujours être le serviteur de celle qui le mit au jour.

— Accusé, vous manquez à Sa Majesté !

— Je n'essaie pas de défendre ma vie, mais mon honneur.

— Vous avez signé en outre les délibérations de l'assemblée du Languedoc, du 22 juillet, jour où l'on a décidé d'appeler Monsieur, et de payer ses troupes avec l'argent prélevé sur le peuple.

— Jamais.

— Il est inutile de nier. Cette pièce est entre nos mains et porte votre signature.

— Elle est fausse ! s'écria vivement le duc ; mais je comprends cette manœuvre : je ne me suis fait voir que trop dévoué à Monsieur, on voudrait me faire passer pour traître envers l'État.

Après plusieurs autres questions, auxquelles le maréchal répondit avec le même calme et la même lucidité d'esprit, on passa à l'interrogatoire de Remy, qui roulait presque absolument sur les mêmes griefs.

Le jeune gentilhomme fit preuve d'un sang-froid remarquable, et d'un courage exempt de forfanterie, qui lui concilièrent toutes les bienveillances.

Enfin on passa à l'audition des témoins.

Ce fut M. de Saint-Preuil qui comparut le premier.

— Monsieur, lui demanda Châteauneuf, avez-vous vu les prisonniers ici présents attaquer l'armée du roi ?

— La fumée du canon et la poussière m'avaient d'abord empêché de rien distinguer, répondit le brave officier, mais ayant vu une armée entière reculer, cinq rangs de gendarmes traversés de part en part, ayant aperçu un monceau de morts et de mourants, ayant lu la terreur sur tous les visages, j'ai deviné aux effets de cette valeur surnaturelle, que M. de Montmorency devait être là [1].

— Merci, mon brave, fit chaleureusement le duc.

Et il tendit sa main à Saint-Preuil, qui la baisa respectueusement.

— Ah ! monsieur le maréchal ! s'écria le gentilhomme avec une émotion mal contenue, si j'avais jamais cru retrouver sur cette indigne sellette un homme qui compte

1. *Chronique de l'Œil-de-Bœuf*, t. II.

autant d'aïeux illustres que d'années, j'aurais obéi à mon premier mouvement, qui était de vous casser la tête d'un coup de pistolet au lieu de vous faire prisonnier.

— Vous aviez là une bonne inspiration, mon cher Saint-Preuil ; c'est grand dommage qu'elle soit sortie de votre volonté !

A la troisième audience le jugement fut prononcé. Et ici, il se passa un phénomène assez bizarre. L'illustre personnalité de Montmorency absorbait à ce point l'attention, que Remy fut complètement oublié.

Le jugement qui fut prononcé condamnait, en effet, Henri de Montmorency à la peine capitale, en réparation du crime de rébellion armée dont il s'était rendu coupable. Quant au baron de Montbrun, il n'en fut même pas question.

Le duc entendit la lecture de cet arrêt dans la chapelle de l'hôtel de ville, debout, découvert, sans manifester la moindre émotion.

Bientôt le bruit de cette condamnation se répandit dans la ville, qu'elle plongea dans le deuil et la consternation.

Autour de ce personnage éminent étaient venus se grouper peu à peu tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu avec lui les moindres relations.

Assurément, jamais procès n'avait été plus suivi, jamais coupable n'avait inspiré plus d'intérêt.

La cour tout entière était en ce moment à Toulouse, où le cardinal l'avait amenée, afin de surveiller de plus près la décision du tribunal.

Camille et Barthez s'y trouvaient également. Le chevalier les tenait au courant de tout ce qui se passait.

Enfin Richelieu triomphait. La tête de Montmorency, ce superbe vassal, allait être jetée en pâture à l'autorité royale. La justice du premier ministre n'avait pas pu frapper plus haut.

Un instant alarmé par le rapport que lui avait transmis Laffeymas, le cardinal respirait maintenant à pleins poumons et savourait les joies du triomphe.

Marion avait sagement fait de quitter sur-le-champ Lectoure, pour parer le coup dont elle était menacée, et, fort heureusement aussi, elle avait fait diligence, car elle se présenta chez Son Éminence une heure après l'arrivée du courrier qu'avait expédié le trop zélé Laffeymas.

Elle avait vu Richelieu froncer les sourcils en l'apercevant ; donc il savait tout.

— Monseigneur, dit-elle sans lui donner le temps de prendre la parole, c'est fini, j'y renonce, voici votre laisser-passer.

— Ah ! tu n'en as plus besoin, maintenant, fit Richelieu en se contenant à grand'peine.

— Non, monseigneur, je ne veux plus voyager par ces temps de crises politiques, car c'est à peine si votre signature est respectée. Pour un pauvre petit caprice que j'ai eu en passant à Lectoure, j'ai cru que je serais obligée de requérir la force armée.

— Vraiment ? dit le cardinal d'un ton railleur.

— C'est à la lettre, monseigneur, continua Marion. Figurez-vous qu'en arrivant dans ce trou, que rien ne recommandait jusqu'alors à ma curiosité, j'apprends que deux illustres prisonniers y étaient enfermés. — Tiens, me dis-je, si je me passais la fantaisie d'aller les voir ? J'étais intérieurement flattée de pouvoir faire à mon gré une chose que tant de gros bonnets m'auraient enviée. Donc j'arrive à la prison, j'exhibe mon talisman. On le regarde, on l'examine, on le discute ; cependant, sur mon insistance, on finit par reconnaître, non sans difficulté, qu'il est valable et on me laisse entrer. Ah ! je n'étais pas au bout, monseigneur ! Ne voilà-t-il pas que tout à coup une voix s'élève pour protester. Et quelle voix ? Je donne en mille à Votre Éminence le soin de le deviner.

— Celle de Laffeymas, n'est-ce pas ?

— Comment ! s'écria Marion avec une stupéfaction parfaitement jouée, monseigneur a donc appris...

— J'ai reçu aujourd'hui même la relation de ta sotte escapade.

— Alors, monseigneur sait...

A ces mots, Marion partit d'un long éclat de rire.

— Oui, je sais qu'on a arrêté ce malheureux Laffeymas, qui avait raison, fit le cardinal d'un ton courroucé, je sais qu'on l'a retenu au poste pendant que...

— Ah ! monseigneur, pardonnez-moi, dit Marion, mais si vous aviez vu la piteuse mine de votre gentilhomme... Il n'y avait pas de quoi pourtant.

— Bref, que s'est-il passé ? interrogea sèchement Richelieu. Voilà ce dont il n'a pu m'instruire, ce que tu vas me dire... Et malheur à toi, si tu ne m'avoues pas toute la vérité !

— Oh ! elle n'est pas difficile à confesser, fit délibérément Marion. Figurez-vous, monseigneur, que j'étais partie de Pont-Saint-Esprit en compagnie d'un certain Fabre et de sa fille, originaires de Carcassonne...

Et elle lui conta tout au long la fable qu'elle avait arrangée avec Camille.

— Mais, interrompit le cardinal avec brusquerie, qu'a dit M. de Montmorency, en te voyant ?

— Il a été aussi étonné que moi, monseigneur ; il a causé un instant avec Fabre, qui est de son pays, et nous sommes allés chez M. de Montbrun.

— Et celui-là, qu'a-t-il dit ?

— Pas grand'chose, monseigneur. Il est triste et si déplorablement abattu qu'il se croit déjà condamné à mort.

— Il n'a peut-être pas tout à fait tort. Ensuite ?

— C'est tout, monseigneur. Tant de difficultés pour une simple fantaisie m'ont dégoûtée des voyages et je suis revenue.

— Ce que tu me racontes là peut, mais ne doit pas être vrai, fit Richelieu. Aussi je te préviens que, si tu m'as menti, je m'en prendrai à ton ami Bassompierre. Et maintenant que te voilà avertie, va-t'en, mais n'y reviens pas, crois-moi.

Marion s'en alla, à peu près tranquille. Pour le moment, le danger était conjuré. Plus tard... elle savait le premier ministre assailli de trop graves préoccupations pour s'appesantir longtemps sur un fait de si mince importance.

Elle ne se trompait pas. La condamnation de Montmorency avait été prononcée : c'était tout ce qu'exigeait la politique du moment

La consternation était générale.

De toutes les personnes que cette sévérité avait affectées, la reine était sans contredit la plus effrayée.

Traînée comme un trophée par le roi et par le cardinal, elle avait été pour ainsi dire forcée d'assister à toutes les phases du procès.

Seule, abandonnée de tous, elle n'avait à peu près d'autre société que sa fidèle Brigitte.

En vain cette servante dévouée essayait de la consoler, Anne d'Autriche était en proie à une douleur et à un découragement profonds. Comme Camille, Brigitte l'avait entendue murmurer souvent :

— Mon Dieu ! pourvu qu'il n'ait pas eu l'imprudence de le porter sur lui !

La pauvre fille ne comprenait pas non plus le sens de ces paroles ; mais elle allait en avoir bientôt l'explication.

Cependant, tout ce qu'il y avait à Toulouse de gentilshommes autour du roi ne cessait d'implorer la grâce de Montmorency.

Le duc d'Orléans avait expédié M. de Vaupot auprès de son frère ; le prince de Condé suppliait en personne ; le duc d'Épernon avait dans le même but quitté son gouvernement. Le maréchal de Châtillon s'était arraché de son lit, où la goutte le tenait cloué, pour joindre ses prières à celles de la cour entière. Oubliant les querelles qui jadis avaient divisé les deux familles, le duc de Guise lui-même sollicitait le pardon de Montmorency.

Malgré les précautions qu'avait prises le cardinal, en

interdisant aux parents du maréchal, aux femmes surtout, l'accès des appartements royaux, Louis XIII hésitait.

Madame de Condé avait inutilement tenté d'enfreindre cette sévère consigne. De guerre lasse, elle se décida à aller chez le cardinal.

— Grâce, monseigneur! Grâce pour mon frère! s'écria-t-elle toute en larmes, en se jetant aux genoux du prélat.

— Relevez-vous, princesse, je vous en conjure! fit Richelieu, vous me faites rougir de honte.

— Non, monsieur le cardinal, je ne quitterai pas cette humble posture que vous ne m'ayez promis votre haute protection.

— Vous vous méprenez, madame, je vous le jure! protesta Son Éminence. Je ne suis rien, je ne puis rien. Je ne saurais vous dire ce que j'ai tenté auprès du roi pour le fléchir ; Sa Majesté ne veut rien entendre.

— Peut-être serez-vous plus heureux, monseigneur, reprit madame de Condé, car on m'a assuré ce matin que le roi se montrait très ébranlé. Malheureusement il ne m'a pas été permis d'arriver jusqu'à lui.

— Ébranlé, dit le cardinal, on vous a dit que Sa Majesté... j'y cours à l'instant, madame, je vous le promets.

En disant ces mots, il se releva d'un bond et força la princesse de se relever aussi.

Quand il entra chez le roi, le comte de Charlus venait d'arriver, apportant sur un coussin le collier du Saint-Esprit et le bâton de maréchal qu'on avait redemandés à Montmorency.

M. de Liancourt faisait sa partie d'échecs avec Louis XIII, pendant que se dressait à quelques pas l'échafaud du condamné.

Tout à coup, Charlus, Liancourt, tous les gentilshommes présents, se jettent aux pieds du roi en demandant grâce!

Louis XIII, visiblement ému, attire le cardinal dans l'embrasure d'une croisée.

— Mon cousin, dit-il, conseillez-moi. Ils me déchirent le cœur.

— Que Votre Majesté obéisse, si bon lui semble, à la voix de la miséricorde, répondit humblement Richelieu. C'est à Dieu qu'il appartiendra donc désormais de préserver de la rébellion votre royaume.

Soudain le roi tressaillit. Un murmure confus s'élevait au dehors et parvenait jusqu'à lui.

— Quel est ce bruit demanda-t-il.

— Sire, répondit Châtillon, c'est le peuple qui vous implore.

Et il ouvrit la croisée.

— Refermez cette fenêtre, monsieur de Châtillon, ordonna Louis XIII, aux oreilles de qui retentissaient bruyamment les cris de grâce et de miséricorde. Le peuple ne sait ce qu'il dit.

Et Sa Majesté s'éloigna, pour échapper sans doute à ces obsessions.

Madame de Condé avait dit vrai. Évidemment le roi était attendri.

Mais le cardinal tenait en réserve un argument, argument qu'il ne voulait produire qu'au dernier moment, parce qu'il le savait décisif.

Il connaissait l'humeur vindicative et jalouse de son auguste maître ; il résolut de la mettre à épreuve.

Au moment où M. de Montmorency avait été fait prisonnier, il portait au bras une miniature, qu'on lui enleva et qu'on remit à M. de Bellièvre, intendant de l'armée.

C'était le portrait d'Anne d'Autriche, ce portrait qu'elle avait réclamé elle-même au maréchal, qu'elle lui avait fait demander depuis par Remy.

M. de Bellièvre, comme tous les gentilshommes d'alors, savait que le duc aimait la reine. Aussi, effrayé du terrible parti que les ennemis de Montmorency pourraient tirer de cette particularité, il n'en parla point au cardinal.

Or, c'était précisément la pièce à conviction que Richelieu souhaitait le plus avoir entre les mains.

Il s'était informé, avait mis en campagne ses agents les plus habiles, et avait fini par apprendre que ce portrait était au pouvoir de l'intendant.

Le moment était propice. Il fit appeler sur-le-champ M. de Bellièvre.

— Monsieur, lui dit-il d'un ton sévère, comment se fait-il que vous ayez gardé le silence au sujet de certaine miniature qui vous a été remise, et que M. de Montmorency portait au bras ?

— C'est vrai, monseigneur, mais je n'avais attaché à ce détail aucune importance.

— Vous avez eu tort, monsieur.

— Peut-être, mais j'avais pensé que tout sujet dévoué pouvait avoir chez lui, ou sur lui, le portrait de Sa Majesté.

— Sans doute, mais vous auriez dû réfléchir qu'en la circonstance, il convenait de rendre ce portrait au roi.

— J'y ai songé, en effet, monseigneur, mais j'ai cru qu'en la circonstance, précisément, il valait mieux tarder un peu.

— Par prudence ? fit le cardinal.

— Non, monseigneur, par humanité.

— Ainsi, monsieur, vous vous exposiez à ce que le roi, après avoir fait grâce à M. de Montmorency, apprît plus tard que ce seigneur avait sur lui un portrait de la reine, garni des cheveux de Sa Majesté ! Avouez que c'était encourir un châtiment mérité.

— Vous avez raison, monseigneur ; je n'y avais pas pris garde.

— A la bonne heure ! monsieur de Bellièvre, et remerciez madame de Comballet qui vous veut du bien ; c'est en sa faveur que je ne suspecterai même pas vos bons services, à la condition qu'à l'instant, et devant moi, vous remettiez au roi cette miniature. L'avez-vous sur vous ?

— Oui, monseigneur, la voici.

— Alors, suivez-moi, monsieur.

Il était deux heures de l'après-midi : l'exécution devait se faire à cinq. Dans toute la ville, c'était un bruit de tambours et de piétinements confus. L'infanterie occupait les postes qui lui avaient été assignés, tandis que les pesants escadrons faisaient jaillir du pavé des myriades d'étincelles.

Un autre bruit, plus sourd, se mêlait à ce fracas : c'était le bruissement de la foule consternée, d'où s'échappaient par intervalles des cris et des gémissements.

Pâle, le regard terne, les traits altérés, la respiration courte, Louis XIII parcourait à grands pas sa chambre, en proie à une extrême agitation.

Autour de lui, silencieux et consternés, étaient rangés les gentilshommes qui lui avaient adressé déjà tant de ferventes supplications.

En ce moment parut le cardinal, suivi de M. de Bellièvre, lequel remit au roi un objet dont personne ne put tout d'abord distinguer la forme ni la nature.

XI

POURQUOI ET COMMENT MOURUT LE DUC DE MONTMORENCY.

Le roi jeta rapidement les yeux sur cet objet.

Une sorte de décomposition subite se produisit aussitôt en lui. Il passa la main sur ses cheveux mouillés d'une sueur froide, ses doigts se crispèrent, ses lèvres minces se rejoignirent avec force, ses dents grincèrent à craquer.

M. de Guise se méprit-il à l'expression de cette colère subite ? Au contraire, s'en aperçut-il et voulut-il en détourner les effets ? On ne sait. Toujours est-il qu'il s'avança vers le roi.

— Sire, dit-il d'une voix suppliante, le moment fatal approche... Que Votre Majesté fasse grâce à Montmorency, qu'elle daigne se rappeler avec quel courage et quel dévouement ses ancêtres ont servi la royauté ! Ce n'est pas en mon nom que je parle, sire, vous le savez bien : c'est au nom de Dieu, de la France, de votre propre gloire !

— Non, répondit Louis d'une voix retentissante, il mourra.

— Ah ! sire, fit le prince de Condé entraîné par son zèle, que j'en éprouve de douleur pour Votre Majesté !

— Ne vous mettez pas tant en peine de moi, monsieur, répliqua le roi. L'opinion du monde m'importe peu. Quand je devrais endurer les tourments de l'enfer, je vous le répète, Montmorency périra.

Alors il porta sous les yeux du prince le portrait fatal qu'il cachait dans le creux de sa main tremblante.

— Connaissez-vous ces traits ? reprit-il avec un accent de rage mal contenue.

— Oui, sire, c'est le portrait de la reine.

— Et vous savez où on l'a trouvé, monsieur ? Au bras de votre déloyal beau-frère ! Et vous voulez que je lui fasse grâce ? ajouta le roi avec ce rire sinistre qui caractérisait en lui la fureur poussée jusqu'à ses dernières limites.

A ces mots, il jeta le médaillon à ses pieds avec une violence telle, qu'il le brisa et que les morceaux en jaillirent dans toutes les directions.

On comprit cette fois que le maréchal était perdu. Un morne silence succéda à cet acte d'emportement.

— Eh bien ! poursuivit le roi, vous ne dites plus rien, messieurs ? Vous sentez enfin combien est juste le châtiment qui frappe ce grand coupable. Je veux néanmoins vous prouver que la clémence ne perd pas en moi tous ses droits. Faites-lui savoir que les exécuteurs ne le toucheront pas, et qu'au lieu de lui passer la corde au cou, le bourreau se contentera de le lui trancher.

Et, cette fois, Louis XIII regagna ses appartements particuliers, afin d'échapper à de nouvelles obsessions.

Deux heures séparaient à peine la victime du supplice qui l'attendait.

Le cardinal avait enfin triomphé des derniers scrupules qui agitaient l'âme troublée de son royal maître. Il était sûr maintemant que Montmorency était condamné sans retour.

Au moment où il pénétrait dans son cabinet, il y trouva le chevalier Sylvain qui l'attendait,

— Eh bien ! monseigneur, fit le gentilhomme, le roi s'est donc prononcé ?

— Ah ! vous savez déjà...

— Oui, je viens de voir passer le duc de Guise et le prince de Condé fort attristés, et j'ai compris que l'acte de justice allait enfin s'accomplir.

— Vous ne vous trompez pas, comte.

— Comment pourrais-je m'y méprendre, monseigneur ? Il est évident pour nous que le duc de Guise, en intercédant pour Montmorency, n'agissait pas du tout en vue de disputer cet illustre criminel à la mort, mais en vue de défendre contre la justice du roi un nom tout aussi célèbre que le sien, un membre de cette haute aristocratie dont il fait partie. Montmorency absous, c'était un prestige de plus ajouté aux immunités et aux impunités dont jouissent encore tous ces orgueilleux vassaux de la couronne. Montmorency condamné, c'est leur fierté abaissée, leurs intrigues menacées, leur rébellion désormais enchaînée. Cela les étonne et les épouvante, rien de plus simple.

— Et voilà justement ce que ne comprend pas la foule stupide ! s'écria le cardinal en frappant la table de son poing fermé. Tandis que je travaille sans relâche à ce grand œuvre, que j'appellerai l'affermissement de la royauté, les esprits mesquins m'accusent de faire acte de vengeance ou de cruauté ; ils s'imaginent que je satisfais des haines personnelles, ou me représentent comme un tigre altéré de sang.

— Il y a un moyen bien simple de leur fermer la bouche, monseigneur...

— Quel est-il ?

— C'est, après avoir montré que vous ne craignez pas d'être juste, de prouver que vous savez être clément.

Le cardinal ne fut pas maître d'un soubresaut violent.

— Comment ! vous aussi ? fit-il.

— Que Votre Éminence se rassure, dit le chevalier, ce n'est pas en faveur de M. Montmorency que je veux intercéder.

— En faveur de qui donc alors ?

— D'une autre victime beaucoup moins illustre, sinon moins coupable, monseigneur ; d'un gentilhomme dont l'obscurité a tellement pâli devant l'éclat dont rayonnait son complice, qu'il a été oublié même par ceux qui devaient le juger.

— Ah ! c'est du baron de Montbrun que vous voulez parler ? dit le cardinal en fronçant les sourcils.

— C'est vrai, monseigneur.

— Oh ! rassurez-vous, comte. On fera un supplément d'instruction, et, dans quelques jours, son tour viendra.

— Je le crains, monseigneur. C'est pourquoi je voulais m'efforcer de vous démontrer que ce serait une sévérité bien inutile.

— En vérité ! ricana Richelieu.

— Que Votre Éminence soit franche et daigne me répondre, reprit Sylvain. Qu'ajoutera à sa gloire la mort du baron de Montbrun ?

— Beaucoup, monsieur, car elle prouvera à ceux qui auraient envie de se révolter encore, que le roi est maître souverain et sait faire respecter son autorité.

— Sans doute, mais la mort du maréchal ne le prouve-t-elle pas assez ? Nous connaissons M. de Montbrun, monseigneur ; mais personne, en dehors de nous, ne se doute qu'il existe. On apprendra son nom en même temps que son exécution ; on s'étonnera de ces rigueurs rétros-

pectives et inutiles. C'est pour le coup qu'on pourra faire peser sur vous à juste titre cette accusation dont vous vous défendiez si vivement tout à l'heure, de satisfaire vos haines personnelles.

— Aurais-je tort à votre avis ?

— Non, monseigneur, si le grief principal que vous avez contre le baron avait fait échouer vos combinaisons politiques ; mais qu'a-t-il empêché, le pauvre diable ? Rien, puisque aujourd'hui M. de Montmorency va payer de sa tête les préférences platoniques que la reine avait pour lui.

— Mais l'affront qu'il m'a fait subir...

— Croyez-vous que le roi en ait gardé souvenance, monseigneur ?

— Enfin, est-ce moi qui suis allé chercher le baron au fond de son pays de Narbonne ? Est-ce moi qui l'ai mis dans la situation périlleuse que vous savez ?

— Je ne prétends pas cela, monseigneur.

— Et vous-même, comte, quel intérêt vous pousse à défendre sans cesse contre moi ce gentillâtre ignoré ?

— Oh ! cela, monseigneur, c'est tout une histoire.

— Eh bien ! contez-la-moi, monsieur de Lussan. J'ai précisément fait défendre ma porte ; nous ne pouvons pas mieux occuper les quelques instants de loisir que je me suis faits.

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais j'ai de graves motifs de la taire, car elle fait partie d'un passé avec lequel j'ai rompu définitivement le jour où j'ai répudié le nom que je portais.

— Je me souviens, en effet, que c'est à peu près en ces termes que vous avez répondu déjà à la curiosité du roi.

— Votre Éminence a bonne mémoire. Cependant je lui avouerai, à elle, mais à elle seule, que les miens ont causé à M. de Montbrun un tort immense, dont je ne puis définir la nature, et que je me suis mis en tête de réparer. Voilà pourquoi j'ai déjà risqué ma vie pour lui,

voilà pourquoi, monseigneur, je m'expose encore à vous déplaire.

— Et vous avez raison, comte ; nulle insistance ne peut m'être plus désagréable, fit le cardinal avec humeur.

— Je ne m'en aperçois que trop, monseigneur, et pourtant je ne désespère pas de vous convaincre. Outre l'obscurité de la victime que je vous dispute, il est d'autres considérations, dont il faut bien tenir compte, lorsque la sécurité personnelle est en jeu.

— Que signifient ces paroles, monsieur ? demanda sévèrement Richelieu.

— Le sang appelle le sang, Votre Éminence ne l'ignore pas, répondit le chevalier. Or, dans certains cas, il est imprudent d'exciter les mauvaises passions, de les pousser à bout...

— Ah ! prenez garde, comte ! l'arrêta le cardinal, ceci ressemble à une menace.

— C'en est une, en effet, monseigneur. Si je m'en fais l'écho, ce n'est pas avec l'arrière-pensée de vous effrayer, c'est parce que l'ai entendu proférer par un homme que n'arrêteront pas les sentinelles, les murailles ni les verrous. Dans la bouche de cet homme, je vous l'assure, cette menace a une terrible valeur. Vous ne vous y arrêterez pas, c'est clair; mais je vous aurai du moins fait toucher du doigt toutes les raisons capables d'ébranler votre fermeté.

— Je me plais à croire, monsieur, répliqua fièrement Richelieu, que celle-ci est la moins bonne de celles que vous tenez en réserve.

— Assurément, continua Sylvain, car elle est brutale et ne prouve pas plus contre le droit que contre la raison ; mais alors que Votre Éminence me permette de l'entretenir un peu de moi.

— J'aime mieux cela, dit le cardinal.

— Je souhaiterais que vous me rendissiez cette justice, monseigneur, que j'ai été un des premiers qui vous aient deviné et servi. Je ne m'en fais pas un mérite.

puisque je poursuivais le même but que vous ; mais je crois pouvoir dire, sans trop me vanter, que j'ai contribué puissamment à affermir votre autorité, alors que le chancelant Louis XIII se défendait encore contre votre influence.

— Je me plais à le reconnaître, monsieur le comte, et je vous ai donné de ma reconnaissance des marques bien évidentes, en vous ouvrant à toute heure du jour et de la nuit la porte de mon cabinet. Je vous en aurais fourni de plus palpables, si votre fierté ne les avait refusées jusqu'ici avec une obstination que je n'ai jamais pu vaincre.

— J'en remercie Votre Éminence, dit le chevalier en s'inclinant. J'aurais désiré même conserver toujours la même indépendance ; mais les événements ne me le permettent pas. Je ferai donc appel, monseigneur, à ce passé que j'évoquais, à ces services dont vous daignez apprécier la valeur, et je vous dirai : — Monseigneur, au nom de tout ce que j'ai fait pour vous, acquittez la dette que vous avez contractée, accordez-moi la liberté de M. de Montbrun.

— Je vous voyais venir, dit le cardinal avec un fin sourire, et je tenais toute prête la réponse que voici : N'estimez-vous pas qu'en vous faisant à nouveau noble et riche, Sa Majesté a acquitté la dette que j'avais contractée pour elle ?

— Ah ! monseigneur, qu'à cela ne tienne, répliqua vivement Sylvain. Moi aussi je l'avais prévue cette réponse et je tenais à la mettre à néant.

A ces mots, il tira de son portefeuille plusieurs papiers.

— Ce bon de deux cent mille livres, je ne l'ai pas encore touché, monseigneur, reprit-il ; ces lettres patentes, les voici. Eh bien ! quoique tout mon bonheur à venir, toute ma vie en dépendent, je suis prêt à les déchirer devant vous, pourvu que je demeure votre humble créancier, pourvu que vous m'accordiez la vie de M. de Mont-

brun... Et pourtant vous ne soupçonnez pas, monseigneur, que d'existences se rattachent à ces feuilles fragiles ! que de larmes elles ont séchées, quel miracle de résurrection elles ont opéré !... vous ne pouvez pas deviner que de tristesses, de deuils, de malheurs, entraînera leur anéantissement... N'importe !... Les joies et les espérances que j'avais conçues, les calamités que je prévois, et dont la seule pensée me fait frémir, je les sacrifie au devoir que me dicte ma conscience. Parlez, monseigneur, j'attends.

En même temps, le chevalier avait pris par le milieu ces papiers, et s'apprêtait à les lacérer au moindre geste.

— Arrêtez ! dit Richelieu vaincu par tant de générosité. Le roi a payé ses dettes, je paie les miennes.

Et, brusquement, avec une sorte de colère, il prit une plume, qu'il fit courir sur le papier d'une main tremblante.

— Tenez, dit-il d'une voix stridente, et hâtez-vous, monsieur le comte, de peur que je ne rougisse trop tôt de ma faiblesse !

Le chevalier jeta sur le papier que lui tendait Richelieu un regard rapide.

— Ah ! monseigneur, dit-il, si vous saviez que d'heureux vous venez de faire d'un trait de plume !...

Aussitôt il s'élança hors du cabinet de l'Éminence et s'élança vers la prison.

Avant même de l'avoir atteinte, il agitait déjà en l'air l'ordre d'élargissement qu'il tenait à la main. Il avait peur d'arriver trop tard.

Barthez, qui ne cessait de rôder autour du sombre édifice, le vit accourir et se précipita au-devant de lui.

— Où allez-vous ! demanda-t-il avec une indicible anxiété. Quel est ce papier que vous agitez ?

— C'est la grâce de M. de Montbrun, répondit Sylvain.

Le meunier soupira tristement et reprit à travers les groupes sa promenade silencieuse.

Qu'importait au chevalier ! Il poursuivit sa course et at-

teignit enfin la porte de la prison. Là, il exhiba l'ordre dont il était porteur et qui était ainsi conçu :

« Ordre de mettre sur-le-champ en liberté le baron de Montbrun. »

Suivaient la date et la signature.

Rien de plus laconique, mais rien de plus clair.

Cependant le greffier ne voulut pas prendre sur lui d'obéir, sans avoir fait prévenir le gouverneur. Celui-ci, loin de faire la moindre difficulté, offrit au chevalier de l'accompagner.

En effet, au bout de quelques minutes, guidé par cette indiscutable autorité, Sylvain pénétrait dans la cellule du baron et se jetait dans ses bras.

— Libre ! s'écria-t-il. Vous êtes libre, mon cher Remy!

Et, comme le gentilhomme le regardait avec de grands yeux étonnés :

— Hâtons-nous ! dit le chevalier qui l'entraîna.

Remy se laissa faire, mais il trébuchait comme un homme ivre, et ne trouvait pas un mot de remerciement à adresser. Il était paralysé, abasourdi. De qui lui venait cette incroyable faveur ?

Fort heureusement, Sylvain n'avait pas perdu la tête, et continuait à l'entraîner, suivi par le gouverneur, à qui la stupéfaction du jeune prisonnier avait arraché un sourire.

Ils allaient atteindre le préau, lorsqu'une porte s'ouvrit, et le duc de Montmorency parut sur le seuil.

Il reconduisait le père Arnaud, qui venait de recevoir sa confession.

Le maréchal reconnut Remy et lui trouva le visage si bouleversé, qu'il s'imagina que l'on conduisait son jeune complice à la mort.

— Eh quoi ? fit-il. Votre heure a-t-elle déjà sonné, mon pauvre ami ?

— Mais au contraire, monseigneur, répondit le baron. je suis libre. On vient à l'instant de m'ouvrir les portes de ma cellule.

— Ah ! tant mieux, dit le maréchal en poussant un soupir de soulagement ; je mourrai plus tranquille.

Puis tout à coup :

— Vous êtes libre, dites-vous ? Entièrement libre ? reprit-il.

— Je le pense, monseigneur, fit Remy en consultant le chevalier du regard.

Celui-ci fit un signe d'assentiment.

Le maréchal baissa la tête, et garda le silence pendant quelques secondes. Évidemment il était assailli par une préoccupation nouvelle. Mais, presque aussitôt, il se redressa, et, se tournant vers le gouverneur :

— Monsieur, dit-il, je vous demanderai la permission d'entretenir un instant M. de Montbrun.

Le gouverneur s'inclina respectueusement.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur le duc, répondit-il.

— Pardon, monseigneur, fit observer le chevalier, mais Son Éminence n'a signé qu'à regret l'ordre d'élargissement de M. de Montbrun, et je crains...

— Qu'il ne se ravise, fit le maréchal en souriant. Vous avez raison, chevalier. Du reste, sans avoir prévu le cas, j'avais donné déjà mes instructions à Barthez ; le baron peut donc se retirer, je ne le retiens plus.

— Mais pardon, monseigneur, dit Remy avec vivacité. Cet entretien que vous daignez m'accorder, que je n'aurais jamais osé solliciter en un pareil moment, je vous supplie de ne pas y renoncer. Quant à moi, il me sera un trop grand honneur pour qu'une frayeur puérile me le fasse éviter.

— Vous le voulez ? fit le maréchal. Eh bien ! venez, monsieur de Montbrun. Je ferai en sorte de ne pas vous garder trop longtemps.

Alors, s'adressant au chevalier :

— Vous permettez ? demanda-t-il.

Sylvain réprima à grand'peine le geste d'impatience qui allait lui échapper.

Le duc attira doucement à lui Remy, et la porte se referma.

— Monsieur le baron, commença le maréchal, vous m'avez dit une fois que vous aimiez Camille.

— C'est vrai, monseigneur.

— Je pense que cette folle passion vous a passé.

— Oh! que non pas, monseigneur, répliqua Remy avec feu. Quoi que fasse Barthez, quoi que vous me disiez vous-même, j'aimerai toujours Camille.

— Bien qu'elle soit fille d'un obscur meunier?

— Ne l'était-elle pas lorsque je l'ai connue? Cet obstacle m'a-t-il arrêté?

— Ainsi votre amour-propre ne s'effraierait pas de cette humble condition?

— L'amour-propre n'a rien à voir avec le cœur, répondit Remy.

— De sorte, poursuivit le maréchal, que vous épouseriez Camille, fille de meunier, si Barthez vous accordait sa main?

— Sans hésitation, monseigneur.

— C'est que... fit le duc en hochant gravement la tête, il y a autour de sa naissance certaines obscurités qui, pour votre amour-propre, pourraient être plus effrayantes encore que l'humilité de son origine.

— Parlez, monseigneur, dit Remy, et croyez que ces obscurités ne m'arrêteront pas.

Il comprenait que Pierre Lanoux avait décidément raison; mais il tenait à s'en assurer.

— Ainsi, reprit le maréchal, il serait possible que Camille, tout en étant aux yeux du monde, et tout en devant rester pour lui la fille de Barthez, ne le fût pas...

— Et je vous avoue, monseigneur, que cela ne m'étonnerait pas, ajouta Remy, car, en la voyant si belle, si noble, si distinguée, cette idée-là m'était venue depuis longtemps.

— Vraiment? demanda le duc. Et cela ne vous a pas fait reculer?

— Au contraire, monsieur le maréchal ; cette supposition ouvrait un large champ à mon imagination. Il m'était, en effet, permis d'admettre que Camille fût la fille d'un personnage de haute naissance, que des motifs puissants avaient empêché de la reconnaître.

— En effet, ce serait admissible.

— Tellement que, s'il vous en souvient, monseigneur, le jour où je vous fis pour la première fois l'aveu de cet amour, je vous fis part également des soupçons que j'avais conçus.

— C'est juste, dit le maréchal en se frappant le front. Vous me racontiez ce jour-là l'histoire d'un certain François Fabre...

— L'ancien meunier de Mackens, c'est bien cela, monseigneur.

— Vous la connaissiez donc, cette histoire ?

— A peu près dans son entier, monseigneur ; mais seulement depuis le jour où madame Dubois périt assassinée, jusqu'à celui où François et Marthe quittèrent le presbytère du père Anselme, pour gagner Toulouse avec l'enfant que le meunier avait sans doute arraché à la mort.

— Mais le nom de madame Dubois...

— Je l'ignore.

— Et celui de M. Dubois...

— Je ne le connais pas davantage, répondit Remy. Pourtant, reprit-il aussitôt, j'avais recueilli chez moi Pierre Lanoux, l'ancien garçon de Fabre, de qui je tiens tous ces détails, et cet homme avait cru reconnaître... mais il se trompait évidemment.

— Qui donc ? demanda le maréchal, en pâlissant légèrement.

— Un jour, monseigneur, que je l'avais chargé pour vous d'une lettre, dans laquelle je réclamais ma part de dangers à vos côtés, il revint chez moi tout bouleversé.

— A quel sujet ? interrogea le duc, sans toutefois perdre contenance.

— Naturellement, monseigneur, cette lettre avait pour moi une importance réelle. Je lui avais donc recommandé de ne la remettre qu'à vous. Eh bien ! ajouta Remy en hésitant, c'est précisément ce jour-là... én vous voyant... qu'il s'imagina reconnaître en vous...

— Qui ? M. Dubois peut-être ? fit audacieusement le maréchal.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! dit M. de Montmorency en se croisant résolument les bras, quand cela serait... ?

— Je m'estimerais trop heureux, monseigneur, d'avoir eu assez de tact pour découvrir une telle perle dans la farine d'un moulin.

— Ainsi, cela même ne vous arrêterait pas, monsieur de Montbrun ?

— Moins que jamais, monseigneur. Le sang d'un Montmorency est trop noble pour que je ne considère pas comme un grand honneur d'y mêler le mien.

Le visage du maréchal s'épanouissait à vue d'œil.

Remy s'en aperçut et crut que le gentilhomme allait enfin lui révéler toute la vérité ; mais, tout à coup, ses traits se contractèrent de nouveau.

— Sans doute, dit le duc, tout cela pourrait être vrai... Malheureusement, cette histoire, que je connais aussi bien que vous, mieux que vous, même, est très complexe : car si vous avez des doutes sur la personnalité de M. Dubois, vous ne savez probablement rien sur la malheureuse victime...

— Rien, c'est vrai, monseigneur.

— Vous êtes fort mal avec la famille d'Espayrac, dit brusquement le maréchal.

— Si mal, monseigneur, que je n'entreprendrai quoi que ce soit avant d'avoir tué son dernier représentant.

— Oui, je le sais, vous m'avez entretenu de cette haine bien légitime. Mais, en dehors du comte d'Espayrac, du baron son frère, et du vicomte leur fils et neveu, on a pu

vous dire que cette famille comptait jadis deux autres membres, dignes d'un véritable intérêt.

— Renée et Gaston, fit Remy. En effet, j'ai souvent entendu parler d'eux dans les meilleurs termes, par la vicomtesse de Pressac surtout.

— Avez-vous également entendu parler de leur disparition ?

— Oui, monseigneur. On accusait formellement les d'Espayrac d'avoir assassiné Renée.

— On avait cruellement raison, monsieur, car, si vous étiez moins jeune, vous auriez pu remarquer que Renée d'Espayrac et madame Dubois disparurent à peu près à la même époque.

— Quoi ! s'écria Remy épouvanté, la mère de Camille serait...

— Eh ! mon Dieu, oui, mon cher Remy, répondit le maréchal en essuyant une larme. Au moment d'emporter ce secret dans l'éternité, votre vue a réveillé en moi ces lugubres souvenirs. Comprenez-vous maintenant pourquoi Barthez vous refusait sa fille, pourquoi moi-même j'étais effrayé de votre amour pour Camille ? C'est que je suis trop honnête pour tromper celui qui est appelé à devenir le mari de ma fille ; c'est que je savais que le seul nom des d'Espayrac vous ferait reculer d'horreur... Laissez-la donc en paix, je vous en supplie, cette pauvre enfant, dont je crains que vous n'ayez que trop profondément troublé l'âme. Jurez-moi que vous ne soulèverez jamais le voile terrible qui recouvre sa naissance...

Remy demeurait consterné, anéanti.

— Ah ! c'est dommage ! J'avais espéré mieux, pourtant, reprit le duc. En vous voyant si jeune, si brave, si bon ; en sondant l'amour que Camille vous avait inspiré, je m'étais figuré que votre haine pour le nom d'assassins que je viens de prononcer se serait pour ainsi dire fondue dans les tendresses dont votre cœur semblait pénétré.

Je me disais que cette enfant, qui ne connaît pas son père, devant qui j'ai eu le triste courage de ne jamais me trahir, à qui je ne donnais qu'en tremblant les baisers qui me brûlaient les lèvres, je me disais que vous étiez homme à lui rendre les caresses dont elle a été sevrée, à la faire heureuse, à l'aimer pour vous et pour moi... et, je vous en fais l'aveu sincère, mon cher Remy, au moment où je vais marcher à la mort, mon esprit se reposait délicieusement sur cette pensée consolante... Je me suis trompé, je vous demande pardon, mon ami, d'avoir retardé l'heure de votre liberté. Allez, je ne vous retiens plus.

— Pas encore, monseigneur, dit Remy d'une voix émue.

Le maréchal prêta avidement l'oreille.

— Daignez seulement répondre à la question que je vais vous poser, monseigneur, dit Remy. Connaissant la haine que j'ai vouée à M. d'Espayrac, haine que vous-même avez qualifiée de légitime, sachant qu'il doit mourir et mourir de ma main, croyez-vous que je puisse épouser celle que le hasard a fait naître de son propre sang?

— A-t-il donc reculé devant ces liens sacrés, le misérable! répliqua le duc, le jour où, secondé par son père et par son oncle, il a égorgé sa propre sœur?

— Comment, c'est lui qui...

— Ils étaient trois, vous dis-je, qui, sous le vain prétexte de venger leur honneur outragé, se sont réunis et armés contre une femme, contre une enfant.

— Mais ils ignoraient qui vous étiez?

— Ils le savaient, j'en suis sûr, mais les lâches n'ont pas osé... Ils ont eu peur de s'attaquer à un Montmorency.

— Et vous étiez certain que Renée avait péri de leur main! Et vous les avez laissés vivre! s'écria Remy indigné.

— Hélas! mon pauvre ami, n'avais-je pas assez de torts

à me reprocher ? Fallait-il ajouter un nouveau crime à celui que j'avais involontairement fait commettre ? Non, je ne le pouvais pas. Et, je vous le confesse, mon cher Remy, au moment de paraître devant Dieu, je tremble qu'il ne me pardonne pas cette mauvaise action, la seule qui pèse sur ma conscience, la seule que ma jeunesse ait à se reprocher.

— Qu'à cela ne tienne, monseigneur, fit le baron. Certes, il n'est pas en mon pouvoir d'absoudre ; mais je serais injuste en faisant peser sur Renée, ou sur Gaston d'Espayrac, le crime dont cette famille de bourreaux s'est rendue coupable envers moi. Daignez m'accorder la main de Camille, monseigneur, je vous la demande à genoux.

Le maréchal le laissa faire et étendit sur lui ses deux mains.

— Bien, cela, mon fils, dit-il avec une joie qu'il ne prit pas la peine de cacher. Vous avez exaucé le vœu d'un mourant : que le ciel vous récompense et vous bénisse comme je vous bénis moi-même !

A ces mots, il le releva, le prit dans ses bras et l'embrassa.

— Ah ! soupira-t-il joyeusement, il me semble que j'ai du soleil dans le cœur.

Mais tout à coup, il s'arracha violemment à cet attendrissement passager.

— Maintenant, dit-il en poussant Remy vers la porte, allez-vous-en. Le chevalier a raison : le cardinal pourrait se raviser. Fuyez, fuyez vite, quittez Toulouse à l'instant, et, s'il reste dans votre esprit quelques lacunes au sujet du secret que je vous ai révélé, Barthez se chargera de les combler, mais plus tard... plus tard...

Tout en parlant, il avait atteint la porte de sa prison, qui s'ouvrit aussitôt.

Remy aperçut un groupe sinistre. C'étaient les exécuteurs qui arrivaient.

— Il était temps, fit le maréchal en serrant une dernière fois la main du baron.

Pendant ce court entretien, le chevalier avait arpenté silencieusement le corridor pour calmer son impatience.

Et apercevant Remy, il lui prit le bras et l'entraîna rapidement.

Cinq minutes après, le baron franchissait la porte extérieure, et aspirait à pleins poumons les âcres senteurs de la liberté.

Tout ce que voulait Sylvain, pour le moment, c'était d'arracher Remy au spectacle dont la capitale du Languedoc allait être témoin.

Après avoir réussi à percer les rangs épais des soldats, il conduisit Remy chez lui, dans sa chambre, dont il verrouilla la porte, comme pour empêcher les bruits du dehors de parvenir jusqu'à eux.

Le jeune gentilhomme se laissa emmener avec une docilité d'enfant. Enfin ils étaient seuls, face à face !

Le chevalier respira plus librement.

Quant à Remy, il était encore un peu étourdi, et des confidences que le maréchal venait de lui faire, et de l'insigne faveur dont il était l'objet.

Il demeura quelques instants muet, immobile, promenant autour de lui un regard étonné, admirant les splendeurs de cette vulgaire chambre d'auberge, qui lui semblait un palais.

— Ainsi, je ne rêve pas, dit-il enfin, je suis libre, bien libre, je suis chez vous, mon cher Sylvain.

— Vous voyez, fit négligemment le chevalier.

— Mais à quoi suis-je redevable de ce bonheur inespéré ?

— Que vous importe, pourvu que vous en jouissiez ?

— C'est une réponse d'égoïste, cela, chevalier, et je ne le suis pas. Vous savez bien que je ne me donnerai ni trêve, ni repos, avant d'avoir découvert à quelle généreuse intervention je dois ma liberté, plus que ma liberté même, — ma vie.

Sylvain ne répondait pas.

— Voyons, mon ami, qui vous a remis l'ordre dont

une fortune qui n'avaient plus rien de commun avec le nom que vous aviez répudié.

Le chevalier ne répondit pas.

— Je ne vous fis point part, à cette époque, des doutes que j'avais conçus. Nous vivions vite alors, partagés tous les deux entre les ardeurs de la politique et les tendresses de l'amour heureux ; mais aujourd'hui que je vous dois tant, à votre tour vous me devez quelque chose : votre confiance, mon cher Sylvain.

Remy avait prononcé ces derniers mots avec une inflexion de voix si caressante, que le chevalier en fut ému.

— Soit, dit-il mélancoliquement, vous serez mon juge. Aussi bien, nul n'a plus le droit de l'être que vous.

— Que moi ? balbutia le baron surpris.

— Il vous souvient certainement, commença le chevalier, du jour où vous fîtes à la vicomtesse votre première visite, de la conversation que souleva votre présence, et enfin des malédictions dont mademoiselle de Pressac accabla les d'Espayrac, malédictions auxquelles vous ne joigniez que trop légitimement les vôtres. A peine vous aperceviez-vous de ce que je souffrais, tant vous étiez loin de supposer que ces malédictions frappaient si juste...

— Comment ! s'écria Remy en reculant malgré lui d'horreur, vous êtes...

— Un d'Espayrac, oui, monsieur de Montbrun.

— Gaston alors... le cousin de Renée...

— Précisément, avoua le chevalier. Je n'ignorais pas que je n'étais pas enveloppé dans la réprobation qui frappait cette famille détestée, avec laquelle j'étais en opposition constante. Aussi je continuai à vivre avec elle jusqu'au jour où sa férocité bestiale me la fit prendre en horreur. Une première fois déjà, j'avais, malgré moi, servi ses vengeances, en tenant lieu de second au vicomte dans un duel avec votre père ; mais la mort du baron pesait à ma conscience autant que si je l'avais tué de ma propre main. Cependant, il s'agissait de répondre à un acte de violence inqualifiable, et je croyais sincèrement

défendre par ma présence l'honneur de ma famille outragée... N'importe, quand je vis ce spectre, qui s'appelait encore le baron de Montbrun, agiter d'une main défaillante cette épée fragile, quand je le vis tomber, je me sentis glacé d'épouvante...

Vous aviez raison, Remy, c'était un assassinat que ce combat impié !

A dater de ce crime, je rompis nettement en visière aux miens ; peut-être aurais-je fini pourtant par le leur pardonner, sinon par l'oublier, si un jour... jour maudit cent fois !... mais non... vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce qu'ils ont osé concevoir, de ce qu'ils n'ont pas craint d'exécuter...

— En ce temps-là, dit sentencieusement Remy, vivait dans une maisonnette, proche du moulin de Mackens, une jeune femme, connue sous le nom de madame Dubois...

— Quoi ! vous savez... Taisez-vous, fit le chevalier d'une voix tremblante en lui posant la main sur la bouche. Par grâce, taisez-vous !

Ses cheveux se hérissaient, ses dents claquaient, un tremblement convulsif agitait ses membres.

— Comprenez-vous, reprit-il enfin, pourquoi j'ai pris en exécration ce nom de bourreaux, cette famille d'assassins ? Alors, je suis venu à Paris avec cette idée fixe : abaisser cette orgueilleuse noblesse, l'asservir à l'autorité royale, l'empêcher de commettre impunément de tels forfaits, la sauver de ses propres excès. Telle est la tâche à laquelle je me dévouais, lorsque le ciel vous a jeté sur ma route.

Immédiatement a germé en moi la pensée de me faire votre ami, de vous protéger, de vous défendre, de réparer, en un mot, autant qu'il était en mon pouvoir, le mal que les miens vous avaient fait. J'aurais souhaité vous attirer près de moi, vous combler des richesses et des honneurs que je refusais ; mais vous étiez entraîné par le torrent qui a failli vous engloutir... J'ai été assez heureux

pour vous arracher à la mort qui vous menaçait : j'en serai fier, et je me croirai réhabilité dans votre estime, comme dans la mienne, si vous voulez bien oublier que Gaston d'Espayrac a vécu, pour vous souvenir que le comte de Lussan vous supplie de lui accorder votre amitié.

Remy ne répondit pas. Trop d'émotions successives l'agitaient depuis une heure, pour qu'il ne reposât pas un instant sa pensée sur les bizarreries de la destinée qui semblait prendre à tâche de lui faire oublier sa haine contre les d'Espayrac.

Renée était la mère de Camille, de celle qu'il aimait! Gaston avait fait preuve envers lui d'un dévouement sans bornes! Il avait par deux fois risqué sa vie! Il venait de l'arracher à la mort!

Remy était trop juste, sa reconnaissance était trop fraîche surtout, pour que la valeur des services rendus ne plaidât pas éloquemment la cause de Gaston.

Rien d'ailleurs ne le forçait à modifier sa manière de voir; rien ne le contraignait à mentir au serment qu'il avait fait de tuer le vicomte d'Espayrac.

Ainsi laissa-t-il peu à peu tomber sa main dans celle que lui tendait Gaston.

— Vous avez raison, chevalier, dit-il lentement. Il faut oublier cela, car il y a quelque chose de providentiel dans la manière dont nous nous sommes rencontrés. Je me suis senti entraîné vers vous, à première vue, par une sympathie dont je n'ai pas été maître, mais que Dieu ne m'aurait pas inspirée, s'il avait voulu que je conservasse contre vous la répulsion que votre nom seul aurait provoquée en moi à cette époque. Aussi je vous demanderai la permission aujourd'hui encore, jusqu'à ce que je me sois habitué à cette idée, de vous donner le nom sous lequel vous m'êtes apparu pour la première fois, sous lequel vous avez conquis mon estime d'abord, et enfin mon inaltérable amitié.

— A la bonne heure! s'écria joyeusement Sylvain, en serrant avec énergie la main du jeune gentilhomme.

— Maintenant, reprit Remy, un mot d'explication, je vous prie : vous saviez que Renée habitait la maisonnette du moulin, vous saviez qu'elle était condamnée, comment se fait-il que vous ne l'ayez pas sauvée ?

— Parce que je n'ai découvert son asile qu'en apprenant sa condamnation.

— De quelle façon ?

— Nous étions à Carcassonne, où mon père, mon oncle et mon cousin s'étaient rendus pour régler quelques affaires d'intérêt, commença le chevalier. Un soir, le 14 juillet 1616, — cette date est restée ineffaçable dans mes souvenirs, — nous vîmes entrer Henri qui, d'un air sombre et mystérieux, nous pria de quitter la salle de l'auberge, où nous achevions notre souper, pour nous faire, disait-il, une importante communication.

Je l'examinai avec attention.

Il avait les traits altérés, le visage un peu pâle. Pendant près d'une heure nous l'avions attendu avant de nous mettre à table.

Nous le suivîmes silencieusement.

Depuis plus d'un an déjà, le comte d'Espayrac avait célébré les pompeuses funérailles de sa fille. Moi-même, j'avais approuvé cette solennité rigoureuse, parce qu'elle était le seul moyen de sauvegarder notre honneur. Cependant nous commencions à oublier Renée, lorsqu'une fatalité cruelle la rejeta sur les pas de son frère.

Tout autre que lui, peut-être, aurait fermé les yeux. Que lui importait maintenant ? Pour nous, pour tous ceux qui l'avaient connue, Renée était morte.

Henri ne le jugea pas ainsi. Il n'avait pas tout d'abord reconnu Marthe, qui s'était enfuie du château avec sa maîtresse. De leur côté, elles avaient aperçu certainement son visage redouté, puisqu'elles s'étaient réfugiées précipitamment dans une boutique voisine.

Mon cousin eut l'incroyable patience de se cacher pour les épier plus sûrement. Il les vit monter dans une horri-

ble patache, qu'il se garda bien de suivre, afin de leur laisser toute sécurité ; puis il attendit le retour du charretier et l'interrogea.

Grâce à cette prudence effrayante, il apprit que Renée demeurait près du village de Mackens, dans une dépendance du moulin qui se trouve situé entre la route et la rivière.

Non content de ces premières indications, il monta à cheval au moment où la nuit tombait, et se rendit au moulin. Là, il questionna le meunier, et obtint de lui par la menace tous les renseignements qu'il désirait. Enfin, poussé par je ne sais quel mauvais sentiment de haine ou de cupidité, il vint nous révéler la retraite de la pauvre enfant.

Aussitôt, le comte, le baron et Henri s'érigèrent devant moi en une sorte de tribunal, qui décida, séance tenante, que la pauvre Renée mourrait.

Seul, j'intercédais en sa faveur, seul, je m'offrais à remonter jusqu'au vrai coupable, à le tuer ou à me taire tuer moi-même.

On refusa. Ils étaient courageux contre une femme, ils étaient lâches contre un Montmorency. En vain j'essaya de les fléchir, ils furent insensibles à mes protestations. Que pouvais-je faire ? Croiser l'épée contre le comte, contre mon père ? N'aurait-ce pas été plus monstrueux encore que le crime qu'ils allaient commettre ?

— C'est vrai, fit Remy, d'un voix grave.

— Ce fut ainsi, poursuivit le chevalier, que ne voulant pas être complice d'une violence sacrilège, j'abandonnai ma famille, je rejetai loin de moi le nom qu'elle m'avait donné. Vous savez le reste...

— Oui, fit Remy, je sais qu'ils exécutèrent froidement ce qu'ils appelaient un acte de justice, et que la mère pas plus que l'enfant, ne trouvèrent grâce devant leur cruauté.

— Quoi ! l'enfant aussi ! s'écria le chevalier en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Oui, répéta le baron après quelques secondes d'hésitation.

En effet, il avait été sur le point de confesser à Sylvain toute la vérité ; mais il se souvint des paroles du maréchal : « Il faut qu'aux yeux du monde Camille reste la fille de Barthez. » Il n'avait donc pas le droit de mettre le chevalier dans la confidence d'un secret qui ne lui appartenait pas.

De son côté, Sylvain était un peu surpris de voir que le baron était mieux instruit que lui des particularités qui avaient entouré la mort de Renée. Il lui en demanda l'explication.

Remy lui raconta alors comment il avait rencontré Pierre, l'ancien garçon de François Fabre, et, sous le couvert du pauvre diable, il répéta ce que celui-ci avait vu et ce que le maréchal lui avait appris, — moins le sauvetage de Camille et la façon dont elle avait été élevée.

Pour le chevalier, Renée et Camille étaient bien mortes.

Le récit de ces dramatiques événements les avait entraînés jusqu'à une heure assez avancée.

Un souper succulent acheva de rendre à Remy ses forces et sa présence d'esprit.

Quant au chevalier, il avait atteint le but qu'il désirait : il avait épargné au baron le spectacle douloureux du supplice de Montmorency.

Remy savait bien que le maréchal était condamné, mais il ne se doutait pas que l'exécution suivrait de si près l'arrêt du tribunal.

S'il avait été moins troublé, peut-être se serait-il mieux rendu compte de la situation, car il avait dit adieu au duc en même temps que les exécuteurs venaient chercher leur victime.

Montmorency fut conduit dans une salle de l'hôtel de ville, où l'attendait le père Arnaud. Il était calme. Son visage souriant n'avait rien perdu de son inépuisable bonté. Debout devant la cheminée, dans laquelle flam-

bait un grand feu, il se renseignait auprès de ceux qui l'environnaient des moindres détails relatifs à son supplice.

— A quelle heure dois-je mourir ? demanda-t-il froidement à l'un des échevins, plus affecté que lui cent fois.

— A cinq heures, monseigneur, répondit le magistrat en se détournant.

— M'est-il permis de mourir plus tôt ? demanda le patient.

— Nous avons l'ordre de remplir toutes vos volontés, fit le capitoul.

— Je vous remercie, monsieur.

Puis il reprit d'une voix forte :

— Que l'on me déshabille donc sur-le-champ et qu'on coupe mes cheveux. Il serait malséant que je montasse à l'échafaud couvert de ces riches habits, quand Jésus-Christ est mort tout nu sur la croix. Qu'on ne me laisse que ma chemise, j'irai tout droit en paradis...

— Ah ! c'est toi, Lucante, fit le maréchal. N'oublie pas que tu es mon exécuteur testamentaire pour cette partie de ma succession. Une part pour toi, l'autre pour la duchesse, c'est convenu, n'est-ce pas ? Quant à la troisième, ajouta-t-il à voix basse, si tu peux jamais la *lui* remettre, ne manque pas de *lui* dire que mon dernier soupir a été pour *elle*.

A ces mots, il courba la tête et Lucante lui coupa les cheveux.

— Est-ce tout ? demanda encore Montmorency d'une voix ferme.

— Oui, monseigneur.

— Et bien ! du courage, messieurs. Si j'avais eu le bonheur de trouver la mort sur un champ de bataille, je n'aurais pas été embarrassé de la recevoir, mais l'expérience me manque pour accomplir toutes les formalités voulues en la circonstance, et je ne serais pas fâché de les connaître. Où est le bourreau ?

— Me voici, monseigneur, répondit cet homme en se montrant.

— Fort bien, mon ami. Alors place-toi devant moi dans la posture que je dois prendre tout à l'heure.

L'exécuteur se prêta docilement à ses désirs.

Montmorency le fit relever, et se mettant à genoux à son tour :

— Est-ce ainsi ? demanda-t-il.

— Pas tout à fait, monseigneur, écartez un peu les genoux et veuillez allonger le cou... Là... c'est très bien.

— Oui, dit le maréchal en se redressant, je n'ai jamais eu la tête dure. Tu verras...

A ces mots il se détourna vers les magistrats.

— Marchons, messieurs, dit-il.

Et il se dirigea d'un pas assuré vers la porte.

Au moment de la franchir, il s'arrêta devant la statue de Henri IV qui la surmontait.

— Hélas ! me voici, mon valeureux parrain, murmura-t-il. Dans quelques minutes je serai auprès de vous... On m'accuse d'avoir failli : c'est possible ; mais j'ai cru remplir mon devoir en prenant les armes pour la reine-mère, votre auguste épouse, qui languit aujourd'hui dans l'exil et dans la misère.

Il s'avança ensuite près de l'échafaud, élevé de quatre pieds environ, dont il gravit les degrés en courant.

— Messieurs, dit-il aux magistrats et aux officiers qui assistaient à ce spectacle navrant, je vous prie d'assurer le roi que je meurs son bien humble sujet.

En prononçant ces dernières paroles, il se mit à genoux.

Il avait bien raison de dire que l'expérience de ce genre de mort lui manquait, car, au lieu de se mettre à genoux devant le poteau auquel on devait l'attacher, il s'était placé sur le bord de l'échafaud.

Le bourreau s'approcha de lui.

— Monseigneur, dit-il, vous ne pouvez pas rester ainsi, votre tête tomberait en bas.

— C'est juste, fit le maréchal en se relevant docilement, il faut que les choses se passent en règle.

Il s'agenouilla de nouveau à l'endroit que lui indiquait le bourreau.

— Doucement, disait-il, pendant qu'on l'y attachait, mes blessures me font encore souffrir.

Il s'arrangea, en effet, de façon à ne pas être trop gêné.

Enfin il reçut la suprême bénédiction de son confesseur, salua l'assemblée, baisa le crucifix, récita son *In manus*, puis allongeant le cou, ainsi que cela lui avait été recommandé, il cria d'une voix forte :

— Frappe hardiment !

L'exécuteur sillonna l'air de son glaive étincelant, et trancha cette tête illustre d'un seul coup... L'écho sinistre le répéta avec tant de force, qu'il vibre et qu'il vibrera éternellement aux oreilles de la postérité.

XII

COMMENT REMY RETROUVA ET PERDIT M. D'ESPAYRAC

Longtemps encore après ce drame sanglant, Remy et le chevalier étaient toujours à table, savourant les douceurs de la liberté, échangeant leurs confidences, et devisant de leurs projets d'avenir.

Sylvain conseillait fort au baron de quitter Toulouse, tant que la cour y prolongerait son séjour, et de gagner son château de Montbrun, où il serait plus en sûreté que partout ailleurs.

Remy s'y engagea, mais il semblait le promettre plutôt pour mettre un terme aux pressantes sollicitations de son sauveur qu'avec la ferme intention de remplir son engagement.

C'était le 30 octobre 1632. Depuis longtemps la nuit était venue, quand le baron songea enfin à la retraite.

Le chevalier lui offrait de prendre dans son auberge une chambre voisine.

— Oh ! non, répondit Remy. Et ce pauvre Jacques que nous avons oublié !

— C'est vrai ! fit le chevalier. J'aurais dû le faire prévenir. Savez-vous où le retrouver, du moins ?

— Ne soyez pas en peine, mon cher Sylvain. Non seulement je sais où demeure Jacques, mais je sais aussi qu'il m'attend de jour en jour, d'heure en heure, avec nos chevaux sellés et bridés.

— En effet, la précaution n'est pas mauvaise.

— A son point de vue surtout, fit Remy en souriant, car depuis que je suis prisonnier, il ne rêve qu'évasions. Vous ne vous figurez pas ce que j'ai eu de peine à contenir son impatience, à l'empêcher de se faire tuer inutilement.

— Brave cœur ! dit le chevalier.

— Tantôt il voulait tout bonnement entrer dans la prison et massacrer tout ce qui se trouverait sur son passage ; tantôt il parlait de la faire sauter, de louer la maison la plus proche et d'arriver jusqu'à moi par un souterrain... Toutes les combinaisons, il les a étudiées, il me les a soumises. Il a fallu que je lui défende formellement toute tentative de ce genre pour l'y faire renoncer. Encore n'aurais-je jamais eu sur lui assez d'influence pour lui faire abandonner le projet auquel il s'était arrêté, dans le cas où j'aurais été condamné à mort.

— Ah ! fit le chevalier. Et ce projet, quel est-il ?

— Vous connaissez sa force herculéenne, répondit Remy. Il la connaît aussi, quoiqu'il n'en parle jamais, et a en elle une confiance aveugle. En revanche, il ne brille pas par l'imagination. Son projet est donc élémentairement simple. De même qu'à Castelnaudary, au moment où nous étions cernés de tous côtés, il a arrêté pendant dix minutes autour du maréchal l'effort de tout un corps

d'armée, de même, au moment où l'on m'aurait conduit à l'échafaud, il voulait tailler en pièces l'escorte, les exécuteurs, et s'engageait à les maintenir assez longtemps pour me permettre, grâce à la confusion qu'il aurait provoquée, de sauter en selle et de prendre la fuite.

— Mais lui ? fit observer Sylvain.

— Oh ! lui, il savait bien qu'il serait tué sur place, répondit Remy; mais je vous l'affirme, — et on lisait dans ses regards qu'il le pensait comme il le disait, — il répondait si hardiment de tenir tête à ceux qui tenteraient de l'arrêter, que je crois, ma parole d'honneur, qu'il en serait venu à bout.

— Et vous auriez essayé de ce moyen ?

— Je ne sais comment j'aurais agi, dit le baron ; mais je suis certain que je ne l'aurais pas empêché de réaliser ses projets. Tout était prévu. Un homme choisi par lui devait tenir mon cheval en main et me donner une épée.

— Heureusement pour vous et pour lui rien de tout cela n'est arrivé ni n'arrivera, fit le chevalier. Allez donc vite calmer les angoisses de ce fidèle serviteur ; il mérite bien cela. Maintenant, un dernier mot : comptez-vous partir ce soir pour Narbonne ?

— Non. Il faut avant tout que je voie Barthez.

— Savez-vous où il demeure ?

— Jacques s'en est informé, il m'accompagnera chez lui.

— Quand ?

— A l'instant, si c'est possible.

— Vous n'avez donc pas renoncé à l'espoir d'épouser Camille ?

— Moins que jamais.

— Bonne chance alors ! fit le chevalier avec une incrédulité marquée ; mais l'entêtement de ce meunier ne me présage rien de bon.

— Vous l'avez donc vu depuis peu ?

— Oui, je l'ai vu à Lectoure, un peu après vous avoir quitté. Plus que jamais, il paraissait décidé à vous refuser sa fille.

— J'espère que je le ferai changer d'avis, dit Remy.

— Je le souhaite, mon ami ; mais, croyez-moi, ne perdez pas à la réalisation de vos désirs un temps précieux. Si vous ne partez pas ce soir pour Narbonne, mettez-vous en route demain matin à la première heure.....

— Je tâcherai, promit le baron.

— Et n'en sortez pas avant d'avoir reçu un mot de moi, continua Sylvain. La crise politique que nous venons de traverser tire évidemment à sa fin. Dans quelques jours, il me sera possible de rentrer dans la vie privée, de retourner au château de Grandpré, où me réclament quotidiennement les lettres de la vicomtesse. C'est probablement de là que je vous écrirai, afin que vous assistiez à mon mariage avec Lisbeth. Puis-je compter sur vous ?

— Vous me le demandez ? s'écria Remy d'un ton de reproche.

— D'autant plus, poursuivit le chevalier, que Barthez, certain désormais que toute illusion est impossible à l'endroit de M. de Montmorency, va probablement regagner Moulin-Galant avec Camille. Or, Lisbeth, ce jour-là, voudra avoir auprès d'elle son amie d'enfance...

— Vous n'aviez pas besoin de faire miroiter à mes yeux la présence de Camille pour être certain que j'accourrais sur un mot de vous, dit Remy. Je vous dois trop et je suis trop votre ami pour ne pas accepter avec joie un honneur que j'aurais sollicité.

— Donc à bientôt, je l'espère, dit le chevalier en lui serrant la main.

Après avoir répondu à cette étreinte cordiale, le baron s'éloigna.

La nuit était profonde. Quelques boutiques isolées joignaient leur pâle clarté à la lueur blafarde des réverbères. Remy se dirigea vers l'auberge que lui avait indiquée Jacques, et où il avait l'habitude de descendre chaque fois qu'il venait à Toulouse.

De temps en temps, il rencontrait dans la nuit des patrouilles de cavaliers et de fantassins, dont les cuirasses

et les épées brillaient dans l'ombre de reflets métalliques.

Ces précautions inusitées venaient encore à l'appui des prudents conseils du chevalier. Elles prouvaient que le cardinal craignait de nouveaux troubles, et qu'il ne ferait pas bon en un pareil moment de retomber entre ses griffes redoutées.

Il suivait donc silencieusement les rues obscures et longeait l'église Saint-Séverin, lorsqu'il se heurta pour ainsi dire à un cavalier de haute taille et drapé dans un long manteau.

Remy était tellement préoccupé qu'il ne l'avait pas aperçu. Aussi allait-il murmurer quelques mots d'excuses, lorsque l'inconnu s'écria :

— Faites donc attention, drôle !

Le baron s'arrêta. Était-ce une illusion? Il lui sembla reconnaître le ton de cette voix insolente. C'était la même qu'il avait entendue pour la première fois chez Barthez, la même qui lui avait déjà cherché querelle ce fameux soir où il avait pris le moulin d'assaut, c'était la voix du vicomte d'Espayrac !

Remy porta la main à la garde de son épée. Il allait mettre flamberge au vent, lorsque lui revinrent heureusement à l'esprit les sages exhortations du chevalier. Se battre avec un inconnu sur un simple soupçon, c'était s'exposer inutilement à de nouveaux mécomptes. Il résolut donc de s'assurer s'il n'était pas le jouet d'une erreur.

— Pardon, monseigneur, dit-il en déguisant le timbre de sa voix, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— A la bonne heure ! fit plus doucement le cavalier. Je suis le vicomte d'Espayrac, mon ami.

— Ah ! misérable, je te tiens enfin ! dit Remy.

A ces mots, il lui sauta à la gorge, et, par une impulsion irrésistible, il l'accula dans une encoignure, située entre la saillie de deux piliers. Puis il le repoussa brutalement et se croisa les bras devant lui.

— Tu ne me reconnais donc pas! dit-il alors en s'efforçant de se contenir : je suis le baron de Montbrun, le fils de celui que tu as lâchement assassiné, de celle que tu as fait mourir de chagrin.

— Remy! murmura le vicomte d'une voix étranglée.

— Oui, moi, fit le baron, qui, cette fois, tira son épée hors du fourreau. C'est assez te dire que ta dernière heure est venue, car aujourd'hui nulle puissance humaine ne t'arrachera de mes mains.

— Comment! dit M. d'Espayrac, vous ici! Vous en liberté!

— Ne vois-tu pas, misérable, que c'est Dieu qui a fait ce miracle et qui t'a envoyé vers moi afin que tu reçoives enfin le châtiment que tu mérites. Allons! en garde, te dis-je. Tu vas mourir.

— Non, répondit résolument le vicomte, je ne me battrai pas.

— Lâche! dit le baron en se détournant avec dégoût. Tu n'as donc de courage que contre les mourants, les femmes ou les enfants? Tu ne sais donc pas te battre? Tu n'as donc appris qu'à assassiner?

— Je n'ai assassiné personne, protesta M. d'Espayrac éperdu. Je me suis défendu loyalement contre M. de Montbrun qui m'avait frappé.

— Et Renée, ta sœur, que t'avait-elle fait, traître? Nieras-tu que tu es allé l'égorger avec ton digne père? Veux-tu que je te rappelle la date du 14 juillet? Faut-il te citer le nom des meuniers François Fabre et Pierre Lanoux qui ont été témoins de ce fratricide?

— Ce n'est pas moi qui l'avais condamnée, se défendit le vicomte, c'est mon père.

— Et n'est-ce pas toi qui la lui as livrée? reprit le baron que la colère égarait. N'est-ce pas toi qui, de ta propre main, as précipité dans l'Aude le malheureux enfant de ta victime?

M. d'Espayrac tremblait de tous ses membres. Comment Remy avait-il appris cette lugubre histoire?

— Eh bien ! poursuivit le baron d'une voix altérée, tous ces crimes, tu vas les expier. Ta dernière heure est venue, coquin. Défends-toi, ou je te tue comme un chien.

— Non, répéta le vicomte, non, je ne me battrai pas.

— Tu refuses, fit Remy, avec un terrible accent de menace, en s'approchant de lui presque à le toucher. Ton épiderme de gentilhomme n'est donc sensible qu'aux soufflets ? A mon père aussi tu refusais le combat avant qu'il t'y ait contraint par cette suprême injure. Soit, je ferai comme lui, puisqu'il le faut...

A ces mots, il leva la main et la laissa retomber avec force sur la face du gentilhomme.

— Ah ! rugit le vicomte, en mettant l'épée à la main, Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour éviter ce duel impie !

— Allons donc, ricana Remy ; mais prends garde ! Ce n'est plus un mourant que tu vas combattre...

En effet, la vue des rapières nues avait rendu au baron tout son sang-froid. Depuis si longtemps, il s'était promis de tuer cet homme, c'était le but si unique vers lequel avaient jusque-là tendu ses désirs, qu'il ne voulait pas faire une faute, perdre une chance.

Au contraire, le vicomte ne se possédait pas de rage.

L'avantage était donc du côté de Remy.

Ils engagèrent l'épée.

Enfermé dans l'étroit espace où l'avait acculé son adversaire, M. d'Espayrac était dans l'impossibilité de rompre. Il fallait vaincre ou mourir — absolument.

Aussi, pour parer et pour se soustraire aux furieux coups de pointe que lui adressait Remy, il s'agitait de droite et de gauche le long du mur, contre lequel il s'appuyait machinalement de la main gauche.

Tout à coup, au lieu de pierre froide et humide, il sentit le contact du bois. Donc il y avait derrière lui une porte, que l'obscurité ne lui avait pas permis de distinguer. Il la poussa légèrement et sentit qu'elle cédait... Donc elle était ouverte !

Ses lèvres contractées grimacèrent un hideux sourire...

Jacques était depuis quelque temps le plus malheureux des hommes.

On se souvient du jour où, pour se former une opinion définitive, Remy avait interrogé une dernière fois ce dévoué serviteur sur les événements qui avaient précédé et accompagné la mort du baron de Montbrun.

Ce jour-là, Remy avait poussé le colosse dans ses derniers retranchements, et avait exigé de lui un serment, dont la forme solennelle avait fait quelque peu hésiter Jacques.

Cependant il avait prêté le serment que réclamait son maître, et Remy demeurait maintenant parfaitement convaincu que le vieux soldat ignorait réellement quelles circonstances avaient amené le duel dans lequel son père avait trouvé la mort.

C'était évidemment ce que voulait Jacques, puisque, malgré ses répugnances manifestes, il avait fini par se conformer à la volonté du gentilhomme.

A dater de ce jour, pourtant, son visage, ordinairement calme, souriant et bon, s'était subitement assombri. Il continuait à faire son service, mais il le faisait avec une rigidité automatique. Parfois il s'arrêtait sans motifs, se prenait à réfléchir, et continuait son chemin en poussant un profond soupir.

Depuis l'arrestation du baron, il était plus triste et plus sombre encore. Sans doute la douleur qu'il ressentait entrait pour beaucoup dans cet affaissement général ; mais autre chose encore le préoccupait, puisqu'il murmurait parfois quand il était seul :

— Me serais-je parjuré pour rien ?...

Donc il craignait que son maître ne fût condamné à mort et exécuté. Mais il lui avait donc menti en affirmant qu'il ignorait pourquoi M. de Montbrun avait provoqué jadis le comte d'Espayrac ?

Il errait comme une âme en peine autour de la prison, dont il sondait les murs d'un regard haineux. Il se creusait

la tête pour délivrer Remy ; les projets les plus extravagants hantaient son imagination maladive, sans qu'il en trouvât un seul qui fût sérieusement praticable.

Aujourd'hui le bruit des tambours et le son des trompettes l'avaient arraché à ses sombres rêveries et avaient fait battre son cœur de vieux soldat.

Machinalement il était descendu dans la rue, avait suivi les fantassins et était arrivé jusqu'au pied de l'échafaud. Il s'était informé ; on lui avait répondu que le maréchal de Montmorency allait être exécuté.

— Et pas d'autre ? avait-il demandé.

— Il n'en est pas question, lui répondit un officier.

Jacques demeura immobile et attentif au poste d'observation qu'il avait choisi. Il assista aux derniers moments de la victime, tendant le cou, prêtant avidement l'oreille.

Remy ne paraissait pas.

Néanmoins le colosse ne fut entièrement rassuré qu'en voyant les exécuteurs quitter le sanglant théâtre de leurs exploits, et les soldats regagner leurs cantonnements respectifs.

Pendant quelques instants, l'impression qu'il ressentit de ce navrant spectacle fut si vive, qu'il se laissa rouler comme une épave par le flot humain qui l'emportait, sans savoir où il allait.

Quand il revint à lui, il faisait nuit.

— Et dire que je puis mourir aussi d'un moment à l'autre ! murmura-t-il.

Un frisson d'effroi parcourut ses membres.

— Oh ! non, pas dans l'état où je suis, ajouta-t-il.

Il leva les yeux et aperçut la silhouette sévère d'une église.

— Là seulement est le pardon, le repos de l'âme, dit-il encore.

Il allait franchir le seuil de ce monument, lorsqu'il s'aperçut qu'on en fermait la porte principale. Il frappa précipitamment.

— Qui est là ? demanda une voix partie de l'intérieur.

— Un pauvre pécheur.

— Que demandez-vous ?

— Je voudrais me confesser, mon père.

— Revenez demain.

— Mais demain j'aurai peut-être cessé de vivre, fit Jacques d'un ton douloureux.

— Eh bien! tournez l'église sur votre gauche, vous trouverez entre le cinquième et le sixième pilier la porte de la sacristie, je vais vous l'ouvrir.

Jacques obéit, s'orienta et arriva, en effet, devant une porte si bien dissimulée dans le mur que, sans les indications précises qu'on lui avait données, il n'en aurait pas soupçonné l'existence à une heure si avancée.

Aussitôt un moine parut.

— Poussez la porte, recommanda-t-il après l'avoir ouverte, car je suis seul ici et les voleurs ne respectent rien.

Jacques poussa la porte, mais il négligea de s'assurer qu'elle était bien fermée.

Le moine le guida sous les voûtes sonores, qu'éclairait à peine la lueur d'une lampe solitaire, s'arrêta devant un confessionnal, fit signe au colosse de s'agenouiller et entra.

— Je vous écoute, mon fils, dit-il alors.

— Mon père, commença Jacques en se frappant la poitrine, voilà plus d'un mois que je ne ris plus, que je ne dors plus, que je ne mange plus, que je ne vis plus.

— Quel péché avez-vous donc commis? demanda le moine interdit.

— J'ai profané les cendres de mon père et de ma mère, j'ai menti à Dieu.

— De quelle façon ?

— En jurant sur leurs cendres et sur mon salut éternel que j'ignorais une chose que je savais parfaitement.

— Étiez-vous donc menacé de mort? Vous avait-on fait violence ?

— Non, mon père.

— C'est grave alors, mon fils! dit sentencieusement le confesseur.

— Si grave, répéta Jacques, qu'il vous est impossible de me juger et de m'absoudre sans connaître les circonstances qui m'ont forcé à ce parjure.

— Dites-les, mon enfant, et souvenez-vous que notre Dieu est avant tout un Dieu de miséricorde.

— C'est que... balbutia Jacques, c'est toute une histoire à vous raconter, et que cette histoire concerne deux familles puissantes, dont les rejetons sont encore vivants...

— Qu'importe ! fit le confesseur. Je ne tiens pas à savoir leur nom ; donnez-leur celui qu'il vous plaira, mais n'omettez volontairement rien dans votre récit pour atténuer la faute que vous avez commise.

— Ne craignez rien, mon père, vous saurez tout.

Il y a vingt ans environ, commença Jacques, vivaient aux environs de Narbonne deux gentilshommes qu'une rivalité d'amour avait divisés. L'un se nommait le baron Hector, l'autre le vicomte Henri.

Ils avaient courtisé la même jeune fille, et le baron l'avait emporté sur le vicomte, qui en éprouva un violent dépit.

Cependant il n'en laissa rien voir, jusqu'au moment où Hector fut rappelé sous les drapeaux. C'était à l'époque où le roi Henri préparait cette fameuse expédition que vint empêcher le poignard de Ravaillac.

Dès que le baron fut parti, le vicomte osa se présenter au château, et s'y montra même si assidu, que la baronne se vit dans la nécessité de lui faire défendre sa porte.

Ce premier insuccès ne le découragea pas. Il acheta la complaisance de la femme de chambre, qui lui indiquait régulièrement les endroits où sa maîtresse devait se rendre. Il en résulta que la pauvre dame ne put plus mettre les pieds nulle part, sans rencontrer cet éternel et infatigable poursuivant.

Elle prit un parti héroïque : celui de se cloîtrer dans son château. Elle communiqua sa résolution à tous ses

amis, qui l'approuvèrent et promirent de venir la voir. Mais, en dépit de ces promesses, l'isolement se fit peu à peu autour de la recluse. Au bout de quelque temps, c'est à peine si deux ou trois amis venaient troubler sa solitude.

Tout autre que le vicomte aurait eu pitié d'elle, et se serait abstenu de toute nouvelle tentative ; mais ce n'était pas l'amour qui le faisait agir, c'était surtout le désir de se venger.

Or, pour satisfaire sa vengeance, il n'avait que deux ressources : la violence et la ruse ; mais la violence aurait amené nécessairement un scandale, et le vicomte était trop généralement haï pour braver la réprobation que son audace aurait soulevée.

Ce fut donc à la ruse qu'il eut recours et voici quelle infâme combinaison il inventa :

Il avait acheté, je vous l'ai dit, la complicité de la femme de chambre.

Un soir, la baronne était enfermée, seule, rêvant à son mari, dont elle regrettait cruellement l'absence. L'heure à laquelle elle se couchait venait de sonner. Sa camériste allait et venait autour d'elle, vaquant à ses occupations comme de coutume. Elle avait déposé sur la table le verre d'eau sucrée que sa maîtresse buvait d'ordinaire avant de s'endormir.

La baronne lui avait déjà fait signe de se retirer ; mais la femme de chambre ne paraissait pas l'avoir vu.

« — Madame la baronne ne boit pas son verre? demanda-t-elle en minaudant.

« — Plus tard! laissez-moi; » fit sa maîtresse impatientée. »

La camériste se retira, non sans avoir jeté un dernier regard sur le verre d'eau qu'elle avait apporté.

La jeune femme resta seule et se mit au lit.

Longtemps elle resta immobile, rêveuse, puis elle prit le verre qui était à sa portée et en but la moitié. Elle s'arrêta brusquement et plaça son verre devant la lumière.

Il lui sembla que l'eau était moins limpide, qu'elle avait un goût étrange... Elle y trempa de nouveau ses lèvres... ce n'était pas une erreur. Elle mit de côté son verre avec un geste de dégoût et de mécontentement, et s'abandonna de nouveau à ses tristes pensées.

Elle passait souvent ainsi de longues nuits d'insomnie. Ce soir-là, au bout d'un quart d'heure environ, elle se sentit prise d'un invincible sommeil. Elle essaya de se raidir, de lutter, mais ses paupières se fermaient malgré elle; elle ressentait une pesanteur de tête inconnue.... elle voulut se lever, elle n'en eut pas la force.

Elle jeta autour d'elle un regard éperdu. Les verrous de ses portes étaient bien fermés; c'est elle qui les avait poussés. Elle se rassura.

Pourtant elle ne s'expliquait pas le malaise qui s'était emparé d'elle. Sans avoir perdu connaissance, elle éprouvait dans les membres, dans tout le corps, une lassitude et un engourdissement qui paralysaient ses moindres mouvements. En vain elle tentait de se redresser, elle retombait lourdement sur l'oreiller. Plus l'heure avançait, plus cette sorte de catalepsie devenait prononcée.

Au bout d'un temps qu'elle ne put apprécier, elle entendit vaguement du bruit dans la direction de la fenêtre. Était-ce le vent qui faisait ouvrir le volet? Mais les volets devaient être fermés; la femme de chambre venait de les assujettir.

Cependant ce n'était pas une illusion. Non seulement un volet s'était ouvert, mais la fenêtre tournait sur ses gonds!

Bientôt apparut une tête d'homme, coiffée d'un large chapeau, puis un corps enveloppé d'un large manteau, et enfin un cavalier pénétra dans la chambre.

La baronne voyait tout ce qui s'y passait comme à travers un brouillard. Elle voulut crier... un son faible et inarticulé sortit à peine de son gosier desséché.

Elle songea alors aux mystérieuses allées et venues de

sa caméristе, au verre d'eau qu'elle avait bu ; elle se souvint de l'insistance que la soubrette avait mise à le lui présenter. Elle tenta un effort violent pour se soustraire au cauchemar qui l'obsédait, mais il lui fut impossible de faire un mouvement, de pousser un cri.

Pendant ce temps le cavalier avait prudemment refermé le volet, la fenêtre, et se rapprochait du lit. Alors il laissa tomber son manteau, jeta son feutre, et la baronne reconnut le vicomte !

Comprenez-vous, mon père, la situation de cette malheureuse femme, qui avait conscience de tout ce qui se passait, qui se trouvait seule, sans défense, en présence de son plus redoutable ennemi, et qui ne pouvait se dérober par aucun moyen au déshonneur dont elle était menacée ?

Malgré tout, mue par un irrésistible instinct de conservation, elle parvint à s'élancer hors de son lit... Hélas ! ce ne fut que pour tomber dans les bras du misérable qui lui avait tendu ce hideux guet-apens ! Aussitôt elle sentit s'appuyer sur les siennes les lèvres de l'infâme !.. Le supplice, cette fois, était au-dessus de ses forces, elle s'évanouit. . . . .

. . . .

Quand elle ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Tout était parfaitement en ordre autour d'elle. Volets et croisées étaient hermétiquement fermés. Un instant elle crut réellement avoir été le jouet d'un cauchemar, mais elle s'aperçut qu'un des verrous avait été tiré, et que son verre était vide.

Donc quelqu'un était entré dans sa chambre ; donc elle n'avait pas rêvé...

Elle frappa violemment sur le timbre qui était à sa portée. Après plusieurs appels réitérés, une domestique accourut et déclara qu'elle avait inutilement cherché partout la femme de chambre.

La baronne fit mettre sur pied tout son monde, ordonna qu'on lui amenât sa caméristе.

Ces nouvelles recherches n'aboutirent qu'à constater définitivement que cette fille avait emporté ses hardes et disparu.

Ainsi tout était vrai ! La femme de chambre avait livré la baronne à son complice, et celui-ci, trouvant encore à moitié plein le verre dans lequel elle avait versé le narcotique, en avait jeté le contenu dans l'âtre, afin de faire disparaître toute trace du crime dont il était coupable.

Au fond de son confessionnal, le digne moine ne fut pas maître d'un mouvement d'horreur.

— Attendez, mon père, dit Jacques. Ceci n'est que le prélude des souffrances qu'il me reste à vous raconter.

Le lendemain de ce jour fatal, continua-t-il, j'arrivai au château avec le baron. Le roi Henri était mort, les troupes qu'il avait concentrées furent momentanément licenciées ; nous avions donc pu, mon maître et moi, revenir plus tôt qu'on ne nous attendait.

Il se préparait lui-même à célébrer dignement son retour : mais il trouva sa femme en larmes.

A travers les hoquets et les sanglots qui déchiraient sa poitrine, elle lui confessa l'horrible vérité. Il s'efforça de la calmer, l'assura qu'il ne l'aimait et l'estimait pas moins, puis il se rendit chez le vicomte, décidé à tirer de cette infamie une vengeance éclatante.

Comme sa complice, celui-ci avait jugé prudent de disparaître.

A dater de ce jour commença pour les deux époux un supplice dont l'avenir devait encore augmenter les tortures.

Ils se trouvaient face à face, seuls, fuyant le monde, accueillant à peine leurs amis, poursuivis par cette flétrissure ineffaçable.

En effet, le baron pouvait-il reprocher à sa femme violence dont elle avait été l'objet ? N'en était-elle pas première victime ? Plus il s'y montrerait sensible, plus

malheureuse en souffrirait. Aussi prenait-il à tâche de lui faire oublier cette souillure, à force de protestations, de soins, d'amour. Jamais il ne s'était montré auprès d'elle plus tendre ni plus empressé.

Hélas ! le dernier mot n'était pas dit encore de cette nuit horrible.

Au bout de quelque temps, la baronne s'aperçut qu'elle était grosse, et non pas des œuvres de son mari, avec qui elle n'avait aucune relation depuis ce funeste événement, mais des œuvres du misérable qui l'avait déshonorée !

Ainsi c'est de cette monstrueuse façon qu'elle allait devenir mère, elle qui, depuis plusieurs années, appelait en vain sur son hymen les bénédictions divines ! C'était à faire douter de Dieu, n'est-ce pas ?

Le baron accepta pourtant ce nouveau coup avec une angélique résignation. Ce fut lui qui consola sa femme, qui l'empêcha de se tuer, comme elle voulait le faire, qui l'assura qu'il aimerait comme elle-même le fruit de ses entrailles toujours chastes.

Surtout il ne voulait pas que la victime pût être même soupçonnée par ses amis. Si cet enfant vivait, il porterait son nom, serait élevé par lui comme son propre enfant.

Il eut ce sublime courage, en effet. Le jour où ce fils naquit, il y eut fête au château pour son baptême.

Le baron le montra à ses amis, reçut leurs félicitations, endura stoïquement la torture qu'il s'était imposée. Mais déjà il n'était plus le même. Chacun remarqua le terrible changement qui s'était fait en lui. On l'attribua à un malaise quelconque, aux fatigues résultant de ses anciennes campagnes ; mais, du moins, nul ne se douta du mortel secret qui l'étouffait.

Moi-même qui ne savais rien à cette époque, je fus dupe, comme tout le monde, de son apparente sérénité.

Elle ne se démentit pas un jour, pas une heure. La

ligne de conduite qu'il s'était tracée, il la suivait avec une immuable volonté.

Il devenait évident pourtant que ce chagrin finirait par le tuer. Son état de dépérissement allait toujours en augmentant. Et plus il avançait vers cette mort prochaine qu'il pressentait, à laquelle il aspirait certainement, plus il se montrait affable, doux et prévenant envers la baronne.

Je le comprends aujourd'hui : il voulait la rattacher à la vie par le sentiment de la maternité ! il voulait qu'elle vécût, pour continuer ses soins à l'enfant qu'il avait adopté, auquel il avait donné son nom, qui grandissait sous ses yeux. Et je vous le répète, mon père, il manifesta un si profond amour, une estime si sincère pour sa femme, que son amie la plus intime, qui la voyait encore presque tous les jours, n'eut pas un soupçon de cette héroïque comédie.

— Voilà un vrai chrétien, mon fils ! s'écria le confesseur ému.

— Oh ! je ne suis pas en peine de lui, mon père, et je suis sûr qu'il occupe en paradis la plus belle place.

— Ainsi soit-il ! fit le moine. Continuez, mon fils.

— Tout a une fin, poursuivit tristement Jacques. Au bout de trois années d'angoisses, le baron était perdu ; son médecin n'essayait même plus de le disputer à la mort. Ce n'était plus un homme, c'était un spectre ambulant, que nous regardions d'un œil consterné glisser, comme une ombre de lui-même, sous les grands arbres du parc.

Ce fut à cette époque que le vicomte, assuré désormais de l'impunité, osa reparaître dans le pays.

Mon maître en fut instruit. Ses yeux éteints se ranimèrent, son corps voûté se redressa, je crus à une résurrection subite, et je me pris à espérer.

Il me fit venir et me déclara qu'il était résolu à provoquer le vicomte.

Comme j'essayais de l'en dissuader, de lui démontrer

qu'en l'état où il se trouvait, c'était courir à une mort certaine, il me conta l'histoire que vous venez d'entendre.

Je compris tout alors. Cette mort que je lui représentais comme un danger était pour lui la suprême délivrance. D'ailleurs rien ne l'aurait fait changer de résolution.

Je me résignai à l'accompagner chez son rival. Un secret espoir m'agitait.

Je me disais : — Dieu est juste. Il ne permettra pas que mon pauvre maître meure de la main de ce misérable. Au contraire, mon maître le tuera. Et qui sait ?... Peut-être vivra-t-il...

Folles illusions ! J'étais aveugle aussi.

Nous allâmes chez le vicomte, qui refusa d'abord le combat, jusqu'à ce qu'emporté par la colère, en présence des domestiques que le bruit de la querelle avait attirés, le baron souffletât son rival.

Cette fois le vicomte accepta.

Avant de nous rendre sur le terrain, mon maître me fit jurer solennellement que je n'interviendrais en aucun cas dans le duel, que je n'exercerais par la suite aucune représaille, et, surtout, que jamais, à l'enfant qui portait son nom et qu'il me confiait, je ne révélerais le secret de sa naissance.

Je prêtai le serment que le baron exigeait de moi et je le suivis.

Un quart d'heure après, les deux adversaires étaient en présence, et je devinais que mon pauvre maître était abandonné de Dieu.

Ces démarches successives, la fièvre que la colère avait allumée en lui, avaient épuisé le peu de forces qui lui restait. Sa main défaillante soutenait à peine l'épée dont elle était armée.

Le témoin du vicomte, qui était son propre cousin, était bien jeune alors. Pourtant il le remarqua comme moi.

« — Mais tu ne peux pas te battre contre ce cadavre ! » lui dit-il.

Ces paroles, certainement plus empreintes de pitié que de dédain, allumèrent chez le baron un reste de fureur, qui lui permit d'attaquer le vicomte, au point de le contraindre à se défendre. Mais ce n'était là qu'un feu de paille. Au bout de cinq ou six passes, mon maître tomba, mortellement atteint.

Je le chargeai sur mes épaules et je le portai au château, où j'arrivai tout couvert du sang qu'il avait perdu.

Dieu lui épargna du moins la douleur de mourir sans mettre ordre à ses affaires, et sans avoir donné ses dernières instructions.

Ce fut moi qui fus chargé par lui de veiller sur l'enfant qui lui survivait. De nouveau il exigea de moi le serment que je lui avais prêté ; puis il expira entre les bras de sa veuve éplorée, tandis qu'agenouillé devant ce martyr, dont j'admirais saintement la longue agonie, je couvrais de mes larmes la main qu'il m'avait abandonnée.

Quelques mois après, inconsolable de tant de douleurs successives, la baronne, à son tour, rendait à Dieu son âme, en me recommandant son fils.

J'avais donc un double titre à revendiquer l'éducation de cet enfant ; j'en avais accepté par deux fois la responsabilité. Aussi, j'ai la satisfaction de vous l'assurer, mon père, j'ai fait de lui consciencieusement un gentilhomme accompli.

Mais vous comprenez bien que je n'ai pas assumé cette sorte de paternité sans en ressentir peu à peu les tendresses. Je me suis attaché à cet enfant que j'ai formé ; je l'aime ardemment, follement. Je ne veux pas qu'un cheveu tombe de sa tête, qu'un chagrin ride son front. Je ne veux pas surtout qu'il apprenne à quel crime il doit le jour !

Or, voilà précisément comment je suis devenu coupable, mon père.

En grandissant, cet enfant a entendu parler de son père, de sa mère, de leur fin étrange. Il s'est informé. Il a voulu savoir comment et pourquoi son père agonisant est allé provoquer le vicomte.

Lui aussi, il a fait un serment : celui de tuer l'homme qui avait assassiné son père. A deux reprises déjà, j'ai pu empêcher ce duel qui aboutirait à un parricide. Mais serai-je toujours là s'ils se rencontrent encore? Peut-être non. Aussi, j'y suis bien décidé, maintenant : quand je devrais tuer de ma main le vicomte, je ne veux pas que, même à son insu, un tel crime pèse sur la conscience de celui que je considère comme mon propre fils.

Ce n'est pas tout encore. Vous devez bien penser, mon père, que depuis que cet enfant s'est fait homme, j'ai cherché de toutes les façons à me soustraire à sa curiosité.

Au contraire, il s'est informé de toutes parts. Il a appris que j'avais été témoin de la rencontre dans laquelle son père a perdu la vie ; on lui a dit que j'avais assisté aux derniers moments du baron ; il a su que c'est à moi qu'il a été confié. Et alors il m'a interrogé, il m'a pressé de questions sur ce combat funeste, sur cette fin mystérieuse.

Naturellement, je lui ai répondu que je n'en savais pas plus que lui, jusqu'au jour où, soupçonnant sans doute que je lui cachais une partie de la vérité, il m'a sommé de jurer sur les cendres de mes parents, sur mon salut éternel, que, réellement, je ne connaissais aucune autre particularité de ce drame sanglant.

J'ai hésité, mais j'ai juré. J'ai pensé que Dieu me pardonnerait cette volontaire impiété, en faveur des motifs qui me l'imposaient.

Pourtant, vous le voyez, mon père, depuis ce serment maudit, je n'ai plus un moment de tranquillité, et c'est à vos pieds que j'implore l'absolution d'une faute dont vous pouvez maintenant apprécier l'étendue.

— Vous aviez raison, mon fils, dit gravement le con-

fesseur. Le serment que vous avez fait au baron mourant prime celui que vous avez fait à son fils. Le premier seul est valable, car le second est le résultat d'une violence morale. Au nom de notre Dieu de miséricorde et de pardon, je vous absous, mon fils. Allez en paix!

A ces mots, le moine quitta le confessionnal et se dirigea lentement vers la sacristie.

Jacques demeura quelques instants encore dans l'humble posture qu'il avait prise, et murmura une dernière prière.

Quand il se releva, il se sentait plus gai, plus dispos. Il avait la conscience tranquille.

Soudain il aperçut une ombre qui se glissait en courant sous les piliers.

C'était un moine qui passait, probablement celui auquel il venait de se confesser. Pourquoi courait-il?

Jacques allait le suivre, quand il lui sembla entendre dans la sacristie des cris et des gémissements.

Il s'avança rapidement dans cette direction et prêta l'oreille.

Il ne se trompait pas. A mesure qu'il se rapprochait, les gémissements devenaient de plus en plus distincts.

La sacristie était plongée dans une nuit presque complète. Cependant Jacques, qui avait fini par s'habituer à l'obscurité, découvrit au bout de quelques secondes un homme solidement attaché à une table.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Hélas! mon fils, c'est moi, votre confesseur, répondit le moine, qui avait reconnu l'organe sonore de son pénitent.

— Et qui vous a mis en cet état? fit Jacques en allant chercher une cire, qu'il alluma et qu'il approcha du moine.

— Je l'ignore, mon ami. A peine étais-je entré dans la sacristie, qu'un homme y pénétra l'épée à la main. Il m'aperçut et, me menaçant de sa rapière :

« — Vos habits, mon père, » ordonna-t-il d'une voix haletante.

Sans doute je ne m'exécutais pas assez vite, car il se rua sur moi, me renversa sur la table, me dépouilla de ma robe et de mon capuchon.

« — Si vous poussez un cri, un seul, disait-il, je serai forcé de vous tuer, mon père. »

Il l'aurait fait comme il le disait, le mécréant!

Il jeta bas son feutre, son manteau, se couvrit de la robe qu'il m'avait arrachée, et m'attacha à cette table avec la corde qui me ceignait les reins; puis il rabattit la cagoule sur son visage.

« — La grande porte de l'église est-elle fermée? » demanda-t-il encore.

« — Oui, monseigneur, » lui dis-je, car j'avais fini par reconnaître que j'avais affaire à un gentilhomme.

« — Où est la clef? » ajouta-t-il en appuyant sur ma poitrine la pointe de son épée.

« — La voici, » répondis-je plus mort que vif.

Il s'en empara, glissa sa rapière sous sa robe et disparut.

— Alors c'est lui que je viens de voir passer? fit Jacques.

— Probablement.

— Bah! l'aventure n'est pas mortelle? Ne craignez rien, mon père, dit le colosse, je vais vous accompagner jusqu'à votre porte; mais il est tard, il fait froid, couvrez-vous de ce feutre, enveloppez-vous de ce manteau et suivez-moi.

En disant ces mots, il plaçait sur la tête du moine le chapeau du gentilhomme et lui jetait son manteau sur les épaules.

— Venez, dit-il ensuite.

Mais le moine ne voulut pas quitter l'église, sans s'assurer qu'elle était fermée. Il trouva sur la porte, à l'intérieur, la clef que le gentilhomme y avait laissée, la remit à sa place, et se disposa à sortir avec Jacques par la porte de la sacristie.

On devine ce qui s'était passé.

Serré de près par son adversaire, le vicomte d'Espayrac avait senti céder sous lui cette porte, par laquelle Jacques était entré une heure avant, et qu'il avait négligé de fermer.

Le gentilhomme avait aussitôt songé à se dérober par la fuite à la mort dont il était menacé.

En effet, il se plaça bien en face de la bienheureuse porte, qu'il poussa lentement de la main gauche, tout en parant de la main droite les bottes savantes que lui portait Remy. Enfin, profitant du moment où il venait d'écarter l'épée de son adversaire, il s'enfonça sous la porte, qu'il referma aussitôt par un mouvement plus rapide que la pensée.

A peine Remy eut-il le temps de le voir disparaître. Il lui adressa un furieux coup de pointe, en même temps qu'il lançait un formidable juron, mais sa rapière ne rencontra que le bois, sur lequel elle se brisa comme verre.

Fou de rage, il se jeta sur la porte, qu'il essaya d'enfoncer avec le pommeau de son épée, mais le chêne, épais et massif, ne ploya même pas sous cet énergique assaut.

— S'il allait m'échapper par la grande porte! pensa tout à coup le baron.

Aussitôt il courut se placer à l'angle de l'église, de manière à surveiller à la fois les deux sorties.

Cette fois, dût-il passer la nuit à l'attendre, il était sûr que son ennemi ne lui glisserait pas entre les mains.

Au bout de cinq minutes, il vit sortir un moine d'un pas lent, cadencé, qui, les mains jointes et la cagoule rabattue, descendait pesamment les degrés du portail.

Remy s'inclina devant le serviteur de Dieu et reprit sa faction.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que, près de la porte de la sacristie, il distingua nettement deux silhouettes d'hommes.

Il y courut. A mesure qu'il se rapprochait, il voyait se dessiner plus accentuée la haute stature du colosse.

Il n'y avait pas d'erreur possible. Nul autre que Jacques n'avait une taille semblable. Avec qui était-il donc ? Avec le vicomte d'Espayrac, sans aucun doute, car Remy reconnaissait le feutre empanaché de blanc du gentilhomme, la couleur de son manteau.

Mais ils agissaient donc de connivence ?

En un instant se représentèrent à l'esprit du baron tous les soupçons que le serment de Jacques avait fait évanouir.

Il se jeta sur eux, la dague à la main.

— Ah! traîtres! s'écria-t-il, cette fois, vous ne me tromperez ni l'un ni l'autre.

Jacques demeura interdit doublement par la brusquerie de l'attaque et par cette apparition inattendue.

— Monsieur le baron ici! s'écria-t-il.

— Ah! tu ne t'attendais pas à me trouver là, fit Remy. Tu me croyais encore sous les verrous. Tu conspirais à l'aise avec mon plus mortel ennemi, comme tu l'as fait à Essonne, à Paris.

— Quel ennemi ? demanda Jacques.

— Oh! n'essaie pas de me donner le change, fit le baron. C'est le vicomte d'Espayrac qui est avec toi. Il a beau se draper dans son manteau, je reconnais la plume blanche qui tout à l'heure m'avait frappé, alors que je l'avais acculé au bout de mon épée le long du mur de cette église.

— Quoi! vous venez de vous battre avec le vicomte, monseigneur ? fit Jacques.

— Et il s'est enfui par cette porte, répondit Remy, mais puisque je le retrouve...

— Tout s'explique, dit le colosse. Calmez-vous, monsieur le baron, et daignez m'écouter.

— Qui sait ?... reprit Remy avec colère, tu vas peut-être me prouver que je suis dans mon tort.

— Je l'espère, monseigneur.

— Je ne serais pas fâché de voir comment tu t'y prendras, ricana le gentilhomme.

— D'une façon bien simple, monseigneur. Veuillez

nous accompagner jusqu'à la boutique la plus proche.

A ces mots, il fit quelques pas pour sortir de l'ombre que projetait la vaste église, et arriva devant un magasin d'orfévrerie, à travers les vitres duquel filtrait une lumière suffisante.

— Découvrez-vous, mon père, et ne craignez rien, dit-il en s'adressant au moine.

Celui-ci ôta docilement son feutre.

Remy aperçut alors une tête rasée, luisante, qu'entourait à peine un mince cordon de cheveux.

Pour achever de le convaincre, Jacques souleva le manteau du moine, sous lequel on distinguait une grosse chemise de toile bise.

— Vous le voyez, monsieur le baron, dit-il alors, vous avez inutilement calomnié le plus dévoué de vos serviteurs. Je quitte l'église avec mon confesseur, que j'accompagnais chez lui pour lui donner le temps de se remettre de la violence dont il a été l'objet.

Remy était littéralement paralysé de stupeur.

— Mais le vicomte? dit-il enfin. Il était là, tout à l'heure. Je le tenais au bout de ma rapière; il est entré dans l'église, j'en suis certain, je l'ai vu disparaître. Donc il y est encore.

Et il fit un pas en avant.

— Il n'y est plus, répondit le colosse en l'arrêtant.

Alors il lui expliqua quel terrible assaut venait de subir le pauvre moine, comment il était venu à son secours, et comment le vicomte avait quitté l'église.

— Mais je l'ai vu, criait Remy qui s'arrachait la moustache de rage; mais je me suis incliné devant lui! Ah! c'est l'enfer qui le protège, ce misérable!

— Satan a beau le protéger, fit le moine, Dieu saura bien le retrouver et le châtier s'il a mérité sa colère.

Jacques entraîna son jeune maître. C'était décidément pour lui une heureuse soirée: il avait délivré sa conscience du fardeau qui lui pesait, et il retrouvait Remy sain et sauf, au moment où il s'y attendait le moins.

Ensemble ils reconduisirent chez lui le digne prêtre, qui les combla de ses remercîments et de ses bénédictions. Puis ils regagnèrent leur auberge.

Remy raconta alors à Jacques comment il avait été sauvé par le chevalier ou plutôt par Gaston d'Espayrac.

— Je l'avais reconnu depuis longtemps, dit le colosse ; mais le chevalier m'avait prié si instamment de lui garder le secret que, voyant avec quel dévouement il vous servait, je n'ai pas eu le courage de le trahir.

La conversation se prolongea fort avant dans la soirée. Après quoi Remy annonça à Jacques que, sur les conseils de Sylvain, il comptait partir pour Narbonne.

— Dès ce soir ? demanda Jacques.

— Non. Il faut avant tout que je voie Barthez. Or je ne puis me présenter chez lui à pareille heure. Nous ne pourrons donc guère nous mettre en route que demain après déjeuner.

Le colosse respira plus librement.

Remy s'en aperçut.

— Tu aurais donc été fâché de partir ce soir ? demanda-t-il.

— Je l'avoue, monseigneur.

— Tu as donc quelque chose à faire ? quelqu'un à voir ?

— Justement, monsieur le comte.

— Une femme, peut-être ?...

— Peut-être, répondit Jacques en bonne humeur.

— Et tu dois la voir... quand ?

— Ce soir, à l'instant, si monseigneur n'a plus besoin de moi.

— Tu es libre, mon ami, dit Remy ; mais si tu rencontres M. d'Espayrac, amène-le-moi pieds et poings liés ; je te l'ordonne, entends-tu ?

— Monseigneur peut être tranquille, promit Jacques en s'éloignant.

Quelques minutes après, le gentilhomme reposait enfin dans un bon lit, et s'endormait en songeant à son avenir, à Camille...

Pendant ce temps, Jacques avait quitté l'auberge et s'était aventuré dans les rues désertes.

Il marchait précipitamment, tordant d'une main sa moustache, tandis que de l'autre il caressait fiévreusement la poignée de sa dague.

Il atteignit enfin une hôtellerie située près de l'hôtel de ville, et devant laquelle se balançait une énorme enseigne ornée d'un cheval blanc.

Il était environ dix heures. La porte d'entrée était fermée, mais, à travers les ais mal joints, on apercevait de la lumière.

Jacques frappa sans hésiter.

— Qui est là ? demanda l'hôte.

— Un cavalier qui désire parler au vicomte d'Espayrac.

— Mais le vicomte vient de rentrer et m'a donné l'ordre de ne pas le déranger.

— Je le sais, il m'attend, répondit Jacques avec aplomb.

L'hôte ne trouva rien à répliquer. Il ouvrit la porte et chargea une servante de conduire le cavalier chez le vicomte.

En effet, M. d'Espayrac était rentré vers neuf heures, affublé de la défroque dont il avait dépouillé le moine innocent.

Il était en nage. Il avait couru et avait eu peur.

Pendant quelques instants, il s'était promené silencieusement dans sa chambre, afin de se remettre de la terrible algarade qu'il venait d'essuyer. Puis il s'était assis devant une table, avait pris une plume, et avait laissé courir sa main sur le papier.

De temps à autre, il s'arrêtait pour relire ce qu'il avait écrit, et pour préparer sans doute ce qu'il allait écrire encore.

Pendant ces intervalles de réflexion, son front était soucieux, ses sourcils se fronçaient, et il mordait ses lèvres minces avec une sorte de fureur.

Ce fut dans un de ces moments que Jacques vint frapper à sa porte.

— Qui va là ? demanda M. d'Espayrac avec humeur.

— C'est moi, Jacques, répondit le colosse.

Le vicomte, un peu surpris, se leva précipitamment et alla ouvrir.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda-t-il à voix basse.

Jacques poussa soigneusement la porte derrière lui et se mit en face du gentilhomme.

— Monseigneur, dit-il résolument en se croisant les bras, ça ne peut pas durer plus longtemps.

M. d'Espayrac ne répondit pas et poussa un profond soupir.

Évidemment il comprenait les paroles un peu équivoques que Jacques venait de lui adresser, car il n'en demanda pas l'explication.

— Vous venez de vous battre avec Remy, reprit Jacques.

— C'est vrai, avoua le vicomte.

— Alors vous avez dû vous apercevoir que s'il vous tient une bonne fois au bout de son épée, vous êtes un homme mort.

— Parbleu ! il saute sur moi à l'improviste, m'accule contre un mur, sans que je puisse rompre d'une semelle...

— Que ce soit de cette façon-là ou d'une autre, interrompit Jacques, je vous garantis que s'il vous rencontre de nouveau, Remy vous tuera. C'est moi qui l'ai formé ; je sais ce dont il est capable : par conséquent cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Or, voilà ce que je ne veux pas permettre...

— Plaît-il ? fit le gentilhomme en se redressant fièrement.

— Oh ! monseigneur, si vous vous formalisez déjà qu'un pauvre diable comme moi parle si net à un homme comme vous, vous n'êtes pas au bout, je vous en avertis. Je suis venu chercher et vous apporter moi-même

une explication définitive. Donc, que vous le vouliez ou non, que cela vous blesse ou pas, vous m'entendrez.

M. d'Espayrac frappa du pied avec colère, et alla reprendre devant la table la place qu'il occupait avant l'arrivée du vieux soldat.

— La première fois que je vous rencontrai à Moulin-Galant, commença Jacques, vous étiez venu imprudemment provoquer mon jeune maître, sans savoir encore qui il était. Comme je voulais à tout prix éviter entre vous une collision, je vous glissai, à l'oreille trois ou quatre mots, suffisants pour vous éclairer sur votre position respective.

— Et ces paroles je me les rappelle encore, dit le vicomte d'une voix grave. — Monseigneur, c'est votre fils, m'as-tu dit.

— Oui, et j'ai bien souvent regretté depuis de les avoir prononcés, ces quatre mots, car j'avais juré le secret à mon maître mourant, et je tremblais que vous ne le trahissiez. Pourtant je finis par me rassurer.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous étiez venu dire à Remy : « Monsieur, je suis votre père, » Remy vous aurait répondu : « Vous en avez menti ! » Et, si vous aviez invoqué mon témoignage, j'aurais répondu comme mon maître.

— Toi ! tu aurais fait cela !

— Je vous le jure, monseigneur ! C'est assez vous dire que ce secret doit demeurer entre nous.

Quant aux intentions qui animent à votre égard le baron de Montbrun, vous les connaissez. A trois reprises, à Moulin-Galant, à Essonne, à Paris, j'ai pu empêcher entre vous une rencontre; mais ce soir je n'étais pas là, et si vous n'aviez pas trouvé ouverte, comme par miracle, la porte de la sacristie, vous étiez perdu. Donc, bon pour cette fois, mais si demain, après-demain, dans huit jours, vous vous trouvez face à face avec

Remy, c'en est fait de vous de toutes les façons, monseigneur.

— Comment ? fit le vicomte qui tressaillit.

— Si je ne suis pas là, c'est Remy qui vous tuera; si je suis là, comme je ne veux pas que cette mort impie pèse, même indirectement, sur la conscience de mon maître, ce sera moi qui vous tuerai.

M. d'Espayrac devint pâle.

— Je n'ai, moi, aucun ménagement à garder vis-à-vis de vous, continua froidement Jacques. Aussi j'y suis bien résolu, monseigneur, si vous laissez les choses arriver au point que je viens de dire, *je vous tuerai.*

Et il appuya distinctement sur chacune de ces quatre syllabes.

— Je n'ai pas besoin de vous prévenir que cela ne tardera probablement pas, car Remy a juré de venger la mort de son père et n'aura pas de repos qu'il n'ait tenu sa parole.

— Mais à ma place que ferais-tu donc ? demanda le vicomte effrayé.

Jacques ne se donna pas la peine de réprimer une assez vilaine grimace.

— Je crois, répondit-il, que je quitterais la France à l'instant, ou que je me ferais sauter la cervelle.

M. d'Espayrac fit un soubresaut violent.

— Vous vous êtes mis dans de vilains draps, monseigneur ! dit le colosse en avançant dédaigneusement la lèvre inférieure. On sait aujourd'hui que vous êtes allé révéler au cardinal le secret des réunions de Moulin-Galant, que vous avez vendu au premier ministre un ordre dont M. de Montmorency vous avait chargé...

Or, vous n'étiez pas très aimé déjà ; vous êtes méprisé maintenant. Pas un gentilhomme ne vous tend la main, on vous tourne le dos, on vous évite. Si l'on vous parle, c'est pour vous jeter à la tête cette accusation de trahison... Pour ma part, je n'hésiterais pas un instant, si j'étais dans votre peau, monseigneur; je vous le

dis comme je le pense : je me ferais sauter la cervelle.

— Ah ! c'est ton avis ? dit le vicomte avec un sourire amer. Eh bien ! lis.

A ces mots il lui plaça sous les yeux la feuille de papier qui se trouvait sur la table, et sur laquelle on distinguait vingt lignes environ d'une écriture serrée.

Jacques le prit et lut :

« Ceci est mon testament...

» Au moment de paraître devant Dieu, moi, Victor-Henri, comte d'Espayrac, seigneur de Labastens, de Roustide et autres lieux... »

Le colosse s'arrêta stupéfait.

— Vous y songiez donc, monseigneur ? s'écria-t-il.

— Tu le vois, répondit le gentilhomme.

Jacques le regarda en face. Était-ce bien vrai ? N'était-il pas dupe d'une habile mise en scène ?

Il continua sa lecture.

« Désireux de réparer autant qu'il est en mon pouvoir le mal que j'ai fait, j'entends que des messes hebdomadaires soient fondées en la cathédrale de Narbonne :

» 1° Pour le repos de l'âme du baron et de la baronne de Montbrun ;

» 2° Pour le repos de l'âme de Renée d'Espayrac, ma sœur ;

» 3° Pour le repos de l'âme du comte et du baron d'Espayrac, mes père et oncle ;

» 4° Pour le repos de la mienne.

» A cet effet, je lègue à la cathédrale de Narbonne une somme de trente mille livres.

» Je désire, en outre, que de mes biens il soit fait deux parts égales, savoir : la moitié pour mon cousin Gaston d'Espayrac, dit le chevalier Sylvain, récemment créé comte de Lussan par le roi ; l'autre moitié pour... »

Le vicomte s'était arrêté là.

— Pour qui ? demanda Jacques.

— Pour le baron Remy de Montbrun, répondit gravement M. d'Espayrac.

— Merci, dit vivement le colosse, mais Remy ne l'acceptera pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Tenez, monseigneur, croyez-moi, ne vous occupez pas du baron de Montbrun. Il ne peut et ne doit avoir rien de commun avec vous.

— Même si, dans ce testament ou dans une lettre spéciale, je lui apprenais la vérité ?...

— Oh ! monseigneur, ne me tentez pas, fit Jacques, car si je savais que vous dussiez enlever à cet enfant le respect de sa mère, je vous étranglerais sur l'heure.

Et il fit un pas en avant.

— Eh bien ! calme-toi, dit le vicomte, je ne le ferai pas, et pourtant...

— Pourtant quoi ? interrompit Jacques, que la colère commençait à gagner. Vous parlez de paraître devant Dieu, et vous voulez ajouter un nouveau crime à ceux que vous avez déjà commis ! Oui, ce serait un crime, monseigneur, que de troubler la paix et l'ignorance dans lesquelles cet enfant a grandi, dans lesquelles je l'ai laissé et je veux qu'il reste. Quel sentiment vous pousse à lui léguer une partie de votre fortune ? Est-ce une vague tendresse pour celui que vous considérez comme votre fils ?

— Sans doute, dit M. d'Espayrac avec vivacité.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, répliqua Jacques, votre suprême désir doit être que Remy vive heureux.

— Assurément.

— Et vous vous imaginez que cet enfant sera heureux d'apprendre que, même par violence, sa mère a été déshonorée, que son père s'est fait tuer de désespoir et que sa mère est morte de chagrin ! Et vous croyez qu'il vous pardonnera ! qu'il ajoutera foi à ce que vous appelez la vérité !

Non, il dira qu'avant de mourir vous avez calomnié

ceux qu'il vénérait afin de vous venger. En serez-vous plus avancé, alors même que vous parviendriez à jeter le doute dans son esprit ? Pas davantage, car, sous prétexte de tendresse, vous aurez éternellement empoisonné la vie de mon pauvre maître.

Le vicomte se leva brusquement et parcourut à grands pas la vaste chambre.

— Oui, tu as raison, dit-il avec agitation. Mieux vaut pour lui qu'il ignore...

A ces mots, il se pencha sur la table et traça quelques mots d'une main fiévreuse.

Puis il saisit le papier et, d'un geste saccadé, le tendit à Jacques.

Celui-ci lut à haute voix :

« L'autre moitié pour être distribuée en aumônes aux pauvres de mes domaines. »

— A la bonne heure! fit le colosse. Maintenant, signez, monseigneur.

M. d'Espayrac signa et cacheta, au sceau de ses armes, ce testament qu'il glissa sous enveloppe. Enfin il écrivit :

« A monsieur Dumayrou, procureur à Narbonne. »

Et il posa la lettre bien en évidence sur la table.

— Maintenant va-t-en, dit-il à Jacques d'un air farouche.

— Je pars, fit le colosse, mais souvenez-vous bien de ceci, monseigneur : si ce n'est pas de votre main, ce sera de la mienne... je vous l'ai promis, je n'ai qu'une parole.

A ces mots, il s'éloigna.

Quand il fut dans la rue, il se retourna et aperçut les fenêtres du vicomte, dont les volets n'étaient pas fermés. A travers les rideaux de légère mousseline, filtrait une assez vive clarté.

— Si je pouvais voir... murmura Jacques.

La chambre qu'occupait M. d'Espayrac était située au premier étage ; Jacques était très grand ; s'il avait pu s'élever seulement de quatre ou cinq pieds, il aurait vu

distinctement à travers les rideaux tout ce qui se passait à l'intérieur.

— Essayons, murmura-t-il.

Il se hissa d'abord sur l'appui de la croisée du rez-de-chaussée, puis, se cramponnant à la massive enseigne de l'auberge, il réussit à poser les deux pieds dans les jours que l'on avait taillés dans la partie supérieure des volets. Alors il saisit des deux mains le balcon de la fenêtre du premier, et plongea dans la chambre son regard avide.

M. d'Espayrac se promenait, la tête penchée, les bras croisés, en proie à une agitation extraordinaire.

Il alla chercher un pistolet, dont il fit jouer la batterie et dont il renouvela l'amorce.

Il l'examina longuement et le posa sur la table.

— Il a peur ! fit Jacques indigné.

M. d'Espayrac se laissa tomber à genoux et pria longuement. Des larmes abondantes tombaient sur ses joues ; il était d'une pâleur mortelle.

Enfin, il se leva, saisit le pistolet, qu'il arma, se jeta tout habillé sur son lit, approcha de sa tempe droite l'arme qu'il tenait à la main et appuya sur la détente...

Le bruit de l'explosion fit tressaillir le colosse.

— Allons ! murmura-t-il, Dieu lui a donné le temps de se repentir.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, Remy trouva Jacques tranquillement assis à son chevet.

— Comment ! tu étais là ! fit-il honteux de sa paresse. Tu ne pouvais pas me réveiller ?

— Je m'en serais bien gardé, monseigneur ; rien ne presse, il est sept heures à peine.

— Le fait est, dit Remy, qu'il y avait longtemps que je n'avais si bien dormi.

— Et vous dormirez mieux encore à l'avenir, monseigneur.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Pourquoi ?

— Parce que je vous apporte une bonne nouvelle.

— Tant mieux ! Quelle est-elle ?

— Le vicomte d'Espayrac est mort.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Et de quoi ?

— Il s'est tué.

— Vraiment ? s'écria Remy surpris. Connaît-on les motifs qui l'ont réduit à cette triste extrémité ?

— Ce n'est un secret pour personne, monseigneur. Depuis que la trahison du vicomte était avérée, il était devenu l'objet du mépris universel. Dans ce pays surtout, où les trois quarts de la noblesse avaient pris parti pour M. de Montmorency, M. d'Espayrac était à l'index de tout ce qui porte un nom respectable. Le découragement, le désespoir se sont emparés de lui, et... ma foi !...

— Il a bien fait, dit Remy avec un dégoût profond. Où et comment ce misérable s'est-il fait justice ?

— A l'hôtel du *Cheval blanc,* où il habitait, répondit Jacques. Vers onze heures, paraît-il, l'aubergiste a entendu un coup de feu dans la chambre du vicomte. Il est monté avec tous ses domestiques et a ouvert la porte.

M. d'Espayrac était étendu sur son lit, son bras droit pendait en dehors, et sa main avait laissé tomber sur le tapis le pistolet dont il s'était servi.

On appela en toute hâte un chirurgien qui ne put que constater la mort du vicomte.

Sur une table, on trouva une lettre à l'adresse d'un procureur de Narbonne, — sans doute celui qui gérait ses affaires. Un courrier fut immédiatement chargé de porter cette lettre à destination.

Enfin, à côté de ce pli se trouvait une feuille de papier, sur laquelle on lisait ces mots : « Pour mes funérailles. » Une bourse, ouverte et contenant soixante doubles pistoles, était posée sur le papier.

Remy demeurait pensif.

— Cela vous attriste ? demanda Jacques.

— Non, mais je ne puis m'empêcher de songer à ce que nous disait précisément hier soir ce pauvre diable de moine, que nous avons reconduit :

« Satan a beau le protéger, disait-il, Dieu saura bien le retrouver et le punir, s'il a mérité sa colère. »

Il avait raison ce prêtre obscur, continua Remy. Pour ma part, j'aime mieux qu'il en soit ainsi, bien que je l'eusse tué sans remords. Allons ! paix à sa cendre, mon bon Jacques, et Dieu ait son âme !

A ces mots, Remy se leva, s'habilla, et, toujours accompagné du colosse, se rendit chez Barthez.

— Vous ! fit le meunier en l'apercevant. Ah ! c'est juste, ajouta-t-il tristement, le chevalier m'a appris hier...

— Et vous auriez donné dix vies comme la mienne pour sauver celle du maréchal, n'est-ce pas ? dit Remy.

— C'est vrai, monseigneur.

— Et moi aussi, mon pauvre ami. Je crois l'avoir assez prouvé, du reste.

— Oh ! je ne vous reproche rien, monsieur le baron. Le maréchal a pris soin de me dire que vous ne vous étiez pas ménagé à Castelnaudary.

— C'est juste, vous l'avez vu à Lectoure.

— Oui, monseigneur, mais depuis qu'il a été transporté à Toulouse, c'est en vain que j'ai essayé de pénétrer jusqu'à lui.

— J'ai été plus heureux, moi, dit Remy.

— Vous l'avez vu ces jours-ci ?

— Hier, une heure avant qu'on le conduisît à l'échafaud.

— Et vous lui avez parlé ?

— Longuement.

— Vous aurait-il donné pour moi quelques instructions ?

— C'est précisément à ce sujet que je désire vous entretenir, mon ami. Sommes-nous bien seuls ?

— Oui, monseigneur. Camille prépare en ce moment notre valise.

— Vous partez donc ?

— Dans une heure nous retournons à Moulin-Galant.

— Vous avez raison, fit Remy. Un plus long séjour en cette ville ne ferait que raviver votre douleur. Et Camille est-elle bien triste ?

— Affreusement, monseigneur. Elle n'a pas cessé de prier et de pleurer pendant toute la nuit.

— Pauvre enfant ! Que serait-ce donc si elle savait la vérité !

— La vérité ! répéta Barthez un peu troublé.

— Sans doute. Vous ne lui avez pas dit, je suppose, que le duc était son père ?

— Encore ! fit le meunier. Mais qui vous a conté cette absurde histoire ?

— C'est un homme dont la noblesse est plus illustre que celle des Bourbons, répondit Remy, un homme dont le nom est aussi célèbre que celui des rois, qui les égale en richesses, qui n'a jamais menti, et qui ne m'aurait pas

trompé surtout au moment de mourir, c'est M. le duc de Montmorency.

— Quoi! M. le duc vous a avoué...

— Je sais que Camille est la fille du maréchal et de Renée d'Espayrac, qu'elle a été sauvée par vous, élevée par vous, qu'elle doit, aux yeux du monde et à ses propres yeux, rester votre fille.

— En effet, avoua Barthez, telles sont bien les recommandations que j'ai reçues.

— Mais ce que vous ignorez, vous, et ce que savait le maréchal, c'est que le vicomte d'Espayrac, qui a tué Renée, est l'assassin de mon père, que je lui avais voué une haine éternelle et que j'avais juré sa mort.

— Que dites-vous! fit le meunier effrayé.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi le duc me refusait la main de Camille? C'était pour éviter une explication. Il redoutait à juste titre que le sang des d'Espayrac, qui coulait dans les veines de cette enfant, fût pour moi un motif d'éloignement et de réprobation. Et il reculait devant cet aveu, que lui commandait sa loyauté.

Aujourd'hui, toute haine s'est éteinte. Des griefs que j'avais contre M. d'Espayrac, il ne me reste rien qu'un souvenir, cruel sans doute, mais que le temps effacera.

— Comment? demanda Barthez.

— Le vicomte d'Espayrac est mort cette nuit même, dit Remy. Avec lui s'évanouit pour ainsi dire le hideux passé qui me poursuivait. Je me sens plus libre, je respire, je puis aimer, sans qu'une pensée de haine vienne assombrir la sérénité de mon amour.

Je ne veux plus songer aux d'Espayrac que pour me rappeler que Camille est la fille de la martyre Renée, et que je dois à Gaston ma liberté, ma vie, tout le bonheur auquel je puis prétendre désormais.

Le meunier ouvrait de grands yeux ébahis.

Remy fut obligé de lui raconter ce qu'était le chevalier Sylvain, et ce que celui-ci avait fait pour le sauver.

— Vous le voyez, continua le baron, ma rancune ne saurait survivre à un pareil dévouement. Cet obstacle que redoutait le maréchal n'existe donc plus. Mais existât-il encore, j'avais pris envers lui l'engagement de surmonter mes répugnances et de rendre Camille heureuse. Cet engagement, je viens le renouveler devant vous, persuadé que vous vous conformerez aux intentions de celui que vous pleurez.

— Il est vrai, monseigneur, que M. le duc m'avait parlé dans ce sens à Lectoure, le jour où j'eus le douloureux honneur de le voir.

« — Si le baron de Montbrun aime réellement Camille, m'avait-il dit, et si, de son côté, Camille persiste à l'aimer, va trouver le baron, mon ami, et, de ma part, confesse-lui la vérité. M. de Montbrun est un honnête et loyal gentilhomme, dont je réponds comme de moi-même. Si sa haine contre les d'Espayrac est trop forte, si l'origine de notre fille l'épouvante, sois certain que le secret que tu lui auras confié demeurera enfoui au plus profond de son cœur... »

C'est, en effet, ce que je me proposais de faire, monseigneur, ajouta Barthez, car, je n'en puis douter : Camille vous aime.

— Me sera-t-il permis de la voir? demanda Remy tremblant.

— J'y consens d'autant plus volontiers que sa douleur m'effraye un peu, fit le meunier. Puisse votre présence faire sur elle une heureuse diversion!

— Ainsi je peux lui annoncer...

— Monseigneur, vous êtes le maître chez moi, dit Barthez. Du moment que M. le duc a parlé, ma femme, moi, tout ce que nous possédons est à vous, car nous n'avons rien qui ne soit à lui.

— Eh bien! veuillez appeler votre fille, dit le baron.

Le meunier ouvrit la porte de la chambre voisine.

— Viens, mon enfant, dit-il.

Aussitôt Camille parut.

Quand elle aperçut Remy, quand elle le vit lui tendre les bras, en présence de Barthez qui, loin de l'en empêcher, semblait s'effacer au contraire pour la laisser passer, elle s'arrêta, promena alternativement son regard surpris du meunier au gentilhomme, comme pour leur demander une explication; puis emportée par l'élan de son cœur, jugeant que l'immobilité de son père l'y autorisait, elle courut vers Remy.

— Vous! s'écria-t-elle. Vous êtes libre! et mon père permet...

Elle se retourna vers Barthez, mais le meunier avait déjà disparu.

— Oui, dit Remy, en l'attirant près de lui. Votre père a bien voulu exaucer le dernier vœu de M. de Montmorency, qui a daigné me confier le soin de vous rendre heureuse.

En entendant le nom du maréchal, les larmes que Camille venait d'essuyer coulèrent plus abondantes que jamais.

Remy l'examina attentivement. Elle avait les yeux rouges, la joue luisante, le visage enflammé. On devinait qu'elle avait beaucoup pleuré et peu dormi.

— Vous l'aimiez donc bien? fit-il avec douceur.

— Si je l'aimais! dit-elle entre deux sanglots. Ah! je ne saurais l'exprimer assez, monsieur le baron. N'en soyez pas jaloux du moins, car il n'y avait rien de commun entre l'amitié que j'avais pour lui et celle que vous m'inspirez. Je ne puis définir ce qui se passa en moi, lorsque mon père m'annonça hier son horrible fin. Il me sembla que mon cœur se déchirait.

— Loin de ressentir la moindre jalousie, répondit Remy, je ne peux qu'approuver votre louable sentiment. Il vous aimait bien aussi, ce généreux parrain. Hier, une heure avant de mourir, il songeait à vous, Camille, car il m'arrêta pour m'entretenir de vous. Sans doute l'amour que j'ai pour vous avait fini par le toucher, sans doute il voulait vous protéger encore par delà le tombeau, puisqu'il me

jugea digne de devenir votre époux. Avec quelle ivresse j'acceptai cette douce mission! Songez donc, Camille! Non seulement j'étais libre par les efforts du chevalier, qui avait arraché ma grâce au cardinal, mais le maréchal me choisissait entre tous pour vous défendre, pour vous aimer, pour porter à votre père l'expression de ses suprêmes désirs! C'était trop de bonheur à la fois.

Si j'en ai soutenu l'accablant fardeau, c'est que j'espérais apporter à votre chagrin un adoucissement, sinon une consolation.

De toutes ces joies, que je ressens et que vous partagez, il est juste aussi de remercier Barthez. Il est votre père avant tout. D'un mot il pouvait faire évanouir tous les rêves que la bonté du maréchal m'avait fait concevoir. Au contraire, il s'est incliné généreusement devant la volonté de son bienfaiteur. Il s'est si bien effacé devant elle, qu'il m'a pour ainsi dire délégué, sur vous et sur tout ce qui lui appartient, son autorité. Vous le voyez, Camille, il nous laisse seuls, livrés franchement et pour jamais l'un à l'autre.

Il faut lui savoir gré de ce sacrifice. Le souvenir de celui que vous venez de perdre ne doit pas vous faire oublier combien Barthez et Marthe ont été bons pour vous, avec quel soin ils ont veillé sur votre jeunesse et dirigé votre éducation. Remerciez Dieu de vous avoir donné de tels parents, Camille. Croyez que s'ils se sont opposés un moment à notre union, c'était dans les meilleures intentions du monde. Regardez-moi; j'ai effacé de mon esprit toute trace de ces tribulations pour ne me rappeler qu'une chose : c'est que votre père lui-même vous a conduite vers moi, et me permet enfin de vous dire combien je vous aime. . . . .

Une heure après, Remy et Jacques cheminaient côte à côte sur la route de Narbonne.

Aucun nuage n'assombrissait leur front. Ils s'avançaient gaiement, aspirant à pleins poumons l'air frais du matin,

ne songeant aux mésaventures qu'ils avaient essuyées que comme on se rappelle un mauvais rêve.

Remy avait annoncé à Camille que, selon les sages conseils du chevalier, il allait partir pour le château de Montbrun, afin de laisser aux rancunes du cardinal le temps de s'apaiser.

De leur côté, Barthez et sa fille devaient partir à la même heure pour Moulin-Galant, où ils allaient retrouver la vicomtesse de Pressac, Lisbeth, et probablement aussi le chevalier.

La visite de Remy, la certitude d'être aimée, l'espoir d'être bientôt unie à celui qu'elle aimait, avaient transfiguré Camille.

Elle pleurait encore l'ami qu'elle venait de perdre, mais ses larmes coulaient moins amères, et l'image de son fiancé parvenait souvent à les tarir.

Elle restait dans l'ignorance absolue de ce que le maréchal était réellement pour elle. On a vu avec quel religieux respect Remy lui-même s'était conformé à la dernière volonté du mourant, en faisant valoir aux yeux de la pauvre enfant les mérites de Barthez.

Après avoir enfin échangé le baiser d'adieu, Remy et Camille s'étaient séparés.

Le baron et Jacques avaient regagné leur hôtellerie, et s'étaient gaiement élancés sur la route.

Le surlendemain, Remy faisait son entrée dans le château de Montbrun.

D'après les ordres qu'avait donnés Jacques avant de partir, le château avait été remis à neuf depuis la cave jusqu'au grenier. Par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, le vieux soldat avait voulu, autant qu'il était possible, faire disparaître les souvenirs douloureux qui se rattachaient à l'ancien édifice.

Des tentures primitives, des vieux meubles, il ne restait rien. Le château avait fait peau neuve, il avait rajeuni.

Au bout d'une heure, sur toute l'étendue de ses do-

maines, le bruit de son arrivée s'était répandu. Le soir même, ses paysans et ses tenanciers accouraient en foule pour saluer leur jeune seigneur.

Jacques songeait à tout, était partout. Sur la vaste pelouse, une table immense ployait sous le poids des victuailles, à côté des barriques défoncées, dans lesquelles les pichets baignaient leur ventre rebondi.

Jamais, depuis vingt-cinq ans, pareils cris d'allégresse n'avaient retenti sous les arbres séculaires.

— Ah ! si Camille était là !... murmurait Remy.

Cette bruyante gaieté résonnait délicieusement à son oreille. Elle le reposait des tracas de la politique, dans laquelle il s'était imprudemment jeté, des souffrances qu'il avait endurées, de la captivité qu'il venait de subir.

Après le festin, la danse : cela coule de source.

Donc, sous les yeux de leur jeune maître souriant, défilaient les couples enlacés et titubaient parfois les victimes de libations trop copieuses.

C'était un tableau pris sur nature de ces kermesses flamandes, dont le pinceau de Téniers nous a légué la peinture si naïve, tableau dont la vivacité méridionale rehaussait encore la couleur.

Remy s'arracha enfin à ce spectacle. Au bout de la longue inaction à laquelle il s'était vu condamné, la traite qu'il venait de fournir l'avait beaucoup fatigué. Il dormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, comme par le passé, il reprenait ses promenades et ses exercices favoris.

Trois longs mois se passèrent ainsi.

Vers le commencement de février, il reçut enfin la lettre qui suit :

« Mon cher Remy,

» Toute préoccupation politique a momentanément disparu. Le cardinal triomphe sur toute la ligne, et ne parle plus de vous qu'en souriant. C'est bon signe.

» Accourez donc au château de Grandpré. La vicom-

tesse et Lisbeth vous attendent avec impatience, sans parler de certaine jeune fille que je vois souvent, et qui ne laisse pas passer une conversation sans y jeter votre nom.

» Quant à moi, je n'ai pas besoin de vous dire combien il me tarde de vous voir. Vous savez que vous êtes indispensable à certain projet que j'ai hâte de réaliser. C'est assez vous dire que plus tôt vous serez venu, mieux vous serez accueilli.

» A vous toujours,

» Comte de LUSSAN. »

Remy n'attendit pas au lendemain pour se mettre en route. Le jour même, il partit avec Jacques pour Moulin-Galant.

Pendant ces trois mois, le vieux soldat avait attentivement veillé sur son jeune maître et l'avait tenu en haleine.

L'escrime et la chasse avaient été pour lui de puissants auxiliaires, il est vrai; mais il avait si pleinement réussi à distraire le gentilhomme, qu'il se félicitait chaque jour d'avoir précipité le dénoûment d'un drame trop longtemps en suspens.

En effet, la mort du vicomte d'Espayrac semblait avoir rompu le charme. Aucune autre préoccupation n'assiégeait Remy que son amour pour Camille.

Jacques ne se ménagea donc pas pour hâter le moment de leur réunion. Il était heureux du bonheur de son maître, et, il faut du reste lui rendre justice, nul n'y avait travaillé avec plus d'ardeur.

Au bout de quinze jours, Remy s'arrêtait enfin devant cette bienheureuse porte, qu'il avait enfoncée l'année précédente, et qui s'ouvrait aujourd'hui à deux battants pour le laisser passer.

Barthez et sa femme s'empressaient autour de lui, Camille appuyait sur son épaule cette jolie tête blonde, dont le contact le faisait frissonner de désirs.

Remy voulait se rendre sur-le-champ au château de Grandpré. Non seulement il y était attendu, mais il savait bien que Camille y viendrait avec lui pour assister au mariage de Lisbeth.

Barthez le retint doucement et le supplia de rester jusqu'au lendemain.

— A midi, vous serez libre, monseigneur, ajouta-t-il.

Il avait prononcé ces dernières paroles d'un ton mystérieux, qui donna fort à penser au gentilhomme.

Le lendemain matin le meunier vint le réveiller et le fit descendre dans la cour.

Deux chevaux étaient sellés.

— Monsieur le baron veut-il m'accompagner? demanda-t-il.

— Volontiers, dit Remy un peu surpris. Où allons-nous ?

— Nous allons parcourir mes domaines, répondit Barthez en souriant.

A ces mots, ils se mirent en selle.

Le meunier, avec une satisfaction évidente, fit visiter au baron les fermes, longea tous les chemins, traversa tous les sentiers, afin de mieux faire admirer l'ordre et la prospérité qui régnaient en toutes choses.

Enfin, lorsqu'ils eurent tout parcouru, tout vu :

— Monseigneur, dit Barthez, je n'ai pas besoin de vous dire que rien de tout cela ne m'appartient. Vous avez certainement deviné sous ces richesses la sage prévoyance du maréchal.

Ne pouvant pas avouer sa paternité, il a voulu du moins doter sa fille; et je n'ai été que son humble intendant. Il est donc inutile d'ajouter que ces terres appartiennent à Camille, et que, par conséquent, elles sont à vous.

— Pas du tout, se défendit Remy, vous les garderez tant que vous vivrez, mon ami. Camille n'acceptera pas plus que moi ce sacrifice.

— Monseigneur, fit doucement le meunier, je vous

avouerai franchement que Marthe et moi nous serions fort embarrassés de cette opulence. Nous vieillissons, nous habitons un pays qui n'est pas le nôtre, et nous regrettons celui que nous avons quitté. Si vous le permettiez, notre ambition serait de revoir le soleil du Midi, sous lequel nous sommes nés, nous avons grandi, nous nous sommes aimés. Cela nous rajeunirait de seize ans.

— Mais ces terres, ce moulin... objecta Remy.

— On peut les vendre, monseigneur. Ils valent au bas mot sept cent mille livres.

— Comme il vous plaira, mes amis; mais que ferai-je de cette fortune ?

— Vous ferez des heureux, monseigneur.

— Soit, j'accepte, mais à la condition que vous me direz en quel endroit vous désirez vous fixer, et que vous me permettrez de vous y choisir un nid. Si je dois faire des heureux, c'est par vous qu'il est juste de commencer. Est-ce Narbonne que vous voulez habiter ?

— Non, monseigneur; ma femme et moi, nous avons agité déjà cette question, et nous avons trouvé que Narbonne est trop près de Montbrun. Quelle que soit l'origine de Camille, elle doit rester aux yeux de tous la fille du meunier Barthez. Or, si nous demeurions trop près d'elle, elle se croirait obligée par reconnaissance à continuer avec nous des relations, qui, à la longue, vous deviendraient intolérables. Il vaut donc mieux que nous soyons séparés par une distance raisonnable. Aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, c'est à Carcassonne que nous nous retirerons.

Remy sentit combien était prudente et sage cette résolution du meunier.

— Bien, mes amis, dit-il. Il sera fait selon vos désirs.

— Enfin, continua Barthez, quoique nous ayons fait porter à Camille et que nous portions nous-mêmes le deuil de M. de Montmorency, nous avons pensé qu'il était

inutile de retarder plus longtemps votre mariage, puisque pour la pauvre enfant, le feu maréchal n'était et n'est toujours que son parrain.

— Vraiment ! s'écria Remy radieux. Vous avez songé à cela !

— Nous avons fait mieux, monseigneur, dit le meunier. D'accord avec mademoiselle Élisabeth et le comte de Lussan, nous avons fait tous les préparatifs nécessaires pour que votre hymen se célébrât en même temps que le leur.

— Que dites-vous ! fit Remy qui faillit perdre la tête.

— Le trousseau de Camille, ses toilettes, ses écrins, ont été achetés par mademoiselle de Pressac. Il ne vous reste plus, monseigneur, qu'à prendre cette enfant par la main, pour la conduire dans la chambre où l'attendent toutes ces richesses...

— Ah ! mon ami, dit Remy en l'embrassant, que vous êtes bon et que je vous aime !

— C'est vous, monseigneur, acheva Barthez, que nous prions d'offrir ces présents à Camille.

Le jeune baron n'en pouvait croire ses oreilles. Tant de surprises à la fois ! Il admirait avec quelle délicatesse ces gens simples avaient tout prévu, avec quel desintéressement ils renonçaient à ces richesses !

— Voilà des meuniers, pensait-il, comme il en faudrait beaucoup parmi nos gentilshommes.

Deux heures plus tard, il arrivait avec Camille au château de Grandpré.

Il eut comme un éblouissement en voyant toutes ces mains amies qui se tendaient vers lui.

Alors, devant tous ces heureux réunis, la vicomtesse annonça à Camille son prochain mariage avec Remy.

La pauvre enfant faillit suffoquer. Pour la remettre de cette secousse, on la conduisit dans la chambre où étaient étalées toutes les magnificences qui lui étaient destinées.

Huit jours après, on célébrait, dans la chapelle du

château de Grandpré, le double mariage de Lisbeth et de Camille.

Ce que Jacques but, mangea, avala, entonna ce jour-là, est incalculable !

Et comme on s'efforçait de l'arrêter :

— Laissez, dit-il, laissez-moi prendre ma part de ce bonheur-là. Je me figure que j'y suis pour quelque chose.

FIN

